VIE
DE
FORNARI

CLASSE.

§. 71

Du Catalogue des *FRERES PERISSE*,
Imprimeurs-Libraires à Lyon.

177

N°. 7.10

18 – 1773

Celivre est du Monastère de la Visitation ste Marie de Dijon

18

N°. 25523.
49 / 50

# LA VIE
## DE LA VÉNÉRABLE MERE
## *VICTOIRE FORNARI*,
Fondatrice de l'Ordre des Annonciades Céleſtes ;

*AVEC L'ABRÉGÉ DE LA VIE*
DE LA VÉNÉRABLE MERE
*MARIE-MAGDELEINE*
## LOMELLINI CENTURION,
Religieuſe du même Ordre ;

ET

## D'ÉTIENNE CENTURION,
*Décédé Prêtre Religieux de la Congrégation des Clercs Réguliers, dits* Barnabites:

Ouvrage poſthume de M. COLLET;

*Revu, corrigé & mis au jour par M. l'Abbé* DE MONTIS, *Docteur en Théologie, & Cenſeur Royal.*

*A PARIS,*

Chez A. M. LOTTIN l'aîné, Libraire - Imprimeur Ordinaire de Monſeigneur le DAUPHIN & de la VILLE, rue S. Jacques, près de Saint-Yves ; au Coq & au Livre d'or.

M. DCC. LXXI.

*AVEC APPROBATION, ET PERMISSION.*

## LETTRE DE L'ÉDITEUR,

### Aux Religieuſes de l'Annonciade Céleſte.

*MES RÉVÉRENDES MERES, il me ſeroit difficile de vous exprimer la ſatisfaction que je reſſens à vous préſenter la Vie de votre vénérable Inſtitutrice. Chargé, comme Cenſeur, d'examiner cet Ouvrage, & ayant conçu, en le liſant, la plus grande idée de la ſainteté de celle qui en eſt l'objet; rempli d'ailleurs d'eſtime, de vénération & d'attachement pour votre ſaint Ordre, & ſurtout depuis que la divine Providence m'a chargé, quelqu'indigne que j'en ſois, du gouvernement d'une de vos Maiſons *, bien propre, par ſa ferveur & ſa grande régularité à édifier & à conſoler un Supérieur, je deſirai avec ardeur que cet Ouvrage fût promptement mis au jour, bien perſuadé qu'il ne pourroit que contribuer à ranimer la ferveur de toutes les Filles de la ſainte Fondatrice. Le pieux Miniſtre de Jéſus-Chriſt qui l'a compoſé, après avoir eſſuyé quelques difficultés, ſe diſpoſoit en effet à le faire imprimer, lorſque le Seigneur l'a appellé à lui pour le récompenſer de ſes travaux; cette mort inopinée me fit craindre alors de nouvelles difficultés & de nouveaux délais; mais l'Auteur ayant eu la précaution de déclarer, avant de mourir, qu'il avoit cédé ſon manuſcrit aux Dames Annonciades de Paris, & le manuſcrit leur ayant été remis, ces Révérendes Meres, qui n'ignoroient ni mes ſentimens, ni mes deſirs, me propoſerent de me charger de la conſommation de cette affaire. Elles ne pouvoient trouver perſonne qui y prît un plus vif intérêt; j'acceptai, avec plaiſir, cette honorable commiſſion.*

* La Maiſon de S. Denys en France.

*Devenu, par cette cession, maître du manuscrit, j'ai cru d'abord devoir y faire quelques petits changemens, & corriger des fautes qui étoient échappées à l'Auteur. Je n'ai rien négligé ensuite pour en accélérer l'impression; le Seigneur m'a fait la grace d'y réussir. Si, en lisant cet Ouvrage, mes Révérendes Meres, vous remarquiez qu'on eût omis quelques traits édifians de la Vie de la Vénérable, ou quelques circonstances intéressantes dans des faits rapportés, je vous prie d'envoyer vos remarques à la Révérende Mere Prieure du Monastere de Paris; s'il se fait une seconde édition, je vous promets d'y avoir égard. Je serai au reste amplement dédommagé des petites peines que j'ai prises pour faire paroître cet édifiant Ouvrage, si vous daignez penser à moi dans vos prieres; j'ose vous les demander, & vous conjurer toutes de prier le Seigneur de m'accorder la grace d'employer, au moins le reste de mes années, qui désormais ne peut pas être bien considérable, uniquement à son service & au salut des ames.*

*J'ai l'honneur d'être, avec un sincere & respectueux dévouement, dans l'amour de votre céleste Epoux,*

*Mes Révérendes Meres,*

*Votre très-humble & très-affectionné serviteur,*

De Montis.

Paris ce 2 Mars 1771.

# AVERTISSEMENT
## *DE L'ÉDITEUR.*

QUOIQUE cet Ouvrage ait été composé pour les Religieuses de l'Annonciade Céleste, il n'en est cependant aucune, de quelqu'Ordre & de quelqu'Institut qu'elle puisse être, qui n'y trouve de solides instructions, & de grands exemples à suivre. Si toutes ne sont pas appellées au gouvernement, ou à des voies sublimes & extraordinaires, toutes ont les engagemens sacrés de leur état à remplir, & toutes doivent, pour remplir ces engagemens, travailler avec zele & avec persévérance à l'ouvrage de leur perfection; or elles verront dans la vénérable de Fornari, une Epouse de Jésus-Christ toute aussi occupée à se perfectionner elle-même, qu'à perfectionner celles dont la divine Providence lui avoit confié la conduite, & qui a peut-être plus pratiqué de vertus, & s'est plus avancée dans la voie de la sainteté, lorsqu'elle a été simple Religieuse, que lorsqu'elle s'est trouvée dans la nécessité de commander aux autres.

Cet Ouvrage peut être encore fort utile

aux perſonnes du ſexe qui vivent au milieu du monde, & qui ſont engagées dans les liens du mariage: en voyant comment Madame de Fornari s'eſt conduite en cet état, il leur ſera aiſé de ſe convaincre que s'il eſt difficile, il n'eſt pas au moins impoſſible de ſe ſauver, même au milieu des grandeurs & des richeſſes du ſiécle; &, que quand on le deſire ſincérement, on peut toujours, à l'exemple des de Fornari, des de Chantal, & d'une infinité d'autres ſaintes femmes, allier les devoirs du Chriſtianiſme avec les bienſéances du monde, & ſanctifier, comme elles l'ont fait, celles-ci par ceux-là.

Je ne penſe pas qu'il me ſoit néceſſaire de prévenir le Lecteur que lorſque l'Auteur cite des faits extraordinaires & ſurnaturels, il n'a pas prétendu leur donner abſolument le titre de miracles; il n'ignoroit pas qu'il n'appartient qu'à l'Egliſe de juger de cette matiere, & de prononcer ſur ce qui eſt vraiment miracle, & ſur ce qui n'en a que l'apparence. Nos prétendus eſprits forts, accoutumés à blaſphémer ce qu'ils ignorent, & à juger de tout par les foibles lumieres de leur raiſon dépravée, les révoqueront en doute, & les tourneront en ridicule; nous n'en ſe-

rons pas ſurpris ; ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion n'eſt pas même à l'abri de leur cenſure & de leurs railleries. Ce n'eſt point pour eux que l'Auteur a écrit. Si l'on devoit rejetter tout le merveilleux qui ſe trouve dans les Vies des Saints, il faudroit les ſupprimer toutes. Les vrais Fidéles reconnoîtront, en liſant cet Ouvrage, que le bras de Dieu n'eſt point raccourci ; que dans les derniers ſiécles de l'Egliſe, comme dans les premiers, il ſe plaît à ſe communiquer d'une façon toute ſpéciale, aux ames d'élite, qui ne voient & qui n'aiment que lui ſur la terre.

Cette obſervation doit être appliquée également à la dénomination de Sainte qu'on trouve quelquefois dans ce Livre. Elle n'y eſt employée que dans le ſens qu'on l'emploie pour déſigner ceux & celles qui vivent ſelon les régles & dans toute la pureté du Chriſtianiſme. Perſonne n'ignore que c'eſt à l'Egliſe ſeule à placer ſur les Autels, & à inſcrire au catalogue des Saints, ceux qui ſe ſont ſanctifiés ſur la terre.

L'Abrégé de la Vie de la vénérable Mere Centurion, qui termine ce Volume, four-

nira encore à tous les états, comme le dit l'Auteur lui-même, de grands exemples de vertu & de perfection ; les jeunes perſonnes ſur-tout, placées dans des maiſons de retraite, pour s'y former à la Religion & à la pieté, y apprendront à bien profiter d'un temps ſi précieux, dont la perte eſt irréparable, & que tant de femmes chrétiennes, qui vivent au milieu du monde, regrettent d'avoir perdu.

LA VIE

# LA VIE
## DE LA VÉNÉRABLE MERE VICTOIRE FORNARI.

### *LIVRE PREMIER.*

LA République de Gênes a donné dans tous les temps à l'Egliſe un grand nombre de perſonnes de tout ſexe & de tout état, qui ſe ſont diſtinguées par leur éminente piété. De ces vrais fideles qui ſont aujourd'hui & qui ſeront dans tous les ſiécles la gloire de leur patrie. Il en eſt à qui le Siége Apoſtolique a déja décerné un culte public: il en eſt d'autres qui l'ont mérité, & qui ne manqueront pas de l'obtenir, quand les momens de Dieu ſeront arrivés. L'Héroine Chrétienne dont j'oſe entreprendre l'hiſtoire, eſt de ce dernier genre; le Lecteur, ſaintement ému, va la voir paſſer par tous les états de la vie humaine, pour fournir à tous

les états, des modeles de la plus douce & de la plus sublime vertu.

I. Cette fille de bénédiction naquit à Gênes en 1562. On lui donna au Baptême le nom de *Victoire*, heureux présage des combats qu'elle devoit un jour livrer à l'ennemi commun, & du triomphe qui devoit les couronner. Elle eut pour pere Jérôme Fornari, & pour mere Barbe Vénérosa, qui tous deux, selon le dernier de ses Historiens, *étoient des plus honorables & des plus nobles familles de Gênes.* * Mais il faut avouer qu'ils avoient l'un & l'autre quelque chose de plus grand, de plus solide, que cette brillante chimere, qui, quoique souvent issue du sang le plus vicieux, s'annonce avec faste sous le nom de noblesse. Jérôme Fornari regardoit les pauvres comme ses freres en Jésus-Christ, qui est l'aîné de tous, & aux yeux duquel il n'y a ni homme libre, ni esclave. ** Il soulageoit avec une sainte profusion les besoins de l'indigence, & il eût regardé comme perdu

* Le Breton, page 3. On m'a dit à Gênes en 1757, que les quatre premieres familles de cette Ville, étoient celles de Doria, Spinola, Fiesca & Grimalda. C'est ainsi qu'on parle dans le lieu.

* Primogenitus in multis fratribus. *Rom.* 8. ℣. 29 Non est servus, neque liber, *Galat.* 3. ℣. 28.

pour lui un jour où il n'auroit point répandu d'aumônes. Nous verrons dans la ſuite Victoire profiter d'un ſi bel exemple. Elle ne profita pas moins des leçons de ſa mere. Celle-ci n'étoit pas ſeulement d'une probité à toute épreuve, mais d'une vertu conſommée ; toujours ſoumiſe à la volonté de Dieu, toujours pleine de reſpect pour ſes décrets les plus rigoureux, elle fut à lui dans le ſein de la tribulation, comme dans le ſein de la proſpérité, &, juſqu'au dernier moment de ſa vie, elle put dire, avec le Prophete Roi, qu'elle béniſſoit le Seigneur en tout temps, & qu'elle ne louoit pas moins ſa juſtice, que ſa miſéricorde *. La jeune Victoire fut ſi touchée de l'exemple & des inſtructions de cette vertueuſe mere, qu'elle ne les oublia jamais, & que, dans un âge plus avancé, elle diſoit que pour s'animer à entreprendre les choſes les plus pénibles, il lui ſuffiſoit de ſe rappeller la mémoire des grandes actions dont elle avoit été témoin dès ſa plus tendre jeuneſſe. Heureux les enfans à

* Benedicam Dominum in omni tempore, ſemper laus ejus in ore meo. *Pſalm.* 33. ℣. 1.

qui la maiſon paternelle fournit de ſi beaux modeles. Mais Seigneur, en eſt-il beaucoup ? Combien au contraire, au lieu des leçons de vie & de ſalut, n'y reçoivent que des leçons de mort & de réprobation ?

II. Dieu bénit le mariage du Seigneur Fornari & de ſon épouſe. Il leur donna neuf enfans, ſix garçons & trois filles. Victoire, qui ne vint qu'après les ſix premiers, ne fut pas plutôt en état de s'annoncer ſous un air de raiſon, qu'elle enleva tous les ſuffrages. Douce, modeſte en ſon maintien, pleine d'ingénuité & de candeur dans toutes ſes manieres, elle paroiſſoit avoir reçu cette ame d'un bon naturel, dont Salomon ſe glorifioit en Dieu *. Ce qui charmoit le plus en elle, étoit ſon obéiſſance. Un clin d'œil la mettoit en mouvement. Point de reparties, point d'excuſes, jamais aucun délai ; elle voloit, je ne dis pas au premier ordre, je dis à la plus légere inſinuation. Sa maxime étoit que le propre des filles, & leur vertu particuliere, c'eſt d'obéir. Elle y fut ſi fidelle, que ſur la fin de ſes jours, elle ſe rendoit, en

* Sortitus ſum animam bonam. *Sapient.* 8. ℣. 19.

plutôt, elle rendoit à la grace de Jésus-Christ ce consolant témoignage, qu'elle ne croyoit pas avoir jamais donné le plus léger mécontentement à ceux dont elle avoit reçu la vie. Je laisse à un chacun à se demander ici, si sans trahir la vérité, il en pourroit dire autant.

Quoique les premiers Historiens de Victoire Fornari aient coulé trop rapidement sur les actions de sa jeunesse, il résulte cependant du peu qu'ils nous en ont transmis, que dès lors elle prenoit un vrai plaisir à aller fréquemment à l'Eglise ; qu'elle étudioit avec beaucoup de soin le fonds & toutes les parties de la doctrine Chrétienne ; qu'elle ne négligeoit aucune pratique de dévotion ; que malgré les affaires qui pouvoient lui survenir, elle s'en acquittoit avec beaucoup de ferveur, & qu'enfin, quoiqu'elle fût une des plus jeunes, elle prenoit si bien ses mesures, que ses freres & ses sœurs ne manquoient jamais à faire en son temps la priere du matin & du soir.

Une conduite si pure, si suivie, attira sur elle la rosée du Ciel, & lui mérita les tendres regards de ce Maître bienfaisant qui se plaît à récompenser l'innocence. Cela parut d'une maniere sensible

dans la maladie du dernier de ſes freres. Ce jeune homme qui ſe nommoit Jean-François, fut ſi violemment attaqué, que les Médecins, après avoir épuiſé tous les ſecrets de leur art, jugerent que c'en étoit fait de lui, & qu'il ne pouvoit en relever. Une nouvelle auſſi fâcheuſe déconcerta toute la maiſon. Victoire fut la ſeule qui ne déſeſpéra pas un moment de la ſanté de ſon frere. Elle lui dit, avec ce ton de fermeté qu'inſpire la foi, qu'il y a dans les Cieux un Médecin qui a dans ſa main des remedes ſupérieurs à tous ceux de la terre; que c'étoit à lui ſeul qu'il falloit recourir; & que pourvu qu'il l'invoquât avec confiance, il devoit compter que la ſanté lui ſeroit rendue; & c'eſt, lui dit-elle ſans héſiter, ce dont je vous donne ma parole. Jean-François la crut; il recourut à Dieu, & elle y recourut pour lui: en peu de temps ce jeune homme fut parfaitement rétabli; & s'il ſuivit, comme on peut le préſumer, les leçons & les exemples de ſa vertueuſe ſœur, il ne conſacra qu'à Dieu des jours qu'il ne devoit qu'à ſa libéralité.

Cependant Victoire approchoit de ſa dix-ſeptieme année, temps ſi funeſte à

la vertu, parce que des passions, assez souvent inconnues jusques-là, s'y sont sentir de la maniere la plus impérieuse. Mais à mesure qu'elle croissoit en âge, elle croissoit en vertus. Dans son enfance, elle n'avoit connu ni les jeux, ni les amusemens, qui sont presque toute l'occupation de ceux à qui l'on permet de s'y livrer. Dans un âge plus mûr, elle ne connut ni les ajustemens, ni les petits soins, par où les personnes de sa condition tâchent de suppléer aux agrémens que la nature leur a refusés. Elle se prêtoit à la bienséance de son état, parce que cela est dans l'ordre; mais elle n'accordoit rien à la vanité, parce que la Religion l'interdit. Elle regarda toujours la modestie comme le plus bel ornement de son sexe; tout ce qui étoit artifice lui parut odieux.

III. A ces idées si dignes d'une ame chrétienne, il s'en joignit d'autres qui étoient encore plus élevées. A force de réfléchir sur la corruption du monde, sur les scandales dont toutes ses voies sont parsemées, sur le prix de ce thrésor que nous portons tous dans un vase fragile, & qu'un coup d'œil, une pensée impure, peut nous enlever, comme il l'a enlevé à tant d'autres; Victoire

pensa à l'état religieux ; & elle le regarda comme un port qui la mettroit à l'abri du naufrage. Si par-là, se disoit-elle à elle-même, on afflige son ame pour quelques jours * on la sauve pour l'éternité.

Dieu avoit d'autres desseins sur elle : il ne vouloit pas qu'elle fût une simple Religieuse, il vouloit qu'elle fût la Mere d'un grand nombre d'autres. Il falloit pour cela qu'elle eût plus d'expérience, & que par conséquent elle fût moins jeune. D'ailleurs elle eût sensiblement affligé ses parens, à qui elle étoit très-chere ; & rien au monde n'eût été plus capable de l'affliger elle-même. Ainsi, sans quitter absolument son dessein, elle résolut d'en suspendre l'exécution.

Son pere avoit sur elle des vues bien différentes. Persuadé qu'une fille aussi accomplie que la sienne, ne pouvoit faire que beaucoup d'honneur à sa famille, il pensoit à la marier ; & tout étoit déja réglé, quand il lui en parla pour la premiere fois. Victoire fut surprise de cette proposition à laquelle elle

* Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. *Matth.* 10. ℣. 39.

ne s'attendoit pas. Quoique encore fort jeune, elle ſavoit que le mariage, qui, au premier coup d'œil, ſemble ne promettre que des fleurs, n'eſt que trop ſouvent une ſource féconde d'amertumes & de déplaiſirs; & que, ſans parler des devoirs ſans nombre qu'il impoſe, rien n'eſt plus commun que d'y voir ſuccéder à une tendreſſe toute charnelle, quelque choſe de pis que la froideur ou l'indiférence. Mais comme cette vertueuſe fille n'avoit jamais ſu qu'obéir, & que d'ailleurs la volonté de Dieu ne s'étoit point aſſez déclarée ſur le parti de la Religion, elle crut qu'il n'y en avoit point d'autre pour elle que celui d'une humble & parfaite ſoumiſſion.

Heureuſement ſon pere avoit fait un bon choix, & il s'étoit ſouvenu de cette parole de l'Ecriture : *Mariez votre fille : donnez là à un homme ſage, & vous aurez fait une grande affaire* *. Ange Strata, ſur qui il avoit jetté les yeux pour en faire ſon gendre, joignoit à la nobleſſe du ſang une nobleſſe beaucoup ſupérieure, celle du cœur & des

* Trade filiam, & grande opus feceris, & homini ſenſato da illam. *Eccli.* 7. ℣. 27.

ſentimens. Il étoit doux, honnête, complaiſant, en un mot d'une humeur ſi aſſortie à celle de la jeune Victoire, qu'il ſembloit que la Providence les eût faits l'un pour l'autre. Ce fut en 1579 qu'ils reçurent la bénédiction nuptiale; & il fut aiſé de voir que le Ciel avoit ratifié ce qui c'étoit fait ſur la terre. Nos deux époux vécurent toujours dans la plus douce & la plus parfaite intelligence. On eût dit qu'ils n'avoient qu'une ame, parce qu'ils n'eurent conſtamment qu'une ſeule volonté: &, ce qui eſt bien rare, jamais l'un ne donna à l'autre le plus petit ſujet de chagrin & de déplaiſir.

Victoire, en rempliſſant toute juſtice à l'égard de ſon époux, ne manqua pas de rendre à Dieu tout ce qui lui étoit dû. Elle ſuivit ſon ancien plan par rapport à ſes dévotions ordinaires. Strata, qui étoit très-exact à tous ſes exercices de piété, l'animoit, par ſon exemple, à ſe bien acquitter des ſiens. Il étoit charmé qu'elle fréquentât les Sacremens; &, quoiqu'il eût été bien aiſe que, comme les autres Dames de ſa condition, elle eût paru dans les cercles avec des habits convenables à ſon nom & à ſon état, il ſe fit néanmoins un devoir

de ne la point contraindre, quand il vit qu'elle avoit une averſion naturelle pour ces ſortes d'aſſemblées ou l'on parle de tout, excepté de Dieu. Lorſque des perſonnes du dehors lui demandoient pourquoi donc on ne voyoit jamais Madame. *Hélas*, diſoit-il en affectant un air plaintif, *ma femme n'eſt bonne à rien qu'à prier Dieu & à veiller ſur ſon ménage.* C'étoit en faire l'éloge que l'Eſprit Saint a fait de la femme forte, dans le Livre des Proverbes *.

IV. Dieu récompenſa l'amour que ſon humble ſervante avoit pour lui, par une heureuſe fécondité. En moins de neuf ans qu'elle vecut avec ſon mari, elle eut ſix enfans, quatre garçons & deux filles. Dès qu'ils étoient nés, elle les prenoit dans ſes bras, & les levant vers le Ciel, comme la vertueuſe Alette, mere de S. Bernard **, elle les offroit à Dieu, ſous la protection de la ſainte Vierge, afin d'obtenir de lui qu'ils marchaſſent tous les jours de leur vie dans

* Mulierem fortem quis inveniet? ... Manum ſuam miſit ad fortia, & digiti ejus aprehenderunt fuſum, &c. *Proverb.* 31. ℣. 16. 19. & *ſeq.*

** Alix ou Alette, fille du Comte de Mombar, eut ſept enfans, ſix garçons & une fille, qu'elle éleva tous très-chrétiennement.

la ſainteté & la juſtice. Elle s'attacha encore plus à leur éducation, dès qu'ils en furent capables; & ſans vouloir leur faire affecter un air ſingulier de dévotion, elle travailla de toutes ſes forces à en faire de parfaits Chrétiens.

Quoiqu'une famille auſſi nombreuſe, & qui pouvoit le devenir encore davantage, l'engageât à une juſte économie, elle ne ceſſa jamais d'être libérale envers les pauvres; & elle continua à les ſoulager autant qu'il lui fut poſſible; bien perſuadée que tout ce qui ſe donne à l'indigence, paſſe de ſon ſein dans le ſein de Dieu, & qu'il y eſt mis en ligne de compte. Une fortune plus ample que la ſienne l'auroit miſe en état de faire plus de bien; elle ne la ſouhaita jamais, parce qu'elle en connoiſſoit les dangers. Auſſi diſoit-elle, ſur la fin de ſes jours, qu'elle ne ſe ſouvenoit pas d'avoir jamais deſiré, ni dans ſa jeuneſſe, ni pendant ſon mariage, d'être plus riche, plus noble, plus belle, ou mieux parée qu'elle l'étoit. Et c'eſt ainſi qu'on penſe, quand on ſait ne vouloir que ce que Dieu veut.

Une des vertus qui éclata le plus en Victoire Strata, & ſur laquelle, dans le monde & dans la Religion même, on ne

peut trop y réfléchir, ce fut son averſion inflexible pour la médiſance, vice auſſi affligeant qu'il eſt commun dans tous les états; vice qui, comme le dit S. Bernard, eſt une vipere dont le ſoufle empoiſonné fait mourir à la fois & celui qui médit, & celui qui prend plaiſir à l'entendre, & trop ſouvent celui qui eſt l'objet de la médiſance *: vice enfin qui fait un tort qu'on ne peut réparer; il eſt vrai qu'on peut l'expier par des larmes ameres, mais penſe-t-on bien à en répandre, quand une fois on s'eſt habitué à médire?

Cette horreur pour le péché dont il s'agit, fait aſſez voir que Victoire avoit un grand & reſpectueux amour pour le prochain; & qu'après Dieu il étoit le principal objet de ſes attentions. Il n'eſt donc pas ſurprenant que le Seigneur, qui regarde la charité comme la plénitude de la Loi, l'ait comblée de tant de graces; & qu'au jugement d'un grand nombre de perſonnes, dont les unes ont ſuivi de très-près ſa conduite dans tous les états de ſa vie, les autres ont dirigé

* Vipera eſt lingua detractoris, ferociſſima planè, quæ tres letaliter inficit. *S. Bernard. Serm.* De triplici cuſtodiâ linguæ.

ſa conſcience *, elle ait eu le bonheur de conſerver juſqu'à la mort l'innocence du Baptême.

V. Tant de vertus, & des vertus ſi bien ſoutenues, ſembloient lui aſſurer des jours heureux ſur la terre, & la mettre à l'abri de ces vives afflictions qu'on regarde ſouvent comme la punition du péché. Mais c'eſt préciſément parce qu'elle étoit juſte & très-juſte, qu'il falloit qu'elle fût miſe à l'épreuve**. Strata, cet époux qui lui étoit ſi cher, & qui méritoit de l'être à tant de titres, fut attaqué d'une maladie ſi violente, que dès le ſecond jour il la jugea mortelle. Sur cette idée, il fit appeller ſon Confeſſeur malgré ſes parens, qui, ſelon le mauvais uſage du monde, beaucoup plus occupés de la ſanté de ſon corps, que de celle de ſon ame, craignoient que cette inquiétude, qui leur paroiſſoit trop précipitée, ne redoublât ſon mal. Il ne les crut pas, & il s'en trouva bien. Après un juſte examen de ſa conſcience, dont la voix ſe fait

---

* J'ai pluſieurs fois improuvé cette déclaration des Confeſſeurs; & je crois l'avoir fait pour de bonnes raiſons.

**Quia acceptus eras Deo, neceſſe fuit ut tentatio probaret te. *Tobie* 12. ℣. 13.

toujours mieux entendre dans les derniers momens, mais qui, graces à la miséricorde de Dieu, & à sa vigilance sur lui-même, n'avoit pas beaucoup de choses à lui reprocher, il fit une confession générale, & il la fit avec ces sentimens de douleur qui caractérisent les vrais pénitens. Après s'être parfaitement réconcilié avec Dieu, qui est le meilleur & le plus traitable du tous les Maîtres, il prit de justes mesures pour s'arranger avec les hommes. Il fit son testament ou la justice éclata, sans préjudice de la piété. Content & paisible après cette action, par laquelle il rendoit, selon son pouvoir, à Dieu ce qui lui appartient, & à César ce qu'il a droit d'exiger, il protesta qu'il n'avoit plus d'autre volonté que celle de suivre la voix de son créateur; que la vie & la mort lui étoient indifférentes; & qu'il étoit prêt à recevoir l'une ou l'autre des mains de cet Arbitre souverain, qui, selon le langage de l'Ecriture, les distribue à son gré *. Il ne tarda pas à voir de quel côté penchoit la balance de son Juge. Ses douleurs augmenterent: la nature fut

* Dominus mortificat & vivificat. 1. *Reg.* 2. ℣. 6.

attaquée dans toutes ſes parties. Le malade ne ſe diſſimula point ſon état. Il demanda & il reçut avec une ſainte confiance les derniers Sacremens. Il mourut enfin le huitieme jour de ſa maladie ; & il paſſa, comme il y a tout lieu de l'eſpérer, de cette vie mortelle, à cette vie fortunée, où le cœur, inondé d'un torrent de délices, poſſede l'objet de ſon amour, ſans craindre jamais d'en être ſéparé. Il y avoit huit ans & huit mois qu'il étoit marié.

Ce fut alors que la Ville de Gênes, qui regardoit peut-être la ſolitaire Victoire comme une de ces femmes apathiques dont le cœur eſt incapable d'une vraie tendreſſe, eut tout lieu de ſe déſabuſer. Cette femme, qui ſe trouvoit veuve à l'âge de vingt-cinq ans, ſe livra toute entiere à la douleur. Ses yeux devinrent une ſource de larmes. L'idée de ſon cher & vertueux Strata la ſuivoit partout, ou plutôt ne la ſuivoit que dans la ſolitude; car, dans la crainte qu'elle ſembloit avoir de trouver une ombre de conſolation, elle évitoit de voir ſes plus proches parens ; chaque heure, chaque moment redoubloit ſes peines, en lui rappellant ſa perte. La ſeule idée qui

fut capable d'adoucir tant soit peu la rigueur de sa plaie, c'est qu'elle étoit grosse de sept mois, & qu'elle espéroit mourir dans ses couches. Mais ces dernieres ayant, contre son attente, été plus douces que celles qui les avoient précédées, son cœur flétri par l'amertume s'abandonna plus que jamais à la douleur & aux soupirs. C'en étoit trop; & ce mot du saint homme Job : *Dieu me l'avoit donné, Dieu me l'a enlevé, que son nom soit béni;* ce mot, dis-je, prononcé avec une humble & juste soumission, auroit sans doute beaucoup mieux valu. Aussi les Historiens de Victoire ont condamné cette sensibilité excessive à la mort de son époux, comme S. Jérôme condamna autrefois celle de l'illustre Paule à la mort de ses enfans. Mais il est utile à l'homme de connoître sa foiblesse. Par-là, il apprend à compatir à celle des autres; & peu-à-peu il pleure en pénitent, selon les mouvemens de la grace, pour avoir trop pleuré en ami, selon les impressions de la nature.

Il n'étoit pas de l'ordre de la Providence, qu'une ame, d'ailleurs si belle, restât toujours dans un état aussi violent.

Le ſoleil, qui s'étoit un peu caché ſous la nue, recommença à paroître ; & il parut avec ce vif éclat qui diſſipe les plus épaiſſes ténébres. Un jour que Victoire étoit plus que jamais plongée dans la triſteſſe, & qu'elle mouroit en quelque ſorte de regret de ne pouvoir mourir ; elle ſe ſentit fortement inſpirée de recourir à celle que l'Egliſe appelle la Conſolatrice des affligés, la Mere de miſéricorde. Elle ſuivit auſſi-tôt ce mouvement intérieur, & s'étant miſe à genoux dans ſa chambre, devant une image de la ſainte Vierge, où étoit l'Enfant Jéſus, avec S. Joſeph & S. Jean-Baptiſte * ; les yeux baignés de larmes, & la voix entre-coupée de ſanglots, elle lui expoſa tendrement la déſolante ſituation où elle étoit réduite, & par rapport à elle-même, & par rapport à ſix enfans dont elle étoit chargée. Puis ſe ſentant tout-à-coup animée d'un ſentiment particulier de confiance. *Vierge ſainte*, s'écria-t-elle, *Vierge qui futes toujours pleine de compaſſion, prenez ces petits enfans que je vous préſente, adoptez-les pour vos enfans, puiſqu'ils n'ont plus*

* Cette image ſe conſerve avec beaucoup de reſpect dans le Chœur du Monaſtere de l'Incarnation à Gênes.

*de pere, & qu'à mon égard même ils peuvent se regarder comme orphelins ; puisque je ne suis pas capable de leur servir de mere.*

Une priere si touchante, si chrétienne, fut exaucée, & le fut sur le champ. Victoire parloit encore, quand la Mere de paix & de consolation se montra à elle sous une forme sensible ; & semblant s'approcher d'elle, comme pour essuyer ses larmes & pour l'embrasser, lui dit d'une voix bien intelligible ces paroles, qu'elle n'écrivit dans la suite que par ordre de son Confesseur : *Victoire ma fille, aie bon courage, ne crains rien, parce que je veux mettre & les enfans & la mere sous ma protection. Laisse-moi faire, c'est moi qui prendrai un soin particulier de ta maison. Vis contente, & n'aie plus d'inquietude. La seule chose que je demande de toi, c'est que tu te repose de tout sur ma bonté, & que tu ne t'occupe désormais que du soin d'aimer Dieu par-dessus toutes choses.* Meltio, P. 25.

Après ce peu de mots, la vision disparut ; mais les sentimens & la consolation qu'elles produisit, ne disparurent pas avec elle. Victoire, ainsi que le premier Roi d'Israël, quand il eut reçu l'onction sainte, se trouva changée en

une perſonne toute différente d'elle-même. Les nuages dont elle avoit été enveloppée, ſe diſſiperent dans un moment. A ce trouble, à cette multitude de penſées confuſes qui l'agitoient le jour & la nuit, ſuccéda une pleine & heureuſe tranquillité. Il eſt vrai que ſes yeux continuerent à verſer des larmes, mais elles ne coulerent que pour pleurer celles qu'elle avoit verſées d'une maniere trop humaine, & pour rendre mille & mille actions de graces à ſa digne & ſainte Libératrice.

VI. Pour remercier la Mere, en faiſant au Fils le ſacrifice de ce qu'elle avoit de plus cher, quoique jeune encore, & d'une figure qui, jointe à ſon nom, pouvoit aiſément la faire rechercher, elle fit vœu de chaſteté perpétuelle. A ce vœu, elle en joignit deux autres; le premier de ne porter ſur ſes habits ni or; ni argent, ni ſoie; le ſecond, de ne ſe trouver jamais à ces aſſemblées, qu'on nomme à Gênes *veilles* ou *ſoirées*, à moins que la charité, à qui tout doit céder, ne l'y obligeât indiſpenſablement. En ſe réduiſant ainſi à une vie ſolitaire & à des habits très-ſimples, elle ſe mit en état de donner à l'indigence ce quelle ſe retranchoit à

elle-même. Elle commença par faire habiller de neuf douze pauvres femmes, & leur fournit tout ce dont elles avoient besoin pour leur entretien.

On s'apperçut bientôt du changement total que la grace avoit opéré en elle. Vénéroſe, ſa mere, qui vivoit encore, fut charmée de voir qu'elle étoit enfin capable de conſolation, & que pleinement rendue à elle-même, elle ne voyoit plus dans le coup qui l'avoit frappée, que la main toujours adorable dont il étoit parti. Pour l'affermir dans le bien, elle l'engagea à permettre que quelques Dames pieuſes, qui étoient de ſes amies, vinſſent la voir de temps en temps. Victoire y conſentit : elle les reçut très-volontiers, & trouva beaucoup de douceur dans leur converſation. Elle en tira bientôt un fruit conſidérable. Juſques-là elle s'étoit confeſſée à un homme, qui ne s'appliquoit pas à tirer d'un fonds auſſi riche que le ſien, toute la moiſſon qu'il étoit capable de produire. Ces Dames, qui, dans les entretiens qu'elles eurent avec la jeune veuve, s'apperçurent aiſément qu'elle étoit née pour la plus haute perfection, lui propoſerent de changer de guide, & de s'adreſſer à celui qui les dirigeoit.

Elles le lui dépeignirent comme un homme très-intelligent dans les voies de Dieu, & ſous la conduite du quel elle ne manqueroit pas de faire de nouveaux progrès dans la vertu. C'étoit un Jéſuite, qui ſe nommoit Bernardin Zunon. Les Hiſtoriens de Victoire en font un portrait très-avantageux, & nous verrons bientôt qu'il n'eſt pas flatté.

Soit que le démon s'en mêlât, pour empêcher le bien qui devoit en réſulter, ſoit que Victoire, comme beaucoup d'autres, eût peine à quitter un Directeur dont elle étoit connue, elle ne goûta pas d'abord le changement qu'on lui propoſoit. Mais enfin, comme un eſſai ne coûte pas beaucoup, & qu'en matiere de ſanctification, il faut porter ſon vol le plus haut qu'il eſt poſſible, elle ſe rendit bientôt, & alla ſe préſenter au Pere Zunon, qui la reçut avec beaucoup de charité. Dans l'entretien qu'il eut avec elle, il reconnut d'abord un eſprit ſolide, une ame élevée, un cœur diſpoſé à fouler le monde aux pieds, & à s'y fouler lui-même. Il en fut extrêmement conſolé; & il remercia Dieu de lui avoir mis entre les mains une pénitente, dans laquelle une premiere entrevue lui découvrit un ſujet capable de

de tout entreprendre pour la gloire de Dieu.

Elle ne fut pas moins contente de lui, qu'il l'avoit été d'elle. Elle s'ouvrit à ce saint homme avec la plus intime confiance. Ses décisions furent pour elle des oracles du Ciel. Elle étoit accoutumée à obéir, sans repliquer jamais. Elle suivit en ce point capital sa méthode ordinaire; elle se conduisit en enfant. Hé! quels biens ne produisit pas son obéissance!

VII. La premiere chose qu'exigea d'elle son nouveau Directeur, ce fut que pour expier cette douleur immodérée qu'elle avoit fait paroître à la mort de son mari, & le mauvais exemple qu'elle avoit pu donner à sa famille, en paroissant si peu soumise à la volonté de Dieu, elle s'en humiliât devant sa mere, & ses autres parens, comme d'une véritable faute; & que désormais elle ne pensât à ce cher époux que pour prier pour lui. La seconde chose qu'il lui prescrivit, fut de faire une revue exacte de toute sa vie, de s'exciter à une vive douleur de ses fautes, & de les soumettre aux clefs de l'Eglise, dans une confession générale. Victoire le fit à diverses repriſes; mais elle le fit

avec tant de componction, & une ſi grande abondance de larmes, qu'une perſonne qui, ſans la connoître, auroit jugé d'elle par ſes pleurs, l'auroit priſe pour une autre Magdeleine. Pendant quelque temps, & lors même qu'elle étoit le plus occupée du deſir de ſe donner toute entiere à Dieu, elle fut travaillée de ſcrupules, maladie qui eſt à la fois utile & dangereuſe; utile, parce qu'en humiliant, elle ſert à purifier; dangereuſe, parce qu'en troublant la paix de l'ame, elle lui enleve cette joie ſainte, ſans laquelle le ſervice de Dieu ne paroît plus qu'un joug accablant, & un fardeau preſqu'inſupportable. A ce mal, qui a eu de ſi funeſtes effets, que je n'oſerois les rapporter ici, il n'y a qu'un reméde, c'eſt une parfaite obéiſſance à toutes les déciſions de ſon Confeſſeur, avec une vraie confiance dans les mérites de ce Jéſus, qui n'eſt pas venu pour perdre nos ames, mais uniquement pour les ſauver*. Ce fut le parti que prit Victoire. Elle ſe dit à peu près, comme ſainte Théreſe, que quand ſes Directeurs ſe trompe-

* Filius hominis non venit animas perdere, ſed ſalvare. *Luc. 9. ỳ. 56.*

roient,

roient, elle ne se tromperoit pas en leur obéissant. Elle enfouit, ce fut son terme, elle enfouit pour jamais toutes ses fautes dans les plaies sacrées de J.C. & si elle s'en souvint encore, ce ne fut que pour s'en humilier, & jamais plus pour fatiguer son Confesseur par des redites éternelles, qui ôtent la paix, au lieu de la procurer. La sérénité de son visage fut un indice certain de la sérénité de son cœur. Cette paix intérieure, fruit heureux de sa docilité, la disposa à recevoir les plus signalées faveurs de celui dont la voix se fait entendre comme celle d'un doux zéphir. En voici deux preuves que son humilité nous auroit dérobées, si, comme il lui étoit déja arrivé, l'obéissance ne l'eût forcée de les manifester.

Un jour qu'elle étoit en oraison, & que pleine du desir de répondre à la grace, qui par l'organe de la Sainte Vierge, la sollicitoit à se détacher de l'affection de quelque créature que ce pût être; elle sentit sa ferveur redoubler; & dans cet heureux moment elle conjura avec les plus vives instances la Mere de grace & de miséricorde de rompre tous les liens qui pouvoient l'attacher au monde, & de l'appeller, elle

& tous ſes enfans, à l'état religieux. Une priere, qui étoit peut-être la premiere de ce genre qui eût été faite, fut reçue favorablement. La ſainte veuve en fut convaincue par un ſentiment intérieur, mais ſi vif, ſi pénétrant, qu'il lui tint lieu d'une promeſſe formelle. Si elle avoit eu beſoin d'être raſſurée, elle l'eût été par cette joie dont ſon cœur fut inondé; joie intime & toute céleſte, que l'imagination ne procura jamais.

A cette premiere faveur, la Reine des Cieux en joignit une ſeconde; Ce fut de lui faire entendre qu'elle ne pouvoit rien faire de mieux, que d'établir une nouvelle Compagnie de Vierges, à qui elle s'uniroit pour célébrer dignement ſes Fêtes, étendre ſon culte, & reconnoître par leur propre expérience, que les vraies Servantes de la Mere ne peuvent qu'être très-agréables à ſon Fils. On apperçoit ici le prélude, & comme l'ébauche de l'Annonciade. Mais les grands projets ne s'exécutent que peu-à-peu; & ſi d'un côté ils demandent bien des préparatifs, ils ont communément de l'autre bien des difficultés à vaincre. C'eſt de quoi la ſuite de notre Hiſtoire ne nous permettra pas de douter.

VIII. Victoire qui eut un preſſenti-

ment des combats qu'elle devoit livrer, s'y disposa en se munissant des armes du Chrétien, qui sont les exercices de la religion, & sur-tout la priere. Pour la faire en quelque sorte continuellement, selon la maxime de Jésus-Christ *, elle s'accoutuma si bien à ce genre d'oraison qu'on nomme jaculatoire, qu'elle sembloit prier sans cesse. Méthode salutaire, & qu'on ne peut trop recommander à tous les âges, & sur-tout aux jeunes Religieuses ; parce que comme elle ne demande qu'une tendre & rapide élevation de l'esprit à Dieu, elle est aussi facile, qu'elle est propre à écarter une foule de pensées étrangeres qui troublent & qui dérangent presque sans qu'on s'en apperçoive. Victoire avouoit qu'elle avoit trouvé de grandes ressources dans cette sorte d'oraison, & qu'elle lui avoit été très-utile, sur-tout dans les premiers jours, où elle vouloit se donner plus particuliérement à Dieu.

Elle s'appliqua aussi à la priere vocale, & quoiqu'elle y donnât plusieurs heures par jour, elle la fit toujours à genoux, afin de la faire avec plus d'attention,

* Dicebat... ad illos *Jesus*, quoniam oportet semper orare & non deficere. *Luc.* 18. ℣. 1.

en la faiſant avec plus de reſpect. Tous les jours, ſans y manquer jamais que dans les plus rigoureuſes maladies, elle récitoit l'Office de la Vierge, le Chapelet, l'Office des morts & les ſept Pſeaumes. Le Samedi elle y ajoutoit le Roſaire. Tout cela ne lui ſuffiſoit pas encore; & les perſonnes qui ont eu le bonheur de vivre avec elle, ont unanimement aſſuré que hors les temps du travail on la voyoit à toute heure, ou un livre, ou le Chapelet à la main.

Elle aſſiſtoit tous les jours à pluſieurs Meſſes, avec des ſentimens ſi vifs de piété, & une dévotion ſi frappante, que de tous ceux qui l'obſervoient tant ſoit peu, il n'y en avoit pas un ſeul qui n'en fût plutôt ému, que ſimplement touché. Son uſage étoit de ſe retirer dans un coin & à l'écart, afin d'éviter tout ce qui auroit pu la diſtraire. C'eſt-là qu'abſorbée, & comme perdue dans le ſein de la Divinité, on l'eut priſe pour un être inanimé, ſi le mouvement de ſes levres ne l'eût quelquefois décélée.

On peut bien juger qu'une ame ſi pleine d'ardeur pour Dieu, participoit ſouvent au myſtere de ſon amour dans l'Euchariſtie. Au commencement elle s'approchoit trois fois par ſemaine de

la Sainte Table, pour y recevoir le Pain des Anges ; & il n'y avoit ni pluie, ni orage qui pût ces jours-là l'empêcher d'aller à pied à l'Eglise pour y recevoir son Bien-Aimé. Bientôt il s'alluma dans son cœur un feu si violent pour ce divin époux *, que ne pouvant plus en soutenir les ardeurs, elle regarda sa privation comme le plus cruel des supplices. Elle communia donc presque tous les jours. Mais la Communion ne devint point chez elle une habitude, qui peu-à-peu enfante la familiarité & la négligence. Victoire s'y prépara toujours d'une maniere digne, autant qu'il fut en elle, de la grandeur de celui qu'elle devoit recevoir. La veille elle faisoit une sévere abstinence. Le matin après son oraison ordinaire, & toujours fervente, elle appelloit par des soupirs redoublés le Dieu de son cœur. Les momens qui précédoient celui, où elle devoit le recevoir, lui paroissoient des journées. Il n'y a que le parfait amour qui entende ce langage, la froideur ne l'entendit jamais. *Si frigido loquor, nescit*

* Factus est in corde meo quasi ignis exæstuans, clausque in ossibus meis, & defeci, ferre non sustinens. *Jerem.* 20, ℣. 9.

*quod dico.* Elle le recevoit enfin, & pénétrée, jusqu'au fond du cœur, de l'excès de son bonheur, elle se livroit si entiérement aux transports de sa reconnoissance, qu'elle n'étoit plus à elle-même. On lui parloit quelquefois, & elle n'entendoit rien. Son cœur incapable de contenir tout le feu, dont il étoit embrasé, palpitoit d'une maniere si sensible, que celle qui l'accompagnoit, craignit qu'elle ne fût attaquée d'un mal dangereux. Elle en parla au Pere Bernardin; mais ce digne Religieux qui connoissoit & les saintes ardeurs de sa Pénitente, & les routes les plus extraordinaires de la grace, la rassura. Elle comprit enfin que la blessure que ces symptômes annonçoient, étoit à la fois une récompense du plus parfait amour, & un don de la plus signalée miséricorde.

De retour à la maison, elle ne perdoit point de vue le tréfor qu'elle possédoit: pour se le rappeller d'une maniere plus distincte, à l'imitation du Bienheureux Louis de Gonzague, elle adoroit à différentes repriſes les trois Personnes de la Très-Sainte Trinité. Avant le dîner elle remercioit humblement le Pere Eternel de l'honneur qu'il

avoit bien voulu lui faire de la visiter dans le Saint Sacrement, & pour cela elle récitoit le *Te Deum laudamus.* Après le repas elle admiroit avec toute la reconnoissance possible la condescendance du Fils de Dieu, qui vouloit bien se donner à un cœur aussi ingrat que le sien ; & dans cette vue, afin de s'associer en quelque façon toutes les créatures, elle disoit le Pseaume : *Cantate Domino Canticum novum.* Enfin, une heure avant que de se retirer pour la priere du soir, elle béniſſoit le Saint-Esprit, qui dans ce mystere de grace n'avoit pas dédaigné de se communiquer à elle ; & dans ces sentimens si dignes de sa piété, elle disoit le Cantique de Zacharie : *Benedictus Dominus Deus Israel.* Ce n'est donc pas sans raison qu'on a dit d'elle, que son action de graces duroit pendant une bonne partie de la journée.

Quoique ces actes de reconnoissance lui prissent bien du temps, elle savoit encore en trouver, & en trouver beaucoup pour l'oraison mentale. Elle s'y livra par le Conseil de son Directeur, aussi-tôt qu'elle lui eut fait sa confession générale : mais elle s'y livra avec tant de zele, tant d'assiduité, que le Saint-

Esprit qui est le grand maître dans cet art, secondant ses premiers essais, elle y fit bientôt les plus étonnans progrès ; & à en juger par le détail de sa conduite, on peut, on doit même présumer qu'elle fut élevée aux plus hauts degrés de la contemplation & de l'union avec Dieu.

IX. Elle en eut bientôt besoin, & elle étoit perdue, si cette ressource lui eût manqué. A ces jours si beaux, si sereins, où le Ciel sembloit ne distiller sur elle que sa rosée la plus douce, succéderent des jours d'orage & de tempête. L'ennemi du genre humain, qui ne s'applaudit de ses triomphes qu'autant qu'ils lui assujettissent les plus grands cœurs ; ce lion furieux qui vit dans les premiers pas de Victoire ce qu'il avoit à craindre de ceux qu'elle feroit dans la suite, s'épuisa en quelque sorte pour dresser contr'elle ses batteries les plus fortes. Il n'y eut point d'artifice qu'il n'employât pour l'ébranler peu-à-peu, & la faire enfin tomber dans la fosse qu'il lui avoit préparée.

Il l'attaqua d'abord par des suggestions intérieures, & par des tentations si multipliées, qu'elle avoua dans la suite qu'elle en avoit éprouvé de toutes les especes. A l'ombre de ce masque hy-

pocrite & séducteur, par lequel il en a si souvent imposé, il lui représentoit les difficultés sans nombre du chemin dans lequel elle vouloit marcher ; qu'une vie si austere ne convenoit pas à un tempérament aussi foible que le sien ; qu'elle étoit jeune, qu'elle devoit vivre longtemps, & qu'elle ne pourroit jamais soutenir pendant tant d'années ce genre de vie. Victoire repoussa ces différentes pensées par une foi vive, en se disant avec l'Apôtre, que quoiqu'elle ne pût rien d'elle-même, elle pouvoit tout en celui qui la fortifie *, & qu'elle attendoit tout de sa bonté.

Ces mauvais succès ne rebuterent pas son ennemi. Fécond en expédiens, il en inventa de nouveaux. Ainsi que Job dans ces jours d'affliction, où il fut permis à Satan de tirer contre lui ses fleches les plus aigues, Victoire fut successivement exposée à tous ses coups. Il fatigua son imagination par une nuée de phantômes importuns, qui la suivoient par-tout. Ce second moyen ne lui réussit pas mieux que le premier. La jeune Athlete de Jésus-Christ, à l'exemple des anciens Solitaires, y opposa des veilles plus lon-

* Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip.* 4. ℣. 13.

gues, des jeûnes fréquens, & de nouvelles mortifications du corps. Par ces traits, ceux de l'ennemi furent émouſſés, & la nouvelle Judith remporta ſur l'ennemi commun une victoire plus glorieuſe que la premiere.

Ce fut alors que le Prince des ténebres déſeſpéré de tant de mauvais ſuccès, & animé d'une nouvelle fureur, en vint à une guerre ouverte. Il vit que l'oraiſon étoit comme l'arcenal où ſon ennemie prenoit ſans ceſſe des armes contre lui : il réſolut de la troubler dans ce ſaint exercice par des apparitions extérieures. « Quelquefois, *dit ſon Hiſtorien, que je* » *vais copier pour de juſtes raiſons*, il ſe pré- » ſentoit à elle ſous la forme de ſon mari, » pour rallumer en ſon cœur ſes ancien- » nes affections. D'autres fois en prenant » diverſes figures épouventables, il l'aſ- » failloit & la tourmentoit horriblement. » Tantôt il ſe mettoit comme un poids » extrêmement lourd ſur ſes jambes, » lorſqu'elle prioit à genoux. Tantôt il » la jettoit par terre, la traînoit, la ſe- » couoit, la tirailloit de tous côtés. Par » fois il ſonnoit durant la nuit la clo- » chette qu'elle avoit en ſa chambre, » pour appeller les domeſtiques. Il alloit » réveiller ſa ſervante, & la faiſoit le-

» ver à la hâte, afin qu'en courant à sa maî-
» tresse pour voir ce qu'elle vouloit, elle
» pût la détourner de sa priere ; & enfin
» en effrayant souvent une de ses petites
» filles, qui couchoit auprès d'elle dans
» sa chambre, il tâchoit de la troubler
» elle-même par les cris de cet enfant. »

Dans tous ces assauts & pendant des jours si orageux, la pieuse Victoire disoit souvent dans l'excès de sa douleur, avec le saint homme Job : *Quis mihi tribuat, ut sim juxta menses pristinos, secundùm dies quibus Deus custodiebat me ?* Qui m'accordera la grace de me rendre ces momens fortunés, où Dieu étoit si visiblement mon protecteur, & où, à la lueur de sa lumiere qui m'éclairoit, la nuit la plus obscure n'avoit point de ténebres pour moi ! *Quando splendebat lucerna ejus super caput meum, & ad lumen ejus ambulabam in tenebris.* *

Elle put sans doute tenir ce langage ; mais elle ne le tint qu'avec une juste & constante soumission à la volonté de Dieu. A l'exemple de Saint Paul, dans le temps où il fut permis à l'Ange de Satan de le souffleter **, elle redoubla pour-

* Job, 29. ℣. 2 & 3.

** Datus est mihi. . . Angelus Satanæ qui me colaphiset. 2 *Corinth.* 12. ℣. 7.

lors ſes prieres. Jamais ſon oraiſon ne fut plus vive, plus perſévérante, que quand elle fut plus interrompue. On ne peut voir, ſans une religieuſe frayeur, le temps qu'elle donnoit à ce ſaint exercice avant la triſte épreuve dont on vient de parler, pendant le cours de cette même épreuve, & quand elle fut finie. On a ſu, à n'en pouvoir douter, que dans les premiers jours de ſa vie intérieure, elle avoit paſſé à genoux bien des nuits toutes entieres, pour ſe fortifier dans le deſſein qu'elle avoit formé de ſervir Dieu tous les jours de ſa vie. Pendant pluſieurs années, elle ſe leva toujours à minuit, &, proſternée devant le Seigneur juſqu'au grand jour, elle répandoit ſon ame en ſa préſence, pour obtenir de lui de nouveaux degrés de miſéricorde. Ses yeux, par un don ſingulier du Ciel, étoient deux ſources de larmes ; & les mouchoirs dont elle étoit obligée de ſe ſervir, *pour eſſuyer ce doux déluge*, étoient, comme l'ont aſſuré ſes domeſtiques, auſſi trempés, que ſi on les eût plongés dans l'eau. Sa vue qu'elle avoit très-bonne, en ſouffrit beaucoup ; mais rien n'étoit capable de l'empêcher de pleurer ſes plus légers égaremens. Une grande maladie

Le Bret. p. 21.

qui lui ſurvint, & qui la conduiſit juſqu'aux portes du tombeau, l'obligea de modérer un peu ſon zele; mais avec cette prétendue modération, qui eût été un excès pour beaucoup d'autres, elle ſe levoit tous les jours deux ou trois heures avant l'aurore, & donnoit tout ce temps à la méditation. Elle y revenoit avec un ſingulier plaiſir dans d'autres momens de la journée, & ſurtout vers le ſoir, & elle y donnoit autant de temps qu'elle avoit fait le matin.

Son humilité, & il eſt fâcheux qu'on ne lui eût pas fait une ſainte violence, comme en quelques autres occaſions, ſon humilité n'a pas permis qu'on pût ſavoir de quels torrens de grace & de conſolation elle avoit été remplie dans ces délicieux momens. Mais les différens états où différentes perſonnes l'ont apperçue, ſans qu'elle pût elle-même s'appercevoir qu'on l'obſervoit attentivement, peuvent nous en donner une juſte idée. Tantôt elle éclatoit en ſoupirs, & pouſſoit des ſanglots enfantés par la douleur & par l'amour. Tantôt, & on l'a vu plus d'une fois, elle étoit ſuſpendue en l'air, comme ſi la terre n'eût plus été pour elle qu'un lieu de triſteſſe & d'ennui. Souvent enfin elle

étoit si ravie en extase, que ni le son le plus forcé de la voix, ni le bruit qu'on pouvoit faire en remuant les meubles, ne pouvoit la rappeller à elle-même. C'est ce qu'ont attesté, sur leur propre expérience, le Pere Jean Paul, Religieux Minime, son frere, homme aussi célebre par sa piété, que par son érudition; & Claire Spinola, qui pour lors demeuroit avec elle, & qui dans la suite fut une de ses premieres compagnes dans la Religion.

Mais, & il faut bien le remarquer, ce n'étoit pas seulement dans le temps, où le Seigneur la traitoit en fille chérie, & où il lui servoit à pleines mains, une manne délicieuse; *temps où*, comme elle disoit avec grace, *on sert Dieu aux dépens de Dieu*; c'étoit dans les plus désolantes aridités; c'étoit dans le trouble & les plus mortelles agitations, *temps* ajoutoit-elle, *où l'on sert Dieu comme à ses propres dépens*, qu'elle donnoit tant d'heures à la méditation. Que le Ciel fût souple pour elle, ou qu'il fût d'airain; que son ame fût comme une terre sans eau *, ou que les nuées distillassent sur elle ce qu'elles ont de plus doux;

* Anima mea sicut terra sine aquâ tibi. *Psalm.* 142. ℣. 6.

rien ne pouvoit arrêter sa marche. Il est vrai que dans la premiere position elle sembloit voler ; mais il est vrai aussi que dans la seconde elle portoit gaiement sa croix, & que par cet esprit de sacrifice elle doubloit sa récompense.

X. Enfin le calme succéda à la tempête. L'ennemi se lassa de combattre en pure perte, & de ne combattre qu'à sa confusion. Victoire jouit le reste de ses jours d'une paix délicieuse ; & elle put dire, comme le Prophete Roi, que Dieu avoit proportionné ses consolations à l'excès des douleurs dont elle avoit été affligée*, heureux donc celui que le Seigneur instruit par cette voie : *Beatus homo quem tu erudieris, Domine.* Ses peines passent : l'heureuse paix, qui en est la récompense, subsiste toujours.

A cette grace qui la regardoit directement, Dieu qui dédommage au centuple de tout ce qu'on a souffert pour lui, en ajouta qui regardoient le salut du prochain. Dans l'impuissance où nous sommes de les rapporter toutes, nous nous bornerons à quelques-unes de celles qui ont fait une sensation plus

* Secundùm multitudinem dolorum meorum in corde meo consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. *Psalm.* 93, *v.* 19.

forte, ou que l'humilité de Victoire n'a pu dérober aux yeux du public.

La sainte veuve avoit un frere, qui n'avoit jamais pu élever d'enfans, quoiqu'il en eût eu plusieurs. Il sembloit que Dieu ne les lui donnoit pas tant pour lui faire goûter la joie de les avoir, que pour lui faire sentir le déplaisir de les perdre; puisqu'aussi-tôt qu'ils étoient nés, ils mouroient tous, & ne sortoient du sein de leur mere que pour entrer dans le tombeau. Cette mere affligée en eut encore un en 1599; & celui-ci qui fut le dernier, fit craindre dès le troisieme jour, qu'il n'eût le sort de tous les autres. Il devint livide, refusa le lait, & donna les plus fâcheux indices d'une mort prochaine. Le pere désolé chercha dans les prieres de sa sœur un remede que ni l'art, ni la nature ne pouvoient lui fournir; & il la conjura de demander à Dieu qu'il daignât conserver ce seul héritier à sa maison. Victoire qui n'eût pas refusé son secours à un inconnu, étoit bien éloignée de le refuser à un frere. Elle court à sa maison, prend l'enfant entre ses bras, le recommande à Dieu avec toute la ferveur dont elle étoit capable, le fait baptiser à l'heure même, & le rend

Le Bret. p. 26.

plein de ſanté à ſon pere, qui preſqu'auſſi frappé du ſoudain rétabliſſement de ſon fils, qu'il l'eût été de ſa réſurrection, publia par-tout que c'étoit aux prieres de ſa ſœur qu'il en étoit redevable.

Mais hélas ! que ſa joie dut être courte. Victoire ſur les prédictions de laquelle il devoit autant compter, qu'il avoit compté ſur ſes prieres, étant retournée chez lui, après avoir enviſagé l'enfant, aſſura qu'au lieu d'être un jour l'héritier de ſa maiſon, il en ſeroit le fléau, la honte & l'opprobre.

Le deſſein d'une ſi triſte prophétie étoit d'avertir en temps & lieu, celui qu'elle regardoit, de ſe tenir ſur ſes gardes, & d'éviter par une ſage conduite les malheurs dont il étoit menacé. Sa mere qui le vit ſe déranger de très-bonne heure, ne manqua pas de la lui répéter pluſieurs fois ; mais ce fut toujours inutilement. Il ne ſe ſouvint ni de ſa tante, ni de ſes prédictions. Il alla de déſordre en déſordre ; & au lieu de jouir en homme de bien, des avantages de ſon nom & de ſa fortune, il finit honteuſement ſes jours par la main de la Juſtice. Uniquement occupé de la rigueur de ſon ſort, ſur la terre, il ne

penſoit guere à celui qui dans l'autre vie eſt deſtiné à l'impénitence. Victoire, qui, comme nous le préſumerons toujours, jouiſſoit alors dans le Ciel de la récompenſe de ſes vertus, jetta ſur lui un regard de compaſſion. Elle voulut ſauver la vie de l'ame à celui auquel dans le berceau elle avoit ſauvé la vie du corps. Dieu permit que le coupable réclamât le ſecours de cette tante dont il n'avoit que trop oublié les leçons. Jamais peut-être endurci ne fut plus promptement exaucé. Toute la Ville, qui ne connoiſſoit que trop ſes mauvaiſes diſpoſitions, fut frappée du changement qui s'opéra en lui. Il fit une confeſſion exacte de tous ſes péchés. Il les pleura avec une douleur & des larmes qu'on eût pu comparer à celle des Magdeleines & des Thaïs. Soumis à toutes les volontés de Dieu, il ne vit plus dans le ſupplice qu'il alloit ſouffrir, qu'un échange des ſupplices éternels, qu'il avoit ſi ſouvent mérités. Mais paſſons à d'autres exemples. Les preuves du crédit qu'eut Victoire auprès du Seigneur, ne nous manqueront pas.

Quelque temps après qu'elle ſe fut totalement donnée à Dieu, elle entendit de ſa maiſon, les cris d'une de ſes

voisines ; elle y courut à l'instant ; & vit que c'étoit une Dame, à qui on vouloit tirer par morceaux son enfant du corps, parce qu'on le croyoit mort, & qu'elle ne pouvoit en accoucher. Ce spectacle l'attendrit. Elle pria ceux qui s'étoient chargés de cette douloureuse & dangereuse opération, de la suspendre un moment. On la connoissoit trop bien, pour lui refuser cette grace. Elle se met en prieres ; elle conjure avec une foi vive le Seigneur d'avoir pitié de la malade, elle lui applique son Reliquaire, où il y avoit de la vraie Croix* ; & à l'instant cette femme qui étoit prête d'espirer, accouche heureusement d'un garçon qui parut se bien porter. Celui-ci ne suivit pas l'exemple du neveu dont nous avons parlé. Instruit par sa mere du service que Victoire lui avoit rendu, il lui en témoignoit en toute occasion sa reconnoissance. Victoire attribuoit tout à la vertu de ce bois sacré, sur lequel l'Auteur de la vie a bien voulu souffrir, pour nous délivrer de la mort. La vraie humilité se soutient : celle de Victoire ne se dementit jamais. Si quelque-

* Ce Reliquaire se conserve encore aujourd'hui dans la premiere Maison de ses Religieuses, & elles le prêtent aux femmes qui sont en travail. *Le Bret.* p. 28.

fois elle découvroit les ſecrets du Ciel, c'eſt, comme nous l'avons déja inſinué, parce qu'elle y étoit forcée par ceux qui la dirigoient. C'eſt à eux que nous devons encore la connoiſſance d'une nouvelle grace, dont Victoire fut favoriſée quelques années après.

En 1593 l'Italie fut affligée d'une famine, qui ſe fit ſentir à Genes, comme par-tout ailleurs. La providence ſembla d'abord vouloir garantir cette Ville du fléau, qui en affligeoit tant d'autres. Un grand nombre de vaiſſeaux chargés de grains ſe préſenterent à ſon port; & chacun de ſes Citoyens commença à reſpirer à la vue d'un ſecours qui venoit ſi à propos. Mais la crainte ſuccéda bientôt à l'eſpérance. Il s'éleva tout-à coup un vent ſi furieux, que le port même n'étoit pas à l'abri de ſon impétuoſité. Un accident auſſi fâcheux qu'il étoit imprévu, porta la déſolation juſqu'aux extrémités de cette ſuperbe Capitale. Le peuple juſtement effrayé eut recours à celui qui tient les vents en ſa main, & qui les lâche & les arrête à ſon gré. Le Saint Sacrement fut expoſé dans toutes les Egliſes; & de toutes parts on y courut en foule. Victoire ne manqua pas à ſa Patrie dans un beſoin ſi preſſant. Elle

ſe mit en priere, & conjura le Fils de Dieu & ſa Sainte Mere d'avoir pitié d'un peuple, qui étoit perdu ſans reſſource, ſi le Ciel ne ſe hâtoit de venir à ſon ſecours. Tant de vœux furent exaucés : mais ſi le bienfait fut commun, la grace qui l'annonçoit ne fut que pour Victoire. Elle vit dans les airs celle que l'Egliſe appelle l'*Etoile de la mer*, qui d'une main puiſſante écartoit la tempête & déroboit les navires à la fureur des flots. On peut juger par cette apparition de quel poids étoient ſes prieres devant Dieu.

Ce ne fut pas toujours par des miracles de bienfaiſance que Dieu ſe déclara en faveur de notre ſainte veuve : il la vengea quelquefois par une protection auſſi glorieuſe pour elle, que funeſte à ceux qui ne reſpectoient pas aſſez ſa vertu. En voici deux exemples, qui, quoique fort diſſemblables dans le principe, ne s'accorderent que trop bien dans le dénouement.

Un Seigneur d'une illuſtre famille & d'une fortune qui y répondoit, conçut pour Victoire une amitié, qui ſans être abſolument paſſion, ſembloit en approcher. Il lui propoſa de l'épouſer. La jeune veuve qui ne penſoit qu'à être

toute à Dieu, & qui ne vouloit ſur la terre d'autres liens que ceux qui pouvoient de plus en plus l'attacher à lui, rejetta ſa propoſition; & entr'autres motifs fit valoir le vœu de chaſteté qu'elle avoit fait au commencement de ſa parfaite converſion. Ce ſeigneur inſiſta, & ſe chargea d'obtenir diſpenſe: on en obtient tous les jours, parce que tous les jours on trompe le Saint Siege par de faux expoſés. Les parens de Victoire s'unirent à ce Gentilhomme. Une alliance auſſi belle les flattoit. Un beau nom & de grands biens, ce ſont de ces argumens qui ſubjuguent pour l'ordinaire les enfans du ſiecle. L'amante de Jéſus-Chriſt vivement affligée de voir ſa famille prendre parti contr'elle, quitta ſa maiſon qui étoit voiſine de celle de ſon perſécuteur, & alla s'établir dans un quartier qui en étoit très-éloigné. Elle y fut pourſuivie; mais, à l'aide de ſa propre vertu, & de ſon Directeur, qui ayant mûrement examiné qu'elle étoit inférieure en biens & en naiſſance à celui qui la recherchoit, qu'elle n'avoit aucune inclination pour lui, & que de plus elle étoit chargée de ſix enfans; ſoupçonna

Le Bret. P. 3. *que cette ardente pourſuite étoit plutôt l'ouvrage du démon, que l'effet d'un amour*

*bien raisonnable ;* elle tint ferme, & se roidit en proportion des efforts qu'on faisoit pour la réduire. Lasse enfin & désolée de voir toujours sur ses pas un homme qui ne lui donnoit ni paix, ni treve ; elle invoqua avec une nouvelle ardeur sa Protectrice ordinaire, la Très-Sainte Vierge ; & par des prieres redoublées, auxquelles elle joignit de grandes austérités, elle la conjura d'arrêter une persécution aussi fatiguante qu'elle étoit dangereuse. Elle ne tarda pas à être exaucée. Cet homme importun fut frappé d'un trait mortel, & enlevé de ce monde dans le temps qu'on y pensoit le moins. Une mort si subite fit faire bien des réflexions : on la regarda comme une protection visible du Ciel sur l'innocente Victoire ; & ses ennemis redouterent la force de ses prieres.

Il y eut cependant un scélérat, qui par malheur pour lui, ne les craignit point assez. Ce monstre transporté de toutes les fureurs d'un amour impur, osa jetter sur la pieuse Victoire des yeux criminels ; & plus téméraire encore, la solliciter au mal. On peut bien juger que son impudence fut reçue comme elle méritoit de l'être. La pudeur & une sainte colere fournirent à celle que l'on

oſoit inſulter, les plus vives, lesplus fortes expreſſions. Mais les plus noires paſſions, quand elles ſe ſont une fois emparées d'un cœur gâté, ne cédent ni à la raiſon, ni à la crainte des Jugemens de Dieu. Ce malheureux revint à la charge avec un nouvel emportement. Victoire pria Dieu ou de changer le cœur de cet impie, ou de la mettre, par toute autre voie, à couvert des pieges qu'il s'efforçoit de lui tendre. Elle fut encore exaucée, mais elle le fut d'une maniere bien terrible pour le coupable. Une mort auſſi prompte, qu'elle fut affreuſe dans toutes ſes circonſtances, coupa le fil de ſes jours ; & il pût dire avec plus de vérité qu'un ancien Roi de Juda : *Præciſa eſt velut à texente vita mea, dum adhuc ordirer ſuccidit me**. Mais quelle différence entre l'un & l'autre !

Finiſſons ce détail par un événement qui fait bien connoître la malignité du démon. Une pauvre femme, qui depuis pluſieurs jours étoit à l'agonie, ne donnoit que des ſignes de déſeſpoir. Non-ſeulement elle refuſoit de regarder ou

* Dieu a coupé le fil de mes jours, auſſi vîte qu'un Tiſſerand coupe le fil de ſa toile. *Iſaïe* 38. ℣. 12. Le ſaint Roi Ezechias qui parle ici, obtint de Dieu la grace de vivre encore quinze ans.

de

de baiſer un Crucifix qu'on lui préſentoit; mais elle ſembloit l'avoir en horreur, puiſqu'aux yeux de toute l'Aſſemblée, elle paroiſſoit tantôt en détourner les yeux, tantôt porter la fureur juſqu'à lui cracher au viſage. Victoire, à qui la charité donna toujours des aîles pour voler au ſecours des malheureux, ſe rendit auprès de la malade; &, après avoir obtenu du Ciel par ſes prieres de nouvelles forces, elle ſe mit ſérieuſement à l'aſſiſter. Les efforts qu'elle fit pour cela, eurent le plus heureux ſuccès. A ſon approche le démon, unique acteur de cette noire tragédie, prenoit la fuite; & afin qu'on ne pût douter que c'étoit elle dont il ne pouvoit ſoutenir la préſence, il ſe repréſentoit ſur la ſcene à nouveaux frais, pour peu qu'elle ſe retirât un moment. Une protection ſi marquée engagea les aſſiſtans à la prier de ne pas s'éloigner d'une moribonde, dont le ſalut éternel ſembloit attaché à ſa préſence. Elle le fit volontiers, & elle ſe mit en oraiſon juſqu'à ce que cette femme rendit l'ame. Celle-ci délivrée enfin de toutes les peines qui l'avoient ſi cruellement tourmentée, déclara que ce n'étoit point à Jéſus-Chriſt attaché à la Croix qu'elle avoit voulu inſulter,

mais au démon qui se mettant entr'elle & l'image de son divin Sauveur, vouloit l'obliger à l'adorer. Elle reconnut aussi publiquement que c'étoit aux prieres de Victoire qu'elle étoit redevable de sa tranquillité. On ne douta point que celle qui venoit de lui obtenir la paix, ne lui eût aussi obtenu une place dans ce lieu de rafraîchissement, que l'Eglise demande pour tous ceux qui meurent dans le Seigneur.

XI. Tant de faveurs de toute espece demandoient une juste reconnoissance. Victoire n'y manqua pas; & comme l'on ne s'acquitte jamais mieux envers Dieu, que par la pratique des plus pénibles vertus, elle s'y attacha avec un courage, dont les plus beaux siécles de l'Eglise n'ont que peu d'exemples. Le desir de se rendre l'objet du mépris d'une grande Ville, & de mortifier son corps par la plus rigoureuse pénitence, furent alors les deux vertus dont elle s'occupa davantage. Je ne déciderai pas si, comme le crurent alors un grand nombre de personnes, elle les poussa au-delà des bornes. Je ne suis qu'Historien, & je me contente d'avouer que je n'ai écrit ce qu'on va lire, qu'avec un certain frémissement. Au reste, com-

me bien des gens n'ont pas les ſources ſur leſquelles j'ai travaillé, je les indiquerai à la marge. Souvent même j'adopterai les expreſſions de celui qui le dernier de tous a traduit ſa Vie de l'Italien du Pere Spinola. Son ſtyle aſſez gothique a du moins l'avantage d'être naturel ; & il n'y a que le naturel qui convienne à certains détails.

Victoire, pour être toute à Dieu, voulut n'être plus du tout au monde ; & pour cela elle réſolut de briſer d'un ſeul coup tous les liens qui pouvoient la raprocher de lui. Combattre ſes maximes, ſuivre des uſages tout oppoſés aux ſiens, en un mot ſe donner auprès de lui un air de femme à qui une dévotion mal-entendue a fait tourner la tête ; c'étoit tout ce qu'il falloit pour s'en faire mépriſer ; & ce fut le parti que prit celle dont nous parlons.

Elle avoit de très-beaux cheveux, elle ſe les coupa ſans miſéricorde ; & à peine s'en laiſſa-t-elle aſſez pour paroître n'avoir pas la tête nue. Le dépit qu'en eut ſa mere, lui attira des reproches très-vifs ; mais ce n'étoit-là que le commencement de ſon ſacrifice, & elle le continua. Pour ſe donner une belle taille, & ſuppléer à la médio- Le Bret. P. 34.

crité de la ſienne, elle s'étoit toujours
Id. p. 35. ſervie de *patins fort hauts ;* elle les raccourcit de trois grands doigts, pour ne plus paroître que ce qu'elle étoit naturellement. Avec des habits longs & flottant ſelon l'uſage, elle portoit, comme les veuves de ſa condition, un grand voile qui pendoit juſqu'à terre : ce voile fut retranché ; & elle ne ſe ſervit plus que d'une robe ſi juſte & ſi courte, qu'elle ne lui alloit que juſqu'aux pieds ; & encore étoit-elle ſi uſée, qu'un étranger qui entroit chez elle, ne pouvoit diſtinguer la maîtreſſe d'avec les femmes qui la ſervoient. Elle fit pour les meubles de ſon appartement ce qu'elle avoit fait pour ſes habits. Son lit ne fut plus qu'une petite couchette de Religieuſe ſans pavillon & ſans rideaux ; ſa tapiſſerie ſe réduiſit à quelques images de dévotion. Au lieu de miroir qu'elle pût conſulter, elle n'avoit qu'un Crucifix, elle le prenoit dans ſes mains, & elle le regardoit tendrement, beaucoup plus des yeux de l'ame, que de ceux du corps, pour ſe diſpoſer à paroître devant lui dans ſon Temple avec plus d'amour & de reſpect.

En allant à l'Egliſe, elle ne voulut plus être ſuivie que d'une vieille fem-

me, que ſon Confeſſeur, qui l'humilioit volontiers, avoit miſe auprès d'elle pour lui ſervir de directrice dans la vie ſpirituelle : mais elle ne permit plus, ni à laquais, ni à aucun homme de l'accompagner.

Il faut cependant avouer que cette regle ſouffrit une exception, mais ſi ſinguliere, qu'elle n'aura jamais beaucoup d'exemples. Il y avoit à Genes un pauvre homme, nommé Bernardin, qui mendioit de porte en porte. Il étoit tout contrefait, vêtu de haillons de diverſes couleurs qu'il avoit couſus enſemble, & ſentoit fort mauvais. Comme Victoire le nourriſſoit & une bonne partie de ſa petite famille, il crut bonnement que la reconnoiſſance l'obligeoit à la conduire, comme eût pu faire un homme de condition, dans les lieux où elle avoit affaire, & ſurtout à l'Egliſe. Dans cette vue il ſe rendoit tous les jours de Fêtes à la maiſon de ſa bienfaitrice ; & bien perſuadé qu'elle lui tiendroit compte de ſa civilité, il lui préſentoit la main avec toute l'élégance qu'on peut imaginer. Victoire connoiſſoit aſſez le monde pour ſentir le ridicule dont elle ſe couvroit en acceptant

un pareil ſervice : elle l'acceptoit cependant, & elle y paroiſſoit même fort ſenſible, & au retour elle le payoit très-largement. Toute ſa famille fut choquée de ce procédé ; on lui conſeilla, on la preſſa de ſe défaire d'un écuyer ſi étrange. On lui demanda aigrement ſi elle avoit vu à Genes des Dames de ſa condition donner la main à de ſemblables Gentilshommes ; s'il lui convenoit bien de faire rire toute une Ville à ſes dépens & aux dépens de ſa maiſon ; ſi enfin on ne pouvoit pas être vertueux, ſans vouloir paroître inſenſé. Toutes ces belles leçons furent inutiles : une femme qui auroit voulu être foulée aux pieds, & raſſaſiée d'opprobres, comme ſon divin Maître, ne comptoit pour rien la dériſion & le mépris. Auſſi ſe contenta-t-elle de dire en ſouriant, que puiſque Bernardin lui faiſoit l'honneur de lui donner la main, elle auroit mauvaiſe grace de ne pas la recevoir, & d'affliger un homme qui ne penſoit qu'à l'obliger.

Mais ce n'étoit-là qu'un prélude, qu'un eſſai des victoires qu'elle vouloit remporter ſur l'amour-propre. Pour couper ce mauvais arbre juſqu'à la racine, elle prenoit quelquefois des habits de

pauvre ; & se mettant à la porte des Eglises avec un tas de mendians, comme avoit fait autrefois la célebre sainte Françoise, veuve Romaine *, elle y demandoit l'aumône, & donnoit le soir aux autres ce qu'elle avoit reçu pendant toute la journée. Mais quoiqu'elle fit tout ce qu'elle pouvoit pour n'être pas reconnue, & sur-tout de ses freres, qui auroient été indignés de sa conduite ; elle fut peu à peu découverte, & fournit une ample matiere à toutes les conversations. Si quelques-uns laisserent à Dieu le jugement de cette maniere d'agir, le plus grand nombre la censura, & crut ni voir que beaucoup de légéreté & d'imprudence.

XII. Au fonds, s'il y avoit eu en tout cela quelque chose de répréhensible, c'est en grande partie à son Confesseur qu'il auroit fallu l'imputer. Ce bon Religieux, dont la morale n'étoit point du tout aisée, & moins encore par rapport à Victoire, que par rapport aux autres, prévoyant que Dieu avoit de grands desseins sur elle, se faisoit un plaisir de lui don- Id. p. 37.

* Cette sainte veuve, Institutrice des Collatines ou Oblates, mourut à Rome le 9 Mars 1440, à l'âge de 56 ans, & fut canonisée par Paul V en 1603. On a fait une Chapelle de sa chambre, & j'ai eu le bonheur d'y célébrer les saints Mysteres en 1757.

ner pour pénitence tout ce qui étoit plus propre à l'humilier ; comme d'aller quelquefois dans les rues, avec une robe déchirée, & un méchant manteau de villageoiſe ; & quelquefois d'obéir pour un tems à une jeune fille qui demeuroit avec elle, de la regarder comme ſa ſupérieure, & de ne rien faire ſans ſa permiſſion. C'étoit, ce ſemble, pouſſer les choſes un peu loin : cependant le Pere Zanon ne s'en tenoit pas là. Il vouloit que ſa Pénitente, non-ſeulement ſouffrît en eſprit de paix le mépris qu'on feroit d'elle, mais qu'elle cherchât les occaſions d'être avilie devant les autres.

Id. p. 33. *A propos de quoi*, dit ſon dernier Hiſtorien, *je raconterai deux accidens agréables, où l'on pourra reconnoître combien ces abaiſſemens lui étoient doux.*

Le Directeur de Victoire l'étoit en même temps d'un bon nombre de femmes dévotes, qui pour faire plus de progrès dans les voies de Dieu, étoient convenues de s'avertir mutuellement en eſprit d'humilité & de charité, de tous les défauts qu'elles pourroient appercevoir les unes dans les autres. Il y en avoit une dans cette ſainte troupe, qui n'étoit rien moins qu'indulgente. Ce fut à elle que le Pere adreſſa Victoire

avec ordre de se mettre à genoux à ses pieds, & de la prier humblement de vouloir bien lui apprendre à faire l'oraison mentale. Victoire qui en savoit plus que toutes les autres ensemble, obéit sur le champ. La prétendue maîtresse, *qui avoit le mot du Directeur*, fit Id. p. 39. semblant d'être surprise de cette demande. Vraiment, lui dit-elle à peu près, il vous sied bien de vouloir être instruite de la maniere de faire un exercice aussi relevé, que l'est celui de l'oraison mentale. Au moins faudroit-il commencer par savoir bien faire l'oraison vocale : peut-être cependant que si on vous donnoit ordre de dire votre *Pater*, vous nous feriez voir que vous ne le savez pas. Faisons-en l'épreuve : dites-le nous. Victoire, qu'on eut grand soin de laisser toujours à genoux, obéit avec la simplicité d'un enfant ; mais comme il lui arriva par un écart de langue, de prononcer un mot moins bien qu'à son ordinaire, sa maîtresse profita de l'occasion, & en lui appliquant, sans autre forme de procès, un soufflet : *Allez*, lui dit-elle, *apprenez d'abord votre Paténotre, & nous parlerons après cela de l'oraison mentale.* Victoire, sans se déconcerter d'une le-

çon ſi extraordinaire, en témoigna ſa reconnoiſſance par un ſouris gracieux ; & ſi ces bonnes dévotes, dont je laiſſe le jugement à Dieu, ne lui apprirent pas à faire l'oraiſon mentale, elle leur apprit très bien, que l'humiliation & le mépris ſont la plus douce nourriture d'une ame ſincérement chrétienne.

Une autrefois ces Dames, pour l'éprouver de plus en plus, l'attacherent à un pilier avec des cordes, & lui dirent d'un air ſérieux des choſes très-mortifiantes, comme pour lui reprocher ſes défauts. Après quoi elles s'en allerent toutes, & la laiſſerent dans cet état aſſez long-temps. Mais cet état même lui rappellant celui où Jéſus-Chriſt avoit été pendant ſa flagellation, elle s'occupa ſi tendrement & ſi profondément de ce myſtere d'amour, qu'elle n'entendit rien de ce qu'on lui diſoit, & que jamais peut-être elle ne paſſa des momens auſſi doux.

Après tout, ni le Directeur, ni les Pénitentes n'avoient beſoin de ſe mettre en frais pour lui procurer des humiliations. Dieu, qui aime à exercer ſes Elus, lui en procuroit aſſez. On ne peut dire combien elle en recevoit tous les jours, & des plus ſenſibles, ſur-tout

quand elle alloit faire la quête pour les pauvres chez les personnes d'un certain rang. Comme elle ne s'y présentoit que mal vêtue, & qu'un simple habit de dévote s'annonce fort mal chez bien des gens, on lui prodiguoit les plus flétrissantes épithetes. Tantôt elle n'étoit qu'une vraie & parfaite hypocrite ; tantôt elle étoit une fourbe, qui sous prétexte de quêter pour les autres, ne quêtoit que pour elle-même, &c. Une autre se seroit au moins justifiée de cette derniere imputation. Victoire, à l'exemple de David, sembloit n'avoir ni oreilles pour entendre, ni langue pour répliquer : son refrain éternel étoit celui de ce grand Roi : *Bonum mihi quia humiliasti me.* * Qu'il m'est avantageux, ô mon Dieu, qu'il est consolant pour moi, de voir que c'est vous qui m'humiliez.

Un jour qu'elle montoit à l'appartement d'une Dame pour la solliciter en faveur des pauvres, elle rencontra sur l'escalier le maître de la maison, qui ayant appris d'elle le sujet de cette visite, *la maltraita de paroles*, & lui dit en la congédiant d'une maniere très-dure, qu'il ne

Id. p. 40.

* Psalm. 118, ℣. 71.

voyoit, ni ne vouloit voir chez lui des femmes de son espece. Victoire plus tranquille, que si elle avoit été bien reçue, s'en retourna sur ses pas, moins affligée de n'avoir rien reçu pour les pauvres, que charmée d'avoir reçu une bonne dose de confusion pour elle-même. Mais elle obtint par sa douceur, & par l'air de satisfaction qui parut sur son visage, ce qu'elle n'avoit pu obtenir par ses paroles. Ce Seigneur frappé de la voir se posséder si bien dans une occasion, où d'autres auroient pour le moins un peu murmuré, voulut savoir qui elle étoit; & comme il eut appris sa qualité de quelques personnes qui la connoissoient, il fut si édifié de sa vertu & de sa modestie, que dans la suite sa bourse lui fut toujours ouverte.

Plus elle avoit d'amour pour le mépris, plus par une suite nécessaire elle avoit d'aversion pour l'estime & pour les honneurs. En voici un exemple.

La Princesse d'Oria, fille de Fabrice Colonne, & d'Anne Borromée, sœur du grand Archevêque de Milan, la voyant entrer chez elle pour recevoir une aumône qu'on lui avoit promise de sa part, lui fit l'accueil du monde le plus gracieux. Elle s'entretint long-temps

avec elle de choſes de piété. Charmée de l'en voir diſcourir comme auroient pû faire les plus grands maîtres, elle ſe fit une ſi haute idée de ſa vertu, & conçut une affection ſi tendre pour ſa perſonne, qu'elle ne la laiſſa partir, qu'après lui avoir fait promettre qu'elle reviendroit ſouvent la voir. Mais, quoique l'intention de la Princeſſe fût très-bonne, & qu'elle n'eût d'autre deſſein que celui de lier un commerce de ſpiritualité avec une Sainte qui en connoiſſoit toutes les routes; Victoire qui ne pouvoit ſouffrir qu'on lui donnât tant de marques d'eſtime; & qui conſidéra que la vertu n'eſt jamais plus en sûreté, que quand elle marche à l'ombre, ſe crut dégagée de ſa parole. Elle ne retourna plus au Palais d'Oria; & elle aima mieux paroître manquer aux Loix de la bienſéance, que de paſſer pour l'amie & la directrice d'une Princeſſe, qui d'ailleurs lui fut toujours très-chere devant Dieu pour ſa vertu.

XIII. Ce qu'elle avoit fait juſqu'alors pour ſe ſanctifier, ne lui parut rien en comparaiſon de ce qu'elle crut devoir faire. Tant qu'elle avoit été ſous les yeux de ſes parens, ou de ſon mari, elle n'avoit pu ſuivre ſon goût pour la péni-

tence. Devenue maîtreſſe de ſa conduite, elle ſe livra à toutes les rigueurs de la mortification, pour expier, diſoit-elle, ſes fautes paſſées, qui cependant, comme nous l'avons vu, n'étoient pas bien conſidérables. Mais pour les expier, elle en fit une autre, qu'elle ſe reprocha bien ſérieuſement, quand elle fut Religieuſe. C'eſt que, quoique ce ne fût pas ſon deſſein, elle traita moins ſon corps en eſclave qu'on veut aſſujettir, qu'en ennemi qu'on voudroit immoler.

Et d'abord, quoiqu'à proprement parler, ſa vie ne fut en tout temps qu'une abſtinence continuelle, tant elle mangeoit peu ; elle ſe fit une loi de jeûner tous les carêmes au pain & à l'eau; ce qu'elle obſervoit encore tous les Vendredis de l'année, & à chacune des Vigiles où le jeûne eſt commandé. Si quelquefois aux inſtances de ſes fils qui l'aimoient tendrement, elle mangeoit un peu plus qu'à l'ordinaire, elle avoit grand ſoin de ne prendre que ce qu'il y avoit de plus inſipide ſur la table ; & juſques dans ſes maladies, elle ne ſouffroit pas qu'on lui ſervît jamais rien de délicat. Au reſte elle eût pu le permettre ſans conſéquence ; puiſqu'elle

avoit coutume de répandre sur sa nourriture quelque chose de très-amer, & ordinairement de l'absinthe. L'usage de cette plante lui étoit si familier, qu'elle en mâchoit plusieurs fois par jours: & quoique, lorsqu'elle fut en religion, ses maladies continuelles d'un côté, & l'obéissance de l'autre, ne lui permissent pas de continuer ses pénitences ordinaires, elle ne se retrancha jamais cette derniere. Son divin Maître abreuvé sur la Croix de fiel & de vinaigre, étoit un modele qu'elle avoit toujours devant les yeux. Cette abstinence excessive ruina si fort son tempérament, que les dernieres années de sa vie, elle ne pouvoit plus manger de chair. Si elle en usa quelquefois, soit pour éviter la singularité, toujours odieuse dans les Cloîtres; soit pour obéir à son Confesseur ou à sa Supérieure; soit même par l'artifice de ses Sœurs, qui en fait de mortification se défioient un peu d'elle: il fut aisé de voir par le triste état où elle étoit réduite un moment après, que son estomac n'étoit plus capable de cette forte de nourriture.

Cependant une abstinence aussi rigoureuse que celle qu'on vient de décrire, n'étoit que la moindre partie de

ſes auſtérités. Elle ne s'épargna aucune de ces ſaintes cruautés, que la ferveur des derniers temps a cru pouvoir joindre à celle des premiers ſiecles. Elle ſe donnoit la diſcipline avec des pointes de fer, & elle le faiſoit ſi long-temps, ſi ſouvent & avec tant de roideur, qu'elle ſe mettoit toute en ſang ; & que ſes domeſtiques qui l'entendoient quelquefois, en étoient attendris juſqu'aux larmes. Sous un cilice qui la couvroit depuis le cou juſqu'aux pieds, elle portoit une ceinture de fil d'archal garnie d'étoiles pointues. Ses chemiſes n'étoient que de laine, & de la laine la plus groſſiere. Son lit n'avoit rien dont un Anachorete n'eût pu s'accommoder. Elle ne donnoit au ſommeil qu'un temps très-court, & qui ſuffiſoit à peine à la plus indiſpenſable néceſſité. En un mot tout reſpiroit chez elle la plus étonnante mortification ; & elle avoit tant & de ſi cruels inſtrumens de pénitence, que ſes domeſtiques les ayant un jour trouvés par haſard, ce qui l'affligea beaucoup, *ils ne les purent voir qu'avec horreur*, tandis qu'ils lui paroiſſoient encore trop doux.

Le Bret. p. 43.

Ibid. p. 44.

Il eſt vrai que ſon Confeſſeur, qui la vit dépérir, ſans qu'elle s'en apper-

çut elle-même, l'obligea de modérer ſes pieux excès : mais il étoit trop tard, & ſa ſanté, qui étoit très-délicate, ſe reſſentit, juſqu'à la fin de ſes jours, de l'atteinte qu'elle lui avoit portée. Cette atteinte même, & les infirmités qui la ſuivirent, devinrent pour Victoire le ſujet d'une nouvelle conſolation. Souffrir de ſa propre main, ou ſouffrir de la main Dieu, tout étoit égal à une ame qui ne ſoupiroit qu'après les ſouffrances ; & qui y étoit comme inſenſible. Une Dame de ſes amies lui ayant une fois demandé, comment il s'étoit pu faire, qu'elle n'eût point eu de ſcrupule dans tout le cours de ſes indiſcrétions paſſées. *Je vous avoue avec ſincérité*, lui répondit-elle ingénuement, *que dans les premieres viſites qu'il plut au Seigneur de me faire, il me donna pour ſon ſervice une ardeur ſi grande & ſi lumineuſe, que je ne m'appercevois pas de ſouffrir la moindre choſe.* Que diront à cela tant de perſonnes à qui une légere indiſpoſition fait jetter les plus hauts cris ? Ibid.

XIV. Moins on s'aime ſoi-même, & plus on aime ſon prochain. La conduite que garda Victoire à l'égard des pauvres, & des malheureux de toute eſ-

pece, en eſt une preuve ſenſible. Elle avoit, comme Job, ſuccé la compaſſion avec le lait, & la compaſſion crut avec elle tous les jours de ſa vie. * Sa maiſon étoit l'aſyle de l'indigence, & il n'y avoit aucun genre de beſoins, qui ne trouvât une reſſource chez elle. Pour fournir à tout, après avoir ſacrifié ce qui étoit de la bienſéance, elle ſe retranchoit le néceſſaire, juſques dans ſes maladies. Elle travailloit, faiſoit vendre ſecrettement ſes ouvrages à des Dames, & ſuppléoit par le produit à ſa bourſe ſouvent épuiſée. Elle ſauva par ce moyen l'honneur & la vie à beaucoup de pauvres honteux, qui ſouffroient doublement, parce qu'ils n'oſoient déclarer qu'ils ſouffriſſent. On dit, & ſouvent à faux, qu'une perſonne s'eſt ôté le pain de la bouche, pour le donner à un autre: ce mot lui convenoit parfaitement. Si lorſqu'elle étoit à table, elle apprenoit le beſoin d'un ou de pluſieurs pauvres, elle leur envoyoit la viande qu'on lui avoit ſervie: & c'étoit à ſes enfans qu'elle en donnoit la commiſſion, afin de les faire de bonne heure à la miſéricorde.

* Ab infantiâ meâ crevit mecum miſeratio: & de utero matris meæ egreſſa eſt mecum. *Job.* 31, ℣. 18.

A force de tant donner, elle auroit dû naturellement devenir pauvre. Mais la providence vint plus d'une fois à ſon ſecours ; & une perſonne qui pour lors demeuroit avec elle, a dépoſé qu'elle avoit elle-même trouvé beaucoup d'argent dans un buffet, où Victoire étoit bien sûre qu'il n'en reſtoit plus. Cependant, comme il ne faut point tenter Dieu, & qu'il eſt de l'ordre de ſuivre les routes communes, la ſainte veuve, pour ſuppléer aux défauts de ſon propre fonds, y joignit le fonds d'autrui par ces quêtes, dont nous avons parlé plus haut. Il eſt vrai qu'elle y ramaſſa ſouvent plus d'injures pour elle, que d'argent pour les pauvres : mais il eſt vrai auſſi que par ſon économie, ſon travail & les ſecours étrangers, elle trouva, chaque année, le ſecret de vêtir & de nourrir un grand nombre de familles, qui ſans elle auroient été réduites à la plus fâcheuſe extrémité. Ib. p. 46.

Au ſoin de ceux qui ſe portoient bien, elle joignit celui des malades ; & les plus dégoûtans furent ceux pour qui elle eut plus d'attraits. Il eſt des détails que le monde ne peut ſouffrir ; mais pourquoi les ſacrifier à une vaine délicateſſe, quand la religion les avoue. Diſons

donc hautement que Victoire ne se contentoit pas de fournir de bons Médecins aux infirmes ; mais qu'elle leur donnoit des lits, qu'elle les faisoit elle-même, qu'elle leur apprêtoit à manger, qu'elle nettoyoit leurs petits meubles, qu'elle apportoit chez elle leurs linges & leurs habits, qu'elle les lavoit & les raccommodoit de sa propre main.

*b.* p. 47.

Nous l'avons dit, & il est vrai, les maladies les plus dégoûtantes, les plus capables d'infecter, bien loin de la rebuter, ne faisoient que redoubler son assiduité & son zele. Elle avoit chez elle une fille très-vertueuse *, qui ayant demandé à Dieu la grace de faire son purgatoire en ce monde, fut frappée à la bouche d'un ulcere, qui exhaloit une puanteur épouventable. Toutes les deux firent admirablement bien leur partie, pendant le cours de cette épreuve qui dura long-temps. L'une supporta son mal avec la plus parfaite soumission : l'autre la servit nuit & jour avec ces sentimens d'affection & de tendresse, que la grace seule peut inspirer.

Le plus jeune de ses fils, enfant que l'Histoire nous peint sous les traits les

* Elle se nommoit Perrine Passage. Le dernier Historien de Victoire en fait *une de ses Compagnes*, pag. 47.

plus gracieux ; & que la pureté de sa vie faisoit universellement regarder comme un Ange ; cet aimable enfant donna pendant cinq années à sa mere un exercice presque continuel, par une longue & cruelle maladie. Elle voulut le servir seule, & elle le servit toujours avec ces sentimens de joie & de douleur, qu'il n'appartient qu'aux vraies meres de réunir. Heureux d'avoir pu croire avec l'Ecriture, que, quoique moissonné dans un âge encore tendre, il avoit fourni une longue carriere *, & trouvé au bout de sa course la palme qui est préparée à l'innocence.

Elle eut moins de consolation de la part d'une servante, qui étoit la seule qu'elle se fut réservée, quand ses deux filles eurent pris le parti de la religion, comme nous le dirons dans la suite. Victoire, à qui tout étoit égal en Jésus-Christ, la servit pendant une maladie considérable, sans permettre à qui que ce fut, de partager avec elle cet emploi de charité. La malade recouvra la santé ; mais ce ne fut que pour payer de la plus noire ingratitude les services que lui avoit rendus sa maîtresse. Lasse des

* Consummatus in brevi explevit tempora multa. *Sap.* 4, ỳ. 13.

exhortations que celle-ci lui faiſoit ; pour l'engager à bien vivre, *elle lui demanda brutalement ſon congé pour aller ſervir ailleurs.* Victoire qui craignit que cette fille qui avoit fait vœu de chaſteté, ne courût hors de ſa maiſon, des dangers qu'elle n'y couroit pas, ne négligea ni raiſons, ni prieres, pour la rappeller à elle-même : mais tout fut inutile. Ce fut alors que ſa maîtreſſe, ſaiſie de cet eſprit d'indignation qui anima ſouvent les Prophetes, lui dit : *Vous voulez donc vous en aller, ma pauvre fille : hé bien tenez pour certain que vous mourrez à l'Hôpital. Madame*, reprit inſolemment cette malheureuſe, *j'en ſuis contente : j'aime mieux mourir à l'Hôpital, que chez vous ; & je prie Dieu de me réduire plutôt à la plus grande miſere, que de permettre jamais que j'approche de votre porte.* Ce langage forcené fut un Arrêt qu'elle prononça contr'elle-même Après avoir erré quelque temps, au gré de l'indigence & du caprice, elle tomba malade, & réduite au dernier beſoin, elle n'eut d'autre reſſource, que celle qui eſt deſtinée à la miſere. Ce fut de ce triſte lieu qu'elle oſa réclamer la protection de ſon ancienne maîtreſſe ; parce qu'elle ſavoit qu'il y avoit en elle un

Le Bret. 48.

fonds inépuiſable de bonté. Elle ne ſe trompa pas : Victoire fut toujours Victoire pour elle ; elle la viſita, & lui rendit tous les ſervices qu'une tendre amie peut rendre à ſon amie. C'eſt ainſi que les Saints ſe vengent. Donnez, Seigneur, à votre Egliſe, un grand nombre de ſemblables vindicatifs.

XV. Victoire ne ſe bornoit pas à la ſanté du corps, ſon principal objet étoit la ſanté de l'ame, qui eſt d'une toute autre conſéquence, parce qu'elle décide de l'éternité. Auſſi dès qu'elle voyoit un pauvre malade en danger, après l'avoir exhorté à faire par la patience, & par une entiere ſoumiſſion à la volonté de Dieu, un bon uſage de ſon mal, elle lui procuroit un bon Confeſſeur, & le diſpoſoit à recevoir comme il faut les derniers ſacremens. Elle ſe tenoit à côté de lui juſqu'au moment de ſa mort ; &, après avoir tendrement recueilli ſes derniers ſoupirs, elle faiſoit dire des Meſſes pour le repos de ſon ame. On a tout lieu de croire que pluſieurs de ceux à qui elle a rendu ces derniers devoirs de charité, lui ont dû leur ſalut éternel. Le Lecteur pourra en juger par l'exemple ſuivant. Victoire, cod. 4.

Une pauvre femme, qui baiſſoit à

vue d'œil, ne penſoit à rien moins qu'à mourir chrétiennement. Un air de fureur étoit peint ſur ſon viſage. On s'efforça de lui inſpirer des ſentimens de ſoumiſſion à la volonté de Dieu. Elle en étoit ſi éloignée, que d'un ton que le ſeul déſeſpoir peut enfanter, elle répondit, que *puiſque Dieu lui ôtoit la vie préſente, dans le temps qu'elle en avoit le plus de beſoin, elle ne vouloit point lui demander la vie future.* Victoire, qui entendit ſortir de ſa bouche ces paroles impies, en fut effrayée. Elle crut qu'il étoit de ſon devoir de s'intéreſſer de toutes ſes forces pour une perſonne qui oublioit ſi cruellement ſes propres intérêts. Elle apprit enfin que le trouble de cette pauvre malheureuſe venoit de ce que par ſa mort, elle laiſſoit trois jeunes filles, qui ſe trouvant ſans appui, ne pouvoient gueres manquer d'être la proie de quelque infâme ſcélérat. Notre ſainte veuve profita de cette découverte. Elle s'approche de la malade, l'exhorte à rentrer en elle-même, à mettre ſa confiance en Dieu, à reconnoître ſon péché. « Et pour ce qui eſt de vos filles, » *ajouta-t-elle*, n'en ſoyez point in» quiette; comptez que je leur ſervirai » de mere; & qu'en cas que je vinſſe à » manquer

Le Bret. p. 50.

» manquer, je leur en procurerai d'autres. » Ces paroles furent comme une main bienfaisante, qui arrête sur le bord du précipice un aveugle tout prêt à y tomber. La moribonde ouvrit les yeux, reconnut & détesta sa faute ; &, après avoir rendu de justes actions de graces au Seigneur, & à celle qui servoit d'instrument à sa miséricorde, elle reçut les Sacremens avec beaucoup de piété, & mourut avec tant de paix, tant de douceur, qu'elle remplit de consolation tous ceux qui la virent expirer. Victoire tint exactement la parole qu'elle lui avoit donnée par rapport à ses filles. Elles trouverent en elle une seconde mere, & on peut assurer, que pour l'ame, comme pour le corps, elles ne perdirent rien au change.

Tant de bonnes œuvres nous donnent une haute idée de Victoire Fornari ; mais on peut dire que ce n'est-là qu'une partie de ses vertus. Dans l'impuissance où je suis de la décrire avec une juste étendue, je me contenterai de dire. 1° qu'elle étoit très-sensible aux besoins spirituels du prochain, & qu'elle mettoit tout en usage pour faire rentrer dans la voie du Ciel ceux qui avoient eu le malheur de s'en écarter : 2° qu'elle

avoit un talent admirable pour concilier les esprits, & pour terminer par un arbitrage, plein de sagesse & d'équité, les différents qui s'élevent quelquefois dans les familles : 3° que lorsqu'il y avoit à Genes des Turcs ou d'autres Forçats, qui n'étoient pas de notre sainte Religion, elle les faisoit entrer chez elle, sous prétexte d'acheter leurs petites marchandises ; & qu'après leur avoir exposé les illusions de leur secte, les preuves & la beauté de l'Evangile, elle les engageoit à recevoir le saint Baptême : 4° que ne pouvant rien faire de semblable par rapport à ce déluge d'Infideles, qui adorent tout, excepté le vrai Dieu, elle versoit, comme sainte Théreſe, des larmes abondantes sur leurs ténébres *, & conjuroit le Souverain Pasteur, par ses prieres, & par des austérités qu'elle faisoit tous les jours à cette intention, de les faire entrer dans sa bergerie : 5° qu'elle enseigna, pendant plusieurs années, la Doctrine Chrétienne, même les jours ouvriers, à tous ceux qui voulurent se rendre chez elle pour l'apprendre ; que

* Infidelium tenebras perpetuis deflebat lacrymis. *Offic. S. Theresiæ.*

les jeunes filles, les plus bornées & les plus dégoutantes, étoient celles qu'elle y recevoit plus volontiers ; qu'elle les gagnoit par ſes careſſes & par ſes libéralités ; & qu'enfin lorſque les plus grandes vouloient, les jours de Fêtes, aller à la danſe, au ſortir de l'Inſtruction, elle les engageoit par ſa douceur, & par de petits préſens, à donner au Dieu des Vierges dans ſon Temple, quelques heures qui ne ſe donnent que trop ſouvent au démon de la lubricité dans ces maudites & dangereuſes recréations. Au reſte, & quand on connoît Victoire, cela s'entend aiſément, celles de ces jeunes perſonnes qui étoient plus abandonnées, furent toujours celles à qui elle donna plus d'attention, & pour qui elle eut plus d'égards. Elle établit pour elles une eſpece d'école dans ſa maiſon, où après avoir donné un temps raiſonnable aux exercices de piété, elle leur apprenoit à lire, à coudre & à faire de ces ouvrages, qui mettent les perſonnes de leur état à couvert d'une triſte & dangereuſe mendicité. Ses deux filles, qui n'étoient pas encore Religieuſes, ſe prêterent toujours très-volontiers à cette bonne œuvre.

Il n'y en eut aucune de celles que la

piété peut offrir au zele le plus enflammé, qui échapaſſent à l'infatigable Victoire. Ce n'étoit pas aſſez pour elle d'avoir pris des meſures pour garantir du crime celles que l'indigence auroit pu y précipiter; elle s'efforça d'en tirer celles que cette même indigence, & plus ſouvent encore le libertinage y avoient malheureuſement aſſervies. Pour couper court au prétexte du beſoin, que ces ſortes de perſonnes alléguent ſans ceſſe, elle leur faiſoit plus d'aumônes qu'à des femmes dont elle connoiſſoit la vertu; parce que, diſoit-elle, ces dernieres qui craignent Dieu, ſe contentent de peu de choſe, & qu'elles travaillent pour ſubvenir à une partie de leur ſubſiſtance; & que les autres, pour peu qu'elles entrevoient le plus léger beſoin, retournent à leur vomiſſement: d'où il ſuivoit, à ſon jugement, qu'il falloit commencer par les détacher du crime. Quand elle ne ſçavoit où les placer, elle les recevoit volontiers dans ſa maiſon; &, quoiqu'elle ſe plût beaucoup à être ſeule avec Dieu, elle recevoit leurs viſites importunes avec un certain air de reconnoiſſance. Elle ſouffroit ſans peine qu'elles l'accompagnaſſent dans les rues, & lorſ-

qu'elle alloit à l'Eglise. C'étoient à ses yeux autant de brebis revenues à la bergerie : elle partageoit avec les Anges la joie qu'ils ont de la conversion d'un pécheur *.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avertir que ces conquêtes lui coûterent souvent bien des larmes ; & que des torrens d'injures & d'outrages furent plus d'une fois la premiere récompense de son zele. Le genre de démons qui possédoit ces malheureuses, ne se rend pas aisément. Mais quand elle pensoit qu'elle avoit souffert pour des ames rachetées du sang de Jésus-Christ, l'amertume de son cœur se changeoit en consolation. Ce seul mot d'*ames que le Sauveur a rachetées de son sang*, la touchoit si fort, que lorsqu'étant en religion, elle l'entendoit prononcer, un saint transport l'enlevoit à elle-même pour quelque temps, & la ravissoit en Dieu.

Ce secours du Ciel lui étoit bien nécessaire, & une ame moins aguerrie que la sienne, auroit souvent quitté la partie. Un jour elle enleva par un pieux ar-

* Gaudium erit in Cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente. Luc. 15, ℣. 7.

tifice une jeune débauchée, que sa propre mere avoit vendue à l'iniquité. Elle veilloit avec beaucoup de soin sur sa captive, qui ne l'étoit que malgré elle, & malgré sa mere. Elle lui représentoit & l'énormité de son crime, & le feu terrible dont il seroit puni dans les enfers. Pendant une de ces leçons, qui ne plaisoient pas beaucoup à celle à qui on les faisoit, sa mere survint inopinément, & *se mit à crier, comme une furieuse, qu'elle vouloit ravoir sa fille.* Celle-ci la seconda bien, & par des cris redoublés elle demanda qu'on la rendît à sa mere.

Le Bret. p. 55.

A cette tempête imprévue, Victoire se trouva embarrassée sur le parti qu'elle avoit à prendre. Mais, après un instant de réflexion, elle crut devoir suivre l'avis du Sage, & répondre au fou selon sa folie *. Elle haussa la voix, & parla en femme de qualité, pour obliger cette malheureuse, ou de sortir de chez elle, ou d'entendre & de parler raison. Mais elle avoit affaire à forte partie. Cette femme plus irritée que jamais, l'accabla d'injures, & porta l'impudence jusqu'à lui dire, qu'elle ne re-

* Responde stulto juxtà stultitiam suam. *Proverb.* 26, v. 5.

tenoit sa fille, que pour la prostituer à quelqu'un de sa maison. Victoire reconnut alors qu'une plaie si aigrie demandoit un appareil plus doux. Elle changea de ton & de maniere. A des paroles un peu vives, quoiqu'au fonds elles ne le fussent pas trop, succéda un langage plein de modération, de ménagement & de bienveillance. Son cœur se répandit sur ses levres, & il n'y eut plus que la tendresse qui parla. Ce fut alors qu'on reconnut d'après l'Ecriture qu'une parole douce calme la colere *. La fierté brutale de la fille & de la mere tomba tout à la fois. Elles rougirent toutes deux de leurs excès passés, & n'eurent plus d'autre desir que celui de les expier par une pénitence proportionnée à leur énormité. Victoire ne leur manqua pas : elle traita ces deux enfans prodigues comme celui, dont parle Jésus-Christ, avoit été traité par son pere.

Une femme si attentive à retirer du désordre celles qui s'y étoient engagées, ne l'étoit pas moins à en garantir celles qui étoient en danger d'y tomber. Ayant un jour appris qu'une jeune femme, que les affaires de son mari avoient

* Verbum dulce . . . mitigat inimicos. *Eccli.* 6, ℣. 5.

obligé de quitter, étoit en ce cas, elle alla tout auſſi-tôt lui faire une viſite de civilité ; & ſans lui rien dire du motif qui l'y engageoit, elle l'invita avec beaucoup de politeſſe de venir prendre une chambre dans ſa maiſon. Elle l'y retint à ſes frais pendant pluſieurs mois, juſqu'à ce que ſon mari fût de retour. Il n'eut pas beaucoup de peine à entrevoir le motif qui avoit fait agir Victoire ; & il en conclut tacitement qu'une autre fois il devoit être plus attentif & à l'honneur de Dieu, & au ſien propre.

On peut dire que ces ſortes d'exemples ſont choiſis entre mille. Finiſſons donc par le trait ſuivant, une énumération qui ne finiroit jamais.

La ſœur de Victoire avoit une ſervante, qu'elle chaſſa aſſez bruſquement de ſa maiſon. Victoire que l'ombre ſeule du péril que couroit une jeune perſonne, qui n'avoit ni bien, ni aſyle, effraya, lui en offrit un chez elle. Elle ſentit bien que ſa ſœur le trouveroit mauvais, & en effet elle en fut très-mécontente : malheureuſement la vengeance ſuit partout ſon objet ; & elle voudroit que le monde entier, s'il étoit poſſible, entrât dans ſon reſſentiment. Victoire avoit des idées plus nobles, plus chrétien-

nes. Elle aimoit beaucoup moins son sang, qu'elle n'aimoit la gloire de Dieu, & le salut d'une ame qui s'y rapporte. Elle n'eut donc aucun égard aux plaintes de sa famille ; elle continua la bonne œuvre qu'elle avoit commencée ; & ne laissa partir cette pauvre fille, que lorsqu'elle lui eut assuré une condition, où elle étoit très-à couvert des pieges, qui ne sont que trop souvent tendus aux personnes de son état ; & que cet état même leur rend beaucoup plus dangereux.

XVI. On juge bien qu'une Dame si attentive aux différens besoins de l'étranger, ne négligeoit pas l'éducation de sa famille. Elle veilloit avec des soins infinis sur ses enfans. Quoiqu'elle les aimât tous avec tendresse, il y avoit dans sa maniere de les conduire, quelque chose qui tenoit plus du sérieux, que d'un air caressant. Elle ne leur refusoit rien pour la nourriture & le vêtement, de ce que demandoit leur âge & leur naissance ; mais comme la principale beauté de la fille de Sion vient de son intérieur *. Ce fut le soin de leur ame qui fit toujours sa principale occu-

* Omnis gloria... Filiæ Regis ab intus. *Psalm.* 44 ℣. 14.

pation. Elle regarda comme son premier emploi par rapport à eux, celui de leur apprendre les élémens de la Foi, & elle ne s'en reposa jamais sur personne. Après leur avoir donné, comme Saint Paul, du lait dans leur enfance *, elle leur donna, à mesure qu'ils avancerent en âge, une nourriture plus solide, & elle eut soin sur-tout de les former de bonne heure à la priere. Elle avoit un Oratoire particulier; elle en fit faire un autre pour eux, où chaque jour ils se rendoient tous ensemble à des heures marquées. Elle ne manquoit jamais à s'y trouver avec eux, moins encore pour les animer par son exemple, que pour avoir la consolation de voir ces bouches innocentes donner à Dieu des momens, que tant d'autres de leur âge ne donnent qu'à la bagatelle. Dans ce lieu, où présidoit l'esprit créateur, ils récitoient à haute voix, & à deux Chœurs, le Chapelet & l'Office de la Vierge: après quoi ils lisoient la Vie du Saint que l'Eglise honoroit ce jour-là; & donnoient ensuite quelque temps à l'oraison mentale, dont Victoire, qui voulut les y former de bonne heure, leur avoit donné

* Lac vobis potum dedi. I. *Corinth.* 3, ℣. 2.

des principes assortis à leur capacité. Lorsqu'ils étoient en âge de faire leur premiere Communion, elle les y disposoit par des entretiens, où après leur avoir développé la grandeur de ce mystere adorable, elle leur communiquoit une partie de la ferveur dont elle étoit animée.

A l'égard de ses filles, elle ne permettoit pas qu'elles s'éloignassent jamais d'elle, ni moins encore qu'elles eussent aucune liaison avec les jeunes personnes de leur sexe, à moins qu'elle ne fût bien assurée de leur vertu. Et comme elle savoit qu'il n'est point de démon plus dangereux dans toutes les saisons de la vie, que celui de l'oisiveté, elle les occupoit si bien depuis le matin jusqu'au soir, qu'elles n'auroient pas eu un moment à respirer, si on ne respiroit pas à tout moment, quand on vit avec la plus tendre & la plus vertueuse de toutes les meres.

J'ai dit plus haut que pour retirer de jeunes filles du danger, & les mettre en état de s'en garantir dans la suite, elle se chargeoit de leur apprendre à travailler : il faut ajouter ici que ce travail, comme celui des anciens Peres du Désert, étoit, chaque jour, coupé par Le Bret. P. 59.

un si grand nombre d'exercices de piété, qu'il se seroit réduit à peu de chose, si Dieu ne l'eût pas visiblement béni. On disoit à une heure marquée le Chapelet, avec une juste réflexion sur les Mysteres qu'on veut y honorer. A une autre heure on récitoit la Couronne de Notre Seigneur, & souvent celle de la Sainte Vierge. Il y avoit aussi deux temps destinés, l'un à honorer par dix *Pater* & autant d'*Ave*, *Maria*, les dix effusions du Sang de Notre Seigneur : l'autre à honorer de la même maniere ses plaies sacrées *, l'une après l'autre, & par des actes différens, que Victoire qui se trouvoit à tout, avoit soin de suggérer. Mais de peur que tant de prieres n'ennuyassent, elle y faisoit quelquefois succéder des Cantiques spirituels : quelquefois elle prenoit la parole, & entretenoit son petit troupeau de la maniere de bien faire l'oraison, ou de quelqu'autre sujet de piété ; & jamais de choses inutiles. Ce dernier article qui a frappé bien des gens, est si certain, que dans les témoignages qu'on a rendus de sa vie, il a été dépose que *jamais on*

* Victoire en comptoit sept, qu'elle nommoit les Sept Autels ; parce qu'elle joignoit aux cinq que tout le monde connoît, la Flagellation & le couronnement d'épines.

*n'avoit oui sortir de sa bouche une parole qu'on pût accuser d'être profane, ou vicieuse.*

Ce qui marque bien jusqu'où alloit la vertu de cette heureuse famille, c'est qu'on n'y laissoit passer aucune occasion de glorifier Dieu, ou de servir le prochain. Si le Saint Sacrement passoit pour un malade, ou le convoi d'un mort, aussi-tôt toute la compagnie quittoit l'ouvrage, se mettoit à genoux, & prioit le Seigneur de faire au premier la grace de le recevoir dignement, & au second celle de lui pardonner. A chaque heure qu'annonçoit l'horloge, on élevoit son cœur à Dieu pour l'adorer, & on disoit un *Paser* & un *Ave*.

Les domestiques avoient leur tour, & ils n'étoient pas mal partagés. Victoire, qui avoit appris de saint Paul que celui qui les néglige, est pire qu'un infidele; & qui savoit d'ailleurs de quel poids est l'œil du maître vis-à-vis d'eux, les rassembloit tous les soirs; & après avoir récité, à genoux comme eux, les sept Pseaumes de la Pénitence avec les oraisons qui les suivent, & les Litanies de la Vierge, elle disoit un certain nombre de prieres pour la conversion des pécheurs & des infideles, pour le

retour des hérétiques, pour les besoins de l'Eglise, & pour le soulagement des ames du Purgatoire.

Pour achever saintement la semaine, chaque Samedi avoit quelque chose de particulier. Au son de la cloche, dont le plus jeune de ses fils étoit chargé, tout ce qu'il y avoit de gens dans la maison, enfans, domestiques, étrangers mêmes, qui s'y trouvoient pour travailler, s'assembloient dans l'Oratoire; & là ils récitoient alternativement le Rosaire tout entier; mais avec tant de respect, & si posément, pour avoir le loisir d'en honorer les Mysteres, que ce pieux exercice duroit toujours près de deux heures. C'est ce qui fit dire alors que cette sainte famille de séculiers étoit une espece de Communauté Religieuse; & ce qui fera peut-être dire dans la suite, qu'il seroit bien à souhaiter que toutes les Communautés lui ressemblassent.

XVII. Si l'éducation de ses enfans coûta quelque chose à Victoire, il faut avouer qu'elle en fut bien dédommagée. La Mere de Dieu lui avoit promis de se les attacher tous, & elle lui tint parole. La mort prématurée, qui enleva à l'âge de dix ans le troisieme de ses gar-

çons, nommé Alexandre, ne lui permit pas d'embraſſer, comme firent les cinq autres, la Profeſſion Religieuſe : mais dans une ſi grande jeuneſſe il en eut toutes les vertus. Couvert d'ulceres dès l'âge de cinq ans, & en proie à des douleurs continuelles, il ſouffrit ſon mal avec une patience, qui ne convient qu'aux plus grands Saints. Il prioit Dieu avec une paix & une effuſion de cœur qu'on ne peut exprimer. On étoit affligé de voir un enfant, qui avoit déja toute la maturité d'un homme fait, courir à pas lents vers le tombeau : mais on étoit conſolé en le voyant ſoupirer pour cet heureux moment, qui devoit le réunir pour toujours à ſon Créateur. Comme il vit que ſa fin approchoit, il ſouhaita avec beaucoup d'ardeur de communier ; afin, diſoit-il, de recevoir en cette vie, d'une maniere inviſible, le Seigneur Jéſus, avant que d'aller le voir à découvert dans le ſéjour des vivans. Ses deſirs étoient trop juſtes, pour n'être pas exaucés. Il reçut donc, & Dieu ſçait avec quels ſentimens, ſon divin Maître pour la premiere & derniere fois. Quelques momens après, comme il tiroit à ſa fin, ſaiſi, tranſporté d'un mouvement de joie, il s'écria : *Hé, ma mere,*

*ne voyez-vous pas la Reine du Ciel, à laquelle vous m'avez recommandé ? La voici qui vient avec les Anges pour m'emmener.* A ces mots il expira, mais d'une maniere si douce, qu'il parut moins mourir entre les bras de sa propre mere, qu'entre ceux de la Mere de Dieu. Il fut le seul des enfans de Victoire qui mourut dans le monde, parce que son âge ne lui permettoit pas encore d'en sortir. Tous les autres moururent en religion. Donnons ici une légere idée de ces chers enfans : tout ce qui a rapport à leur vertueuse mere, est plein d'intérêt.

L'aînée fut la premiere qui en 1597 prit l'habit de Chanoinesse Réguliere dans le Couvent de Notre-Dame des Graces. Ces vraies Religieuses ne démentoient pas leur nom, & leur Monastere étoit très-réformé. Mademoiselle Fornari y vécut dix-neuf ans sous le nom d'Angele-Victoire, & y vécut toujours comme un ange. Elle y fut long-temps éprouvée. Tantôt par des tentations importunes ; tantôt par des sécheresses intérieures, plus désolantes encore que les tentations mêmes, parce qu'elles ôtent au joug du Seigneur, cette douce onction qui le fait porter avec joie. Mais

ces différentes épreuves, qui ſont ſi funeſtes à d'autres, ne ſervirent qu'à l'attacher plus fortement à Dieu. Elle marchoit par un chemin ſemé de pierres quarrées * : mais elle y marcha conſtamment. Elle faiſoit ſes exercices de piété ſans goût, ſans conſolation, mais elle n'en omit jamais aucun. Zélée juſqu'à l'excès pour l'obſervance de la Régle, le plus petit point de ſes Conſtitutions étoit pour elle une loi indiſpenſable. Dans ſes peines, (chaque état a les ſiennes) au lieu d'aller ſe répandre dans le ſein d'une amie, qui ſouvent ne fait qu'aigrir la plaie; elle alloit ou à l'Egliſe, ou dans ſa cellule; & là ſe proſternant aux pieds de celui qui eſt le ſeul vrai conſolateur, elle attendoit en paix & avec confiance le moment de ſa guériſon. C'eſt ainſi que, ſelon l'expreſſion d'un Prophete, elle trouvoit des forces dans ſon ſilence même, dans ſa ſoumiſſion & ſon eſpérance **. Elle mourut enfin le 18 Février 1615, après avoir beaucoup ſouffert, & béni mille fois celui qui la faiſoit ſouffrir pour la purifier, & la rendre par-là plus digne de

Le Bret. p. 62.

* Concluſit vias meas lapidibus quadris. *Thren.* 3, ℣. 9

** In ſilentio & ſpe erit fortitudo veſtra. *Iſai.* 30, ℣. 15.

lui. Elle reçut avec autant d'amour que de foi les derniers Sacremens. Jamais elle n'avoit manqué de recevoir celui de l'Euchariſtie, quand elle l'avoit pu ; & d'y ſuppléer par la Communion ſpirituelle, quand elle ne le pouvoit pas. Quand après ſept mois de ſouffrances, elle ſe vit tendre vers ſa fin, elle pria ſes Sœurs de lui chanter quelques Pſeaumes relatifs à ſon état, & ſur-tout le quarante-unieme qui commence par ces paroles : *Mon ame ſoupire après vous, ô mon Dieu, comme un cerf altéré ſoupire après une ſource d'eau.* Ce Cantique n'étoit pas encore fini, qu'elle expira, & alla s'unir au tendre objet de ſes chaſtes deſirs.

Trois ans après qu'Angele fut entrée dans ce Monaſtere, ſa ſeconde ſœur l'y ſuivit, & y prit le nom de Barbe. Elle y vécut près de dix-ſept ans avec une ferveur qu'on peut à juſte titre nommer ſinguliere ; puiſqu'elle ne demanda à Dieu que deux graces, l'une de l'aimer de tout ſon cœur ; l'autre de ſouffrir pour lui. Si elle obtint la premiere, comme on peut en juger par la totalité de ſa vie : il eſt sûr qu'elle obtint éminemment la ſeconde ; car outre qu'elle avoit toujours été fort infirme, elle paſſa ſes dix der-

nieres années dans des maladies ſi aigues, ſi continuelles, qu'elle n'eut pas un moment de treve. Mais ce qui frappe davantage, c'eſt qu'elle ſupporta toujours ſon mal avec tant de joie, qu'elle craignoit d'en voir la fin; & que jamais elle n'implora les prieres de perſonne pour en être délivrée. Une Croix d'un moindre poids que la ſienne l'auroit affligée.

Elle avoit une tendre dévotion au ſaint Sacrement, & elle la nourriſſoit par l'oraiſon, dont l'exercice avoit tant d'attrait pour elle, que lorſque ſa ſanté le lui permettoit, elle prévenoit l'heure du matin, où on devoit la commencer; & que preſque ſans ceſſe on la ſurprenoit en priere dans quelque coin de la maiſon. Notre Seigneur récompenſa libéralement ce grand amour: il ſe manifeſta pluſieurs fois à elle, ainſi que l'ont rapporté les autres Religieuſes; & dans une de ces viſions, où il l'appella ſa bien-aimée, il lui donna un avant-goût, & comme un eſſai de la gloire des bienheureux. Ces faveurs embraſerent tellement ſon cœur, que la terre ne fut plus pour elle qu'un lieu d'exil, dont elle deſiroit le terme avec plus d'empreſſement, que les autres n'en ont pour

l'éloigner. Il arriva enfin ce terme si délicieux pour elle. Prête à rendre sa belle ame, elle pria qu'on lui chantât le *Te Deum*; & elle se fit répéter plusieurs fois ce Verset: *Per singulos dies benedicimus te.* On eut tout lieu de croire qu'elle étoit allée continuer dans la céleste Jérusalem le Cantique qu'elle n'avoit pu finir sur la terre. Elle mourut le 14 de Décembre, dix mois après sa sœur.

Les trois fils de Victoire marcherent sur les traces de leurs sœurs; & tous entrerent dans le Saint Ordre des Minimes. Denys qui étoit le second pour l'âge, fut le premier qui prit ce parti, & il en remplit très-bien les obligations. Jean-Ange, son aîné, parut d'abord assez indécis. Il avoit beaucoup de mérite; & se présentoit, à tous égards, sous ces traits que le monde estime, & qui y font faire fortune. Il fut touché de l'exemple de son frere; & se détermina au parti le plus sûr pour son salut. Sa bonne mere fut charmée de le voir renoncer au siecle: mais toute la famille, qui voyoit périr une de ses plus belles branches, en fut sensiblement affligée. On reprocha à Victoire la cruauté prétendue avec laquelle elle sacrifioit ses enfans, sans en excepter le plus aimable & le plus nécessaire de

tous. Mais la pieuſe mere, qui ne croyoit point du tout perdre ſon fils en l'offrant à la Sainte Vierge, & qui penſoit plutôt à le ſuivre hors du monde, qu'à l'y rappeller, ſe contenta de leur dire ces paroles ſi remplies de jugement & de religion. « Hé! voulez-vous donc que je me » plaigne de Dieu, parce qu'il prend ce » qui eſt à lui. N'eſt-ce pas une grande » grace qu'il me fait. O quel bonheur » pour moi de pouvoir lui rendre celui » qu'il m'avoit donné. » C'eſt ainſi que s'acheva ce ſacrifice. Il n'y manqua rien, ni du côté du fils, ni du côté de la mere.

Il ne reſtoit plus à Victoire que le plus jeune de ſes fils, nommé Jean-Thomas. Il ne différa à ſuivre la marche de ſes freres, qu'autant qu'il y fut obligé par l'incompétence de l'âge. Il attendoit avec une ſainte impatience le temps fixé par les ſaints Canons. Il n'avoit pas encore quinze ans accomplis, lorſqu'il ſe réunit à eux dans la même Religion. Mais s'il fut le dernier à l'embraſſer, il fut le premier à recevoir la couronne qui eſt deſtinée à ſes vrais Proſélytes; puiſqu'il mourut peu d'années après *. Sa vie fut ſi édifiante, ſi réguliere, qu'elle fut

* Le 22 Juin 1613.

écrite par les Religieux de ſon Ordre; & il ſeroit à ſouhaiter qu'elle fût plus connue, parce que les grands modeles qui ſe forment en peu d'années, ont quelque choſe de plus touchant. Je ne répéterai pas ce que dit, de la continuité de ſon innocence, le Directeur à qui il avoit fait une confeſſion générale. Je l'en crois ſur ſon témoignage; mais, bien ou mal, je ne voudrois pas en rendre un pareil. Ce que je dirai ſans peine, c'eſt que ce digne fils de Victoire ne vit pas ſeulement la mort ſans inquiétude, mais qu'il la vit avec une joie ſenſible, & que par un doux ſouris il ſembloit l'inviter à ne différer pas de lui frapper le dernier coup. O mort, dont la ſeule idée eſt ſi amere à ceux qui, dans la religion ſur-tout, ont vécu dans une mortelle tiédeur: que ta vue eſt douce, qu'elle eſt conſolante pour ceux & celles qui ſe ſont efforcés d'y ſanctifier tous les momens de leur vie!

# *LIVRE SECOND.*

I. VICTOIRE juſtement ſenſible aux graces que Dieu lui faiſoit d'appeller tous ſes enfans à ſon ſervice ; graces qu'elle devoit à l'interceſſion de la Sainte Vierge, qui les lui avoit promiſes ; forma le deſſein de témoigner ſa reconnoiſſance à cette auguſte protectrice. Dans cette vue elle ſe propoſa d'établir un Ordre, qui fut ſpécialement conſacré à ſon culte, & où elle pût elle-même paſſer le reſte de ſes jours. Ce projet étoit beau ; mais elle fut la premiere à ſentir la difficulté de ſon exécution. Auſſi diſoit-elle dans la ſuite : Quand je venois à examiner les choſes de près, *il me ſembloit que je voulois bâtir un château en l'air.* C'eſt qu'elle n'avoit rien de ce qui étoit néceſſaire pour en jetter les fondemens. Le fonds de ſon bien s'en étoit preſque tout allé en aumônes ; & elle ne voyoit aucune reſſource hors de chez elle. Le Pere Zanon ſon Directeur étoit charmé du plan d'un Inſtitut, où la Mere de Dieu ſeroit particuliérement honorée ; mais il ne pouvoit faire autre choſe. Il ſembloit donc que ce fût une affaire

déſeſpérée ; & c'eſt à peu près ce qu'en penſa l'illuſtre Horace Spinola, Archevêque de Genes, quand Victoire lui en parla la premiere fois. Ce judicieux Prélat, que Paul V honora dans la ſuite de la Pourpre Romaine, reçut la pieuſe veuve avec beaucoup de bonté, & de juſtes égards ; mais voyant qu'elle avoit ſi peu de fonds pour une pareille entrepriſe, il lui fit ſentir qu'il n'étoit pas temps d'y penſer, & que, ſelon la maxime de Jéſus-Chriſt, on doit compter avec ſoi-même, avant que de commencer à bâtir une tour, dont la conſtruction doit beaucoup coûter *.

Cette déciſion affligea beaucoup la Fondatrice, qui voyant qu'elle n'avoit rien pour le moment à attendre des hommes, ſe tourna du côté de Dieu ; & le pria inſtamment de venir à ſon aide dans une entrepriſe, qu'elle n'avoit formée que pour ſa gloire, & dont elle ne devoit l'idée qu'à la Reine des Vierges.

Après avoir beaucoup prié & pleuré, pour faire une eſpece de violence au Ciel, elle fit réflexion qu'il y avoit à Gênes une ſociété de filles dévotes, qui, quoique ſans clôture, vivoient toutes

* Luc. 14, v. 28.

d'une

d'une maniere fort édifiante, & très-séparées du monde. La sainte veuve qui vit que l'affaire de son établissement tiroit en longueur, crut devoir s'associer à elles, & que peut-être avec le temps elle en gagneroit quelques-unes pour sa nouvelle fondation. On se fit un plaisir de la recevoir ; mais dès qu'elle eut parlé de Religion & de Religieuses, toutes ces Demoiselles lui répondirent de concert, qu'étant, par la miséricorde de Dieu, très-contentes du genre de vie qu'elles avoient embrassé, elles ne le quitteroient jamais pour en embrasser un autre. Il y a beaucoup d'apparence que ce refus fut un bien pour Victoire ; quand on est fait à un train de vie, on ne le quitte pas aisément pour en suivre un autre.

Quoi qu'il en soit, notre veuve, forte ici, comme nous l'avons vue partout ailleurs, ne perdit point courage. Son espérance en Dieu augmenta, à mesure qu'elle se vit plus éloignée de toute espérance humaine. Sa maxime fut, comme celle d'un saint Religieux, que puisque ses affaires étoient désespérées du côté de la terre, il falloit absolument que le Ciel s'en mêlât. En partant de ce principe, quoiqu'il ne lui fût

venu aucune nouvelle reſſource, elle alla une ſeconde fois trouver le Seigneur
En 1602. Archevêque ; & après lui avoir humblement demandé ſa bénédiction, elle le pria de lui permettre de pourſuivre le deſſein de la nouvelle fondation, dont elle avoit déja eu l'honneur de lui parler. Ce Prélat, homme d'une prudence conſommée, & à qui les ſimples lueurs du bien ne firent jamais illuſion, lui répeta une partie des objections qu'il lui avoit déja faites, & en ajouta de nouvelles ; mais elle y ſatisfit ſi bien, qu'après de nouvelles réflexions, il crut appercevoir dans ſon procédé, non *une*
Le Bret. *légéreté du ſexe, mais uniquement l'eſprit*
p. 71. *de Dieu qui la conduiſoit ;* & dont la main ſe ſert des plus foibles inſtrumens pour faire réuſſir les projets les plus difficiles. Il la remit donc à cette main toute puiſſante ; & en lui donnant ſa bénédiction, il lui donna tous les pouvoirs dont elle avoit beſoin pour travailler à ſon nouvel établiſſement ; à condition toutefois qu'elle ne concluroit rien, ſans l'en avoir préalablement informé.

II. Victoire tranſportée de joie pour la grace qui venoit de lui être accordée, ne penſa plus qu'à chercher tous les

moyens poſſibles de commencer ſon ouvrage. Elle ſembla croire que dès qu'elle y auroit mis la main, tout s'applaniroit. Mais Dieu voulut encore l'éprouver; & il fit naître ſous ſes pas des difficultés, auxquelles elle ne s'étoit point attendue. Elle chercha de tous côtés une maiſon propre à ſon deſſein, & il ne s'en préſenta pas une ſeule dont elle pût s'accommoder. Elle eut recours à Dieu; c'étoit ſa méthode, il n'en fut jamais de plus efficace, & elle en fit bientôt l'expérience. Dans le temps de ſa plus grande perplexité, quatre Dames, qui étoient comme elle, ſous la conduite du Pere Bernardin, réſolurent de quitter le monde, & de ſe retirer dans un Cloître. Elles apprirent de leur Confeſſeur le deſſein qu'avoit Victoire de fonder un nouvel Inſtitut. Elles ſe préſenterent à elle, & s'offrirent de la ſervir de tout leur pouvoir dans ce pieux établiſſement.

La premiere fut Vincentine Lomellini, qui en prenant l'habit Religieux, fut nommée Marie-Magdeleine. Victoire par un combat d'humilité, lui céda toujours le titre de Fondatrice; & pour le temporel, parce que ce fut elle qui fit bâtir le Monaſtere à ſes dépens;

& pour le ſpirituel, parce qu'elle donna à cette Communauté naiſſante les plus beaux & les plus rares exemples de toutes les vertus. Sa vie a quelque choſe de ſi grand, que pour ne pas interrompre celle-ci, j'en donnerai un abrégé à la fin de cet Ouvrage.

La ſeconde, qui quelque temps après ſe joignit aux autres, fut Marie Tacchini. On lui donna le nom de Sœur Marie-Jeanne. Ce fut elle que ſa vertu fit choiſir pour ſuccéder à Victoire dans le gouvernement du Monaſtere.

La troiſieme fut Claire Spinola, fille du Seigneur Arcanio du même nom. Celle-ci fut appellée Marie-Françoiſe.

Enfin la quatrieme fut Cécile Paſtori, qui ſous le nom de Marie-Anne fut, comme les autres un prodige de vertus; & mourut en odeur de ſainteté à Milan dans le Monaſtere qu'elle y avoit établi.

Victoire triomphoit, & elle étoit ſurtout charmée de l'acquiſition de Vincentine. Mais ſon triomphe ne dura pas, & il fut bientôt traverſé par de ſérieuſes inquiétudes Dès que ſon deſſein de fonder un nouvel Ordre eut tranſpiré dans le public, il s'éleva contre lui de toutes parts une nuée de voix qui le déſapprouvoient. Les uns qui ne voyoient à la

tête de cette entrepriſe que cinq femmes, dont deux étoient fort infirmes, & l'autre qui étoit Vincentine, plus affligée encore, (elle étoit paralytique d'un côté,) en rioient comme d'une pure & ſimple extravagance; les autres par affection pour leur parente, trouvoient fort mauvais, que par un projet ſi mal concerté, elle fit à ſa réputation une tache, qui retomboit ſur la famille. Ils ajoutoient que ſi elle avoit tant d'envie de ſe faire Religieuſe, il y avoit aſſez d'Ordres établis, ſans qu'elle dût ſonger à en établir un nouveau. Ses fils mêmes, quoique Religieux, & très-bon Religieux, prirent parti contr'elle; & ils le firent par des motifs capables de faire impreſſion. « Notre Mere, *diſoient-ils*, » fait des biens infinis dans le monde. » Elle y eſt l'œil de l'aveugle, le pied » du boiteux *, la reſſource des affligés, » l'Apôtre du pécheur le plus endurci; » quels biens pourra-t-elle faire dans un » Cloître qui approche de ceux-ci ? «

Comme ces différentes raiſons n'ébranloient point Victoire, qui voyoit dans une longue ſuite de Vierges, qui ſe ſuccéderoient juſqu'à la fin des ſie-

* Oculus fui cœco, & pes claudo. Pater eram pauperum. *Job.* 29, ℣. 15 & 16.

cles, beaucoup plus de biens qu'elle n'en pouvoit faire pendant sa vie ; on crut devoir tout attendre du bénéfice du temps, qui en changeant les circonstances, fournit de nouvelles réflexions, & change enfin les idées. La sainte veuve avoit encore un fils chez elle, qui, quoique très-résolu à se faire Religieux, ne le pouvoit pas encore, parce qu'il étoit trop jeune. Ses freres bien persuadés que Victoire ne l'abandonneroit pas à la merci du monde, le prierent de ne plus parler du dessein qu'il avoit d'entrer en Religion. C'étoit le moyen de gagner du temps, & c'est ce qu'ils prétendoient. Le jeune homme leur promettoit tout de la meilleure foi du monde ; mais il n'étoit pas plutôt de retour à la maison, que plus rempli que jamais du desir de prendre la livrée de saint François de Paule, il pressoit sa bonne mere de lui donner son congé. Elle céda enfin à ses prieres ; & si la nature souffrit d'une séparation qui lui coûte toujours, la grace attachée aux grands sacrifices, la dédommagea. A des traits si marqués de protection toute la famille reconnut que la main de Dieu étoit avec la pieuse veuve ; & personne des siens ne l'inquiéta plus. Mais à ces contradictions

domestiques il en succéda d'autres, qui furent d'autant plus fâcheuses, qu'elles étoient plus imprévues.

Nous avons dit que Vincentine Lomellini s'étoit offerte à Victoire pour concourir au nouvel établissement qu'elle vouloit faire. Comme elle étoit mariée, & qu'elle avoit obtenu d'Etienne Centurion son époux, homme plein de vertu, la permission de se faire Carmélite, elle lui écrivit à Naples, où ses affaires l'avoient appellé, la derniere résolution qu'elle avoit prise; & le pria en même temps de trouver bon qu'elle travaillât de toutes ses forces à la nouvelle fondation. M. Lomellini lui fit sentir par sa réponse, qu'il craignoit beaucoup que ce projet ne fût mal conçu, & qu'il ne s'en allât en fumée, comme bien d'autres semblables. Vincentine qui déféroit beaucoup aux sentimens de son mari, & qui avoit raison d'y déférer, parce que c'étoit un homme sage & judicieux, commença à penser comme lui, & à croire qu'il étoit peut-être plus sûr pour elle de suivre sa premiere vocation, que de s'engager dans une affaire dont le succès paroissoit fort incertain. Pour ne rien faire à la légere, elle alla trouver son Archevêque, & lui ex-

posa son doute. Ce Prélat, qui n'eut pas de peine à saisir la pensée de la Consultante, lui répondit en deux mots, qu'à ne considérer que le bien particulier de son ame, il lui seroit plus utile d'entrer au plutôt dans un Monastere; mais qu'à considérer la gloire de Dieu, l'institution d'un nouvel Ordre seroit d'un plus grand prix; parce qu'il seroit le principe de la sanctification d'un grand nombre de personnes. Cette réponse, au lieu de tranquilliser Vincentine, ne servit qu'à la troubler davantage, & à la rendre plus indécise sur le parti qu'elle avoit à prendre. La vue de son propre bien lui déroboit en quelque sorte la vue de la plus grande gloire de son divin Maître. Victoire avec qui elle en conféra un jour, & à qui elle dit que son salut devoit être le premier objet de toutes ses actions; redressa ses idées par ce peu de paroles: « Vraiment, Madame, il me » paroît bien étrange, que lorsqu'il s'a- » git de la plus grande gloire de Dieu, » vous ayez le courage de lui préférer » votre intérêt particulier. » Elle auroit pû ajouter qu'on ne travaille jamais plus solidement à son intérêt particulier, que quand on s'occupe en Dieu & pour Dieu de l'intérêt des autres. Mais elle s'en tint

là, & son amie fut si frappée de ces quatre mots, que rien ne put désormais la détacher du dessein de se livrer toute entiere à l'établissement du nouvel Institut. Ce ne fut pas au reste dans cette seule occasion que l'on reconnut le singulier talent qu'avoit Victoire pour persuader. Quoiqu'elle ne parlât jamais que le pur langage de la simplicité chrétienne, il y avoit dans ses expressions quelque chose de si vif, de si pénétrant, qu'en ouvrant la bouche, elle réfondoit les cœurs, & déterminoit à son gré les esprits les plus irrésolus *.

Tandis que Vincentine changeoit ainsi d'idées à Genes, son mari, par une opération singuliere de la grace, en changeoit à Naples. Il se trouva rempli de zele pour cette bonne œuvre. Il pouvoit y contribuer de sa personne & de ses biens, il fit l'un & l'autre, comme nous le verons dans la suite.

Les difficultés etant ainsi applanies, on eut recours au Sénat pour en obtenir les pouvoirs nécessaires. On acheta ensuite sur la montagne du Château une

* Nous ferons voir dans la Vie de la Mere Marie Magdeleine, que le refus que firent les Carmélites de la recevoir, tant à cause de ses infirmités, que parce qu'elle vouloit faire entrer avec elle ses deux jeunes filles dans leur Maison, contribua beaucoup à son changement.

maiſon d'autant plus commode pour un Monaſtere, qu'elle étoit en bon air, & fort éloignée du tumulte de la Ville. La ſœur de Victoire à qui cette maiſon appartenoit, n'avoit jamais voulu la lui vendre; elle la lui vendit alors ſans aucune difficulté : il eſt vrai qu'elle ne tarda pas à s'en repentir, & que pour y rentrer, elle offrit une ſomme plus forte que celle de trois mille écus qu'on lui en avoit payée. Mais cette démarche n'eut aucune conſéquence. Il étoit juſte que Victoire, après avoir été ſi long-temps agitée, commençât à reſpirer.

III. Quoique la nouvelle Compagnie fut encore à peine dans ſon berceau, il lui falloit cependant des regles, ſans leſquelles un corps de religion ne peut ſubſiſter. Le ſoin de les dreſſer appartenoit comme de droit au Pere Bernardin Zannon, qui s'étoit donné tant de mouvement pour ce nouvel Inſtitut. Il prit dans les Conſtitutions des autres Ordres tout ce qu'il jugea de plus convenable à celui-ci ; & il s'efforça d'obtenir du Ciel par de ferventes prieres le ſecours dont il avoit beſoin pour bien réuſſir.

Comme ces ſaintes Filles connoiſſent parfaitement leurs regles, & qu'elles les pratiquent encore mieux ; je n'en parlerai

ici que d'une maniere très-abrégée : d'autant plus que chaque religion n'a besoin que des siennes pour bien remplir les devoirs de son état *.

On donna à ce nouvel Ordre dès sa naissance le nom de l'*Annonciade céleste ;* parce que sa fin principale est d'honorer d'un culte particulier la Mere de Dieu, & tout ses Mysteres, dont le premier & celui qui est la source de tous les autres, est l'Annonciation.

Pour réussir dans un si beau dessein, outre les secours généraux que ce pieux Institut partage avec tous les autres, il se fait une loi très-étroite de vivre dans une grande séparation du monde, à l'exemple de Marie, qui, comme le remarque saint Ambroise **, étoit seule, lorsque l'Ange vint lui annoncer son bonheur, & celui de tout l'univers. Pour vivre dans cette retraite d'une maniere aussi absolue qu'elle puisse l'être, Victoire, du consentement de Vincentine, avoit d'abord souhaité qu'on ne parlât jamais à grille ouverte à aucune

* Ceux qui voudront un plus grand détail, peuvent consulter l'*Histoire des Ordres Monastiques*, &c. tom. IV, pag. 305 & suivantes.

* Sola in penetralibus, quam nemo virorum videret, ne quo degenere depravaretur affatu, ab Angelo salutatur. *Ambros. lib. 2, in Lucam.*

perſonne du dehors : Mais l'Archevêque de Genes, après en avoir conféré avec des perſonnes ſages de différens états, jugea qu'une clôture ſi rigoureuſe feroit tort à l'Ordre ; & qu'une mere ne lui ſacrifieroit pas volontiers ſa fille, ſous la dure condition de ne la revoir jamais. Il fut donc ſtatué que les grilles pourroient s'ouvrir trois fois par an, mais ſeulement aux peres & meres, aux freres & aux ſœurs ; & aux enfans de celles qui, étant veuves, auroient embraſſé la religion *.

Le Bret. p. 123.

On voit ſans peine que la loi, malgré ce tempérament, eſt encore bien ſévere. C'eſt pourquoi dans la crainte que le temps qui affoiblit tout, ne lui fît une brêche ; il fut réglé que chaque Religieuſe, outre les trois vœux ordinaires, en feroit un vœu particulier ; & que de plus elle s'engageroit par ce dernier acte de religion, à n'agir jamais, ni directement ni indirectement pour adoucir la rigueur de cette clôture. On alla encore plus loin, & il fut ordonné que chaque Prieure, immédiatement après ſon élection, feroit en préſence du Supérieur ordinaire & de toutes les Religieuſes, un ſerment ſolemnel de ne

* On trouvera les différentes formules de ces vœux dans l'*Hiſtoire des Ordres Monaſtiques*, pag. 306 & 307.

permettre jamais que les grilles fussent ouvertes dans d'autres temps, & devant d'autres personnes que celles dont on vient de parler.

Ce ne fut qu'avec peine que Victoire, dont l'ardeur n'avoit point de bornes, consentit à ce foible adoucissement. Pour se le retrancher à elle-même, elle fit un vœu particulier de ne s'en servir jamais; & elle obtint qu'il fût permis à chaque Religieuse d'en faire un semblable. Il y en eut une dès-lors qui suivit son exemple; & il en résulte pour le moins, que celles qui font la même chose, ne peuvent être taxées de singularité.

Victoire toujours elle-même, c'est-à-dire, qui tendoit toujours au plus parfait, auroit bien voulu que sa maison ne fût point rentée. Mais l'Archevêque qui examina avec plus de sang froid les inconvéniens d'une excessive pauvreté; & qui prévit que le soin du temporel s'accorderoit mal avec cet esprit de retraite & de solitude, qui est la fin principale de l'Institut, ne voulut jamais y consentir. On se rendit avec soumission à la volonté du Prélat. La vraie piété ne dispute point, ou elle ne dispute pas long temps.

Après tout, on peut avoir quelques

biens fonds, & pratiquer la pauvreté religieuse dans toute sa rigueur ; & les Annonciades célestes sont dans ce cas. Une nourriture très-frugale, des cellules très-médiocres en tout sens ; des Eglises très-modestement parées, & où il ne peut y avoir de soie qu'au Pavillon du Tabernacle * ; un habit plus brillant pour la couleur ** que pour le fonds de l'étoffe ; un travail assidu pour fournir, ou à leurs propres besoins, ou à ceux de quelques pauvres Eglises ; voila toutes leurs richesses, & ces sortes de richesses sont du nombre de celles qui suivent l'homme après sa mort, & qui ne furent jamais la proie, ni de la rouille, ni des vers †.

Quoique Victoire n'eût pas intention de fonder un Ordre aussi rigide que le sont quelques autres, il faut avouer que de ce côté-là ses filles sont assez bien partagées. Outre les jeûnes commandés par l'Eglise, elles jeûnent aussi l'Avent, & tous les Vendredis de l'année, à moins qu'il n'y tombe une

* Histoire des Ordres, &c. pag. 305.

** Leur habillement consiste en une robe blanche, un scapulaire, une ceinture & un manteau bleu, qui leur rappellent la vie céleste qu'elles doivent mener. *ibid.* pag. 308.

† Matth. 6, ℣. 20.

Fête dont on aura jeûné la veille. Elles font toujours abſtinence les lundis & les mercredis. Elles prennent la diſcipline le jeudi & le ſamedi ; & afin qu'il n'y ait preſque pas un jour de l'année qui ſoit exempt de pénitence, elles portent tous les mardis une ceinture de crin. Mais les peines du corps ſont adoucies par les conſolations de l'eſprit. Outre le grand Office Romain, elles diſent tous les jours au chœur l'Office de la Vierge. Elles n'ont ni chant, ni muſique, à l'exception de la Semaine Sainte. Le matin elles font après Matines une heure de méditation ſur la Paſſion de Notre-Seigneur ; & le ſoir après Complies une autre heure ſur la vie de la très-ſainte Vierge. Chaque année la veille du jour où l'Egliſe célebre la Nativité de cette incomparable Mere du Sauveur, elles renouvellent leurs vœux * Voila en ſubſtance les régles des vertueuſes Meres de l'Annonciade. Une vie ſi ſoutenue, ſi féconde en bonnes œuvres, ne connoît point ces mois vuides dont parle l'Ecriture & qu'elle réprouve.** Heureuſes

---

* Hiſtoire des Ordres, pag. 508.

** Vide Job. 7, ℣. 3 & II. Petri 1. ℣. 8.

ces Filles, qui bien-loin de se dégoûter jamais d'une carriere si pénible à la nature, y marchent jusqu'à la fin avec une nouvelle ferveur.

Quand ces Constitutions eurent été rédigées, on les présenta au Seigneur Archevêque, qui les trouva conformes au plan & à l'esprit du nouvel Institut. Mais comme il sçavoit fort bien que, selon l'ancien proverbe, deux yeux voient mieux qu'un seul, il ne voulut s'en rapporter, ni à son propre jugement, ni au jugement de ceux qui les avoient composées. Il assembla donc un bon nombre de Religieux de différens Ordres, & il eut bien soin de prendre les plus vertueux & les plus éclairés. Tout fut sérieusement & librement discuté en sa présence. On ajoûta quelques articles, on en corrigea d'autres; & les Filles de Victoire eurent lieu de juger qu'il ne manquoit rien à leurs Regles. Mais il restoit un point plus essentiel; c'est qu'il falloit nécessairement que ces Regles & l'Ordre, sous le titre de l'Annonciade, fussent approuvés du Saint Siége; & cela n'étoit pas aisé.

Vincentine, pour obtenir cette grace, s'adressa à son mari, qui, comme nous

l'avons dit plus haut, avoit bien changé d'idée au sujet du nouvel Etablissement. Comme il étoit prêt à revenir de Naples, elle le pria de passer par Rome, avant que de se rendre à Gênes. Il le fit avec tout le zele possible, dès le commencement de l'année 1604; & il présenta à Clément VIII. qui étoit alors sur la Chaire de saint Pierre * les Constitutions qu'on lui avoit envoyées. Le sage Pontife les remit à la Congrégation des Cardinaux députés pour les affaires des Réguliers. Elles furent reçues avec un applaudissement universel; & le Cardinal de Florence, qui étoit à la tête de cette Congrégation, en fut si satisfait, qu'en lui envoyant l'approbation du saint Pere, il l'invita à encourager les Fondatrices, de l'entreprise desquelles il espéroit les plus heureux succès.

Mais avant que d'obtenir ce mot, il fallut essuyer des délais qui coûtoient beaucoup à l'impatience du Seigneur Centurion. Du matin au soir il étoit

* Clément VIII (Hippolyte Aldobrandin) fut élu le 30 Janvier 1592. Il mourut le 3 ou le 5 Mars 1605. Il eut pour successeur sous le nom de Léon XI, Alexandre Octavien de Médicis, Cardinal de Florence, qui ne tint le Saint Siege que 27 jours, & mourut, regretté de tout le monde à cause de son rare mérite, le 27 Avril 1605.

en mouvement pour obtenir ſon expédition. Un de ceux à qui il s'adreſſoit plus ſouvent, étoit le Cardinal Juſtiniani, qui ayant bientôt reconnu que ce n'étoit que par zele pour la gloire de Dieu qu'il pourſuivoit avec tant de feu la concluſion de cette affaire, lui dit un jour : « Je vous avoue, Monſieur, que je ne puis voir votre empreſſement pour cette bonne œuvre, » ſans vous porter une ſainte envie. » Et moi, Monſeigneur, *lui répondit Centurion*, je vous avoue à mon tour, » avec bien de la ſincérité, que quoique je reſpecte beaucoup les excellentes qualités de votre Seigneurie » illuſtriſſime *, je ne lui envie point » la pourpre ; me trouvant beaucoup » plus heureux de n'avoir que des affaires comme celle-ci, à laquelle je puis » travailler avec autant de plaiſir que » de ſûreté de conſcience ; que de me » voir engagé comme elle, dans tous » les ſoins que lui impoſe ſa dignité, » & peut-être avec autant de danger » que d'embarras ».

* Ce ne fut que le 10 Janvier 1630, que les Cardinaux furent décorés du titre d'Eminence, par un Décret du Pape Urbain VIII.

Si cette réponſe ſurprit un peu le Cardinal, elle l'édifia encore davantage. Il ſollicita ſi bien l'affaire, que le 15 de Mars de la même année il obtint de ſa Sainteté, & la permiſſion qu'on lui demandoit d'ériger le Monaſtere, & l'approbation des Regles qu'on devoit y ſuivre. Paul V. confirma le même établiſſement par une Bulle du 6 Août 1613, à la prière de l'Archevêque de Gênes, qu'il avoit fait Cardinal. La Prieure lui en ayant rendu, au nom de toutes les Religieuſes, de très-humbles actions de graces, il les exhorta par une lettre de ſa main, à obſerver fidélement leurs conſtitutions, qui avoient, diſoit-il, paru ſi ſagement digérées à la ſacrée Congrégation, qu'elle n'y avoit rien changé. Quelques années après, le pieux & ſçavant Cardinal Bellarmin agit auprès du Pape Grégoire XIII. à l'effet d'étendre la même grace à de nouveaux Monaſteres. Mais comme il ne l'obtint que de vive voix; que d'ailleurs elle n'étoit pas générale, & qu'enfin la ſainte vie que menoient les Annonciades, les faiſoit ſouhaiter au-delà des monts, le Cardinal Pulotta, qui pour lors étoit Nonce auprès de l'Empereur Ferdinand II.

pria le Pape Urbain VIII. au nom de l'Impératrice, de faire une conceſſion générale. Ce Pontife eut égard à une ſupplique qui ne tendoit qu'à la gloire de Dieu ; & par une Bulle expédiée le 13 Août 1631, dans laquelle fut inſérée celle de Paul V. il approuva & les Monaſteres déja fondés, & tous ceux qu'on fonderoit à l'avenir dans quelque partie du monde que ce pût être.

IV. Le Dieu de bonté confirma dans le Ciel ce que ſon Vicaire avoit fait ſur la terre. Le nouvel Ordre, ſemblable à cet arbre, qui, planté le long des eaux, étend de toutes parts ſes branches ſalutaires, produiſit en ſon temps, & preſqu'avant le temps des fruits de bénédiction *. Sa bonne odeur, comme celle de ce champ fortuné que la roſée du Ciel fertiliſe **, ſe répandit bientôt dans les Royaumes voiſins. On ſouhaita que le premier Monaſtere y envoyât des colonies : on ſe réjouit d'en avoir obtenu ; & on ne s'en re-

* Erit tanquam lignum, quod plantatum eſt ſecùs decurſus aquarum, quod fructum ſuum dabit in tempore ſuo. *Pſalm.* 1, ℣. 3.

** Sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. *Gen.* 27.

pentit jamais. Quoique le détail de ces différentes fondations doive un peu couper le fil de notre hiſtoire, je crois le devoir placer ici, à l'exemple de ceux qui m'ont précédé. Comme ils ont travaillé ſur de bons mémoires, je ne puis m'égarer en travaillant d'après eux.

La premiere fondation ſe fit à Pontarlier, petite Ville du Dioceſe de Beſançon. Il y avoit là quatorze filles qui vivoient enſemble avec beaucoup de piété; & qui déterminées à entrer dans quelqu'Ordre religieux, n'étoient indéciſes que ſur celui auquel elles donneroient la préférence. Un Jéſuite, nommé le Pere Jacques Philibert, qui vint faire une Miſſion dans ce lieu, les tira de cette incertitude. Il connoiſſoit l'eſprit de l'Annonciade, il en avoit lu les Conſtitutions; il leur en parla d'une maniere ſi avantageuſe, qu'elles crurent toutes que c'étoit là que Dieu les vouloit. Après quelques difficultés, dont le zele & la patience vinrent à bout, le nouveau Monaſtere fut commencé; & huit ans après la fondation du premier; c'eſt-à-dire le jour de la Nativité de la ſainte Vierge 1612, ces vertueuſes filles reçurent l'habit de l'Annonciade des mains de Guillaume Si-

monin, Evêque de Corinthe, ſuffragant de Ferdinand de Prié, Archevêque de Beſançon. Une brillante étoile qui parut ſur la maiſon, la veille de ſaint Auguſtin, jour où la permiſſion d'en faire un Monaſtere fut accordée, frappa beaucoup le peuple, qui crut y voir une approbation authentique que le Ciel donnoit à ce nouvel établiſſement. Le même phénomene qui parut encore deux fois, confirma la même idée. La fille du Lieutenant du Gouverneur de la Province, qui ſe nommoit en Religion Sœur Marie-Jeanne, fut élue Prieure.

L'année ſuivante il s'érigea à Veſoul dans le même Diocèſe un troiſieme Monaſtere. Onze filles à qui le Pere Bonival avoit fait connoître cet Inſtitut, furent les premieres pierres de l'édifice. Le 25 de Mars, jour ſi précieux à tout l'Ordre, fut deſtiné à cette belle cérémonie, où l'Evêque de Corinthe préſida encore. Le peuple y accourut en foule d'un grand nombre de Paroiſſes fort éloignées. On élut pour premiere Supérieure la Sœur Marie-Françoiſe, fille de Claude Carmentrad, Lieutenant d'Amond. Cette digne Religieuſe, alla peu d'années après, en

1616, recevoir la couronne promise à la vertu. Elle mourut en odeur de Sainteté.

Du Comté l'Institut passa dans la Lorraine en 1616, & cinq Religieuses du monastere de Vesoul y fonderent à Nanci le quatrieme Couvent au mois de Novembre. Cet établissement souffrit d'abord de très-grandes difficultés; mais peu-à-peu tout y réussit, même pour le temporel. On peut présumer que l'illustre famille de la premiere Prieure (Marie-Catherine) y contribua; mais il est sûr que M. Jean de Porcelet Evêque Comte de Toul, eut toutes les attentions possibles pour cette nouvelle portion de son troupeau.

Comme je n'écris point ici pour les beaux esprits du temps, qui ne rient jamais plus volontiers, que quand ils le peuvent faire aux dépens de la Religion, ou de ceux qui ont quelqu'amour pour elle; je crois pouvoir, à l'exemple de ceux qui ont écrit avant moi, rapporter deux événemens qui ont quelque chose de singulier: en voici la substance.

Parmi les filles qui se presserent d'entrer dans cette maison, il y eut une demoiselle de très-bonne famille, qui

par humilité, & malgré les plaintes de ſes parens qui ſe croyoient deshonorés, ne voulut y être reçue qu'à titre de Sœur Converſe. Cette fille, à qui on donna le nom de Marie-Marthe, ne vécut que cinq ans dans le Monaſtere ; mais elle y pratiqua éminemment toutes les vertus de ſon état ; & c'eſt ce qui arrive, quand une profonde humilité en eſt la baſe. Comme cette bonne Converſe avoit une tendre dévotion pour le Myſtere de la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, elle demanda quelque temps avant la Fête, permiſſion à la Mere Prieure de cultiver une plante d'œillets, pour orner, diſoit-elle, le berceau du Sauveur. Le Dieu des enfans agréa la ſimplicité de ſon humble ſervante ; & malgré la rigueur de la ſaiſon, ſa plante, au grand étonnement de toutes les meres, ſe trouva la nuit de Noël, couronnée de trois fleurs ſi belles & ſi fraîches, qu'on n'en avoit point encore vu qui puſſent leur être comparées. Marthe en fit le ſacrifice au tendre objet de ſon amour ; mais elle lui en fit en même temps un autre, bien plus agréable à ſes yeux, le ſacrifice de ſon cœur.

L'Hiſtorien qui nous a tranſmis cet événement

événement, en rapporte un autre qui ne lui paroît pas moins admirable. Marthe étant allée à Paris, pour y commencer le Monaſtere de ſon Ordre, fut attaquée d'une maladie, qui la conduiſit aux portes du Tombeau. Comme elle ſouhaitoit fort de ne pas mourir, ſans avoir reçu la bénédiction de ſa Supérieure, elle la fit prier de ſe rendre auprès d'elle. La Mere y accourut ſur le champ ; & ayant vu que le mal preſſoit, & que la Sœur n'avoit pas reçu l'Extrême-Onction : *Ma fille*, lui dit-elle, avec une fermeté qui ſurprend encore, *je vous commande de ne point mourir, que vous n'ayez reçu les ſaintes huiles.* La mourante répondit d'une voix entrecoupée : *que la volonté de Dieu ſoit faite en moi.* Et auſſi-tôt, étant un peu revenue à elle-même, elle vécut encore pluſieurs jours ſans aucun mouvement du poulx ; ce qui étonna fort le Médecin. Quelques Religieux qui le ſçurent, & qui jugerent que la malade pouvoit ſouffrir beaucoup dans cet état, avertirent la Supérieure, que c'étoit peut-être le commandement qu'elle lui avoit fait, qui la retenoit en vie, & que par conſéquent il falloit le révoquer. Quoique la Supérieure ſçut

Le Bret. P. 151.

bien que le commandement qu'elle avoit fait à cette Sœur, n'étoit que conditionnel, & qu'après tout ſon accompliſſement ne dépendoit que de Dieu ſeul; elle obéit cependant, & permit, ſi on l'oſe dire ainſi, à la malade de mourir. C'eſt ce qui arriva au moment même, & ce qui fit dire de Marthe que, comme elle avoit vécu, elle étoit morte par obéiſſance.

Il arriva dans le même Monaſtere une autre choſe que les Philoſophes de nos jours n'expliqueroient pas ſi aiſément. Le ſaint Sacrement étoit expoſé dans l'Egliſe, & les filles qui avoient ſoin de la Sacriſtie, oublierent de donner au Chapelain de nouveaux cierges, pour remplacer, pendant toute la nuit, ceux qui étoient allumés ſur l'Autel, & dont il ne reſtoit plus que trois doigts de hauteur. Ces bonnes Sœurs ne s'apperçurent de leur méprife que quand la nuit fût venue, le Chapelain retiré, & les portes de l'Egliſe fermées. Quelques Religieuſes touchées de cet accident, prierent notre Seigneur d'en empêcher les ſuites. Il eut égard à la foi & à la ſimplicité de ſes fidéles ſervantes. Il y eut toute la nuit de la lumiere ſur l'Autel, &

quoique les cierges euſſent toujours brûlés, on les trouva le lendemain au même point où ils étoient la veille, au moment que ces bonnes filles s'étoient miſes en prieres. Ce fut en petit le buiſſon qu'apperçut Moyſe. La flamme qui le brûloit, nourrie d'elle-même, ne le conſumoit pas.

La pieuſe Inſtitutrice vivoit encore, lorſque ces fondations commencerent; & elle eut avant ſa mort la conſolation de voir le fruit de ſes travaux & de ſes larmes. Mais ce qu'elle ne pût voir ſur la terre, elle le vit bientôt du ſein de la gloire, où ſes vertus ne tarderent pas à la placer, comme on a tout lieu de le croire.

En effet dès l'année 1619, il ſe fit deux autres fondations de l'Annonciade céleſte; l'une à Complite dans la Franche Comté, par trois Religieuſes qui y vinrent de Pontarlier, & dont la premiere, que Dieu enleva quelques mois après, vécut d'une maniere ſi édifiante, & fut ſi favoriſée de Dieu, que ſon Directeur crut devoir écrire ſa vie *.

* Elle s'appelloit en Religion Sœur Marie-Jeanne-Baptiſte Angele. C'eſt dommage qu'on ne nous ait pas conſervé ſon nom de famille, non plus que celui de beaucoup d'autres. Ce ſeroit une conſolation pour leurs parens, & une raiſon pour eux de les imiter.

L'autre se fit à S. Mihiel dans le Duché de Bar, par cinq Religieuses du Monastere de Nanci, & de très-ferventes Novices, à qui Charles de Lorraine, qui étoit pour lors Evêque de Verdun *, donna le voile blanc. Parmi celles qui eurent le bonheur de le recevoir de sa main, il y eut une jeune Demoiselle, qui n'avoit obtenu qu'à force d'instances & de larmes, de son pere, homme aussi opulent qu'il étoit inflexible, la permission d'entrer dans un Cloître. On lui donna le nom d'Angele. Elle le méritoit, & elle le remplit parfaitement. Treize jours avant la fin de son noviciat, elle tomba malade, & l'on désespéra bientôt de sa guérison. La vue d'une mort prochaine ne l'effraya point ; mais elle souhaitoit ardemment de ne point mourir avant que d'avoir fait ses vœux. Elle pria Dieu de lui accorder cette grace ; & se sentit exaucée. Toutes les Meres étoient bien persuadées qu'elle n'iroit jamais jusques-là : mais elle leur dit d'un ton assuré, qu'elle ne mourroit que lorsqu'après avoir fait profession au

* Ce vertueux Prince se fit Jésuite, & vécut en vrai & parfait Religieux.

bout de l'année, elle auroit entonné le verſet de reconnoiſſance, *Quid retribuam Domino, &c.* pour aller le continuer dans l'éternité. Tout cela s'accomplit ſi exactement, qu'au même jour, & à la même heure où elle avoit pris le voile l'année précédente, elle fit, après avoir reçu les Sacremens, ſa profeſſion avec les cérémonies ordinaires; ſes Sœurs l'ayant revêtue, le mieux qu'il fut poſſible, du manteau de l'Ordre, & étendu ſur elle, ſelon la coutume, le drap mortuaire. Ce fut à cette occaſion qu'elle pria par ſigne qu'on ſonnât les cloches pour elle, comme on le fait pour les morts. Elle n'étoit pas éloignée de ce terme, ſi formidable à tant d'autres, mais ſi conſolant pour ceux qui ont vécu comme elle. Après avoir fini les prieres latines des nouvelles Profeſſes, par ces paroles de dévouement: *Ancilla Chriſti ſum*, elle perdit la parole, & expira une demi-heure après pleine d'amour pour ſon divin Epoux.

Le 10 Juillet 1620, quatre Religieuſes de Pontarlier fonderent le ſeptieme Monaſtere à Nozeroi, petite ville du Comté. Cet établiſſement ſe fit aux inſtances de quelques Dames

de piété, & sur-tout d'une veuve très-vertueuse, qui non contente d'y donner ses biens, s'y donna elle-même, & n'y voulut d'autre rang que celui de Sœur converse.

Ces établissemens, qui n'étoient dus qu'à la bonne réputation du nouvel Institut, & qui l'augmenterent toujours, se multiplioient comme les Cédres du Liban *. Dès le 29 de Septembre de la même année, il s'en fit un huitieme à Saint-Claude, ville qui de nos jours à été érigée en Evêché. Ce fut une Dame très-respectable, & par son mérite personnel, & par l'honneur qu'elle avoit d'être parente de S. François de Sales, qui en fut la Fondatrice. Elle en reçut l'habit avec plusieurs Demoiselles qu'elle s'étoit associées, des mains de Monseigneur Denis-Simon de Marquemont, Archevêque de Lyon, prélat à qui ses Synodes pour le bon ordre du Clergé, ses prédications, son zele pour le salut du troupeau qui lui étoit confié, mériterent, de la part d'Urbain VIII, l'honneur de la Pourpre Romaine **.

*Justus sicut cedrus Libani multiplicabitur *Psalm.* 91, ℣. 13.

**M. de Marquemont fut fait Cardinal en 1626. Il

L'année suivante 1621 fut encore plus fertile que les précédentes. Elle vit naître trois maisons de ce même Ordre, la premiere à Joinville en Champagne, la seconde à Saint-Amour, petite ville du Comté; la derniere à Hagueneau dans l'Alsace. Ce n'étoit d'ordinaire que quelques Religieuses des Couvens les plus proches, qu'on envoyoit pour fonder ceux-ci. Mais leur humilité profonde & leur régularité qui ne se démentoit jamais, leur attiroit bientôt de nouvelles recrues. Elles n'avoient qu'à choisir parmi les sujets qui se présentoient à elles.

La Marquise de Verneuil ayant souhaité d'en fonder à Paris, il y en vint neuf du Monastere de Nanci, & elles y commencerent, au mois de Juin 1622, la douzieme maison de l'Ordre. Cet établissement fut d'abord si traversé, que c'en étoit fait de lui, si Dieu ne fût venu à son secours. Il y vint en effet. Une Dame qui joignoit beaucoup de crédit à un grand nom, étant à sa maison de campagne, vit en songe des Religieuses vêtues à la façon des An-

établit à Lyon treize Maisons religieuses, & quelques autres où la piété étoit cultivée. Il mourut à Rome le 26 Septembre 1626, âgé de cinquante-quatre ans.

nonciades, & entendit une voix qui lui disoit ces paroles: *Levez-vous vîte; allez vous en à Paris, & assistez-y ces Filles, car ce sont les miennes, & elles me sont bien cheres.* Elle se leva aussi-tôt, & raconta à son mari ce qu'elle venoit de voir & d'entendre. Celui-ci, qui heureusement n'étoit pas de nos faux *Philosophes*, crut que Dieu étoit assez puissant pour faire connoître à une femme pendant son sommeil, les besoins d'un nombre de vierges affligées; & assez bon pour leur procurer du secours. Son épouse se rendit donc à Paris, & eut à la fois le plaisir & la douleur de voir que ce qu'on lui avoit annoncé, n'étoit rien moins qu'une imagination. Elle travailla de grand cœur à rémédier au mal, & elle y réussit en partie. Mais comme les difficultés renaissoient sans cesse les unes des autres, il fallut enfin avoir recours à une puissance supérieure. Anne d'Autriche, qui étoit alors sur le trône de Louis le Juste, & dont le nom seul est un grand éloge aux yeux de quiconque sçait mettre à prix la charité *, vint à

Le Bret. p. 155.

* On peut voit dans la vie de S. Vincent de Paul la très-grande part qu'eut, après la mort de Louis XIII, Anne d'Autriche aux grandes & prodigieuses entreprises de ce digne Prêtre, duquel la respectable Mademoi-

l'appui des ſervantes de Dieu ; elle ſe déclara hautement leur protectrice ; & ſon ombre ſeule rétablit la paix. De quels biens n'eſt pas capable une tête couronnée !

Le Monaſtere de Paris qui eut tant de peine à s'établir, ſervit bientôt à en établir un autre, qui fut le treizieme. Cinq de ces Religieuſes furent appellées à Langres en 1623 par Sébaſtien Zamet qui en étoit Evêque ; & elles s'y firent eſtimer, comme par-tout ailleurs.

En 1624, deux Religieuſes de Pontarlier commencerent le quatorzieme Couvent à Tournay, ville de Flandre. Les habitans du lieu, accoutumés à s'entretenir à grilles ouvertes avec les autres Religieuſes du pays, ne purent d'abord s'accoutumer du quatrieme vœu qui le défendoit ſi étroitement aux nouvelles arrivées. Cependant ils s'y firent peu-à-peu, parce que la fermeté, ſoutenue de la grace & du bon exemple, ſurmonte bien des obſtacles. Ce fut en ce lieu, qu'au nom d'*Annonciades* on joignit le ſur-nom de *Céleſtes*. Si la

---

ſelle de Lamoignon diſoit : « Allons prier un Saint qui y a fait autant de bien que vingt autres Saints ».

couleur bleue du manteau, de la ceinture & du Scapulaire y contribuerent, on peut croire que la vie Angélique de ces premieres Meres y coutribua encore davantage.

Cette même année vit encore naître au mois de Septembre deux Maisons du même Institut. La premiere fut fondée à Dole en Franche-Comté par Claude Béatrix de Grandmont, Baronne de Rays, qui, quelques mois après, prit l'habit de l'Ordre avec le nom de Marie-Victoire. La seconde fut établie à Lyon par Gabrielle de Gadagne, femme de Jacques de Miolans, Baron de Chevrieres & de Saint-Chaumond.

Comme je m'apperçois, sans doute un peu trop tard, que cette longue énumération pourroit fatiguer le Lecteur, peu intéressé à ces sortes de faits, & qu'elle est inutile aux Annonciades, qui ont la suite chronologique de toutes les fondations de leur Ordre, je ne dirai plus qu'un mot de celle qui se fit à Lieges en 1627, & où il arriva deux choses assez singulieres; l'une, qu'un Ecclésiastique, qui vouloit à toute force empêcher la vente d'une maison qu'on destinoit à cet établissement, fut aussitôt frappé d'une mort subite; ce qui fit

que le propriétaire vint sur le champ l'offrir aux Religieuses. L'autre, que l'argent ayant totalement manqué, peu à près qu'on eut commencé à bâtir ; ces bonnes Meres, qui ne sçavoient où en prendre, trouverent par hazard, ou plutôt par un coup de la Providence, dans une cassette, deux sacs qui en étoient remplis, sans qu'on pût jamais sçavoir qui les avoit mis là. On se crut d'autant plus en droit d'attribuer cette faveur à la sainte Vierge, qu'on en trouva une fort belle statue de terre dans le lieu où on creusoit les fondemens. Elle fut portée dans le Chœur des Religieuses, qui dans la suite ont plus d'une fois éprouvé l'amour & les libéralités de la Reine du Ciel. J'ajouterai, pour finir cet épisode, que ces Dames ont actuellement, en plusieurs Royaumes, cinquante-trois Monasteres *.

Revenons à Victoire & à ses premieres Compagnes.

Aussi-tôt que le Seigneur Centurion

---

* « Il y en a trois à Gênes, quatre dans le Milanois & » autres lieux d'Italie, quatre en Savoie, neuf en Franche-Comté, cinq en Lorraine, sept au Pays-Bas, cinq » en Allemagne, un en Suisse ; le reste en France & Pays » conquis ». Lettre de la R. M. Marie-Victoire, Prieure de la Maison de Paris, du 12 Avril 1769.

eut obtenu de Clément VIII l'approbation du nouvel Ordre, il se hata de revenir à Gênes où les Fondatrices l'attendoient avec une sainte impatience, pour exécuter leur pieux dessein. Cependant Victoire, que le desir de servir Dieu dans la retraite dévoroit nuit & jour, arrangea deux maisons en forme de Monastere, en attendant que celle où l'on devoit s'établir d'une maniere fixe, fût bâtie. A l'exemple de sainte Thérèse, que rien n'arrêta jamais dans ces sortes d'opérations, elle fit du vestibule une Eglise, un Chœur & un Parloir. Trois chambres qui suivoient de plein-pied, servirent de réfectoire, de tour & de Chapitre; la sale fut prise pour le lieu du travail, &c. Ce début n'offre rien de magnifique; les meubles y répondoient. On y trouvoit le très-simple nécessaire, & rien de plus. Victoire y retrancha en quelque sorte le superflu du jour. Pour ne voir, ni n'être vu de personne, on retrécit toutes les croisées. La pauvreté, qui par elle-même a un air bien sombre, brilla par-tout. A la Chapelle tout fut propre, mais il n'y eut aux ornemens ni or, ni soie.

Quand la maison fut ainsi disposée

toutes celles qui devoient l'habiter, allerent enſemble chez l'Archevêque, qui, pour s'aſſurer de plus en plus de leur vocation, les examina encore en particulier. Il fut charmé & de l'eſprit de religion dont il les vit pénétrées, & du mépris qu'elles faiſoient du monde. Pour les animer à ne s'en départir jamais, il leur remit devant les yeux le prix de la grace que Dieu vouloit bien leur faire, & l'obligation qu'elles avoient d'y répondre avec fidélité. Enfin, après beaucoup d'excellens avis, il leur donna ſa bénédiction, & les congédia. Elles profiterent du temps qui leur reſtoit juſqu'au moment de leur ſacrifice, pour arranger leur dot & leurs autres affaires.

Il arriva enfin ce jour ſi ardemment deſiré, & qui avoit coûté, ſur-tout à Victoire, tant de ſoupirs & tant de larmes; ce jour où toutes ces épouſes de Jeſus-Chriſt devoient entrer dans la ſale du feſtin, pour n'en ſortir jamais. Ce fut le 19 de Juin 1604, que ce fit cette grande & pieuſe cérémonie, dont la mémoire doit à jamais ſubſiſter dans les faſtes de ce ſaint Ordre.

Elles ſe rendirent d'abord à l'Egliſe des Peres de la Compagnie de Jéſus, d'où, après avoir communié avec une ferveur

Le Breton, P. 165.

que les Anges ſeuls pourroient décrire ; elles partirent, dans un bel ordre, vers la petite montagne, où celui qu'elles portoient dans leur cœur, vouloit les poſſéder pour toujours ſous les auſpices de ſa très-ſainte Mere. Elles étoient au nombre de dix. Mais comme parmi elles il y avoit deux filles de Vincentine, & une niece de Victoire, qui n'avoient pas encore l'âge preſcrit pour embraſſer l'état Religieux, & qu'il eſt défendu par leur Regle de recevoir qui que ce ſoit à titre d'éducation, ces trois jeunes perſonnes ne furent admiſes qu'avec diſpenſe du Saint-Siége.

Si le cortege des Anges qui accompagna cette ſainte troupe juſqu'à ſon déſert, fut nombreux, comme on a lieu de le préſumer, celui des hommes qui les ſuivirent le fut bien peu, puiſqu'il ſe réduiſit à Etienne Centurion & à Dom Paul Crémonois, Clerc Régulier, que ce Seigneur y avoit invité. Ce dernier fut bien payé de ſes peines. Il fut ſi touché de ce religieux ſpectacle, que, comme on le dit alors, il verſa, durant tout le chemin, plus de larmes qu'il ne fit de pas. Lorſqu'il fut arrivé dans cette ſolitude, il ne put quitter celles qu'il y avoit conduites, ſans leur faire

un discours où l'abondance du cœur suppléa pleinement au défaut de la préparation. Il leur représenta sur tout que l'édifice de la perfection où elles aspiroient, devoit être fondé sur une mortification continuelle ; & qu'ainsi elles devoient prendre pour devise ce verset du Psalmiste : *C'est pour vous, ô mon Dieu, c'est pour votre amour, que nous voulons nous mortifier tous les jours de notre vie* *. Il leur développa si bien les différens degrés & l'étendue de cette vertu, qu'il n'y avoit ni pénitence, ni croix qu'elles ne fussent prêtes à embrasser. Victoire sur-tout en fut sensiblement touchée. Mais elle n'anonça gueres les sentimens de son cœur, que par ce silence qui dit tout, en semblant ne rien dire. Elle étoit si charmée de se voir enfin dans la solitude, qu'elle ne trouvoit point de paroles pour exprimer son bonheur.

Elle avoit cru que deux où trois jours après, ses sœurs & elle quitteroient l'habit du monde, pour prendre la livrée de la sainte Vierge ; mais quelques affaires qui survinrent, les obligerent de différer. L'observance des regles ne

* Propter te mortificamur totâ die. *Psalm.* 43.

ſouffrit point de ce délai. Dès le premier jour on en fit tous les exercices. L'oraiſon mentale, les Offices au Chœur le jour & la nuit, la lecture de table, le plus rigoureux ſilence, tout y fut obſervé comme dans les Cloîtres les plus réguliers ; & quoiqu'il n'y eût point encore d'élection extérieure, il y en eut une de l'eſprit & du cœur : Victoire fut unanimement regardée comme Supérieure.

Ce nouveau genre de vie étoit bien doux à nos ſaintes Néophites. Mais cette douceur fut bientôt troublée. Le bruit s'étant répandu dans toute la ville que ces Dames, quoique vivant en communauté, ne gardoient pas encore la clôture, parce qu'elles n'avoient pas pris l'habit de la Religion, il y accourut de toutes parts une foule de gens de tout état ; les uns par eſprit de curioſité, les autres pour ſçavoir comment des perſonnes qui avoient ſi peu de bien, pourroient faire ſubſiſter leur nouveau Monaſtere. Il eſt vrai qu'on ne laiſſoit entrer dans la Maiſon que des gens de qualité, qu'on n'auroit pu en exclure, ſans manquer à la bienſéance ; mais il eſt vrai auſſi que le concours en étoit ſi grand, qu'il dérangeoit beau-

coup les exercices de la Communauté. Victoire en étoit plus affligée que perſonne ; elle qui depuis tant d'années n'aimoit d'autre converſation que celle du Ciel. Pour ſe ſouſtraire à ce déluge de curieux, elle ſe cachoit dans les endroits les plus retirés de la Maiſon ; &, ce qui ne laiſſa pas de réjouir un peu & de ſurprendre, on la trouva un jour dans un réduit ténébreux où l'on ramaſſoit le charbon. Elle y étoit ſi abſorbée en Dieu, qu'on fut long-temps à la faire revenir à elle-même, & à lui faire entendre qu'un grand Seigneur vouloit lui parler.

Ce qui adoucit un peu l'amertume de ces viſites ſéculieres, ce furent celles qu'elles reçurent d'un grand nombre de Religieux de différens Ordres, qui, en les félicitant du bon parti qu'elles avoient pris, les animoient par des diſcours pleins d'une ſainte confiance, à y perſévérer ; & les aſſuroient que Dieu qui ſe plaît à faire beaucoup avec peu, ne manqueroit pas d'y donner ſa bénédiction.

Pendant qu'on travailloit à lever les difficultés qui arrêtoient la priſe d'habit, on en régla la forme & la couleur ; & il fut ſtatué que, pour honorer la ſainte

Vierge, chaque Religieuſe prendroit le nom de Marie, auquel, pour le différencier, elle en ajoûteroit un autre à ſa dévotion, & que toutes porteroient le ſur-nom de l'Annonciade.

Enfin, comme il ne reſtoit plus de difficultés qu'on ne pût terminer aiſément; & que ces viſites importunes dont on vient de parler, continuoient toujours, Victoire, qui, comme toutes ſes Sœurs, ne ſoupiroit qu'après la clôture, pria ſon Archevêque de leur faire enfin la grace de les revêtir de l'habit de la Religion. Ce bon Prélat ſe rendit à de ſi juſtes ſollicitations. Il ſe tranſporta au Monaſtere, &, après les avoir encore examinées, il les exhorta à remplir, auſſi parfaitement qu'on l'eſpéroit, tous les devoirs de leur ſainte vocation. Puis, s'adreſſant à Victoire avec toute la tendreſſe d'un pere: *Madame*, lui dit-il, *vous pouvez compter que j'aurai toujours un ſoin particulier de ce Monaſtere, & que je ne négligerai rien de ce qui dépendra de moi pour faire croître en vertu toutes ſes Religieuſes.* Il leur tint parole pendant les douze années qu'il vécut encore; mais rien ne les conſola plus que celle qu'il leur donna ſur le champ de revenir en peu de jours,

pour mettre le comble à leurs juſtes deſirs.

Cette promeſſe du ſaint habit les remplit de joie & en même temps de ferveur. Elles ſe diſpoſerent toutes à cette ſolemnité ſi intéreſſante pour elles, comme les Vierges de l'Évangile ſe diſpoſerent à la réception de l'Époux. Victoire redoubla & ſes prieres & ſes actions de graces pour un ſi grand bienfait ; & afin que ſes Sœurs, en quittant l'habit du monde, quittaſſent toute affection pour lui, & celle même que la nature autoriſe, elle défendit qu'on laiſsât déſormais entrer perſonne dans la Maiſon, & qu'on reçut d'autres viſites que celles dont on ne pourroit abſolument ſe diſpenſer. C'eſt qu'elle craignoit que les diſtractions qu'enfante le commerce du monde, n'enlevaſſent au ſacrifice qu'elles méditoient quelque portion de la ferveur dont il devoit être accompagné.

Ces dignes ſervantes de Jeſus-Chriſt ſe diſpoſoient de plus en plus à recevoir l'habit de la Religion, lorſque l'Archevêque leur fit dire qu'il ſe rendroit chez elles le 5 d'Août, jour où l'Egliſe de Rome & beaucoup d'autres, célebrent la Fête de Notre-Dame des neiges ; &

qu'il choisit exprès, afin qu'une Compagnie destinée à combattre sous les étendards de la sainte Vierge, fût établie dans un jour qui, étant consacré à son culte, est nécessairement consacré au culte de son Fils.

La nuit qui précéda ce beau jour fut toute employée en prieres. On para l'Eglise proprement; mais cette propreté même annonça l'esprit de pauvreté dont l'Institut fait profession. L'Archevêque s'y conforma; & au lieu des ornemens pontificaux de grand prix qu'on lui avoit apporté de son Palais, il ne prit à l'Autel que ceux que Victoire & ses Compagnes avoient travaillés. Ils étoient propres, mais ils n'étoient que de laine.

Après la Messe, ce vertueux Prélat fit la bénédiction de l'habit, mais il ne put le donner à ces victimes qui s'immoloient si généreusement au Seigneur, sans verser bien des larmes. Si Victoire & les quatre autres qui le reçurent avec elle, n'en verserent pas, parce qu'elles étoient pénétrées de joie, elles les compenserent bien par les plus vifs sentimens d'amour & de reconnoissance. Victoire retint son nom, & y ajouta celui de Marie. Vincentine prit celui

de Marie-Magdeleine ; Marie fut nommée Marie-Jeanne ; Claire, Marie-Françoiſe ; & Cécile, Marie-Anne.

Après la cérémonie de la vêture, l'Archevêque jugea que Marie-Victoire devoit demeurer Supérieure de la Maiſon ; afin que, comme une bonne mere, elle nourrît de ſon lait des enfans qu'elle n'avoit mis au monde, qu'à force de larmes & de travaux. Cette nomination déplut autant à Victoire, qu'elle fut agréable à toutes ſes Sœurs. L'idée qu'elle avoit de ſon incapacité, & le compte que la plus petite Supérieure aura un jour à rendre, l'effrayoit ; & comment auroit elle ſouhaité de primer dans la Religion, elle qui n'avoit cherché dans le monde qu'à ſe faire mépriſer ? Elle fit donc tout ce qu'elle put, & auprès du Prélat & auprès de ſes Sœurs, pour être déchargée du fardeau qu'on lui vouloit impoſer ; mais ce fut très-inutilement ; il fallut ſe ſoumettre au joug : elle le fit comme le font les Elus de Dieu. *Vierge ſainte*, dit-elle du fond du cœur, *j'eſpere de votre bonté que vous ne ſouffrirez pas qu'une Communauté qui n'a d'autre ambition que celle de vous ſervir, s'affoibliſſe par l'incapacité de celle qu'on met*

*à la tête.* L'Archevêque, très-content du choix qu'il avoit fait, se retira, après avoir mis dans leur Chapelle le saint Sacrement. Le cœur de ces saintes filles, pénétré de reconnoissance, n'avoit point de termes pour l'exprimer. On eût dit qu'en changeant d'habit, elles avoient changé d'être ; & que jusqu'alors elles n'avoient encore connu qu'imparfaitement le prix de la grace que Dieu leur faisoit ; elles ne se lassoient point de le bénir.

Marie Victoire se voyant chargée de la Supériorité, ne négligea rien de tout ce qui étoit nécessaire pour en bien remplir les devoirs. Elle sentit bien qu'il ne s'agissoit pas seulement de diriger un Monastere, mais qu'il étoit question de donner à un Institut naissant ces traits de perfection, sans lesquels il n'est, & ne sera jamais dans la suite qu'un ouvrage très-foible. Dieu vint à l'ordinaire au secours de sa servante ; & quoiqu'elle eût peu de santé, & guères plus d'expérience dans une direction qui embrassoit le temporel & le spirituel, elle s'en acquitta si bien, lors même que le secours de la Sœur Marie-Magdeleine lui eût manqué, qu'il fut aisé de voir que l'Esprit Saint l'avoit

remplie du don d'intelligence, & qu'il lui avoit donné toutes les qualités qui forment une admirable Supérieure.

Elle commença par distribuer si bien les Offices de la Maison, que chaque Religieuse avoit son emploi. Sa charité lui fit prendre pour elle celui d'Infirmiere. Mais elle s'associoit à ceux de toutes les autres, pour leur apprendre la maniere de s'en bien acquitter.

Afin que chacune sçut à quoi elle étoit obligée par son office, elle en fit écrire les regles sur des cartons séparés, qu'on plaça à l'entrée des lieux destinés à ces mêmes offices. C'étoit un livre ouvert, au moyen duquel chaque Religieuse sçavoit à quoi s'en tenir. Toutes ces cartes finissoient par ces paroles des Constitutions : *Et au premier son de la cloche, vous quitterez tout, pour vous rendre à l'exercice qu'elle annonce.*

La Mere Victoire, qui sçavoit que les plus légeres infractions conduisent bientôt au relâchement, étoit si sévere sur ce point, qu'une de ses Filles ayant manqué un jour, pour une raison pressante, de se trouver à un exercice commun, elle la fit venir au milieu du Réfectoire, &, après une correction des plus sérieuses, elle lui imposa une

très-forte pénitence, pour s'être abſentée de cet exercice ſans permiſſion. La Sœur Marie-Magdeleine ayant entendu cela, ſe mit auſſi-tôt à genoux, & avoua qu'elle étoit ſeule coupable, parce que l'autre l'avoit priée d'avertir la Supérieure de l'impuiſſance où elle étoit de ſuivre, pour cette fois, le train de la Communauté. Mais la Supérieure ne reçut point cette excuſe. Pour arrêter dans la ſuite juſqu'à l'ombre d'une tranſgreſſion, elle crut devoir punir celles mêmes qui ne paroiſſoient pas tout-à-fait volontaires. Cependant cette correction mortifia un peu celle qui l'avoit eſſuyée. Mais un moment après, elle ſentit une conſolation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Victoire avoit le talent de toucher les cœurs par ſes exhortations, & de les gagner à Dieu par ſes reprimandes mêmes. Elle n'épargnoit ni les unes, ni les autres, quand le bien & la perfection de ſon Inſtitut l'exigeoient.

Son zele pour la pauvreté, dont l'inobſervance damnera sûrement bien des perſonnes religieuſes, alloit ſi loin, qu'elle craignit de pécher, en renvoyant à ſon frere quelques pruneaux qu'elle avoit reçus de lui. Elle le fit néanmoins à la priere

priere de toutes ſes Sœurs ; mais elle le pria en même temps, ou de ne lui plus faire d'aumônes, ou de ne l'obliger pas, en les lui redemandant, à diſpoſer, en maîtreſſe, d'un bien qui appartenoit à tout le monaſtere, quand il y étoit une fois entré. Cette réponſe, dit le Pere le Breton, auroit paru trop P. 177.
ſéche à bien du monde ; mais ſon frere en fut édifié. Il y reconnut le caractere de ſa ſœur; c'eſt-à-dire d'une femme qui, ſelon la maxime de S. Paul, craignoit juſqu'à l'apparence du mal *.

On vit, dans une autre occaſion, combien elle étoit circonſpecte. Une de ſes Sœurs lui ayant demandé la permiſſion de manger un orange hors du repas, elle parut balancer entre le deſir de lui accorder ſi peu de choſe, & la crainte d'introduire le relâchement dans un point où il ne s'introduit qu'avec trop de facilité. Elle ſe tira de ce pas, qui n'en embarraſſeroit pas beaucoup d'autres, par cette ſage réponſe: *Si vous en avez beſoin, je vous l'accorde.* La bonne Sœur décida contr'elle-même; elle admira la délicateſſe de conſcience

* Ab omni ſpecie malâ abſtinete vos. 1. *Theſſal.* 5. ℣. 22.

& la régularité de ſa Supérieure ; & plus contente que ſi on lui avoit dit *oui*, elle ſe propoſa bien de ne jamais demander de ſemblables permiſſions. Qu'eût-ce donc été, s'il avoit été queſtion de caffé ou de liqueurs ?

VI. Je ne ſçais ſi cette rigidité apparente de Marie-Victoire ne bleſſera pas bien des gens, & ceux ſur-tout qui ſeroient le plus obligés à ſe la propoſer pour modele ; ce que je ſçais, c'eſt que la conduite de la Mere & des Filles fut évidemment bénie de Dieu. Je ne répéterai point ce que j'ai dit plus haut de l'admirable propagation de ce ſaint Ordre en tant d'endroits différens ; je ne m'attache ici qu'à la Maiſon que la Mere Victoire conduiſit. Dans l'eſpace de douze années qu'elle vécut depuis ſa profeſſion, qui mit le ſcéau à l'Inſtitut, elle eut la conſolation de voir dans ſon premier Monaſtere quarante Religieuſes, qui eſt le nombre fixé pour chaque Maiſon par les Conſtitutions ; &, pendant les quatre premieres années, elle donna à dix-huit filles l'habit de la Religion ; mais à des filles que Dieu choiſiſſoit lui-même, & qui furent toutes d'une ſi éminente vertu, que chacune d'elles auroit mé-

rité qu'on écrivît ſa vie. Voici quelques traits qui pourront ſervir à faire connoître le génie & la vertu des trois premieres qui ſe joignirent aux quatre dont nous avons ſi ſouvent parlé.

Une d'elles fut un modele de la plus exacte régularité. Il ſeroit difficile de porter l'amour de la retraite auſſi loin qu'elle le porta. Ennemie déclarée de l'amour propre & de ſes commodités, elle n'eut d'attrait que pour le mépris & la pénitence. Eſprit ſolide & courageux, rien ne l'effraya de tout ce qu'elle put entreprendre pour la gloire de Dieu. Jamais le reſpect-humain, ce tyran qui en ſubjugue tant d'autres, ne lui fit faire un faux pas ; elle le combattit toujours, mais avec une douceur & des graces qui lui concilioient enfin le cœur de ceux que ſa fermeté auroit pu indiſpoſer contr'elle. Cela paroît par le démêlé qu'elle eut étant Prieure en 1616 avec la femme du Doge de la République ; démêlé qui apprendra juſqu'à la fin des temps à toutes celles qui ſont en place, qu'il y a dans la Religion des points ſur leſquels on ne doit jamais ſe relâcher.

La Dame dont il s'agit avoit dans le Monaſtere une couſine germaine

qu'elle aimoit tendrement. Affligée d'être dans l'impuiſſance de la voir jamais, à cauſe du quatrieme vœu qui défend de parler, la grille ouverte, aux parens du ſecond degré ; elle réſolut de ſe procurer une diſpenſe de Rome, & l'ayant obtenue pour deux fois ſeulement, elle la fit ſigner par l'Ordinaire. Munie de cette piéce, elle chanta victoire ; mais c'étoit un peu trop tôt, parce que c'étoit avant le combat. Enchantée de ſon triomphe futur, elle vole à l'Annonciade, fait lire ſa patente à la Prieure, & demande d'un ton ferme que ſa couſine lui parle à grille ouverte, & qu'elle puiſſe la voir. A ce coup imprévu, & dont elle fut ſenſiblement frappée, la bonne Mere reſta d'abord toute interdite. Mais ayant repris un moment après ſes eſprits, elle dit à la Dame que ſi elle avoit une permiſſion de ſon côté, elle Prieure n'avoit point d'ordre d'y obéir ; qu'on peut diſpenſer un parent à l'effet d'épouſer ſa couſine, mais que celle-ci n'eſt point tenue d'y donner les mains, qu'ainſi rien ne l'obligeoit d'accorder ce qu'on lui demandoit ; & que bien-loin de s'y prêter, tant qu'elle ſeroit en charge, elle étoit prête à donner ſa

vie, plutôt que d'y consentir.

On peut bien juger que celle à qui on tenoit ce discours, en fut offensée. Un beau nom ou un rang considérable dans l'Etat, rendent plus sensible. La Dame parla avec feu, & dit qu'un refus si déplacé tomboit moins sur elle que sur son mari, qui, en temps & lieu sçauroit bien s'en ressentir. La Supérieure ne prit point l'allarme ; elle se disposa à souffrir, & crut gagner beaucoup, en souffrant pour maintenir dans sa vigueur un point de la Regle, qui, étant l'objet d'un vœu, ne peut être que fort important. Comme elle jugea probablement que la chose n'en demeureroit pas là, dès ce même jour elle écrivit à Rome, pour obtenir la révocation de cette dispense, & vraisemblablement pour supplier qu'on n'en accordât plus de pareilles.

Les autres Religieuses ne furent pas moins affligées que leur Mere, de la bréche qu'on vouloit faire à leurs Statuts, & sur le champ elles resolurent toutes de faire vœu de n'ouvrir jamais leurs grilles, même aux parens du premier degré, si cela pouvoit empêcher à l'avenir une semblable persécution. Mais personne ne fut plus affligée de cet

orage que la couſine de celle qui l'avoit excité.

Pénétrée toute ſeule du trouble & de la douleur de toutes ſes Sœurs, elle étoit inconſolable. Cependant comme Dieu ſe ſert de tout pour arriver à ſes fins, ce fut cette affliction même qui rétablit la paix ; car la Dame en ayant été informée, réſolut de s'en tenir à ce qui s'étoit paſſé, & fit avertir la Supérieure qu'elle renonçoit à la diſpenſe qu'on lui avoit accordée. C'eſt ainſi, ô mon Dieu, que vous faites ſuccéder le calme à la tempête, & la joie la plus douce à l'inquiétude & aux larmes. Que votre nom ſoit béni dans tous les ſiécles : *Poſt tempeſtatem tranquillum facis, Domine; & poſt lacrymationem & fletum, exultationem infundis. Sit nomen tuum, Deus Iſrael, benedictum in ſecula.* Tob. 3.

Notre Sainte, parmi ſes filles, en eut une autre qui ne mérite pas moins d'être connue que celle dont on vient de parler. C'étoit une jeune perſonne qui étant venue rendre viſite à ſa ſœur au commencement de la fondation, avant que la clôture y fût établie, ſe mit à fondre en larmes, quand il fallut ſortir de la Maiſon, pour s'en retourner chez elle.

Ce déluge de pleurs surprit toutes celles qui en furent témoins, & qui l'attribuoient à une tendresse naturelle. Victoire, éclairée du Ciel, en jugea bien différemment. Elle reconnut que ces sanglots ne naissoient que du violent desir que cette fille avoit d'embrasser, comme sa sœur, le parti de la Religion, ce que les circonstances du temps ne lui permettoient pas. Victoire, pour la consoler, s'approcha d'elle, & lui dit à l'oreille, *Cessez de pleurer, Mademoiselle, votre tour viendra, & vous aurez ici une place avec votre sœur.* La jeune personne fut fort surprise de voir le secret de son cœur si bien découvert; mais cela même l'anima à se débarrasser du monde le plutôt qu'il lui fut possible, pour se consacrer entiérement au Seigneur, à qui, presque dès l'enfance, elle s'étoit déja donnée par le vœu de chasteté.

Lorsqu'elle fut entrée en Religion, elle s'efforça d'en pratiquer toutes les vertus, & sur-tout celle de toutes qui coûte davantage, la vraie & profonde humilité. Quoiqu'elle fût très-sçavante dans les voies spirituelles, & formée depuis long-temps par le Pere Bernardin à l'oraison mentale, elle se con-

duiſoit comme une pauvre ignorante qui n'y entend rien ; de ſorte qu'après ſon année de probation, elle continua d'aller au noviciat, comme un enfant va à l'école, pour apprendre de ſa Maîtreſſe la maniere de converſer avec Dieu. Ce fut par ce ſaint exercice, qu'elle vécut toujours dans cette pureté de conſcience qui caractériſe les Elus du premier Ordre. Elle avoit une dévotion extraordinaire pour l'auguſte Sacrement de nos Autels ; mais elle n'en approchoit jamais, ſans s'être confeſſée. Il eſt vrai que ſes confeſſions étoient fort courtes ; *parce que*, diſoit-elle, *on ne ſe lave jamais moins bien dans le Sang de Jeſus-Chriſt, que quand on y mêle un déluge de paroles qui ne ſont point néceſſaires.* Elle n'avoit que trois ans de profeſſion, quand elle fut nommée Supérieure ; & elle fut la premiere qui exerça cet office ſous la Mere Victoire ; elle remplit cette charge neuf ans à diverſes fois, & trois autres celle de Maîtreſſe des Novices. Ce fut en ces différens emplois qu'on connut une partie de ce qu'elle valloit. Elle s'en acquitta avec tant de ſoin, de reſpect & de charité, qu'elle parut toujours joindre à la ferveur d'une Novice toutes les

vertus des plus anciennes Professes. Dans ses réprimandes l'affabileté & la douceur couloient de ses levres ; & elle assaisonnoit si bien les avis qu'elle étoit obligée de donner, qu'elle menoit les esprits au point précis où elle les vouloit. Jamais l'œil le plus clairvoyant n'apperçut en elle la plus légere émotion. Son air, son maintien, tout son extérieur annonçoit sa tranquillité. Dieu étoit au milieu d'elle, & on eut cru que rien ne la pouvoit ébranler *. Une chose qu'on observa dans cette vertueuse fille, & dont on fut frappé, comme on devoit l'être, c'est qu'elle se croyoit obligée par sa charge à interpréter tout en bien ** ; & c'est sur ce principe, qu'elle ne parloit jamais des autres qu'avec un très-grand respect. Il y auroit beaucoup de choses à dire de cette dévotion pleine de feu dont elle fut animée toute sa vie, & surtout pendant ses retraites. Peu de temps avant sa mort, elle en commença une qu'elle continua depuis le jour de l'Ascension jusqu'à celui de la Pente-

* Deus in medio ejùs, non commovebitur. *Psalm.* 45. ℣. 6.

** C'est-à-dire tout ce qui n'étoit pas absolument incapable d'une interprétation favorable.

côte ; & durant tout ce temps-là, elle eut un si violent desir d'être pour toujours unie à son Dieu, dans la terre des vivans, qu'on eut lieu de croire qu'elle approchoit de ce bienheureux terme. Elle fut la premiere à reconnoître qu'elle n'en étoit pas éloignée ; car le jour de la Très-Sainte Trinité, elle fut attaquée d'une maladie, qui, parmi des élans continuels d'amour, la transporta au trône de l'Agneau, peu de temps après qu'elle eut reçu les derniers Sacremens.

Comme un fils sage fait, selon l'Ecriture, la gloire de son pere *, j'ajoûterai ici un troisieme exemple, qui, comme les deux que je viens de rapporter, est une preuve sensible de la bénédiction que Dieu répandit sur Victoire & sur sa Communauté. Il s'y présenta une fille qui mourut fort jeune, mais qui marcha d'un pas si rapide dans toutes les voies de la perfection, que semblable en quelque façon, à ceux qui n'avoient travaillé que peu d'heures dans la vigne du Pere de famille, elle mérita la récompense de

* Filius sapiens gloria est patris. *Proverb.* 13.

ceux qui y étoient entrés dès le point du jour. Celle dont il s'agit, étoit d'une vivacité qu'on auroit peine à définir. Elle ne l'ignoroit pas, & c'eſt un grand bien de ſe connoître. Dès qu'elle fut entrée au Noviciat, elle prit une forte réſolution de refondre ſon naturel impétueux, & de ſe faire ſi bien à l'obéiſſance la plus aveugle, qu'il n'y eut jamais ni contre-temps ni épreuves qui puſſent l'en divertir. Elle y réuſſit avec une facilité dont toute la Maiſon fut édifiée. La Maîtreſſe des Novices ne la ménageoit point, & elle ſe ménageoit encore moins elle-même. Quoique le détail où le ſecond Hiſtorien de la Mere Victoire entre là-deſſus, ne puiſſe avoir qu'un air de puérilité aux yeux du monde, parce qu'il ignore que la fidélité dans les plus petites choſes eſt le premier pas qu'il faut faire pour ſe rendre capable des plus grandes; & que la propre volonté ne ſe rompt jamais plus vîte que par l'obéiſſance à des commandemens minucieux qui ſemblent dégrader la perſonne à qui on les fait, & qui ont ſi ſouvent fait dire : *Qu'on me commande des choſes raiſonnables, & j'obéirai*; quoique, dis-je, je voie tout cela, comme un autre, je crois cepen-

Le Bret. P. 186.

dant devoir ſuivre la trace de l'Ecrivain que j'ai cité. Après tout, ce n'eſt pas pour le monde que j'écris. Un roman, quelque frivole, quelque dangereux qu'il ſoit, lui plaît dans toutes ſes parties; une hiſtoire édifiante lui ſouleve le cœur; & s'il la lit, ce n'eſt que pour marquer d'un trait noir, & faire remarquer à d'autres, l'endroit qui lui paroît ridicule. Nous dirons, malgré cela, que notre jeune Novice ſe fit une loi religieuſe d'obéir à des ordres qui ſembloient ne partir que du caprice ou de la mauvaiſe volonté. Sa Maîtreſſe lui dit un jour d'aller l'attendre dans un certain endroit qu'elle lui marqua, & où elle vouloit lui parler; c'étoit un coin de la baſſe-cour très-ſale & très-infecté. La Novice y courut, & ſans s'en écarter d'un ſeul pas, elle y reſta très-long-temps, parce qu'on vouloit éprouver ſi elle ne perdroit point patience. La même Religieuſe lui ayant donné une autre fois je ne ſçais quelle petite bagatelle, lui dit de la tenir en ſa main juſqu'à ce qu'elle la lui redemandât. Elle obéit encore, mais ſi exactement, que de peur que cela ne lui échappât, ou par mégarde, ou pendant le ſommeil, elle l'attacha avec un filet ſi délié, qu'il

n'étoit presque pas possible de l'appercevoir. On ne lui redemanda la chose que plusieurs jours après ; on admira, sans lui en rien dire, sa fidélité & sa constance. On y trouva l'accomplissement de ce mot de l'Ecriture : *Celui qui craint Dieu, ne néglige rien de ce qui peut lui plaire* *. Enfin, & c'est par-là que je finirai, sa Maîtresse lui faisant une réprimande, elle se mit à genoux, selon la coutume, baisa la terre, & y resta toujours la bouche collée, jusqu'à ce que la Mere, qui étoit occupée à autre chose, avertie de son oubli, lui eut dit de se relever. En un mot, elle avoit tant de goût, tant de passion pour l'obéissance, que pour n'y pas manquer, elle se manquoit à elle-même ; de sorte qu'en ses maladies, comme en santé, elle faisoit l'impossible pour ne se dispenser d'aucun point de la Régle.

Pleine de mépris pour elle-même, elle ne voyoit que ses défauts ; & dans la crainte de ne les pas voir encore assez, elle pressoit sans cesse sa Supérieure de les lui découvrir, & de les lui reprocher devant les autres. De son

* Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccli.* 7, ℣. 29.

côté, elle ne lui en cachoit aucun des plus ſecrets, & elle la conjuroit de permettre qu'elle les expiât par des pénitences publiques. Cilice, jeûne rigoureux, diſciplines ſanglantes, tout lui eût été bon, ſi on l'avoit abandonné à ſa diſcrétion. Mais comme Marie-Victoire, qui étoit ſage, ne lui permettoit pas la moitié de ce qu'elle auroit voulu faire, elle offroit au Seigneur ſa bonne volonté, & tâchoit de gagner par la mortification de l'eſprit, ce qu'elle croyoit perdre du côté de la mortification du corps.

Elle avoit, ce qui n'eſt pas bien commun, une égale affection pour toutes ſes Sœurs. Ni la naiſſance, ni la ſympathie ne réglerent jamais ſa conduite à leur égard. Elle ne voyoit en elles que la qualité de ſervantes de Jéſus-Chriſt; & c'eſt à ce beau titre, qu'elles les ſervoit toutes également. Un de ſes talens étoit d'expliquer tout dans un ſens favorable. Ses compagnes en badinoient avec elle, & lui diſoient par maniere de récréation, qu'elle excuſeroit quelque jour un chien qui l'auroit mordue, ou une pierre qui l'auroit bleſſée. Le fait eſt qu'elle n'avoit des yeux que pour voir ſes défauts, & point

du tout pour voir les défauts des autres.

Elle poſſédoit dans un très-haut degré le don précieux de l'oraiſon ; & quoiqu'elle ſe ſoit quelquefois trouvée dans les plus déſolantes ſéchereſſes, elle perſévéra toujours dans ce ſaint exercice. Son intime union avec Dieu redoubla viſiblement dans ſes dernieres années. Au ſortir d'une ſyncope, où, pendant près de vingt-quatre heures, elle fut ſans aucun uſage des ſens, elle eut recours à la ſainte Vierge, & la pria de lui obtenir ſept années pour faire pénitence, & ſe préparer dignement à la mort. Sa ſanté étant un peu rétablie, elle fit une confeſſion générale, & ſe remit avec une ferveur nouvelle à tous les exercices de la perfection religieuſe. La derniere de ces ſept années elle ſe diſpoſa avec plus de ferveur que jamais à la rénovation de ſes vœux ; & le jour qu'elle la fit, elle y employa plus de trois heures. Toute la nuit ſuivante, qui étoit celle de Noël, elle fut en oraiſon ; & cette oraiſon fut en grande partie compoſée des actes par leſquels un vrai Chrétien ſe diſpoſe à bien mourir. A la pointe du jour, & dans un de ces tranſports qu'inſpire la joie de voir ſon exil prêt

Le Bret, p. 133.

à finir, elle dit confidemment à une de ſes Sœurs, qu'elle avoit arrangé ſes affaires avec Notre-Seigneur, qu'elle iroit bientôt le joindre dans la céleſte Patrie, & qu'elle n'attendoit plus que ſes ordres pour partir. Elle ne tarda pas à les recevoir ces ordres ſi ardemment deſirés. Elle mourut très-peu de temps après, & juſtement au bout des ſept ans qu'elle avoit demandés pour le terme de ſa pénitence & le commencement de ſon bonheur. On ne s'attendoit pas qu'elle dût paſſer ſi-tôt. Mais, ſoit qu'elle l'eût prévu, ou non, elle s'étoit confeſſée le jour même avec de très-vifs ſentimens de douleur; & pour ſe diſpoſer à la ſainte Communion, elle avoit donné, pendant pluſieurs Meſſes, un temps très-conſidérable à la méditation.

VII. Telles furent les compagnes que Dieu aſſocia à Marie-Victoire dès le commencement de la fondation de ſon Ordre. Sa main libérale ne ſe reſſerra point, & elle lui fournit, dans les dernieres années de ſa Supériorité, des modeles de la plus haute & de la plus ſublime vertu. Sur le grand nombre nous n'en choiſirons que deux. Sans cela, au lieu d'une vie, il faudroit donner celle de l'Ordre tout entier.

La premiere fut une jeune Dame, dont la vocation eut quelque chose de fort extraordinaire. Elle étoit belle, aimoit le monde, comme les femmes de son âge, & avoit un goût pour la vanité, d'autant plus dangereux, qu'étant nouvellement mariée, & fort chere à son époux, il ne lui manquoit rien de ce dont elle avoit besoin pour se contenter. Avec de telles inclinations, quoique nuturellement sage, elle pouvoit aller loin. La grace s'en saisit, & l'arrêta. Sa sœur ayant pris l'habit dans le Monastere de Victoire, elle voulut assister à la cérémonie. Ce fut pour elle le moment de Dieu. Elle envia le bonheur de celle qui sortoit du monde, & elle fut affligée de ce que les liens du mariage ne lui permettoient pas de l'imiter; mais pour s'associer à ces vertueuses filles, autant qu'il dépendoit d'elle, elle se consacra à la sainte Vierge, & lui promit d'entrer dans cette Maison, en cas qu'elle fût un jour maîtresse de disposer de sa personne. Elle le fut sans doute plutôt qu'elle ne l'avoit cru, puisque son mari mourut trois mois après. Dès-lors elle ne pensa plus qu'à tenir sa parole. Elle se mit en retraite sous la conduite du Pere Ber-

nardin, qui avoit la réputation qu'il méritoit d'un très-grand Directeur. Pour commencer une nouvelle vie, elle lui fit une confeſſion générale de ſa vie paſſée ; & finit par lui dire qu'elle ſe croyoit appellée au ſaint Ordre de l'Annonciade Céleſte. Ce ſage Religieux, qui joignoit à beaucoup de vertu beaucoup d'expérience, ne s'en rapporta pas à ces premiers mouvemens, qui ne ſont quelquefois qu'une lueur paſſagere. Non ſeulement il examina bien le caractere de ſa pénitente, mais il l'éprouva par de fortes mortifications. Ces différentes épreuves, ſoutenues avec autant d'humilité que de ferveur, lui firent juger que ſa vocation venoit de Dieu, qui ſeul peut inſpirer à une jeune perſonne & à toute autre tant de mépris pour le monde, & tant d'ardeur pour la plus ſublime perfection.

Il lui permit donc enfin de demander une place au Monaſtere. Elle le fit ſans différer ; mais elle le fit avec tant de vivacité & de prieres, qu'elle ſembla l'emporter de vive force, Victoire n'ayant pu tenir contre des ſollicitations qui n'avoient viſiblement pour principe que le ſeul amour de Dieu.

Dès le moment de ſon entrée dans

le Cloître, elle ne pensa qu'à s'avilir, & elle le fit d'une maniere qui tient du prodige. Elle n'avoit d'autre ambition que celle de la sainte folie de la Croix. *Nos stulti propter Christum.* Elle se jettoit aux pieds des Religieuses, & les conjuroit de vouloir bien l'instruire comme une pauvre imbécile, qui ne sçait pas la premiere lettre de l'alphabet de la vie intérieure. Les jeunes Novices ses compagnes, affectoient, par ordre de leur Maîtresse commune, de paroître l'estimer peu; & quelque chose qu'elle fît, on la traitoit d'apprentie. Cette dureté (apparente) la charmoit, & ses plus doux momens étoient ceux où elle étoit plus humiliée.

Elle avoit pour son corps cette haîne, cette sainte aversion que les premiers Chrétiens sçavoient si bien pratiquer. Elle s'appliquoit principalement à le mortifier dans toutes les choses où elle l'avoit autrefois plus flatté. A table elle laissoit tout ce qui avoit été de son goût dans le monde. Bien-loin d'user de sucre, en maladie ou en santé, elle portoit toujours sur elle une bonne provision d'absynthe en poudre, pour assaisonner sa nourriture, & pour s'en mettre dans la bouche hors du repas.

Lorſqu'elle étoit obligée de prendre une médecine, la plus amere étoit celle qui lui plaiſoit davantage, & elle la tournoit long-temps dans ſa bouche, pour la mieux ſavourer; ſi on lui offroit de l'eau, pour en arrêter le mauvais goût, elle la refuſoit ſous quelque prétexte plauſible; mais toujours de maniere à ne pas faire croire qu'elle agît par vertu.

Elle avoit aimé dans le monde la propreté & l'*élégance* des habits; en Religion, elle tâcha de n'en porter que de vieux & qui fuſſent déja tout uſés par les autres. Plus ils lui alloient mal, plus elle étoit contente; & elle l'étoit encore davantage, quand ils l'incommodoient, ou qu'à cette occaſion elle étoit raillée par quelqu'une de ſes Sœurs. Il eſt vrai que, dans ce cas, & en tout autre ſemblable, elle ſe vengeoit à ſa maniere; car le premier ſervice qu'elle pouvoit rendre, étoit à coup-ſûr le ſalaire de quiconque l'avoit humiliée. Une des choſes qu'elle ſouhaita le plus, ce fut d'être mépriſée juſqu'à la fin de ſes jours.

Ennemie née de l'oiſiveté, elle ménageoit ſi bien ſon temps, qu'elle n'en perdoit pas une minute dans un jour. Elle fut ſi fidele à l'obſervance de tou-

tes ſes Régles, & ſur-tout à celle du ſilence, qu'on viole ſi aiſément, que perſonne ne l'a jamais trouvée en faute de ce côté-là, même dans ſes maladies, où il eſt plus facile & plus pardonnable de ſe licentier. De ſi beaux exemples ne pouvoient que contribuer à la ſanctification de ſes Sœurs; mais elle y contribuoit encore par ſes paroles, & ſur-tout aux principales Fêtes de l'année, dont elle leur développoit ſi bien l'eſprit & les Myſteres, qu'elle leur communiquoit tour-à-tour une partie de la chaleur dont elle étoit pénétrée.

Tant de vertus lui mériterent des graces ſingulieres. Son cœur ne fut plus qu'une fournaiſe d'amour, & les étincelles de cet amour ſe manifeſterent, tantôt par des tranſports de ferveur, tantôt par des poéſies en forme d'hymnes, qui ne pouvoient être dictées que par ſon bien-aimé. Le Ciel l'inondoit de conſolations. Mais, ô prodige! les conſolations, dont elle ſe croyoit indigne, lui devinrent à charge; & elle demanda au Seigneur deux choſes à la fois; l'une d'en être privée pendant tout le reſte de ſa vie; l'autre de ſouffrir, ſans demander ni ſoulagement ni diſpenſe, toutes les infirmités qu'il ju-

geroit à propos de lui envoyer. Ce double ſacrifice fut agréé. La ſainte pénitente fut éprouvée par beaucoup de différentes maladies ; mais elle le fut encore plus par un délaiſſement intérieur qui lui fut bien plus pénible que toutes les douleurs de ſon corps. Dans cet état, dont elle n'avoit peut-être pas bien connu toute la rigueur, quand elle l'avoit demandé, elle ne perdit jamais la parfaite confiance qu'elle avoit en Jéſus-Chriſt. Elle y fut fortifiée par Victoire, qui l'aimoit tendrement, & qui, bien inſtruite des grands progrès qu'elle faiſoit dans la vertu, l'aida, par ſes conſeils, à marcher courageuſement dans la douloureuſe carriere où elle s'étoit engagée. Elle y marcha en effet, & fondue peu-à-peu par la violence du mal, elle vit que ſon terme s'approchoit. Ce fut alors qu'elle commença à reſpirer. A meſure que les forces du corps diminuoient, la paix & la joie ſainte qui la ſuivoient, ſe rétabliſſoient dans le cœur. Tous ſes momens ſe portoient vers celui auquel elle alloit ſe réunir pour jamais. *Venez*, diſoit-elle ſouvent, *venez, ô mon Seigneur, & ne tardez pas davantage* *. Enfin, ſe voyant

* Deus meus, ne tardaveris, *Pſalm.* 39, ℣. 18.

preſqu'à l'extrémité, elle ajouta, dans un treſſaillement de joie & d'amour: *Il eſt venu, enfin il eſt venu.* Elle mit enſuite les bras en croix ſur le Crucifix qu'elle tenoit ſur ſa poitrine; & pendant qu'elle produiſoit des actes de toutes les vertus, on lui adminiſtra les derniers Sacremens. Un quart-d'heure après elle pria ſes Sœurs de réciter les Litanies de la ſainte Vierge, ſa bonne Maîtreſſe; auxquelles elle répondit avec les plus vifs ſentimens de piété. Elle y joignit pluſieurs fois cette priere de l'Egliſe: *Mere ſainte de mon Dieu, j'ai recours à votre protection* *. Et cette autre plus ſouvent encore: *Sainte Mere de Dieu, priez pour moi, afin que je ſois rendue digne des promeſſes de Jéſus-Chriſt.* Elle y comptoit ſi fort ſur ces promeſſes, que Victoire lui avoit en quelque ſorte garanties de la part de Dieu dans l'acte de ſa profeſſion, que quelques minutes avant ſa mort, elle dit au Confeſſeur, qu'elle eſpéroit en voir bientôt l'accompliſſement, par l'interceſſion de la bienheureuſe Vierge ſa protectrice. Enfin ce dernier moment étant arrivé, cette vraie Religieuſe, qui,

* Sub tuum præſidium confugimus.

par tout ſon extérieur, annonçoit qu'elle étoit laſſe de vivre, & qu'elle ne ſoupiroit que pour le Ciel, après avoir ſerré plus fort que jamais ſur ſon cœur l'image du Sauveur crucifié, & prononcé, avec la plus reſpectueuſe tendreſſe les noms de Jéſus & de Marie, rendit en paix, & ſans aucune apparence d'agonie, ſa belle ame à ſon Créateur, & alla, comme on le crut, & qu'on eut lieu de le croire, jouir de la récompenſe qui eſt deſtinée à l'amour du mépris & au martyre volontaire.

Le Bret. p. 195.

VIII. La ſeconde perſonne dont j'ai promis de parler, fut une jeune Demoiſelle de condition, qui, pour ſuivre la voie de Dieu, ſe roidit contre toutes les ſollicitations de la chair & du ſang. Ce fut en vain que ſes parens, qui lui avoient ménagé les plus belles & les plus riches alliances, la preſſerent de faire un choix, & de céder à leurs deſirs; elle répondit toujours décidément qu'elle ſe laiſſeroit plutôt mettre en piéces, que de reſter dans le monde, où elle diſoit que la vie lui étoit inſupportable.

Elle paroiſſoit d'une complexion délicate.

Au moins eſt-il certain que lorſqu'elle ſe préſenta au Monaſtere pour ſubir l'examen des Religieuſes, on lui demanda ſi elle auroit bien la force de demeurer chaque jour deux heures à genoux pendant l'oraiſon. Cette premiere queſtion dut naturellement l'embarraſſer; parce qu'elle ſçavoit fort bien qu'il ne falloit pas à beaucoup près autant de temps, paſſé dans cette poſture, pour la faire tomber en défaillance. Cependant elle répondit *oui*, ſans héſiter; parce qu'ayant beaucoup de confiance en la ſainte Vierge, à qui elle étoit très-dévote, & qu'elle avoit deſſein de ſervir plus que jamais dans un Ordre qui lui eſt dévoué, elle crut pouvoir compter ſur ſa protection. *Oui*, lui dit-elle avec une candeur, une ſimplicité d'enfant, *Oui, Vierge pure, ma chere Dame, j'ai dit à ces bonnes Religieuſes que je demeurerois bien à genoux tout le temps qu'il faudroit y être, parce que j'eſpere que vous voudrez bien m'en donner la force; & je vais voir tout préſentement ſi vous ne me ferez pas cette grace; car je vais me tenir en cet état une bonne heure.* Elle en fit ſur le champ l'eſſai, & au lieu d'une heure, elle en paſſa trois à genoux en oraiſon, non-ſeulement ſans peine, mais

avec tant d'aiſance, qu'elles ne lui parurent qu'un moment ; grace qui lui dura toujours, & qui fut regardée comme une eſpece de miracle.

Dès qu'elle fut entrée en Religion, on la regarda comme un modele de recueillement, & de la plus parfaite union avec Dieu. Elle reçut de grandes lumieres ſur le myſtere ineffable de la ſainte Trinité ; & au ſujet de la promeſſe que fait Jéſus-Chriſt, dans l'Evangile, de venir, avec ſon Pere & le Saint-Eſprit, s'établir dans le cœur de ceux qui l'aiment * ; elle diſoit, avec autant de grace que de juſteſſe, que, « puiſ-» que Dieu vouloit bien demeurer con-» tinuellement dans la petite cellule de » ſon cœur, il étoit bien raiſonnable » qu'elle s'y retirât avec lui, pour y » jouir toujours de ſon aimable pré-» ſence ».

Un jour qu'elle déſiroit ardemment de communier, & qu'elle ne le pouvoit pas, parce que ſa Supérieure le lui avoit défendu, voulant que ce même jour elle ſe contentât de le faire en eſ-

---

* Si quis diligit me, Pater meus diliget eum, & ad eum veniémus, & manſionem apud eum faciemus. *Joan.* 14. ℣. 23.

prit; elle se retira dans le Chœur pour obéir; mais elle le fit avec tant d'ardeur, que, pour l'en récompenser sur l'heure, & lui accorder la grace toute entiere, le Sauveur la communia lui-même, mais d'une maniere si sensible, qu'elle n'en put douter. Quand elle eut avalé la parcelle de l'hostie qu'une main invisible lui avoit mise dans la bouche, elle se trouva si saintement perdue, si abymée en Dieu, qu'elle étoit plus dans le Ciel que sur la terre. La même grace lui a été accordée plusieurs fois; & un jour, c'étoit celui où l'Eglise honore saint Thomas d'Aquin, comme elle étoit malade à l'infirmerie, ce Docteur Angélique, qui fut toujours son Saint favori, la communia de sa main. Une autre fois, comme elle étoit dans sa cellule, elle entendit la voix de son divin Maître, qui l'appelloit par son nom. *Monseigneur*, répondit-elle en se prosternant à terre, *que voulez-vous que je fasse? J'ai*, lui repliqua le Sauveur, *j'ai des Séraphins au Ciel, & je veux aussi en avoir sur la terre, qui m'aiment comme eux & autant qu'eux.* Elle n'eut pas de peine à comprendre qu'on lui demandoit son cœur tout entier; & jusqu'à la fin de ses jours, elle redou-

bla de zele, pour le donner, ſans réſerve, à un Amant ſi digne de le poſſéder. Sa plus douce, ſa plus continuelle occupation étoit de s'entretenir avec lui.

Mais parce qu'on ne le perd jamais plus aiſément de vue, que quand on a beaucoup de commerce avec les créatures, elle étoit très-exacte à garder la régle du ſilence. On ne doute point qu'elle n'y gagnât; mais on a tout lieu de croire que les autres y perdoient, parce que le peu qu'elle diſoit, ou à ſes Sœurs, ou aux perſonnes du dehors, étoit ſi enflammé du divin amour, qu'on ne la quittoit jamais, ſans en ſentir profondément l'impreſſion; & qu'on diſoit, comme naturellement avec les deux diſciples d'Emaüs: *N'eſt-il pas vrai que notre cœur étoit tout en feu, pendant qu'elle nous parloit* *. Heureuſes celles à qui l'on peut rendre un pareil témoignage. Mais, pour le mériter, il faut marcher ſur les pas de celle à qui nous le rendons ici. Jamais on ne lui entendit dire une parole oiſeuſe; & dans les récréations elle ne fourniſſoit guères à la converſation que par un air de ſérénité & de

* Dixerunt ad invicem: Nonne cor noſtrum ardens erat in nobis, dum loqueretur. *Luc*, 24, ℣. 32.

joie, qui la faiſoit paroître auſſi contente que ſi elle eût déja été du nombre des bienheureux. Ce n'eſt pas qu'elle n'ait éprouvé de grandes peines d'eſprit; c'eſt aſſez ſouvent la voie par où Dieu conduit ſes élus; mais c'eſt qu'elle en profitoit pour ſon bien; qu'elle donnoit alors à l'oraiſon, dans ſa cellule ou au chœur, tout le temps qu'elle pouvoit y donner; & que ne voulant de Dieu que ce que Dieu vouloit d'elle, elle paroiſſoit dans ces jours de nuages, ce qu'elle avoit paru dans les plus beaux jours.

Elle avoit de grands ſentimens d'humilité. Elle ne deſiroit rien plus que de ſe voir le rebut & la balayeure du monde entier. Elle le demandoit à Dieu, comme une des plus grandes graces qu'il pût lui accorder. *Ah! Seigneur*, diſoit-elle dans ſes oraiſons, *faites que je ſois foulée aux pieds de toutes mes Sœurs, comme la terre eſt foulée des miens.*

Si elle ne fut pas exaucée ſur ce point, elle le fut ſur d'autres, où ſa vertu parut dans tout ſon luſtre. Accablée d'un grand nombre d'infirmités, elle les ſupporta toutes avec une patience que les héros du ſiécle ne connoiſſent point; & elle ajouta de nouvelles douleurs à cel-

les que Dieu lui faiſoit ſouffrir. Elle avoit tous les ans, pendant pluſieurs mois, une fiévre violente qui la dévoroit. Sa chaleur, jointe à celle de la ſaiſon & du lieu, étoit ſi exceſſive, que perſonne ne la pouvoit ſupporter. Malgré cela, elle tenoit toujours ſon corps dans la même ſituation, ſans ſe tourner jamais de côté ni d'autre. Les Religieuſes, extrêmement ſurpriſes de cette immobilité, lui ayant demandé comment elle pouvoit vivre dans une poſture auſſi gênante, elle leur fit cette réponſe, qu'un Chrétien ne devroit jamais oublier : *Quand je compare le lit où je ſuis, avec celui ſur lequel Jeſus-Chriſt mon Époux fut couché dans ſa paſſion, je n'ai pas le cœur de me tourner à droite & à gauche, pour chercher du ſoulagement.*

Dans toutes ſes maladies, elle fit deux choſes, qu'une vertu commune ne fait point. La premiere, de ne ſe diſpenſer jamais de l'auſtérité de la Régle, que quand elle y fut obligée par ſes Supérieures : la ſeconde de ſoupirer après ſon dernier moment ; non de ces ſoupirs que produit l'ennui, puiſqu'elle fut toujours très-réſignée à ſouffrir, tant qu'il plairoit à Dieu ; mais de ceux que produit l'ardent deſir d'arriver au parvis

de la céleſte Jéruſalem. Auſſi mourut-elle comme elle avoit vécu ; c'eſt-à-dire, comme une perſonne qui ne ſort de ce lieu d'exil, où l'on ne voit Dieu que par énigme, que dans l'eſpérance de le voir, un moment après, face-à-face, & pout toute l'éternité. La vue d'une mort ſi douce, ſi tranquille, adoucit beaucoup la douleur qu'elle devoit cauſer aux Religieuſes. Pour en obtenir une ſemblable, elles réſolurent toutes de faire de nouveaux efforts pour imiter les vertus dont elle avoit été la récompenſe.

IX. Quoique ces deux exemples fuſſent ſuffiſans pour faire voir que Marie-Victoire ne fut pas moins heureuſe en bons ſujets, ſur la fin de ſes jours, qu'elle l'avoit été au commencement de ſa fondation ; je crois cependant, d'après les Hiſtoriens de cette bienheureuſe Mere, devoir dire quelque choſe d'une bonne Sœur Converſe, qui mourut quelque temps après elle. C'étoit une pauvre payſane, qui avoit été nourrie dans les montagnes proche de Gênes. Elle étoit ſi groſſiere, ſi peu cultivée, que de ce côté-là elle alloit de pair avec les ſauvages. Mais elle étoit d'un naturel, ſi bon, ſi innocent, qu'elle mérita

d'être chérie du Ciel, & qu'elle devint une preuve ſenſible de ce mot de l'Ecriture : * Dieu marche à côté de ceux qui ſont ſimples, & il ſe plaît à converſer avec eux*. Ses parens, ſans la conſulter, ce qui n'eſt que trop ordinaire, l'avoient promiſe en mariage à un Villageois. Mais ſon cœur étoit trop pur pour goûter cet engagement ; elle étoit Vierge, & elle avoit un deſir confus de demeurer vierge toute ſa vie. Elle pria donc qu'on la menât à Gênes, pour ſe placer en quelque maiſon, où il n'y eût que des perſonnes de ſon ſexe. Elle ne connoiſſoit encore ni Cloître, ni Religieuſes ; mais Dieu, qui la conduiſoit, régla ſi bien ſa marche, qu'on la mena d'abord au Couvent de l'Annonciade.

Après s'être entretenue quelques momens avec les Meres de ce ſaint Inſtitut, elle les pria de vouloir bien l'admettre dans leur Maiſon. Son ingénuité & un air de vertu qui n'avoit rien d'aprété, parlerent en ſa faveur, & elle fut auſſitôt reçue en qualité de Sœur Converſe. Victoire, qui, au travers des nuages

* Proteget gradientes ſimpliciter . . . & cum ſimplicibus ſermocinatio ejus. *Proverb.* 2, ℣. 7 & 3, ℣. 32.

de cette ruſticité extérieure, découvrit aiſément un grand fonds de ſolidité, la jugea capable de ſçavoir autre choſe que les élémens de la Foi; & elle ſe chargea du ſoin de l'inſtruire. Jamais écoliere ne fut plus habile en auſſi peu de temps. Dès qu'elle eut bien conçu que Dieu eſt l'Être ſouverainement parfait, le Créateur de l'univers, & qu'elle en étoit aimée, elle ne mit point de bornes à ſon amour pour lui. Le Ciel & ſes étoiles, la terre & ſes plantes, qui ſollicitoient ſaint Auguſtin à l'amour de ce grand Maître *, faiſoient en elle la même impreſſion, & la faiſoient d'une maniere ſi forte, qu'on la voyoit demeurer aſſez long-temps immobile & comme hors d'elle-même. A la fin de ces petites extaſes, dont elle étoit ſeule à ne pas s'appercevoir, on l'entendoit s'écrier : *O! qu'il eſt bon ce Dieu, ô, qu'il eſt bon! C'eſt lui qui a tout fait, & c'eſt lui qui eſt tout mon bien.* Puis, s'adreſſant à lui, *Vous ſeul, ô Seigneur, vous ſeul, rien autre choſe que vous, ô mon Dieu; je ne me ſoucie d'aucun autre objet; je*

* Sed & cœlum & terra, & omnia quæ in eis ſunt, ecce undique mihi dicunt ut te amem. *Aug. lib.* 10 *Confeſſ. cap.* 16.

*ne veux que vous, je ne cherche que vous, ô mon unique bien, vous, qui êtes ſi aimable, & qui m'avez tant aimée.*

Ses Sœurs, qui l'entendoient, ſans qu'elle y prît garde, jugerent bien qu'elle avoit trouvé, ſans étude, une ſource de lumieres, que les recherches des ſçavans ne leur découvrent pas toujours; & que ſon cœur étoit plein de ce feu qui ne ſert d'aliment qu'aux ames vraiment ſéraphiques. Mais ce feu étoit ſemblable à celui qui brûloit continuellement dans l'ancienne Loi ſur l'Autel du Seigneur *, il ne s'éteignoit jamais; au moins ni vit-on jamais aucune diminution, & on auroit cru, ſans peine, que dès le premier pas de ſa courſe, elle avoit atteint ce jour parfait où les juſtes n'arrivent que par degrés **. Elle diſcouroit des choſes céleſtes & de la félicité des Saints, avec tant d'élévation, qu'elle étonnoit, & ſes Sœurs, & les Peres ſpirituels qui avoient occaſion d'en conférer avec elle. Auſſi ne douta-t-on point qu'elle ne fût ſouvent favoriſée de la viſite des Bienheureux; & l'on

* Ignis in altari ſemper ardebit. *Levit.* 6, ℣. 12.

** Juſtorum ſemita, quaſi lux ſplendens, procedit & crefcit uſque ad perfectum diem. *Proverb.* 4, ℣. 18.

ſçut, en particulier, qu'elle l'avoit été de celle de la ſainte Vierge, de ſaint Onuphre, de ſainte Catherine de Sienne, & de quelques autres, qui adouciſſoient les peines intérieures, dont elle étoit quelquefois affligée. La Mere, ſous la conduite de qui elle étoit, ſurpriſe qu'une fille ſans Lettres connut ſi bien tant de Saints, lui demanda un jour où elle avoit pris tout ce qu'elle en ſçavoit. *Ma Mere*, lui répondit-elle avec une grande ſimplicité, *tous les Saints ſe connoiſſent diſtinctement en Dieu.*

Lorſque cet eſprit de lumiere & de ferveur, dont elle étoit ordinairement ſi remplie, venoit à lui manquer, elle recouroit à Jéſus-Chriſt, avec plus d'empreſſement que jamais : *Seigneur*, lui diſoit-elle avec une innocente humilité, *je ne mérite pas que vous me conſoliez vous-même ; mais envoyez-moi au moins quelqu'un de vos Miniſtres, qui vienne m'éclairer.* Sa priere fut ſouvent exaucée ; & quelquefois, dès le même jour il arrivoit à la maiſon des Prédicateurs que l'on n'y attenndoit pas, & qui la conſoloient, en diſſipant ſes doutes. C'eſt pour cela qu'elle étoit affamée de la parole de Dieu, & qu'après l'avoir entendue, elle avoit grand

Le Bret. p. 201.

ſoin de la conſerver dans ſon cœur, & d'y puiſer les forces qui lui étoient néceſſaires pour ſe ſoutenir, & pour redoubler ſon amour & ſa ſoumiſſion.

Elle eut beſoin, plus que jamais, de ces deux grandes vertus, dans les derniers temps de ſa vie. Le Seigneur, qui ſe plaît à viſiter ceux qui ſont à lui, l'éprouva par une longue & douloureuſe hydropiſie. Mais, dit l'Apôtre tout concourt au bien de ceux qui l'aiment *; & les infirmités qui abattent leurs corps, ne ſervent qu'à donner une nouvelle force à leurs eſprits. La ſainte fille dont nous parlons, ne compta ſon mal pour rien, ou plutôt elle le regarda comme une grace ſignalée. *Hélas* ! diſoit-elle, *qu'eſt-ce donc que nos ſouffrances, quand on les compare à celles de notre divin Sauveur?* Ce parallele l'animoit; infirme & languiſſante, elle ne manqua jamais, ni aux exercices ſpirituels de la Communauté, ni aux devoirs de l'office dont on l'avoit chargée; & ce ne fut que trois jours avant ſa mort, qu'elle s'alitta. Peu de temps après, elle reçut les derniers Sacremens, & elle les reçut

* Diligentibus Deum omnia choperantur in bonum. *Rom.* 8 ℣. 28.

avec une piété, une tendreſſe, dont tout le monde fut touché. On ne le fut pas moins, quand on l'entendit parler de ſa derniere heure, comme du plus délicieux moment de ſa vie, parce qu'il devoit en être le terme. Elle voulut dire adieu aux Sœurs Converſes; elle le fit avec les ſentimens d'affection que la nature contrefait, mais que la grace ſeule peut rendre comme il faut. Pleine de l'idée de ſon bonheur, elle les aſſura qu'elle ne les oublieroit point devant Dieu; & qu'elle ſeroit leur fidele amie dans le ſein de la miſéricorde, comme elle l'avoit été ſur la terre. Il ſembloit que Jéſus-Chriſt, ſur l'image duquel elle avoit toujours les yeux, lui eût montré la place qu'il lui deſtinoit dans ſon Royaume. *Seigneur Jéſus*, diſoit-elle ſouvent, *Jeſus, Fils du Dieu vivant, je n'ai que vous.* C'en étoit aſſez, & pour le faire entendre, elle ajoûtoit que celui qui ne ſert point Dieu n'a rien. Enfin, après avoir baiſé les plaies de ſon Crucifix, & lui avoir témoigné ſa gratitude pour le paſſé, & ſon eſpérance pour l'avenir, elle perdit en même temps la parole & la vie; & rendit l'eſprit entre les mains de celui qu'elle avoit ſi bien connu, & ſi tendrement aimé. Sa vie &

ſa mort prouverent également que la ſimplicité & l'innocence ſuffiſent pour connoître Dieu & le ſervir parfaitement; & que pour cela, il ne faut ni ſcience humaine, ni étude. Faſſe le Ciel que l'une & l'autre n'y ſoit pas ſouvent un obſtacle, comme le diſoit S. Bonaventure.

X. C'eſt ainſi que Dieu élevoit l'édifice ſpirituel, dont il avoit poſé les fondemens par les mains de Victoire; mais il ne veilloit pas moins à la conſtruction de l'édifice matériel, ſans lequel l'autre ne pouvoit ſubſiſter. Ce fut au pieux Etienne Centurion, que l'Ordre de l'Annonciade dut ce premier de tous ſes Monaſteres. Ce Seigneur étoit revenu de Naples à Gênes, dans le deſſein d'embraſſer l'Etat religieux. Mais comme il avoit déja fait tant de choſes pour le nouvel Inſtitut, ſoit en le faiſant confirmer par le Saint-Siége, ſoit en permettant à Vincentine ſa femme d'etre du nombre des Fondatrices; il crut qu'il étoit de la gloire de Notre-Seigneur & de ſa ſainte Mere, de ſuſpendre l'exécution de ſon deſſein, & de reſter encore quelque temps dans le monde, pour contribuer de ſa perſonne & de ſes biens à l'érection du Monaſtere, & au parfait établiſſement d'un Ordre qui ne

faisoit que commencer. Il se prêta à cette bonne œuvre avec plus de zele & d'activité, que n'en ont les gens du monde pour avancer leur fortune. Non content d'avoir fourni la plus grande partie de la dépense, il étoit du matin au soir en action, & il alloit de tous côtés pour hâter l'arrivée des matériaux & le travail des ouvriers. Des difficultés qui en auroient arrêté d'autres, ne servoient qu'à l'animer. Quelques Gentilshommes de ses amis ayant un jour été avec lui voir la place où il vouloit bâtir, & ayant remarqué que de toutes parts elle étoit environnée de précipices, & pleine d'inégalités, lui dirent qu'il n'y avoit point d'endroit moins propre pour son dessein, que celui qu'il choisissoit, & que, quelqu'argent qu'il y dépensât, il n'en feroit jamais un lieu commode pour une Communauté. « Et moi, » leur dit-il en souriant, « je ne vois point cette » impossibilité qui vous étonne; j'espere » au contraire de l'assistance de Dieu, » que tout ira bien; en foi de quoi, » je vous invite à revenir ici dans deux » ou trois ans, & je m'assure que vous » trouverez tout si bien arrangé, qu'il » n'y manquera rien ». Il leur tint parole; ils virent, au terme qu'il leur

Le Bret. p. 205.

avoit marqué, & tout le monde vit comme eux, avec autant de surprise que de joie, un Monastere très-logeable, & des jardins aussi spacieux qu'on pouvoit le souhaiter.

La premiere pierre de cet édifice fut posée au commencement de l'année 1605 par le R. P. Dom Antoine de Saint-Sauveur, Religieux Barnabite, qui plein d'affection & d'estime pour le nouvel Ordre, fit cette cérémonie avec bien du plaisir. Dès que les fondemens en furent jettés, le Seigneur Etienne n'épargna ni soins ni peines pour le faire avancer. L'hyver n'avoit point de glaces, l'été point de feux, qui fussent capables de l'arrêter. Tous les matins, en passant par le petit Monastere où logeoit Marie-Victoire, il lui rendoit compte de ce qui s'étoit fait la veille; &, comme elle étoit tout étonnée de son zele, il lui disoit que c'étoit là son oraison, son occupation & sa grande affaire. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en parlant ainsi, les larmes lui venoient aux yeux. Il pleuroit de tendresse, en pensant que c'étoit travailler pour la gloire du Sauveur, que de travailler à bâtir une maison pour ses fideles servantes. Victoire, de son côté, voyoit

avec une joie pleine de reconnoiſſance, que la bénédiction de Dieu ne manque point à ceux qui comptent uniquement ſur les tréſors de ſa libéralité.

Pour s'en rendre digne de plus en plus, elle s'occupoit ſans ceſſe de la perfection de ſes filles, & de tout ce qui peut contribuer à la gloire du Seigneur. Ce fut dans cette vue, que pour réparer les outrages qui lui ſont faits pendant les derniers jours du Carnaval; c'eſt-à-dire, dans ces jours d'aveuglement & de fureur, où une troupe de frénétiques lui dreſſent un Calvaire plus ſanglant que celui ſur lequel il a fini ſa vie, elle fit, avec la permiſſion de l'Archevêque, expoſer le ſaint Sacrement dans ſon Egliſe, pendant ces trois derniers jours; pieux uſage que ſes filles obſervent encore aujourd'hui dans toutes leurs maiſons; & par le moyen duquel elles reconnoiſſent que les larmes qu'on répand pour expier ſes péchés ou ceux des autres, ſont plus douces que les faux plaiſirs dont le monde enivre ſes idoles, ſelon ce mot de S. Auguſtin: *Dulciores ſunt lacrymæ pœnitentium, quàm gaudia theatrorum.*

Vers le commencement du Carême, elle donna l'habit à une Juive, qui

fut la troiſieme Converſe de la maiſon. La vocation de cette pauvre fille fut un coup bien marqué de la Providence. L'Archevêque, faiſant la viſite de ſon Diocèſe, l'avoit trouvée dans un lieu où ſes parens l'avoient menée à l'âge de treize ans. Quelques perſonnes de bien l'avoient inſtruite ; & elle ſe jetta aux pieds du Prélat, pour lui demander le ſaint Baptême. On l'inſtruiſit encore, on l'éprouva ; elle fut baptiſée, & reçut le nom de Marie. Pour la dérober à la ſéduction d'un peuple, qui, ſans ſcience & ſans principes, eſt aujourd'hui plus que jamais attaché à ſa Religion, il fallut l'éloigner de ſes parens. On en eut ſoin pendant deux ou trois années, & enfin l'Archevêque la fit entrer chez les Annonciades. Victoire & toutes ſes Sœurs la reçurent avec beaucoup de plaiſir. Quelle joie pour elles de voir entrer dans le bercail une brebis, qui, dès ſon enfance, avoit été accoutumée à ne le regarder qu'avec horreur. Nous ſerons obligés d'en parler dans la ſuite.

Quelques jours après cette bonne action, la Mere Victoire fut attaquée d'une fievre qui mit l'allarme dans toute ſa petite Communauté. Comme elle étoit, en qualité de Supérieure, chargée de

tout le poids des affaires & de la discipline réguliere ; & qu'en qualité de Novice, elle se croyoit obligée de nourrir, par son exemple la ferveur de ses pieuses Associées ; & que, quoique d'une santé très-foible, elle joignoit à tous ces exercices beaucoup de mortifications & d'austérités ; elle tomba enfin ; son mal s'annonça d'abord d'une maniere si sérieuse, que les Médecins la crurent en danger.

Ses Sœurs flottoient entre la crainte & l'espérance, lorsque la fiévre redoubla si fort, qu'elle la mit à l'extrémité. Elle demanda aussi-tôt les derniers Sacremens, & les reçut avec plus de ferveur que jamais. Après avoir fait son testament, elle attendit, dans une profonde paix le moment où son Epoux jugeroit à propos de l'appeller. Il s'en falloit beaucoup que ses Filles fussent aussi tranquilles qu'elle. Perdre une Mere, & la plus aimable des Meres, la perdre au commencement d'un Institut, c'étoit une idée qui les désoloit. En vain s'efforçoient-elles de cacher leur douleur, pour ne pas augmenter la sienne, leurs visages défaits, & les larmes qui malgré elles s'échappoient de

leurs yeux, les trahiſſoient. Victoire en fut intimement touchée; &, à l'exemple de S. Martin, qui, ſans craindre la mort, ne refuſa pas de vivre pour le bien de ſon peuple *, elle s'adreſſa entiérement au Seigneur, & s'offrit, avec la plus parfaite ſoumiſſion, ou à le ſuivre dans l'éternité, s'il l'appelloit à lui; ou à reſter ſur la terre, s'il jugeoit qu'elle dût n'y être pas inutile à ce petit troupeau déſolé. Cette priere fut exaucée pour le ſecond article. La malade, qui bientôt ſe trouva beaucoup mieux, le ſentit, & ſe tournant vers ſes Sœurs, elle les aſſura qu'elle n'en mourroit pas. Elle auroit pu leur dire quelque choſe de plus; puiſque Dieu, en lui promettant la ſanté, lui promit de lui conſerver la vie, juſqu'à ce qu'elle eût vu dans ſa Maiſon quarante Religieuſes, qui eſt le nombre fixé par les Conſtitutions, pour les plus grandes familles de ſon Ordre. Cette nouvelle les conſola beaucoup; & le mal qui diminua viſiblement d'un moment à l'autre, leur en confirma la vérité. L'Archevêque de Gênes, qui n'avoit appris qu'avec beaucoup de peine le danger où elle étoit,

* Nec mori timuit, nec vivere recuſavit.

s'étant rendu au Monaſtere, où il apprit ce qu'elle avoit prédit de ſa convaleſcence, n'en douta point ; il raſſura encore les Sœurs, qui, comme les Diſciples du Sauveur, à force de ſouhaiter, avoient quelque peine à croire *.

Dès que la ſainte Mere fût rétablie, elle reprit ſes exercices ordinaires avec tant de ferveur, qu'on eût dit que le mal n'avoit ſervi qu'à la redoubler. La Fête de l'Annonciation, ſolemnité ſi précieuſe à tout l'Ordre, s'approchoit, & c'étoit pour la premiere fois qu'il devoit la célébrer. Non, il n'eſt pas donné à un foible mortel, & moins encore à un pécheur, de crayonner la maniere dont elle s'y diſpoſa. Les ſoupirs entrecoupés, les élans pleins de tendreſſe, qui lui échappoient, en découvrirent une partie ; & elle ne les pouſſoit, que pour donner de l'air à un incendie qui conſumoit ſon cœur. *Ah !* s'écrioit-elle à-peu-près comme S. Bernard, à la Nativité du Sauveur, *ah ! mes Sœurs, quel jour que celui-ci, jour où le Ciel deſcend ſur la terre, & où Dieu ſe fait homme dans le*

---

* Adhuc illis non credentibus ... præ gaudio. *Luc.* 24, ℣. 41.

*ſein d'une jeune Vierge ! Et nous autres, que ferons-nous pour celui qui a tant fait pour nous ?* Un moment après, dans ce beau déſordre que cauſe une douce & ſainte ivreſſe, elle chantoit ce petit cantique : *Que Marie, à qui on annonce qu'elle ſera Mere de Dieu, ſoit notre Mere. Que Marie exaltée au-deſſus de tous les Anges, ſoit notre Reine. Que Marie, qui, comme Mere, peut tout obtenir du Fils de Dieu, ſoit notre Avocate auprès de lui.* Tels étoient les ſentimens qui l'animoient ; elle les communiquoit à ſes Sœurs, & elle les portoit à féliciter Marie de ce haut degré de gloire où elle a été élevée, & qui la met immédiatement au-deſſous de Dieu : *Solo facta minor Virgo tonante.*

XI. On eſt ſi accoutumé à voir dans l'hiſtoire que j'écris, la douleur ſuccéder à la joie, qu'un événement plein de conſolation ſemble en annoncer un autre plein de triſteſſe & d'amertume. A peine les Filles de Victoire avoient-elles eſſuyé les larmes que le danger de cette digne Mere leur avoit fait répandre, qu'elles furent obligées d'en répandre de nouvelles. La Sœur Marie-Magdeleine, à qui le Monaſtere devoit encore plus pour les grands exemples de ver-

tu qu'elle y donnoit ſans ceſſe, que pour les biens qu'Etienne Centurion ſon mari & elle y avoient faits, fut attaquée d'une maladie, qui l'enleva ſur la fin du dixieme mois de ſon année de probation. Comme ſa vie féconde en vertus nous feroit trop long-temps perdre de vue celle qui eſt ici le premier objet de notre travail, nous croyons la devoir renvoyer à la fin de ce volume, comme a fait le premier Hiſtorien de Marie-Victoire.

Cette mort, auſſi affligeante pour la Communauté, qu'elle le fut pour le mari de cette bonne Mere, n'empêcha point ce dernier de continuer le bien qu'il avoit commencé de faire aux Servantes du Seigneur. Il eſt vrai que, comme la défunte n'avoit point fait de teſtament, ſon époux, que rien ne lioit plus au Monaſtere, paroiſſoit dégagé de toute obligation envers lui. C'eſt ainſi qu'en jugea le monde; on y regarda l'Annonciade comme un établiſſement avorté; & pluſieurs des Parens de celles qui y avoient pris parti, en doutoient ſi peu, qu'ils cherchoient déja d'autres maiſons pour les placer. Ce bruit qui couroit dans toute la Ville,

ne tarda pas à venir jusqu'à Victoire ; & il lui fit d'abord une plaie profonde au cœur ; mais bientôt sa confiance en la sainte Vierge calma cette premiere émotion. Elle se rassura, & rassura toutes ses Sœurs ; & chacune d'elle forma une nouvelle résolution de persévérer jusqu'à la fin dans l'Etat qu'elle avoit embrassé. Le Seigneur Etienne y contribua plus que jamais, moins parce qu'il l'avoit autrefois promis à son épouse, que parce que l'exécution de son dessein tendoit visiblement à la gloire de Dieu. Il pressa la construction du bâtiment avec une nouvelle ardeur. Il fit plus, & beaucoup plus ; il se chargea de tous les besoins de chaque Religieuse en particulier ; & il veilla, comme le plus tendre des peres, à ce qu'il ne leur manquât rien, ni en santé, ni en maladie. C'étoit sur-tout dans ce dernier état, qu'il redoubloit de zele & d'attention pour elles. Jamais domestique à gage ne fit pour ses maîtres ce que ce bon Seigneur faisoit pour ces pauvres Filles. Il alloit tous les jours, & plusieurs fois par jour, au Couvent, pour s'informer de leur état. Il parloit au Médecin, il avoit soin que ses ordonnances

ces fussent bien exécutées : en un mot, il n'épargnoit ni sa bourse, ni ses pas, pour les soulager. Ce quil y a de plus beau, c'est que sa charité embrassoit le spirituel comme le temporel. Il leur procuroit de sages & vertueux Ministres de la parole ; & il les choisissoit dans les Ordres les plus édifians. Victoire, justement sensible à tant de marques de bonté, en remercioit sans cesse le Pere des misericordes ; & elle regardoit, après lui, le Seigneur Centurion comme le principal instrument du bonheur de sa Communauté. Nous ferons voir, en écrivant la vie de l'épouse, que Dieu récompensa en elle l'immense charité du mari. Faisons voir ici que cet homme si zélé pour l'Annonciade, porta à sa sainte Institutrice le coup le plus sensible qu'elle eût encore reçu ; coup d'autant plus affligeant, qu'il partoit d'une main cherie, & qu'il ne se présentoit que sous les apparences du bien.

Le Seigneur Etienne, après bien des réflexions, crut qu'une petite Communauté comme celle de Victoire, ne se soutiendroit jamais dans l'observance réguliere, si elle n'appelloit à son secours des Religieuses de quelqu'autre Institut qui fut déja solidement établi &

bien réglé. Sur ce principe, il jugea qu'il n'y avoit rien de mieux à faire, que d'unir Victoire & ſes Sœurs aux Carmélites réformées par ſainte Théreſe. Il eſt vrai qu'il ne pouvoit faire un meilleur choix ; mais il eſt vrai auſſi qu'il anéantiſſoit le nouvel Ordre, dont Dieu avoit inſpiré le deſſein, & pour lequel la ſainte Vierge s'étoit ſi hautement & ſi ſouvent déclarée. Mais comme, d'un autre côté, il voyoit que les Carmélites étoient auſſi très-dévouées au culte de la Mere de Dieu, qu'elles trouvoient dans les Religieux de leur Ordre de bons Confeſſeurs, & que, depuis leur réforme, elles n'avoient pas fait un pas en arriere, il crut plus fortement que jamais devoir ſuivre le plan qu'il avoit imaginé. Pour y réuſſir, il falloit d'abord le propoſer à Victoire, & le lui faire agréer. Il le lui expoſa donc, & il l'appuya de toutes les raiſons que l'eſprit & la Religion purent lui ſuggérer. Cette idée affligea d'autant plus la Prieure, qu'elle s'y étoit moins attendue. C'étoit un homme de bien, un ami, un inſigne bienfaiteur, qu'il falloit combattre ; elle le fit, parce qu'elle ne crut pas pouvoir faire autrement, ſans s'oppoſer à Dieu. Elle ré-

pondit donc tout uniment qu'elle ne pourroit, ſans ingratitude, embraſſer un autre genre de vie, puiſqu'il avoit plu au Seigneur de lui découvrir ſa volonté, par la protection viſible dont il avoit favoriſé juſqu'alors ſon entrepriſe; qu'elle étoit perſuadée qu'il continueroit à ſoutenir l'Annonciade, puiſqu'il l'avoit fait naître par des voies qui ſortoient abſolument de l'ordre de la nature; & qu'il n'avoit pas moins fallu qu'une main auſſi puiſſante que la ſienne, pour conduire les choſes au terme où elles ſe trouvoient actuellement.

Comme elle s'apperçut que Centurion n'étoit pas fort touché de ces raiſons, & qu'elle auroit peine à le faire changer de ſentiment, elle eut recours à l'oraiſon, & elle pria le Seigneur de venir à ſon aide dans cette fâcheuſe conjoncture, comme il l'avoit fait en tant d'autres. Mais hélas! s'il l'exauça à la fin, qu'il lui fit payer cher ſes miſéricordes.

Le bruit du projet de Centurion s'étant répandu dans le Monaſtere, ſes raiſons firent une ſi vive impreſſion ſur les eſprits, que toutes les Sœurs entrerent dans ſon ſentiment. Victoire, qui

ne fut pas long-temps à s'en appercevoir, le diſſimula avec prudence ; mais elle vit bien qu'elle alloit avoir à ſoutenir deux batteries, l'une du dehors, qui étoit déja bien forte, l'autre du dedans qui, comme plus proche & plus continuelle, ſeroit moins facile à démonter. Ce qu'il y eut de plus triſte, de plus inquiétant, c'eſt que peu-à-peu elle ſe trouva aux priſes avec elle-même. Le peu de cas qu'elle faiſoit de ſon propre jugement, ſon eſtime pour Centurion, dont elle connoiſſoit la piété & les lumieres, la perſuaſion où elle étoit que ſes Sœurs ne cherchoient que la gloire de Dieu ; tous ces motifs la portoient à ſe rendre. Mais dès qu'elle penſoit à céder la place, je ne ſçais quel frémiſſement intérieur lui reprochoit ſa foibleſſe, la ranimoit au combat, & lui promettoit la victoire.

Elle ſe confirma donc dans ſon premier deſſein ; & juſtement perſuadée que ſi elle pouvoit gagner l'eſprit de ſon innocent tentateur, elle auroit bientôt gagné celui de ſes Sœurs, elle ne penſa plus qu'à lui faire changer d'idée. Peut-être n'en feroit-elle pas venu à bout, ſi la ſainte Vierge ne s'en fût mêlée. Mais, après avoir aſſez éprouvé ſon

Le Bret. p. 244.

humble ſervante, elle ſe déclara en ſa faveur; & voici comment.

Nous diſions un peu plus haut que toutes les Compagnes de Victoire avoient goûté le ſyſtême du Seigneur Etienne. Afin qu'il n'en doutât point, & qu'il agît en conſéquence, elles jugerent à propos de lui faire écrire par ſa fille aînée, qu'elles étoient toutes très-diſpoſées à ſe réunir aux Carmélites, & qu'il ne s'agiſſoit plus que de gagner la Mere Supérieure. Pour écrire cette belle lettre, elles s'aſſemblerent dans une chambre, où il y avoit un tableau de la ſainte Vierge. En jettant les yeux deſſus, elles ſe ſentirent toutes ſi troublées, qu'on voyoit trembler la main de celle qui écrivoit, & que les autres croyoient entendre ſortir de ce tableau une voix, qui leur diſoit: *Pourquoi quittez-vous mon ſervice, quel ſujet vous en ai-je donné?*

Cependant, comme elles n'oſoient ſe découvrir l'une à l'autre ces reproches intérieurs, la lettre fut achevée & confiée à quelqu'un qui devoit la remettre à Etienne Centurion. Mais, dit l'Ecriture, il n'y a ni force ni ſageſſe qui puiſſe prévaloir contre le Seigneur. Cette lettre, au lieu d'être rendue à ſon adreſſe, tomba, par hazard, entre les mains de

Victoire. Elle la lut avec beaucoup de douleur ; & n'ayant d'autre parti à prendre, dans une affaire qui paroiſſoit déſeſpérée, que celui d'avoir recours à ſa protectrice ordinaire, elle alla ſur le champ dans le lieu où la lettre avoit été écrite, & ſe proſternant à terre devant l'image de la Vierge, elle lui dit, en fondant en larmes, que c'étoit à elle à venger ſa propre cauſe ; & que ſon Ordre, cet Ordre conſacré à ſon honneur, étoit perdu ſans reſſource, ſi elle ne lui tendoit la main. A meſure qu'elle prioit ainſi, la confiance renaiſſoit dans ſon cœur ; & bientôt elle ne put douter qu'elle n'eût été exaucée ; car une voix diſtincte & articulée lui dit en propres termes : *Victoire, que crains-tu, ou de quoi te plains-tu tant ? Ce Monaſtere eſt à moi ; c'eſt moi qui l'ai fait, & je veux en prendre ſoin. N'en doute point, tout ira bien ; je veux être, & je ſerai la Mere de chaque Religieuſe de cette Maiſon, & la Protectrice de tout l'Ordre, afin que mon Fils y ſoit parfaitement honoré.*

Une faveur ſi extraordinaire la conſola beaucoup, & elle réſolut de pourſuivre avec une nouvelle ardeur ce qu'elle avoit commencé ſous de ſi beaux auſpices. Mais comme la reconnoiſſance

eſt le premier tribut que le Ciel exige de ceux à qui il fait des graces, la ſainte Prieure ne manqua pas à le lui payer. Elle alloit ſouvent, & elle alla, juſqu'à la fin de ſa vie, prier devant ce Tableau, que Centurion avoit fait faire à Naples, & où la Ste Vierge étoit repréſentée à genoux devant l'enfant Jéſus comme endormi, & que S. Joſeph d'un côté, & le petit S. Jean-Baptiſte de l'autre, regardoient avec des yeux de tendreſſe. J'ajoûterai, en paſſant, que cette dévotion de Victoire ſe communiqua, non-ſeulement à ſes Sœurs, qui ne manquerent jamais d'aller tous les jours prier devant cette image miraculeuſe, quand elle leur eut appris, ſix ou ſept ans avant ſa mort, ce qui s'y étoit paſſé; mais encore à un grand nombre de perſonnes ſéculieres & de Dames de la plus haute qualité, qui en firent tirer des copies, & qui ont ſouvent éprouvé dans toutes les parties de l'Europe où elles ſe ſont répandues, que le Dieu de Victoire eſt le Dieu de tous ceux qui s'efforcent d'imiter ſa dévotion & ſa confiance.

Une expreſſion qui revient ſouvent ici, & qui eſt toujours vraie, c'eſt que la ſainte Vierge ne tarda pas à accomplir ſa promeſſe. Car les Religieuſes,

qui avoient envoyé la lettre immédiatement avant Vêpres, ne les eurent pas plutôt récitées, qu'elles ſe repentirent toutes de la démarche qu'elles avoient faite, & qu'elles conjurerent le Seigneur de ne pas permettre que cet écrit portât aucun préjudice à l'Ordre de l'Annonciade, tel qu'il avoit été commencé. D'un autre côté, Etienne Centurion, qui étoit alors, ſelon ſa coutume, avec les ouvriers qui travailloient au bâtiment, fut ſi fâché de la propoſition qu'il avoit faite à Victoire, que, ſans ſçavoir ce qui venoit de ſe paſſer entre les Religieuſes, il alla la trouver, lui demanda, avec beaucoup de larmes, pardon de la peine qu'il lui avoit cauſée au ſujet de la réunion, proteſta qu'il ne lui en parleroit jamais, & qu'il ne l'avoit fait que parce qu'il n'avoit pas connu la volonté de Dieu, de laquelle il ne pouvoit plus douter. La ſainte Mere admira ce prodigieux changement, qui ne pouvoit venir que de celui qui a en ſa main le cœur des hommes, & qui les tourne comme il lui plaît *. Elle

* Cor Regis in manu Domini: quocumque voluerit, inclinabit illud. *Proverb.* 21, ℣. 1.

alla sur le champ en rendre de très-humbles actions de graces à sa Libératrice. Jamais elle n'oublia cet heureux jour, où la paix lui avoit été rendue ; c'étoit le 16 Juin 1605, auquel cette année-là on célébroit l'Octave de la Fête du Saint Sacrement. On peut, on doit même croire que ses Filles en conserveront la mémoire de siécle en siécle.

Il étoit difficile que le P. Bernardin, qui avoit tant pris de part à la naissance de l'Institut, n'en eût point pris à un démêlé, qui en changeoit la forme. Victoire lui rendit compte de l'entretien qu'elle avoit eu avec Centurion, & le pria de venir sonder la disposition de ses Sœurs. Il se rendit, dès le lendemain, au Couvent, & il les trouva toutes très-déterminées à ne point quitter le genre de vie qu'elles avoient embrassé. Elles firent plus, car elles s'humilierent devant leur supérieure, de la démarche qu'elles avoient faite. La servante de Dieu, qui vit alors la sérénité renaître dans sa maison, fut comblée de joie ; &, en disant avec le Prophète Roi : *Hæc mutatio dexteræ excelsi*, elle put ajoûter avec lui encore une fois : *Secundùm multitudinem dolorum meorum*

*in corde meo consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* * .

---

* Ce changement est l'ouvrage de la droite du Très-haut, vous m'avez, Seigneur, consolée en proportion des douleurs dont mon cœur avoit été inondé.

# *LIVRE TROISIEME.*

I. QUand le calme fut rétabli dans le cœur de nos ferventes Novices, elles continuerent, avec autant d'union que d'amour, leurs exercices ordinaires. Elles attendoient, avec une ſainte impatience, le mois d'Août, qui étoit celui où elles devoient conſommer leur ſacrifice par la profeſſion ſolemnelle; mais une affaire qui ſurvint au ſujet du teſtament de la Mere Victoire, les obligea de différer juſqu'au mois ſuivant. Ce délai empêcha l'Archevêque de Gènes d'avoir la conſolation de recevoir leurs vœux; parce qu'ayant été nommé par Paul V à la Légation de Ferrare, il fut obligé de patir ſur le champ pour ſe rendre à Rome. Il voulut cependant voir ſes cheres filles avant ſon départ, pour les confirmer dans le bien, & leur donner ſa bénédiction. Il les exhorta fortement, quoiqu'en peu de mots, à une exacte régularité, qu'il ſouhaitoit, ajoûta-t-il, de toutes les Communautés, mais qu'il exigeoit plus particuliérement de la leur, tant parce qu'étant née ſous ſon miniſtere, elle lui appartenoit d'une maniere

plus ſpéciale ; que parce qu'il eſpéroit fermement qu'elle contribueroit beaucoup à la gloire de Dieu, par ſa ferveur, & à l'utilité du prochain, par ſes bons exemples. « Du reſte, *leur dit-il* » *avec bien de la bonté*, que mon abſence » ne vous donne aucune inquiétude. » Eloigné, comme préſent, vos intérêts ſeront toujours les miens. Dans » tous vos beſoins, adreſſez-vous à moi » avec confiance. Le Légat de Ferrare » ſera toujours pour vous l'Archevêque » de Gênes ; ſon plus grand plaiſir ſera » celui de vous obliger ».

Les vertueuſes Meres, animées par un diſcours auſſi paternel, profiterent de l'occaſion pour lui demander deux graces ; l'une, qu'à l'exception du temps deſtiné à l'oraiſon, à l'Office, à la Meſſe, & autres exercices ſemblables, qui doivent néceſſairement ſe faire en commun, chacune, le reſte du jour, demeurât ſeule dans ſa cellule ; l'autre, qu'au lieu de chemiſes de toile, on n'en portât plus que de laine, & que ces deux articles fuſſent inſérés dans les Conſtitutions. Le ſage Prélat admira la ferveur dont ces deux demandes étoient émanées ; mais il ne conſentit ni à l'une, ni à l'autre. Il n'admit pas la premiere,

parce qu'une ſolitude éternelle a ſes inconvéniens ; & que d'ailleurs les Religieuſes ont aſſez de temps pour reſter ſeules, ſoit en certaines prieres de dévotion, ſoit lorſqu'elles font leurs lectures de piété. Il rejetta la ſeconde, parce que la Supérieure peut permettre cette auſtérité & d'autres ſemblables à celles qui ſont en état de les ſupporter ; & que celles pour qui elles ſont trop fortes, ſeroient ſouvent obligées à demander des diſpenſes, qui d'ordinaire n'aboutiſſent qu'à la deſtruction de la Régle. Les Sœurs ſe rendirent toutes à une déciſion ſi judicieuſe ; bien réſolues de compenſer, par une régularité conſtante, ce que leur deſir de ſe mortifier en tout, n'avoit pu obtenir.

Les affaires du teſtament de la Mere Victoire ayant été terminées quelque temps après, on choiſit la veille de la Nativité de la Vierge pour le jour de la Profeſſion. Elle ſe fit donc le 7 de Septembre 1605, entre les mains de Camille Hettore, Vicaire-Général de M. l'Archevêque. Aux trois vœux ordinaires de pauvreté, chaſteté & obéiſſance, elles joignirent celui de clôture perpétuelle ; & elles porterent ce dernier juſqu'à s'interdire de parler jamais

à grille ouverte, même à leurs parens du premier degré, quoiqu'elles le puſſent faire, ſelon leurs Conſtitutions, comme nous l'avons dit ailleurs.

Il faudroit une autre plume que celle d'un foible mortel, pour décrire la joie dont fut pénétrée Victoire, en ſe voyant, après tant de larmes & de combats, unie par des liens indiſſolubles avec ſon divin époux. Cette joie augmenta encore par la conſolation qu'elle eut de donner l'habit à trois Novices, dont la premiere fut Flaminie Paſturi, nommée depuis Marie-Claire; la ſeconde, Hiéronime Centurion, fille du Seigneur Etienne, qui prit le nom de ſa vertueuſe mere Marie-Magdeleine, pour s'en rappeller mieux les vertus; & la troiſieme, Fauſtine Spinola, qui fut appellée Hiéronime. L'Auteur de l'hiſtoire de notre ſainte Fondatrice releve avec beaucoup d'éloges le diſcours que prononça dans cette ſolemnité le P. Bernard Colungo, qui prit pour texte ces paroles, que l'Egliſe, dans l'Office des Martyrs, emprunte du chapitre 45 de l'Eccléſiaſtique *: *Elle a*

* *Corona aurea ſuper mitram ejus, expreſſa ſigno ſanctitatis*, &c.

*ſur ſa tête une couronne d'or, marquée du ſceau de la ſainteté & de la gloire.* En Orateur fécond, il y trouva & la ſainteté qui devoit mériter la gloire aux nouvelles Profeſſes, & la couronne glorieuſe qui devoit en être la récompenſe. Ce qui toucha le plus, c'eſt qu'il fut lui-même beaucoup touché, & que, dans un accès de ferveur extatique, il pleura abondamment; parce que, diſoit-il, il ne pouvoit aſſez ſe réjouir avec ces ſaintes Filles de l'honneur que la Reine du Ciel leur faiſoit de les choiſir pour être les premieres d'une ſi belle Congrégation. Il ne manqua pas de les exhorter à remplir tous les devoirs de leur état, & il leur inſpira une ferme réſolution d'y être fidéles juſqu'au dernier ſoupir. Le Bret. p. 253.

II. Après la Profeſſion, Marie-Victoire fut confirmée en la charge de Supérieure pour les trois années ſuivantes. Perſonne n'étoit plus en état qu'elle de s'en bien acquitter, & elle s'en acquitta parfaitement. Comme tout dépend du Noviciat, qui influe dans tout le reſte de la vie; & que, juſques-là, le petit nombre de poſtulantes, les contre-temps & la multitude des affaires dont nous avons parlé, ne lui avoient pas permis

de lui donner le degré de perfection dont il a beſoin ; elle s'y appliqua, &, c'eſt beaucoup dire, avec toute l'attention dont elle étoit capable. Elle y mit une Maîtreſſe qui réuniſſoit toutes les qualités néceſſaires pour un emploi auſſi important. Celle-ci, qui entroit parfaitement dans toutes les idées de Victoire, ne penſa qu'à remplir ſon petit troupeau de l'eſprit de l'Inſtitut, qui eſt le détachement entier du monde & de ſoi-même. Pour arriver à cette fin, elle ne négligea rien de tout ce qui étoit capable de les affectionner à l'oraiſon & à la mortification, comme aux deux plus ſolides fondemens de la vie ſpirituelle. Voici, en abrégé la marche qu'elle ſuivit, & que nous ſuivrons d'après elle, parce qu'elle peut beaucoup ſervir à ceux & à celles qui ſont dans le même emploi.

1° Elle leur donna aſſez long-temps, pour ſujet de leurs méditations, la vanité du monde, ſon inconſtance, ſes miſeres réelles, le danger de s'y perdre pour l'éternité ; & au contraire le bonheur de ſervir Dieu dans la Religion, & d'y mériter une couronne éternelle, par quelques peines qui paſſent bien vîte, & que l'amour adoucit, ſelon ce

mot de S. Auguſtin : *Ubi amatur, non laboratur*, &c.

2° Pour leur faire ſentir le prix du nouveau genre de vie qu'elles embraſſoient, & pour les y attacher de plus en plus, elle fit ſuccéder à ces premieres méditations celles des vœux par leſquels elles ſe propoſoient de s'engager pour toujours au Seigneur, à ce Dieu, qui, étant riche, s'eſt fait pauvre pour nous * ; qui a été obéiſſant juſqu'à la mort de la croix ** ; & à qui ſon amour pour la pureté a fait choiſir une Vierge pour mere, contre toutes les loix de la nature. Elle ne leur diſſimula pas qu'il en coûtoit pour acquérir ces vertus ; mais elle crut ſagement que la grande & juſte idée qu'elles s'en formeroient, les rendroit, avec le ſecours de la grace, victorieuſes de tous les obſtacles qui pourroient ſe préſenter.

3° Elle s'appliqua à leur rendre auſſi doux que familier l'exercice de la préſence de Dieu. Pour les y fixer d'une maniere qui, quoique continuelle en quelque ſorte, fut néanmoins ſans gêne,

---

* Propter vos egenus factus eſt, cùm eſſet dives. *II. Corinth.* 8, ℣. 9.

** Factus obediens uſque ad mortem, mortem autem crucis. *Philipp.* 2, ℣. 8.

elle partagea, pour honorer les trente-trois années de la vie du Sauveur, les actions de la journée en trente-trois parties, dont chacune devoit être une eſpece de ſtation où l'eſprit jettoit un coup d'œil ſur quelqu'un des myſteres de l'Homme-Dieu. C'étoit par-là qu'elles commençoient leur oraiſon & tous leurs autres exercices. Et quels ſentimens ne produiſoit pas, dans ces jeunes cœurs la vue d'un Dieu naiſſant, d'un Dieu qui n'appelle d'abord à ſa creche que de pauvres bergers; un Dieu, qui, ſous de pauvres langes, ſe fait adorer des Rois; un Dieu, qui, tout Dieu qu'il eſt, s'enfuit en Egypte, &c.

4° Elle leur inculquoit ſans ceſſe l'eſtime & l'exacte obſervance des Régles, comme étant la principale partie de la vie intérieure, le lien qui unit tous les membres d'une Communauté, & la conſolation de celles qui en ſont chargées. Les entretiens qu'elle leur fit ſur cet article capital, réuſſirent ſi bien, que non-ſeulement la Régle étoit obſervée dans tous ſes points, mais quon alloit juſqu'à refuſer les diſpenſes que les Supérieures, qui, en ce genre, n'étoient point prodigues, croyoient devoir offrir. C'eſt ainſi qu'une jeune Novice,

ayant appris la nouvelle de la mort de ſon pere, qu'elle aimoit tendrement, alla, quoiqu'accablée ſous le poids de la douleur, à l'Egliſe avec les autres, réciter pour lui l'Office des morts, ſelon la coutume des Annonciades, quoique la Maîtreſſe, touchée de ſon état, lui eût permis de ſe retirer dans ſa chambre, & qu'elle eût mieux aimé le faire, pour y donner un plus libre cours à ſes larmes: exemple, qui en pareil cas a toujours été ſuivi par les autres. On me permettra de dire, en paſſant, que ce pieux uſage de prier ainſi pour les premiers parens d'une Religieuſe, m'a beaucoup touché. Qu'il eſt conſolant pour un pere & une mere, de penſer qu'au ſortir de ce monde, une ſainte & nombreuſe Communauté s'efforcera de fléchir pour eux la divine miſéricorde, & qu'ils ſe trouvent alors bien payés du ſacrifice qu'ils ont fait à Dieu de leurs enfans. Mais rentrons dans notre ſujet.

Une des vertus que leur bonne Maîtreſſe leur prêcha davantage, ce fut l'obéiſſance, mais cette obéiſſance qui ne raiſonne point, & qui, au ſacrifice de la propre volonté, joint celui de ſon propre jugement. Mais, en leur apprenant à mortifier le cœur & l'eſprit, elle

ne leur apprenoit pas moins à mortifier les ſens. En voici un exemple, qui, ſuivant les apparences, a été plus grand aux yeux de Dieu, qu'il ne le ſera aux yeux du monde, à qui il ne faut que des traits héroïques, qu'il ne ſuit jamais, & qui dédaigne les petits, comme indignes de lui.

Cette Maîtreſſe étant un jour dans le jardin à l'heure de la récréation, avec toutes ſes filles, elle trouva, par hazard au bout d'un plante, une fleur fort ſemblable à un ver qui naît ſur les légumes. Pour mieux couvrir ſon jeu, elle mit ce prétendu ver ſur une feuille de chou, & demanda à une Novice, qui n'étoit entrée dans le Monaſtere, que depuis très-peu de temps, ſi elle auroit bien le courage de mâcher ce ver pour ſe mortifier. La pauvre enfant, qui n'avoit jamais tâté de ſemblables mets, pâlit à cette étrange propoſition; mais au moment même elle ſurmonta la répugnance de ſon eſtomac & de ſon imagination; & pendant que ſes petites Sœurs, que ſa mépriſe égayoit, rioient de bon cœur, elle fit voir que, quoi qu'il lui en coûtât, la plus légere inſinuation ſuffiſoit pour la faire obéir. Et qui doute qu'un pareil ſacrifice n'ait eu ſon prix devant Dieu?

Le Bret. p. 257.

Il y en eut une autre qui, pour s'humilier, alla demander à la même Mere, comme une grace, de trouver bon que, quoique plus ancienne que ſes Sœurs, elle n'eût que le dernier rang après elles, & même après deux autres qui devoient prendre l'habit. La Maîtreſſe, qui voulut voir ſi cette humilité de nouvelle date étoit bien ſincere, accepta la propoſition, mais d'une maniere à laquelle la jeune perſonne ne s'attendoit pas. *Vous avez bien raiſon, ma fille*, lui dit-elle, *car les deux poſtulantes dont vous me parlez, ont beaucoup d'eſprit & beaucoup de talent pour ſervir la Religion; & vous me paroiſſez bien au-deſſous d'elles de ces deux côtés-là. Je crois donc que nos Meres vous accorderont volontiers la grace de n'être qu'après elles.* La Novice, qui ne s'étoit point du tout attendue à un pareil compliment, revint bientôt, & dit que, toutes réflexions faites, elle avoit changé d'idée, & qu'elle croyoit qu'il valoit mieux ſuivre l'ordre établi pour l'ancienneté, que d'en introduire un nouveau. Ce retour d'amour-propre lui valut une bonne leçon. La ſage Maîtreſſe lui fit comprendre qu'il eſt auſſi aiſé de s'humilier de ſon propre mouvement, qu'il eſt difficile

d'accepter de bon-cœur les humiliations qui nous viennent de la part des autres ; que nos ferveurs ne ſont le plus ſouvent que des feux de paille ; & que *nos mains ſe trouvent bien courtes, dans le temps que nos deſirs ſemblent aller bien loin.* Elle auroit pu ajoûter, avec S. Ambroiſe, que l'humilité, qui eſt rare dans tous les âges, l'eſt encore plus dans celui de la jeuneſſe *. Au reſte, un avis ſi ſage fut très-utile à celle qui l'avoit reçu, & à toutes ſes Compagnes qui en furent informées. C'eſt ainſi qu'on formoit les Novices ſous le gouvernement de Victoire ; & je ne ſuis entré dans ce détail, d'après ſon Hiſtorien, qu'afin qu'il puiſſe ſervir dans l'occaſion ; car, dit-il fort bien, comme une belle aurore annonce ordinairement un beau jour, de même un bon Noviciat a coutume d'annoncer une bonne & ſainte vie dans la Religion. Malheureuſement cette Régle, qui a ſes exceptions dans l'ordre phyſique, les a bien auſſi dans l'ordre moral.

Le Bret. p. 259.

Pour maintenir la ferveur & la régularité dans le nouvel Inſtitut, il lui falloit de bons Directeurs. Une des rai-

* Humilitas rara in juvenibus. *Ambroſ. in Pſalm.* 118.

sons qu'avoit eues le Seigneur Etienne de presser si vivement l'union des Annonciades avec les Carmelites, c'est que celles-ci avoient des Confesseurs de leur Ordre; * & que ces Religieux qui connoissoient bien leurs obligations étoient plus en état de les bien conduire que des Prêtres séculiers. La sainte Mere qui goûtoit beaucoup les Réguliers, se crut donc obligée d'en chercher. Pour ne se pas tromper dans un choix aussi important, elle écrivit à l'Archevêque, qui étoit pour lors à Ferrare, & le pria de vouloir bien mettre sa famille naissante sous la conduite de quelque Ordre, qui joignit les lumieres à la régularité. Le judicieux Prélat, qui sentit mieux que personne, qu'on ne peut nourrir d'un trop bon lait des enfans qui ne font que de naître, & qu'il faut ensuite les confier à des mains bien sûres, jetta les yeux sur les Peres Somasques**, Clercs Réguliers

Le Bret. p. 269.

* On sçait qu'en France les RR. Meres Carmélites ne sont point sous la conduite des PP. Carmes.

** Les Somasques tirent leur nom du Village de Somasque, situé entre Milan & Bergame où est leur Chef d'Ordre. Cette Congrégation fut instituée vers l'an 1528 par le P. Emilien, natif de Venise. Pie V la mit le 6 Décembre 1568 au nombre des Ordres religieux, sous la Régle de S. Augustin. Voyez le P. Hélyot, tom. 4, chap. 33 de *l'Histoire des Ordres monastiques, &c.*

de la Congrégation de S. Mayeul, qui, depuis long-temps, étoient établis à Gènes, & y vivoient dans une très-haute réputation de vertu. Ces bons Religieux, qui juſques-là avoient conſtamment refuſé de ſe charger de la conduite d'aucun Monaſtere ſemblable, ne crurent pas devoir refuſer la direction de celui-ci. Victoire & ſes Filles en apprirent la nouvelle avec bien de la conſolation, perſuadées, comme elles l'étoient, qu'elles en tireroient beaucoup de profit, & c'eſt ce qu'une longue expérience a juſtifié; puiſque la ferveur de cette ſainte Maiſon, bien loin de paſſer avec les premieres années, comme il eſt ſi ſouvent arrivé, n'a fait que croître & édifier de plus en plus.

III. Ce fut avec le ſecours de ces dignes Miniſtres, que Victoire s'appliqua à bien gouverner ſon Monaſtere; & l'on peut dire que pendant les ſept années qu'elle continua d'être en charge, elle y fit des biens infinis. Auſſi, dit-on alors, & on eut bien raiſon de le dire, qu'elle conduiſoit ſes Sœurs avec une lumiere très-ſupérieure à la prudence humaine. Comme elle ſçavoit fort bien que la voix de l'exemple eſt beaucoup plus efficace que celle de la parole, ſon premier ſoin

ſoin fut d'être auſſi fidéle à tous les exercices de la Religion, qu'elle vouloit que le fuſſent ſes inférieures. Elle avoit, & elle faiſoit paroître en toute occaſion, une charité ſi tendre & ſi ſagement ménagnée pour ſes cheres Filles, (car c'eſt le nom qu'elle leur donnoit) que chacune d'elles croyoit être ſa Philothée. Auſſi n'omettoit-elle rien, ni en bons offices, ni en petites douceurs légitimes, de ce qui pouvoit leur faire plaiſir. Son attention redoubloit à l'égard de celles qui avoient je ne ſçais quel air d'affliction & d'inquiétude. Elle s'y prenoit ſi bien avec elles, que, ſans curioſité déplacée, elle ſçavoit la cauſe de leur mal, & le remede précis qu'il falloit y apporter. On me permettra cependant une obſervation, qui, à mon ſens, eſt très-importante.

Je viens de dire que Victoire avoit beaucoup de tendreſſe pour ſes Filles; mais, ſans faire remarquer, ce qui s'entend de ſoi-même, qu'une tendreſſe auſſi générale eſt toujours renfermée dans les bornes de la plus exacte ſévérité, je crois devoir ajoûter qu'elle portoit, ſur ce point, la précaution, la rigidité même, auſſi loin qu'elle peut aller. Toute familiarité qui auroit eu l'om

bre d'une amitié purement humaine, étoit un monſtre à ſes yeux, & elle la regardoit comme abſolument indigne d'une fille de la plus pure des Vierges. En voici un exemple qui en vaut mille, & qui peut ſervir à ces caracteres flexibles, qui, ſans prévoir les conſéquences, s'expoſent, par je ne ſçais quelle ſimpathie d'humeur, à des retours d'autant plus fâcheux, qu'il s'agit d'une matiere très-délicate.

Une Religieuſe étant fort malade, celle qui avoit ſoin de l'Infirmerie, la baiſa en préſence de Victoire. La ſainte Mere improuva cette action, & fit hautement connoître qu'elle lui avoit déplu; & comme celle qui l'avoit faite, lui eût répondu, pour s'excuſer, qu'elle n'avoit eu d'autre deſſein que celui d'adoucir le mal d'une perſonne qui ſouffroit beaucoup; la Supérieure répliqua à ſon tour, que la charité chrétienne a ſes manieres pour ſe faire connoître, & que ces ſortes de tendreſſes n'y entrent pour rien. Mais, ma Mere, reprit l'Infirmiere, je me ſuis imaginé que j'embraſſois une perſonne qui ſera bientôt couronnée dans le Ciel. Mais, ma Fille, dit Victoire pour finir la ſcène, toutes ces réflexions n'aboutiſſent à rien.

Aimons-nous les unes les autres en Jéſus-Chriſt ; mais ſuivons l'exemple de la ſainte ſévérité qu'il nous a donné.

Comme les liaiſons particulieres conduiſent naturellement à ces ſortes de familiarités, notre digne Supérieure avoit grand ſoin de les retrancher ; & quand elle voyoit que deux de ſes Sœurs ſe trouvoient plus volontiers enſemble qu'avec les autres, elle leur défendoit de ſe parler pendant quelque temps. « C'eſt, *diſoit-elle*, que les Epouſes » du Fils de Dieu doivent veiller ſans » ceſſe ſur tous les mouvemens de leur » cœur, & ſe défier toujours beaucoup » d'elles-mêmes. C'eſt, *ajoûtoit-elle* » *encore*, que les amitiés particulieres » détruiſent l'amitié commune ; & que, » quand celle-ci eſt détruite, la Reli- » gion s'en va, & n'eſt plus qu'un lieu » de trouble & de déſordre ». Maxime très-vraie & très-importante. Plaiſe au Seigneur qu'elle ſoit auſſi bien obſervée dans toutes les Communautés, qu'elle y eſt rebattue.

Quoique cette Mere commune eût une égale affection pour toutes ſes Sœurs, elle ſe conduiſoit à l'égard de quelques-unes, en certaines occaſions, avec une affabilité qui ſembloit contre-

dire la rigueur de ſes principes. Une Religieuſe, qui, aux peines du corps, joignoit des peines d'eſprit beaucoup plus inſupportables, en conféroit ſouvent avec la Mere, qui, pour la conſoler, lui donnoit, en l'inſtruiſant, des marques particulieres de bienveillance. Quelques-unes de ſes Sœurs en furent ſurpriſes; elle s'en apperçut elle-même, & ſe trouva en doute du parti qu'elle devoit prendre; parce que, d'un côté, elle voyoit que ces fréquens entretiens & les marques d'amitié qu'elle y joignoit, ſoulageoient beaucoup la Religieuſe ſouffrante, qui d'ailleurs lui avoit été très-particuliérement recommandée par ſon Confeſſeur; & que, de l'autre côté, elle craignoit de faire parler, ou de donner quelqu'atteinte à la charité commune. Elle pria ſon Directeur de l'éclaircir ſur ce point; & celui-ci, pour toute déciſion, lui enjoignit de remplir à-la-fois ces deux obligations; c'eſt-à-dire, de continuer ſes mêmes ſoins envers la Sœur infirme, & de ne donner point d'ombrage aux autres. Cela n'étoit point aiſé; mais, avec le ſecours de la grace, elle prit ſi bien ſes meſures, qu'elle y réuſſit.

Il y avoit encore dans la maiſon une

Religieuſe d'un naturel dur & un peu violent, quoiqu'elle fût d'ailleurs de bonne volonté. La charitable Mere la traitoit avec tant de douceur & de condeſcendance, que les autres y trouverent quelque choſe qui ſembloit tenir de l'acception des perſonnes. Victoire leur rendit un certain compte des motifs de ſa conduite. La Sœur, qui vit enfin qu'on ne la traitoit ſi bien, que par égard pour ſes foibleſſes : *Hé ! ma Mere*, dit-elle un jour à Victoire, *ma chere Mere, que ſera-ce de moi ; quand je vous aurai perdue ? Ma fille*, lui répondit l'autre, *je prierai notre Seigneur, après ma mort, que vous n'ayez plus beſoin d'être ainſi traitée.* Il parut bien dans la ſuite qu'elle lui avoit tenu parole ; car, après la mort de la bienheureuſe Mere, cette fille ſe trouva ſi changée, qu'elle devint un parfait modele d'obéiſſance, & qu'elle prévenoit les ordres les plus pénibles, au lieu de les attendre.

IV. Comme il eſt fort difficile de remplir conſtamment les devoirs de la charité, ſi on n'a pas une bonne & riche proviſion de patience, Marie-Victoire forma entre ces deux vertus une liaiſon que les plus fâcheux contre-temps ne diminuerent jamais, bien loin de la

rompre. En voici quelques exemples. Faut-il qu'on ait la douleur de les trouver dans ſon hiſtoire!

Les Religieuſes étant une fois aſſemblées en Chapitre au parloir devant le Théologal de la Métropole & le P. Dom Etienne, on délibéra ſi on mettroit dans les Conſtitutions un certain point, ſur lequel on étoit partagé. Victoire étoit d'avis qu'on l'y inſérât; & comme elle étoit Fondatrice & Supérieure, ſon ſuffrage ne pouvoit qu'être de grand poids. Une jeune Religieuſe, qui penſoit différemment, s'eleva contr'elle avec hauteur, & eut l'inſolence de lui dire devant tout le monde: *Votre Révérence eſt d'avis que cela ſe faſſe ainſi, parce qu'elle y trouve ſon intérêt, & qu'elle prétend en ceci, comme elle fait en toutes choſes, de parvenir à ſes fins.* Ces paroles étoient aſſez injurieuſes pour piquer au vif la perſonne la plus tranquille: Victoire, toujours maîtreſſe d'elle-même, l'humble Victoire n'y répondit que par celles-ci: *Vous dites fort bien, ma chere Fille, & en effet vous avez raiſon.* Une fauſſe vertu pourroit quelquefois adopter ce langage, mais ce ſeroit dans le deſſein de ſe bien venger, à la premiere occaſion. Victoire n'en fit rien; & quoique

Le Bret. p. 268.

cette fille fût encore quelquefois assez malheureuse pour manquer de respect à une supérieure qui en méritoit tant, elle en fut toujours traitée avec les plus tendres ménagemens ; & quand ses Sœurs indignées de sa conduite, la blâmoient devant leur bonne Mere, elle l'excusoit de son mieux, & rejettoit ses écarts sur l'impétuosité de son tempérament.

Il y en eut une autre qui, à je ne sçais quelle occasion, s'emporta si violemment contr'elle, qu'elle lui dit des paroles très-aigres & très-mortifiantes. Victoire, semblable à ce Prophéte chéri de Dieu, qui, au milieu des outrages, étoit comme un homme qui n'entend rien, & qui ne peut dire un seul mot pour se justifier *, souffrit tout avec la plus parfaite tranquillité. Dès le jour même, cette Religieuse fut attaquée de quelques douleurs si violentes, qu'elle fût obligée de se mettre au lit. Victoire y courut aussi-tôt pour la servir, comme elle faisoit à l'égard de toutes les malades. Elle se mit, & se tint long-temps à genoux auprès de son lit ; &, en faisant son possible pour guérir le mal du

* Factus sum sicut homo non audiens, & non habens in ore suo redargutiones. *Psalm.* 37, ℣. 15.

corps, elle guérit parfaitement le mal de l'esprit & du cœur. Cette fille confuse de la bonté d'une Mere qu'elle avoit outragée quelques heures auparavant, ne pouvoit se pardonner ses excès. C'étoit le moyen d'en obtenir le pardon du côté de Dieu. Il n'y avoit point de pardon à obtenir de la part de Victoire; de ce côté-là tout étoit toujours pardonné.

Elle ne pouvoit avoir tant de douceur & tant de patience, sans avoir une profonde humilité; puisque les vertus dans un degré héroïque sont liées les unes avec les autres. Le peu que je vais en dire pourra en donner quelqu'idée.

Une de ses Filles, qui, n'ayant pas encore bien pris l'esprit de son état, raisonnoit beaucoup, obéissoit très-peu, & censuroit, à tout propos, la maniere dont Victoire gouvernoit sa maison. Une autre se seroit bien-tôt lassée d'une critique aussi injuste qu'elle étoit continuelle. La sainte Mere ne se contentoit pas de dissimuler cet air de mépris, elle traitoit sans cesse la coupable avec toute la douceur & toute la soumission possible, dans la confiance qu'elle se rendroit enfin à la raison. Mais il est des caracteres que les bienfaits ne font

qu'aigrir : *Quibus cum benefeceris, pejores fiunt*;* &, parmi ceux-là celui de l'orgueil tient le premier rang. Cette Religieuse pleine d'elle-même alla un jour jusqu'à dire à Victoire qu'elle la croyoit obligée en conscience de renoncer à sa charge de Prieure. La Mere ne s'offensa point d'une parole aussi insultante ; elle n'y trouva qu'un avis salutaire, & très-conforme à celui que son humilité lui donnoit depuis long-temps. Sur le champ elle assemble les Discretes ; elle leur fait part du bon conseil qu'on lui avoit donné. Elle répete ce qu'elle avoit dit si souvent, que Dieu n'avoit souffert qu'elle fût mise en place, que pour la punir de ses péchés. Elle finit par les prier instamment de vouloir bien accepter sa démission. Elles étoient trop sages pour le faire. Elles admirerent son humilité ; mais elles lui protesterent toutes que s'il s'agissoit de recommencer l'élection, elles la confirmeroient dans un emploi dont elle s'acquittoit si bien.

A ne juger des choses que par un premier coup d'œil, on seroit porté à craindre qu'un gouvernement si doux

* S. Ignatius, Martyr, Epist. ad Romanos.

ne préjudiciât à l'obſervance de la régle, en affoibliſſant l'autorité de celle qui doit la faire garder. Mais la Communauté étoit ſi perſuadée que la bonté dont la ſainte Mere uſoit à l'égard de quelques eſprits bizarres, ne venoit que d'un grand fonds de vertu, & que ſon divin époux dirigeoit toutes ſes opérations; qu'à parler très-moralement, ſes filles redoubloient d'eſtime pour elle, & ſe faiſoient un plaiſir de lui obéir en tout. Et comme une eſtime ſi juſte amenoit bientôt la confiance, chacune dans ſes peines intérieures ou extérieures recourroit à elle comme à une Mere auſſi bonne qu'elle étoit expérimentée. Lorſque la choſe en valloit la peine, elle leur demandoit du temps pour conſulter Dieu, & elle leur fourniſſoit enſuite les remédes dont elles avoient beſoin. Que ſi ils n'avoient pas le ſuccès qu'elle en avoit attendu, elle redoubloit ſes prieres & y joignoit de rudes pénitences : puis s'offrant pour elles comme une eſpéce d'anathême, à l'exemple de S. Paul, * *Seigneur*, diſoit-elle, *enlevez-moi toutes les conſolations que j'ai reçues de votre bonté*, &

* Roman. 9, ℣. 3.

*donnez-les à ma Sœur : enlevez à ma Sœur toutes ſes amertumes, & donnez-les moi : je ſuis prête à les ſouffrir pour elle.* Si cette demande, qui ne peut être que l'effet d'une très-grande charité, & qui, graces à Dieu, n'eſt ni la premiere ni la derniere de ce genre, * ne fut pas toujours exaucée, il eſt ſûr au moins que Victoire eut toute ſa vie un talent particulier pour conſoler les affligés, & pour leur procurer tôt ou tard la paix des enfans de Dieu. Ici les exemples ſe préſentent en foule ; & ils ont tous quelque choſe de ſi inſtructif, que quelqu'envie qu'on ait d'abréger, on ne peut preſque s'y réſoudre.

Parmi les Novices qu'elle avoit reçues, il s'en trouva une, qui, lorſque ſon temps de faire profeſſion fut arrivé, doutoit beaucoup ſi elle devoit s'engager, parce qu'elle étoit d'un naturel vif & colere, qu'elle ne croyoit pas pouvoir jamais ſurmonter, & qu'elle ſentoit bien que cela va fort mal en

* S. Vincent de Paul ſe chargea de la violente & déſeſpérante tentation qu'un Aumônier de la Reine Marguerite avoit contre la foi. Voyez ce beau trait dans la vie de ce ſaint Prêtre, *livre* 1, *pag.* 31 *de l'Edition in*-8, & *pag.* 24 *de l'hiſtoire abrégée.*

Religion. Elle s'en ouvrit à la Mere avec une parfaite confiance : Victoire eut recours à Dieu, & le pria durant plusieurs jours de lui inspirer la réponse qu'elle devoit faire. Après quoi ayant appellé la Novice, elle lui dit de faire hardiment sa profession ; qu'à la vérité sa peine dureroit long-temps ; mais qu'elle devoit mettre sa confiance en Dieu, dont la grace ne lui manqueroit pas, & la garantiroit de ces chûtes qui perdent pour toujours. Ces paroles rassurerent la Novice ; & à la considération de Victoire, elle fut admise par les autres Religieuses, qui ne la goûtoient pas beaucoup à cause de son caractere impétueux ; c'est elle dont nous avons parlé plus haut, & qui donna tant d'exercice à la patience de sa digne Supérieure. Mais ce fut elle aussi, pour qui Victoire eut toujours tant d'égards, soit en santé, soit dans ses maladies. Ce fut elle pour qui elle pria avec tant d'efficacité après sa mort, que, pour me servir des termes d'un homme qui écrivoit, pendant que cette Religieuse, autrefois si altiere, vivoit encore. On voit en elle *un si notable amandement, qu'elle n'est plus elle-même, & semble avoir changé de naturel.* Enfin

Le Bret. p. 272.

ce fut elle, qui, comme elle le dépoſa dans les informations faites juridiquement ſur la vie de la ſainte Mere, voyoit depuis plus de trente ans s'accomplir en ſa perſonne tout ce que Victoire lui avoit prédit.

Une autre avoit des ſcrupules continuels au ſujet de ſon Office, qu'elle croyoit toujours n'avoir pas récité avec aſſez d'attention. Elle s'en ouvrit avec beaucoup de larmes à la bonne Mere, qui l'exhorta à le réciter en ſa préſence, en lui diſant de n'y apporter qu'une attention médiocre. Celle-ci ayant répondu, ſelon le ſtyle éternel des ſcrupuleux, que cela lui étoit impoſſible; Victoire ſe mit à genoux, pria quelque temps, & lui ordonna de commencer, en l'aſſurant qu'elle le feroit avec ſuccès. Elle obéit, & s'en trouva bien; puiſqu'au moment même elle fut guérie de ſon inquiétude pour tout le reſte de ſes jours.

Une troiſieme, qu'une ſuggeſtion importune de l'eſprit de ténèbres fatiguoit beaucoup, alla trouver ſa pieuſe Mere dans le deſſein de la lui déclarer. Mais auſſi-tôt qu'elle fut en ſa préſence, la honte lui ferma tellement la bouche qu'elle ne put proférer un ſeul mot,

quoique Victoire l'exhortât à lui dire ingénument ce qui lui faisoit de la peine. Mais ayant vu que la jeune personne ne pouvoit s'y résoudre : *He bien, ma fille*, lui dit-elle, *puisque vous ne pouvez pas me le dire, je vous le dirai moi.* Et alors elle lui développa si bien sa tentation avec toutes ses circonstances, qu'après lui avoir donné des avis salutaires, elle la renvoya aussi consolée, que bien instruite de tout ce qu'elle avoit à faire pour rendre inutiles les progrès de l'ennemi.

La Maîtresse des Novices ayant résolu, sans en rien dire à personne, de traiter une de ses Eleves avec plus de sévérité, qu'elle n'avoit fait auparavant ; Victoire l'alla trouver le jour même, & lui dit avec beaucoup de charité ; « Nous autres Supérieures, nous ne » devons pas nous conduire avec celles » qui sont sous notre direction de la » maniere dont vous avez résolu de le » faire ; & s'il est nécessaire de les corriger de leurs défauts, il est cependant à propos de les traiter après la » correction avec autant de douceur & » d'affabilité qu'on le faisoit auparavant ». Cette courte leçon vallut mieux à la Maîtresse qu'un livre en-

tier. Elle en conclut que ſon nouveau plan de conduite n'étoit pas bien entendu, & que Dieu découvroit à ſa bonne Mere les plus ſecrettes penſées des autres, quand il y alloit de l'intérêt de ſa gloire. C'eſt de quoi la ſuite ne nous permettra pas de douter.

V. Comme les nouvelles plantes demandent une culture particuliere, parce que n'ayant pas encore jetté de profondes racines, il ne faut qu'un ſouffle léger pour les abbatre; Victoire ne négligea rien pour mettre ſa Communauté naiſſante à l'abri de toute inſulte. Elle s'appliqua ſur-tout à y faire obſerver dans toute ſon étendue la pauvreté Religieuſe, dont tous les Fondateurs d'Ordre ont fait une loi indiſpenſable. Pour réuſſir dans ce point eſſentiel, elle crut d'abord devoir pouſſer les choſes juſqu'à la derniere rigueur, ſauf à les réduire après à une juſte médiocrité, ſi des gens ſages jugeoient qu'on les eut portées trop loin. Au fond, il étoit difficile qu'ayant mené dans le ſiécle une vie très-éloignée de l'ombre même de la ſuperfluité, elle n'excédât un peu de ce côté-là. Auſſi dans ces commencemens faiſoit-elle ſervir ſi peu de choſe au Réfectoire, qu'à peine

y avoit-il de quoi ſubſiſter. Ses Sœurs ne ſe plaignoient point, parce qu'on ne ſe plaint gueres, quand ceux qui ſont à la tête ne ſont pas mieux traités que les autres. Cependant, le Pere Bernardin ayant été informé de tout, y mit ordre avec beaucoup de prudence; & s'il ne donna pas le ſuperflu, il fit au moins donner le vrai néceſſaire.

Mais en ſe modérant un peu ſur cet article, elle ſe donna bien de garde d'adoucir ceux qui y ont du rapport. Elle n'auroit pas voulu qu'une de ſes Sœurs eut eu un fruit ou même une dragée dans ſa chambre; & ſi quelqu'un avoit beſoin, pour repoſer la nuit, de prendre quelque choſe, ne fût-ce que de la tiſane, il falloit qu'elle allât le prendre à l'Infirmerie.

Par une ſuite néceſſaire du même principe, il falloit que les habits & les meubles fuſſent très-pauvres, & qu'il n'y eût rien dans les chambres, que ce dont il étoit abſolument impoſſible de ſe paſſer. C'eſt pourquoi, lorſque ſelon l'ordre preſcrit par les Conſtitutions, elle faiſoit une fois par mois la viſite des cellules, elle examinoit avec le dernier ſoin s'il n'y avoit rien de ſuperflu; & ce qui eſt plus éton-

nant, c'eſt que ſi par haſard elle y découvroit, je ne dis pas un mouchoir, je dis une feuille de papier & même une plume de trop, elle l'emportoit à l'heure même; & ſans recevoir l'excuſe de celles qui ſe retranchoient ſur le défaut de mémoire ou d'attention, elle les mettoit en pénitence. Quoique dans ces commencemens ſa Maiſon fût fort mal à ſon aiſe, elle ne vouloit pas que ſes Filles s'adreſſaſſent à leurs parens pour ſe procurer les choſes dont elles avoient beſoin; tout préſent offert à une particuliere n'étoit accepté qu'à condition qu'il ſeroit mis en commun. Excellente méthode, au moyen de laquelle le donateur n'eſt jamais trompé.

Les habits n'étoient jamais plus de ſon goût, que lorſqu'ils étoient demiuſés & pleins piéces. Toute ombre de vanité en ce genre étoit à ſes yeux une faute impardonnable. Quoiqu'il fut d'uſage de donner aux Novices des robes neuves, elle en fit donner une vieille à une jeune perſonne qui ſembloit aimer un air de propreté & de bonne grace. Elle continua long-temps ſur ce même ton avec elle; & pour éteindre dans ſon cœur les ſentimens

qui tenoient de la mondanité, elle lui fit porter des habits quelquefois plus court, quelquefois d'une étoffe plus groſſiere que celle des autres.

On voit ici que, ſi Victoire avoit beaucoup de douceur, quand il ne s'agiſſoit que d'elle-même, comme nous l'avons dit plus haut; elle ne manquoit aſſurément pas de fermeté, quand il étoit queſtion du bon ordre. Elle en donna une bonne preuve par rapport à une Profeſſe qui entra au Chœur avec une honeſtine * plus pliſſée & plus compaſſée qu'à l'ordinaire. Dès que la bonne Mere s'en apperçut, elle l'appella devant toutes les autres, & ayant déchiré ce petit inſtrument d'orgueil: *Jettez, ma fille*, lui dit-elle, *jettez les yeux ſur cette image de Jéſus-Chriſt attaché à la Croix. Voyez en quel état votre époux ſe préſente à vous: & rougiſſez en vous comparant à lui.* Il y a toute apparence qu'elle ne fut de long-temps obligée à répéter de pareilles leçons, ou plutôt qu'elle n'eut jamais beſoin d'y revenir. Au reſte, & nous l'avons déja remarqué, elle entendit ſon amour

* C'eſt une piece de linge, qui tient lieu aux Religieuſes de mouchoir de cou.

pour la pauvreté jusqu'aux choses les plus saintes ; & elle ne voulut ni or ni soie dans les ornemens qui servent ou à l'Autel ou à parer les images de notre Seigneur & de la Vierge.

En inspirant à ses filles cet esprit de pauvreté, Victoire leur inspiroit à la fois l'esprit de détachement de leurs famille, ou plutôt du monde entier ; bien persuadée que c'est aux Religieuses plus qu'à personne que s'adresse cette leçon du Saint-Esprit * : *Ecoutez bien, ma fille, & pesez ce que je vais vous dire : oubliez votre Peuple, oubliez jusqu'à la Maison de votre pere, & votre beauté fixera le cœur du Roi : Il est votre Dieu*, & il le sera dans tous les temps. C'est pourquoi lorsque quelqu'une de ses sœurs lui demandoit permission de faire ce quatrieme vœu par lequel on s'engage à ne parler jamais à ses plus proches parens, que la grille fermée, elle l'accordoit avec tout le plaisir possible, parce qu'elle regardoit cette espéce de rupture avec le sang & la chair, comme le chemin qui mene à cette

* Audi, filia, & vide, & inclina aurem tuam ; & obliviscere populum tuum, & domum patris tui. Et concupiscet Rex decorem tuum : quoniam ipse est Dominus Deus tuus. *Psalm.* 44, ℣. 12 & 13.

douce ſolitude, où l'ame jouit à longs traits de la converſation de ſon divin époux. C'eſt pour cela encore qu'elle ne permettoit pas volontiers qu'on écrivit aux parens, & même aux Directeurs ſpirituels. Elle vouloit de plus que les entretiens qu'on a avec ces derniers ſur des affaires de conſcience, dans le Tribunal ou ailleurs, fuſſent bientôt expédiés. C'eſt que dans ce cas les long dialogues prennent beaucoup de temps, & aboutiſſent à peu de choſe. Une déciſion ſolide ſe donne en peu de mots; & quand elle eſt donnée, il ne s'agit que de demander à Dieu la grace d'y obéir. Si elle ne donna à ſes Sœurs que des avis généraux ſur ce dernier article, c'eſt que ce qui ſe paſſe au Confeſſionnal, eſt cenſé ſe paſſer entre Dieu & le pénitent. Son zele à modérer cette affection naturelle qu'on a pour ſa famille, éclata plus ſouvent.

On apporta une fois une lettre à la maiſon; la Religieuſe à qui elle étoit adreſſée, l'apprit, & ſçut en même temps qu'elle venoit de ſa Sœur. Elle témoigna à la Mere qu'elle avoit grande envie de la lire. Victoire la lui remit; mais afin de lui apprendre à ſe mortifier, elle lui enjoignit de la tenir ſix

mois entiers dans sa chambre, sans l'ouvrir. Elle obéit ; & cette victoire remportée sur son impatience, lui apprit à en rapporter de plus considérables.

Une autre, qui aimoit beaucoup ses parens, demanda un jour à la Tourriere, qui étoit au fait de cela, quand elle pourroit les voir. La Mere, qui entendit cette demande, ne dit rien pour lors ; mais quand la Communauté fut au Réfectoire, elle appella cette bonne Sœur, lui fit une forte réprimande devant toutes les autres ; &, pour lui apprendre que l'esprit d'abnégation étoit le propre esprit de l'Institut, elle lui ordonna de ne voir aucun de ses parens, qu'après un bon nombre de mois qu'elle lui détermina.

Elle n'étoit pas moins exacte à empêcher que celles qui, par office, répondoient au Tour, ne se servissent de l'occasion pour s'entretenir plus longtemps qu'il n'étoit nécessaire avec leurs parens & les séculiers qui s'y présentoient. Elle ne vouloit pas non plus qu'elles s'y trouvassent, quand quelqu'autre emploi les appelloit ailleurs. C'est pour cela, qu'elle renvoya le présent qu'un pere avoit envoyé à sa fille, avec ordre au porteur de le lui donner

en main propre ; car, quoique celle-ci fût Touriere, cependant, comme dans ce quart-d'heure, elle ne devoit pas être au Tour, la Mere ne crut pas devoir permettre qu'on l'y appellât. Sous une telle conduite, le relâchement ne s'introduit pas.

Quand le Médecin, ou des ouvriers étoient obligés d'entrer dans la maiſon, il étoit défendu à ſes Filles, non-ſeulement de ſe faire voir à eux, mais même de s'approcher des fenêtres pour les regarder, ſans en être apperçues. C'étoit une ſimple curioſité ; mais Victoire ne la ſouffroit pas plus qu'une parole oiſeuſe.

Comme elle ſçavoit que l'abnégation de ſoi-même & l'obéiſſance aveugle, ſont les fondemens néceſſaires de l'édifice ſpirituel, elle étoit très-attentive à les faire bien pratiquer à toutes ſes Sœurs. Elle n'avoit aucun égard à l'ancienneté, ni pour l'ordre des places au réfectoire, ni pour le choix des chambres, parce qu'elle vouloit que chacune de ſes Religieuſes n'eut d'autre ambition que celle d'être la derniere. Elle alla juſqu'à vouloir qu'une Novice qui avoit pris l'habit neuf mois après une autre, fût regardée comme plus an-

cienne qu'elle. Il eſt vrai que la Communauté fut ſurpriſe & même affligée de cette préférence qui ne paroiſſoit pas dans l'ordre. Une des Sœurs ayant demandé avec beaucoup de reſpect à Victoire, pourquoi elle en agiſſoit ainſi : *C'eſt, ma Fille*, lui répondit-elle, *parce que la Religion ſe ſervira de la derniere venue avant l'autre.* L'événement juſtifia cette prédiction ; la plus jeune ayant en effet été Supérieure avant celle à qui elle avoit été préférée. C'eſt une preuve qu'il ne faut pas aiſément juger les Saints, & que ce n'eſt que par reſpect pour une loi ſupérieure, qu'ils s'écartent quelquefois de la loi ordinaire.

Elle avoit, par rapport aux mortifications du corps, une maxime que j'aurois tort d'omettre. Elle croyoit que, ſur ce point, le chemin le plus court, le plus sûr, étoit de s'en rapporter au jugement des Supérieurs, avec une pleine & parfaite indifférence ; parce qu'il y a des pénitences, où une tacite comparaiſon de ſoi avec les autres, & par conſéquent l'amour-propre, entrent pour quelque choſe. Elle permit une fois à une Religieuſe de rendre ſon matelas auſſi dur qu'elle le jugeroit à propos. Celle-ci profita ſi bien de la

permiſſion, qu'il n'y avoit point de différence entre ce matelas & une pierre, & que d'ailleurs il étoit ſi étroit qu'elle avoit peine à s'y tenir. Mais Victoire ayant remarqué en elle un petit air de ſatisfaction, & craignant que dans cette pénitence elle ne cherchât plus le bien-aiſe de ſa propre volonté, que la mortification de ſon corps, lui ordonna de reprendre le train commun. C'eſt que l'amour de nous-même eſt le plus grand ennemi que nous ayons ſur la terre. Mais, Seigneur, ſi cet ennemi cruel ſe gliſſe juſques dans les auſtérités; eſt-il une ſeule action de notre vie qui ſoit à l'abri de ſes ſurpriſes ?

Le Bret. p. 283.

VI. Il y avoit quatre ans que la Mere & les Filles demeuroient dans la Maiſon dont nous avons parlé, lorſque le Couvent que le Seigneur Etienne leur faiſoit bâtir, fut enfin achevé. Elles s'y tranſporterent le 28 Juin 1608. Papilian Denalio, qui étoit pour lors Vicaire-Général du Diocèſe, ſe fit un vrai plaiſir d'aſſiſter à cette tranſmigration. Elles étoient au nombre de vingt-une; & comme les deux Maiſons étoient contigues, elles paſſerent de l'une à l'autre, ſans pouvoir être vues de perſonne. Pendant cette ſainte proceſſion, elles

elles chanterent le *Te Deum* en actions de graces. La Mere Marie-Magdeleine étoit la ſeule qui fut morte depuis leur retraite : elles n'oublierent pas de tranſporter la caiſſe où étoit ſon corps, & elles le firent avec tout le reſpect qui lui étoit dû.

Ce fut dans ce lieu, plus ſolitaire encore que celui dont elles ſortoient, qu'elles ſentirent plus que jamais le bonheur de leur vocation ; & qu'elles ſe rappellerent avec un nouveau ſuccès ce que Victoire leur avoit dit ſi ſouvent, qu'il faut aux Annonciades un Monaſtère, d'où elles ne puiſſent regarder que deux cieux, celui de leur cellule, & cet autre, qui doit être l'objet & le terme de tous leurs deſirs.

La joie de ces ſaintes filles fut un peu troublée quelque temps après. Il y avoit près de quatre ans que Victoire étoit Prieure ; & cette charge qui en la dévouant à tout le monde, paroiſſoit l'enlever à elle-même, ne laiſſoit pas de l'affliger beaucoup. Elle pria donc très-inſtamment ſes ſœurs de procéder à une nouvelle élection. Mais tous ſes efforts furent inutiles, & le 25 Octobre de la même année, elle fut conti-

nuée dans la ſupériorité. Pour s'en venger, & toujours à la maniere des plus grands Saints, elle ſe chargea de tout ce qu'il y avoit de plus pénible dans la maiſon, afin de ſoulager les autres. Comme il n'y avoit point encore d'horloge dans le Monaſtere, elle coupoit ſon ſommeil pour ſonner les offices des Converſes mêmes, afin qu'elles puſſent dormir ſans inquiétude, juſqu'aux termes de la Régle; &, pour n'éveiller pas, avant le temps, celles qui devoient repoſer, elle marchoit nuds pieds le long des corridors, & cela, malgré la rigueur de l'hyver & le dépériſſement de ſa ſanté.

Elle avoit encore plus de charité pour les infirmes. Il n'y en avoit point à qui elle ne rendit le jour & la nuit les ſervices les plus bas. La perte du ſommeil & l'interruption de ſes plus doux exercices, ne lui coûtoient rien, quand il falloit voler à leur ſecours; en ſorte qu'on diſoit que la Mere Victoire faiſoit en même temps les offices de Médecin, de ſervante & de cuiſiniere des malades. Que ces offices que l'orgueil regardera peut-être comme mal aſſortis à la place d'une Supérieure, étoient grands, qu'ils étoient nobles aux yeux

de quiconque ſçait apprécier la charité, & plus encore aux yeux de celui qui doit en être la récompenſe. Un ſi bel exemple produiſit deux très-bons effets ; il anima celles des Sœurs qui ſe portoient bien à l'imiter ; & celles qui étoient infirmes, à ſupporter leurs maux plutôt avec joie qu'avec patience.

Mais, il faut l'avouer, l'attention qu'avoit la pieuſe Mere à ſoulager ſes cheres Filles dans les beſoins du corps, n'étoit rien, en comparaiſon de celle qu'elle avoit pour le bien de leurs ames. Nous avons déja dit qu'elle n'épargnoit ni vigilance, ni avis, pour conſerver, dans ſa vigueur, le premier eſprit de l'Inſtitut. Il n'y avoit point de reſpect humain, point d'affection naturelle, qui puſſent lui faire diſſimuler la tranſgreſſion d'une Régle, quelque petite qu'elle parût. Elle n'accordoit qu'avec peine des diſpenſes, & d'ordinaire qu'après avoir mûrement examiné le beſoin pour lequel on les demandoit. Que ſi la choſe étoit aſſez grave pour tirer à conſéquence, elle conſultoit le Directeur, ou même le Supérieur de la maiſon.

Il y a plus ; c'eſt que bien-loin d'adoucir les obſervances légitimement établies, elle y ajoûta quelques nou-

velles coutumes, pour leur ſervir de rempart. C'eſt ainſi qu'elle voulut que tous les Vendredis, après avoir dit ſa coulpe au Chapitre, on lût quelques points des Conſtitutions ; après quoi, elle détailloit, & les fautes qu'on peut commettre contre chaque article en particulier, & les raiſons eſſentielles qu'on a de les éviter. Mais quoique, dans ces petits entretiens, elle parlât toujours avec une grande ſimplicité; elle parloit avec tant d'amour pour Dieu, tant de zele pour la perfection de ſes Filles, qu'il n'y en avoit pas une, qui, au ſortir de l'aſſemblée, ne fût prête à ſacrifier tout, & à ſe ſacrifier elle-même à la plus inviolable régularité.

En ſecond lieu, comme elle ſçavoit que chacun s'attache, preſque ſans y penſer, aux bagatelles même qui ſont à ſon uſage, elle introduiſit la coutume de mettre une fois par an en commun tout ce que chaque Religieuſe avoit dans ſa chambre, afin qu'aucune ne pût le regarder comme une eſpece de bien propre. Ainſi tous les ans on apportoit dans un lieu marqué, les images, les mignatures (qui ſous Victoire ne devoient pas être bien magnifiques) les chapelets, les breviaires même ; on en

faisoit comme autant de lots différens, & le sort en décidoit. Cette coutume s'observe encore aujourd'hui chez les Annonciades; & elles ne sont pas les seules qui la suivent*.

Comme la Régle, pour empêcher l'ennui qu'une solitude presque continuelle pourroit causer à des filles, ordonne qu'elles se trouvent ensemble à des heures marquées, dans la chambre du travail; Victoire, qui craignit que cette communication n'altérât peu-à-peu le recueillement intérieur, qu'elle regardoit comme le principe & l'appui des vertus de sa Communauté, mit tout en œuvre pour l'entretenir. La scéance commençoit à l'ordinaire par une lecture spirituelle qui duroit assez longtemps, & qui fournissoit le sujet de la conversation, dont elle étoit suivie. Mais, parce qu'une conversation froide aboutit à bien peu de chose, & que celle qui est toujours montée sur un ton trop sérieux, ne délasse pas, la sainte Mere s'ajusta si bien, qu'elle mêla tou-

* Comme l'Indulgence attachée au chapelet de Marthe ne passe pas à Cécile avec ce même chapelet, ainsi que la sacrée Congrégation le décida le 10 Mars 1710, par rapport aux Religieuses de la Conception; c'est à celles qui sont dans l'usage de ces changemens, de prendre leurs mesures là-dessus.

jours l'agréable à l'utile. Si quelquefois une digreſſion l'écartoit de ſa matiere, elle y rentroit peu-à-peu, faiſoit elle-même remarquer qu'elle avoit quitté ſa route, s'en humilioit, & reprenoit ſon ſujet avec tant de graces, que ſes Sœurs en étoient enchantées. De ce ſaint artifice il réſultoit en toutes ces dignes Religieuſes une joie innocente, & une intime union avec Dieu. C'eſt tout ce que leur ſainte Mere avoit prétendu. On voit tout d'abord qu'elle avoit bien raiſon. Il faut que le cœur humain ait de l'aliment. Une Annonciade renonce par état à celui que le commerce du monde pourroit lui fournir; aliment bien dangereux, & preſque toujours funeſte. Il faut donc qu'elle en cherche dans ſon Dieu, & que ſans ceſſe elle ſe ſouvienne de ce mot de S. Jérôme à l'illuſtre Vierge Euſtoquie *: *Soyez* toujours *au dedans de vous-même avec votre* céleſte *Epoux* : Tu intrinſecùs eſto cum Sponſo.

* Euſtoquie, ou Euſtochium, étoit une des quatre filles de l'illuſtre ſainte Paule. Elle la ſuivit en Orient, & s'enferma avec elle dans le Monaſtere de Bethléem. Elle ſçavoit le grec & l'Hébreu, que les perſonnes de ſon ſexe ne ſont pas obligées de ſçavoir; mais elle ſçavoit l'humilité, que bien des Dames d'une naiſſance très-inférieure à la ſienne, ne ſçavent pas beaucoup. Elle mourut en 419.

Rien n'étant plus propre à entretenir une grande & intime union avec Dieu, que la fréquente Communion, quand elle eſt bien faite, Victoire en parloit à ſes Sœurs d'une maniere ſi enflammée, ſi pénétrante, qu'elle les rempliſſoit du feu dont elle étoit elle-même dévorée. Afin qu'elles puſſent y participer plus ſouvent, & ſur-tout dans ces jours heureux dont la ſolemnité inſpire un renouvellement de ferveur; outre les jours fixés par la Régle, elle étendit la permiſſion de communier ſur la ſemaine, aux Octaves des Fêtes de notre Seigneur & de la ſainte Vierge, & de plus à tout l'Avent, pour honorer le Myſtere de l'Incarnation, qui fut toujours le grand objet de ſon culte, & duquel ſon Ordre tire ſon nom. Le Bret. p. 210.

Mais, quelque deſir qu'eût cette ſainte Mere de voir ſes Filles s'unir ſouvent à leur divin Epoux, dans le Sacrement de ſon amour. Elle avoit bien ſoin de leur rappeller que le même banquet qui donne la vie aux uns, eſt, à ceux qui ne s'y diſpoſent pas comme il faut, un germe de mort. Quoique dans une maiſon auſſi fervente qu'étoit la ſienne, il n'y eût, ce ſemble, rien de pareil à craindre, elle s'informoit, de temps en temps,

de chacune en particulier, du fruit qu'elle retiroit de la ſainte Table ; & elle en privoit quelquefois pour des fautes aſſez légeres, les jours même où la Régle vouloit qu'on s'en approchât. Elle traitoit, en ce point, ſes trois premieres Compagnes, tout comme les autres ; & elle refuſa la Communion à deux d'entr'elles, parce que le matin du jour où elles devoient la faire, elles s'étoient prêtées à je ne ſçais quel mouvement de curioſité. Elle menaça une autre de la même privation, parce qu'après avoir reçu notre Seigneur, elle s'étoit aſſiſe un peu de temps. Mais elle s'anima bien davantage à l'égard d'une troiſieme, qui lui dit qu'elle avoit quelquefois peine alors à combattre le ſommeil. La Mere, après avoir jetté ſur elle un de ces regards fixes qui déconcertent plus qu'un long diſcours, ne laiſſa pas de lui dire, avec un ſentiment de douleur que le ſon de ſa voix n'exprimoit pas moins que ſes paroles : *Ma fille, je vous porte une grande compaſſion, & je ne ſçais preſque ſi je dois croire ce que vous me dites.* Comment peut-on s'aſſoupir, quand on a dans ſa poitrine celui qui réveille les morts ?

VII. Tant de vertus, & de vertus

ſi ſublimes, trouverent grace devant Dieu, & il les honora par des miracles, dont il ne favoriſe pas toujours ſes Elus, puiſque Jean-Baptiſte ſon précurſeur n'en a jamais fait. Nous en avons déja rapporté pluſieurs dans le cours de cette Hiſtoire; nous en rapporterons encore davantage à la fin. Ici nous ne parlerons que d'un petit nombre, dont elle fut, par ſes prieres, l'inſtrument pendant ſa ſupériorité.

Cette charge, qui, comme nous l'avons ſouvent répété, la rendoit attentive à tout, l'ayant engagée en 1608 à faire, avec une Sœur Converſe, la viſite de la proviſion du vin, elle en trouva quelques pieces fort diminuées. Dans la crainte que le reſte ne périt, ſi on laiſſoit les muids dans cet état, elles crurent toutes deux qu'il falloit les remplir. Par un heureux malheur, quelqu'autre affaire appella la Converſe ailleurs. Victoire ſe trouva donc ſeule chargée de cette transfuſion. Mais, au lieu de tirer du vin de l'un des muids, pour le verſer dans un autre, elle tira du vinaigre d'un tonneau voiſin, & en mit dix ou douze pintes; c'eſt-à-dire, autant qu'il en falloit en chaque piece de vin, pour la remplir. Ce qui eſt aſſez ſurprenant,

quoiqu'il ne ſoit pas ſans exemple, c'eſt qu'elle ne s'apperçut de ſa mépriſe, que quand elle fut bien complette. Touchée de la perte qu'alloit faire ſa maiſon, qui n'étoit pas riche, d'une ſi grande quantité de vin, elle ſe jetta à genoux ſur le champ, & pria Dieu d'arrêter les ſuites de ſa faute, en faveur de ſes fideles Servantes. La Converſe étant arrivée dans ce moment, elle lui dit de ſe joindre à elle, & de demander la même grace. Elle leur fut bientôt accordée, mais avec uſure, puiſque, quoiqu'il s'aigrît tous les ans beaucoup de vin dans cette cave, qui étoit fort mauvaiſe, celui-là ſe ſoutint parfaitement juſqu'à la fin, & ſe trouva le meilleur qu'on eût ſervi à la Communauté. L'affaire fut ſecrette pendant quelque temps, mais enfin elle tranſpira. Toutes les fois qu'on en parla à la Mere, elle eut grand ſoin de l'attribuer à la foi & aux prieres de la Converſe. Il fallut l'en croire, ou du moins en faire le ſemblant. Sans cela, que n'auroit pas dit ſon humilité.

L'année ſuivante 1609, fut ſignalée par un prodige plus intéreſſant, & en lui-même, & à raiſon de toutes ſes circonſtances. Nous avons dit ailleurs que Victoire avoit donné l'habit de Con-

verſe à une jeune perſonne qui étoit juive de naiſſance. Cette fille tomba malade peu de temps après, douleurs de la pierre, vomiſſemens continuels, convulſions épileptiques, rien ne lui manqua de tout ce qui peut affliger le corps humain. Pendant deux années entieres ſon mal ne fit qu'empirer; & il s'y joignit enfin de ſi furieuſes extravagances, qu'on y ſoupçonna de la poſſeſſion, & qu'on parloit déja de recourir aux exorciſmes, & de faire entrer dans la Maiſon quelques bons Prêtres pour les faire. Victoire qui ſentit les conſéquences de cette démarche, le bruit qu'elle alloit faire au-dehors, le trouble qu'elle cauſeroit au-dedans de ſon Monaſtere, ne fut point de cet avis : elle ne voulut recourir qu'à Dieu; dans la confiance qu'en redoublant ſes prieres & ſes mortifications, elle pourroit fléchir la miſéricorde. Il paroît qu'elle fut du temps ſans être exaucée. Enfin deux ou trois jours avant la Fête de la Nativité de la Vierge, comme elle prioit avec beaucoup de ferveur devant ce Tableau dont j'ai parlé dans nne autre occaſion, elle s'écria dans un de ces mouvemens que l'amour autoriſe : *O Vierge ſainte, hé!*

*combien de temps voulez-vous encore différer à m'exaucer.* A peine avoit-elle fini cette tendre plainte, qu'elle entendit une voix claire & distincte qui lui annonça que la grace, après laquelle elle soupiroit, lui étoit accordée; une lumiere surnaturelle lui apprit en même-temps, qu'à la vérité la malade étoit comme obsédée du démon, qui pour mettre le trouble & l'inobservance dans le Monastere, la portoit aux excès dont on a parlé; mais qu'elle n'en étoit point possédée intérieurement. Victoire ne douta plus alors de la guérison de cette pauvre fille. Dès ce moment elle défendit qu'on lui fit aucun reméde; mais, ce qui surprit beaucoup, elle voulut qu'elle allât passer avec elle seule la nuit dans sa chambre. Les Religieuses, qui avoient souvent éprouvé que cinq ou six d'entrelles ne suffisoient pas pour tenir la Converse, lorsqu'elle étoit dans ses accès de fureur, s'opposerent, tant qu'elles purent, à cette résolution de leur Mere; & en vinrent jusqu'à lui dire, que c'étoit visiblement tenter Dieu, que de s'enfermer seule avec une Energumene. Victoire, sans leur rien dire de ce qui s'étoit passé entr'elle & la sainte Vierge, se contenta

de répondre qu'elle mettoit sa confiance en Dieu, & que la malade reposeroit toute la nuit fort tranquillement, & sans aucune convulsion. Cette prédiction se trouva vraie au de-là des termes. La malade après avoir dormi d'un profond sommeil, se réveilla si libre, si bien rétablie, qu'elle n'eut plus aucune atteinte de ces cruelles douleurs, qui l'avoient si long-temps & si violemment exercée. Les Religieuses frappées d'une guérison si parfaite & si subite, la regarderent comme miraculeuse. Il seroit difficile d'y méconnoître le bras du Tout-puissant.

Je ne dirai qu'un mot d'un troisieme prodige, qui n'est pas moins constant. Une des premieres Compagnes de Marie-Victoire avoit au sein un mal, qui auroit bientôt demandé le secours du Chirurgien. Dans cette idée si dure pour une Vierge consacrée à Dieu, elle s'adressa à sa bonne Supérieure, & lui exposa sa peine. La Mere, après l'avoir exhortée à recourir avec confiance à la sainte Vierge, fit le signe de la croix sur la partie affligée. Les douleurs diminuerent au moment même; & le lendemain le mal cessa si parfaitement, que cette fille n'en sentit

jamais la moindre atteinte tout le reſte de ſes jours.

Une femme de qualité ſe trouva dans des peines ſi violentes, qu'elle crut ne pouvoir les finir qu'en ſe donnant la mort ; heureuſement elle ſe ſouvint de Victoire, courut à ſon Monaſtere, lui découvrit ſon déſeſpoir, & l'affreuſe tentation qui en étoit la ſuite, & la pria de ſe ſouvenir d'elle devant Dieu. La pieuſe Mere tâcha de lui inſpirer de meilleurs ſentimens, & l'aſſura qu'elle n'exécuteroit pas le mauvais deſſein qu'elle avoit conçu. Ces paroles la tranquilliſerent un peu ; mais quelques jours après, le déſeſpoir & la tentation ſe réveillerent ſi fort dans ſon eſprit, qu'elle s'avança vers la fenêtre de ſon appartement pour ſe précipiter du haut en bas. Mais dans ce moment, elle ſe trouva arrêtée par une main inviſible ; & étant revenue à elle-même, elle reconnut à la fois, & ſon péché, & la grace que Dieu venoit de lui faire. Elle alla auſſi-tôt à l'Annonciade, & fit part à la Mere de tout ce qui lui étoit arrivé. Victoire, après de nouvelles leçons, l'aſſura qu'elle ne ſeroit jamais plus en butte à de pareilles ſuggeſtions. Ce fut une nouvelle

prophétie de la Sainte. Elle eut le sort de toutes celles qu'elle avoit faites ; c'est-à-dire, qu'elle s'accomplit très-exactement.

Ce que Dieu accordoit aux autres par les prieres de son humble Servante, il le lui accordoit à elle-même, sans qu'elle l'en priât, & souvent même, quoiqu'elle lui demandât le contraire. Dès le temps, où étant encore séculiere, elle commença à se donner plus particuliérement au Seigneur, elle avoit eu des mouvemens si vifs d'amour pour lui dans l'Oraison, que, comme l'épouse des Cantiques, elle en tomboit en défaillance. * Mais parce que ces graces extérieures l'exposoient au danger de l'estime de ceux qui en étoient témoins, estime qui étoit un supplice pour son humilité ; elle pria Dieu de les lui retrancher, elle fut exaucée jusqu'à un certain point, de sorte que la grace réduisoit en elle toute son opération à la rendre immobile, privé de l'usage des sens, & ravie intérieurement en Dieu pendant son Oraison, sans que cela fit au dehors une sensation bien marquée. Mais à mesure qu'elle augmenta son amour pour Dieu, Dieu fit éclatter son amour pour elle ; & il

* Anima mea liquefacta est, &c. *Cantic.* 5, ℣. 6.

transpira au dehors, malgré tout ce qu'elle put faire pour l'en empêcher. Le 3 Mars 1609, jour du Carnaval, où pour pleurer les désordres du monde, le Saint-Sacrement étoit exposé dans son Eglise, elle assista au Sermon, & fut si enlevée & de ce que le Prédicateur dit des grandeurs de Dieu & de la maniere dont il fit voir qu'il est seul tout le bien de la créature, qu'elle resta immobile dans sa place, & comme une personne absolument privée de l'usage des sens. Les Religieuses qui craignirent qu'elle ne fût tombée en syncope, commencerent à l'appeller à haute voix; & après l'avoir agitée aussi fortement qu'il leur fut possible, elles lui jetterent de l'eau au visage, & lui frapperent les joues avec des mouchoirs trempés. Tout cela fut inutile: Victoire étoit dans une region, où le corps ne sent rien de ce qui se passe sur la terre. Elle y revint enfin peu à peu, après beaucoup de temps, elle jetta de profonds soupirs, & exhala par de saintes affections les tendres sentimens, dont son ame étoit pénétrée. Ce ne fut qu'alors qu'elle s'apperçut que ses filles étoient autour d'elle. Elle tâcha de leur donner le change, & de leur fai-

re regarder cette faveur du Ciel comme un pur & ſimple évanouiſſement. Après avoir un peu reſpiré, elle ſortit promptement de ſa place, ſe mit à genoux au milieu du Chœur, & y paſſa un temps conſidérable à s'entretenir avec celui qu'elle regardoit ſi juſtement comme ſon ſouverain bien.

Ces extaſes lui arriverent dans la ſuite ſi fréquemment, que ſes filles s'y accoutumerent, & n'en furent plus ni ſurpriſes, ni inquiétes. Le fait eſt que lorſqu'on parloit en ſa préſence, des perfections de Dieu, de la gloire des habitans de la céleſte Jéruſalem, du bonheur d'une ame à qui le Seigneur ſe communique, de la beauté & des graces de Jeſus-Chriſt, de ſon amour infini pour les hommes, & d'autres matieres également affectueuſes, la ſimple vue de ces grands objets l'enchantoit ſi fort, qu'elle en perdoit l'uſage des ſens.

Il eſt vrai qu'elle ſe faiſoit toute la violence poſſible pour empêcher ces effets extérieurs, plus encore par humilité, que pour obéir à ſes Confeſſeurs, qui pour connoître ſi c'étoient de véritables extaſes, le lui avoient ordonné. Il eſt vrai encore, que quand

elle ſentoit les premiers accès de cet heureux déſordre, elle alloit vîte dans quelque lieu écarté pour éviter qu'on ne s'en apperçût; & qu'elle ſe plaignoit tendrement au Sauveur de ce qu'en trahiſſant ſon ſecret, il l'empêchoit d'obéir à ſes Directeurs. Mais malgré tous ſes efforts, l'eſprit de Dieu s'élançoit ſouvent ſur elle avec tant d'impétuoſité, * ſoit dans la chambre commune du travail, ſoit pendant la lecture du Réfectoire, qu'on l'a vue plus d'une fois reſter immobile pendant une bonne heure, la main en l'air avec ſon fuſeau ou avec le morceau qu'elle avoit voulu porter à ſa bouche. Cet état qui dans les commencemens avoit allarmé ſes Sœurs, les rempliſſoit alors d'admiration, d'amour & d'un vrai deſir d'imiter les vertus de leur ſainte & reſpectable Mere. Ces raviſſemens s'annonçoient au dehors par des traits différens; quelquefois ſon viſage étoit embraſé d'un feu ſéraphique, qui ne pouvoit venir que d'une joie puiſée dans le ſein de la Divinité. D'autrefois il offroit à l'œil ſurpris la pâleur de la mort, & faiſoit connoître que Victoire ſouffroit

Le Bret. p. 299.

* Irruit, inſilivit in eum Spiritus Domini.

beaucoup. Mais dans ce temps-là même il avoit quelque chose de si majestueux, qu'on ne se rassasioit point de le contempler. Dans ces extases, qui duroient quelquefois pendant plusieurs heures de suite, on appercevoit, & des yeux & de la main, les palpitations de son cœur, qui, tout vaste qu'il étoit, ne l'étoit point encore assez pour les merveilles que la grace y opéroit.

Un des Historiens de la sainte Mere est très-affligé de ce que ceux qui la conduisoient, ne l'ont point obligée à découvrir les graces & les lumieres qu'elle recevoit du Ciel, dans ces précieux momens. Elle l'auroit pu faire sans doute, comme l'ont fait les Brigitte, les Thérese, & beaucoup d'autres. Mais Dieu ne conduit pas tous les Elus par la même voie; & ce qu'il inspire à quelques-uns, il peut le défendre à d'autres. Dom Thomas Formaléon, Clerc Régulier, qui dirigeoit les Annonciades, ayant sçu que Victoire, pendant le sermon du jour précédent, avoit eu une très-longue extase, voulut le lendemain, jour des Innocens, être instruit de ce qui s'y étoit passé. *Mon Pere*, lui répondit-elle avec beaucoup d'humilité, *j'ai vu de si grandes choses de la gloire,* Le Bret, p. 301.

*& j'ai eu de ſi doux ſentimens des biens que l'on y poſſede, qu'il m'eſt abſolument impoſſible d'en rien dire qui en approche tant ſoit peu. Mon Seigneur eſt le ſeul qui les ſçache bien; lui qui me les a fait voir & goûter pendant quelques heures qui ne m'ont paru qu'un moment. Mais faites-moi la grace de ne m'obliger point à en parler davantage.* Le Confeſſeur s'en tint là, & je doute qu'il ait mal fait. L'Apôtre bien-aimé auroit pu ajoûter à ce qu'il a écrit de Jeſus-Chriſt, beaucoup de choſes que ce divin Sauveur a faites & enſeignées *. Il ne l'a pas fait; un plus grand nombre de vérités ne ſerviroit qu'à nous rendre plus coupables, ſi nous n'en profitions pas. Après tout, on peut croire qu'une femme auſſi éclairée que l'étoit la ſainte Mere, ne refuſoit de découvrir ce qui ſe paſſoit dans ſes raviſſemens, que par l'impreſſion de celui qui les lui procuroit.

VIII. Marie-Victoire nous a juſqu'ici beaucoup édifiés en qualité de Supérieure; j'oſe aſſurer qu'elle va nous édifier encore davantage, en qualité de ſimple Religieuſe. Il y avoit ſept ans qu'elle gouvernoit ſon Monaſtere, lorſ-

* Joan. 20, ℣. 30 & 21, ℣. 31.

qu'on lui en substitua une autre ; & depuis ce temps jusqu'à sa mort, qui arriva cinq ans après, elle vécut sous les loix de l'obéissance. Le nom de cette vertu est beau ; mais sa pratique coûte souvent beaucoup, & plus encore, ce semble, à une personne, qui joint à la qualité de premiere Supérieure celle de fondatrice. Rien de plus juste, de plus conforme à l'expérience, que ce mot de S. Jérôme : *Il est moins difficile de renoncer à ses plus beaux habits, qu'il ne l'est de renoncer à son ambition ; & on se défait plus aisément de ses richesses, que l'on ne se défait de son orgueil* *.

De ces six années où Victoire fut toujours la premiere des Discrettes, il y en eut quatre où elle fut chargée du Tour, & deux où elle fut Portiere & Auscultatrice **. Dans ces différens emplois, elle se conduisit avec le plus profond respect, à l'égard de ses Supérieures, & la plus parfaite humilité, à l'égard de toutes ses Compagnes. Charmée de se voir libre, & en état de ne penser qu'à elle-même, elle se com-

* Plus est animum deposuisse, quàm cultum ; & faciliùs auro caremus, quàm arrogantiâ. *Hyeronym. epist.* 30.

** On donne ce nom à une Religieuse chargée d'accompagner les autres au parloir.

porta comme une jeune perſonne qui ne fait qu'entrer en Religion, & qui n'en connoît encore ni l'eſprit, ni les obſervances. Il ſemble, & l'on ne peut trop s'en étonner, que ſes Sœurs la regarderent comme telle, & qu'eu égard à la maniere dont elle fut éprouvée, ce ne fut pas ſans raiſon, qu'on donna le nom de Noviciat à la premiere année de ſon infériorité. J'entre dans ce détail, auquel je ne m'étois point attendu. On y verra ce qu'on a ſi ſouvent répété, que la vertu donne ſouvent beaucoup d'exercice à la vertu.

On commença d'abord par ſe faire une eſpèce de loi d'appuyer toujours, & ſur les choſes les plus arbitraires, l'avis de la nouvelle Supérieure, ſans aucun égard à ceux que Victoire pouvoit ouvrir. La Prieure donna dans cette idée. Elle ſe le reprochoit quelquefois, parce qu'elle y voyoit de l'excès : elle ſe propoſoit même de changer dans l'occaſion. Mais oubliant bientôt après ſes réſolutions, elle revenoit à ſon premier plan. *C'eſt*, diſoit-elle, dans la dépoſition au ſujet des vertus de la ſervante de Dieu, *c'eſt que le Seigneur vouloit m'humilier & augmenter les mérites de la bienheureuſe Mere.* Il les augmenta en effet par cette voie. Dans

cette longue suite de contradictions, Victoire fut toujours d'une paix, d'une tranquillité, que rien ne put altérer, pleine de respect pour toutes ses Sœurs, docile & souple comme une Novice qu'on auroit reçue par grace, on ne vit jamais en elle la plus légere apparence de trouble, ni de ressentiment. On la traitoit, non comme une Institutrice à qui l'Ordre devoit son existence ; mais comme la derniere de la Maison. On alla jusqu'à lui défendre tout commerce avec les autres ; & afin qu'il ne manquât rien à son humiliation, on l'obligea d'agir d'une maniere directement opposée à celle qu'elle avoit jusques-là suivie. On avoit dessein de la mortifier jusqu'au dernier point ; on ne réussit qu'à la sanctifier de plus en plus. Jamais elle ne parloit à la Supérieure qu'à genoux. Dès que celle-ci lui donnoit quelque avis, ou lui faisoit quelque reprimande, Victoire s'inclinoit jusqu'en terre, & recevoit tout avec la plus humble soumission. En un mot, il n'y avoit point d'occasion où elle ne témoignât que sa Supérieure lui tenoit la place de Dieu, & qu'elle faisoit son capital de lui obéir avec la plus inviolable exactitude.

Cette Supérieure, si peu digne de Le Brez. p. 306.

l'être, s'aviſa une fois de lui parler de ce ton impérieux, qui bien loin de convenir à une Mere, ne convient pas même à l'humanité. Victoire, plus digne de ſon nom que jamais, proſternée humblement devant elle, l'écouta avec autant de paix & de reſpect, qu'elle auroit pu en témoigner, ſi Jeſus-Chriſt même lui eût parlé; elle ne dit pas un ſeul mot pour ſe juſtifier. Comme elle crut que la Prieure avoit fini, elle lui demanda ſa bénédiction en ſe relevant pour ſe retirer. Cette mépriſe très-innocente lui valut un nouvel orage. *Quoi, ma Mere*, lui dit avec emportement la Supérieure, qui s'imagina que c'étoit de dépit qu'elle ſe retiroit, *quoi: vous voulez vous en aller ſans entendre ce qu'on vous dit! Non, ma Mere*, répondit Victoire avec une douceur, qui fut pour les Anges un ſpectacle d'admiration, *non, je ne m'en vais pas; & ſi votre Révérence a encore quelqu'autre choſe à me dire, je ſuis toute prête à l'écouter.* La Prieure continua donc, & continua ſur le même ton. Victoire dans la même poſture l'entendit juſqu'au bout « avec un reſpect & une » patience qu'il eſt plus aiſé d'admi-
Id.p.307 » rer, que d'imiter ».

La

La providence, qui vouloit en faire un modéle accompli, lui ménageoit ſouvent de nouvelles ſcènes du même genre. Un jour qu'elle étoit auprès d'une Religieuſe fort malade, celle-ci lui dit crûment, que ſi elle étoit à l'extrêmité & ſur le point de mourir, c'étoit elle ſeule, Madame Victoire, qui en étoit la cauſe: & elle en demeura là ſans s'expliquer davantage. A une ſi étrange accuſation, Victoire ne répondit rien, ni pour ſe juſtifier, ni pour demander un éclairciſſement qui auroit été bien à ſa place. A ſon ordinaire elle prit parti contre elle-même; & quoiqu'on pût juger que les plaintes de la malade étoient l'effet du délire, elle ſe jetta à ſes genoux, & lui demanda humblement pardon de la peine qu'elle avoit pu lui cauſer. Après cette action, qui ſe fit avec une douceur & une ſérénité, dont toutes celles qui étoient préſentes furent édifiées, Victoire s'en alla au Chœur, y paſſa beaucoup de temps à s'entretenir avec Dieu, & s'en retourna à ſa cellule avec autant de modeſtie que de recueillement. L'Infirmiere l'ayant priée de lui dire de bonne foi ce qui s'étoit paſſé en elle; la ſainte Mere lui répondit ingénument, qu'elle

n'avoit pu, ſans une vive douleur, ſe voir accuſée d'être la cauſe de la mort d'une de ſes Sœurs ; que pour s'en éclaircir, elle avoit eu recours à notre Seigneur, bien déterminée à ne point ſortir de l'Egliſe qu'il ne lui eût fait connoître ce qui en étoit ; que ce divin Sauveur l'avoit fort conſolée en l'aſſurant qu'elle n'avoit aucune part à la maladie dont on l'avoit chargée ; & que c'étoit pour ſon plus grand bien qu'il avoit permis que cette mortification lui arrivât. Pour en eſſuyer de nouvelles, elle retourna bientôt auprès de la malade & la ſervit à l'ordinaire. Son zele ne fut payé que par de nouvelles duretés : c'étoit de tous les ſalaires celui que Victoire ambitionnoit davantage.

Tandis qu'elle étoit portiere, elle dit au Jardinier de planter je ne ſais quoi dans le potager. La nouvelle Supérieure ne manqua pas de ſe croire obligée de la reprendre, ni moins encore à choiſir ſon temps pour le faire devant toutes ſes Sœurs pendant la récréation. Il paroît qu'elle parla d'abord d'une maniere générale contre la liberté que quelques-unes prenoient de donner des ordres à ſon inſçu. Victoire ne s'ap-

perçut pas plutôt que c'étoit à elle qu'on en vouloit, que se jettant à terre, & y colant sa bouche, elle entendit dans cet état la leçon toute entiere & ne dit pas un seul mot pour s'excuser.

Une Religieuse, dont la conscience étoit agitée de quelque scrupule, la pria de demander pour elle au grand Vicaire, un Confesseur à qui elle pût découvrir sa peine, Victoire s'en chargea bonnement ; mais *elle ne le porta pas en terre.* La Prieure qui le sçut lui en fit à son ordinaire, c'est-à-dire en public, une réprimande des plus séches, en lui disant *qu'elle s'ingeroit en des affaires où elle n'avoit rien à voir, elle qui devoit se reconnoître pour la derniere de toutes, & n'avoir pas attendu jusqu'à ce jour à apprendre que c'étoit à la Supérieure seule qu'il appartenoit de pourvoir les Religieuses de Confesseurs.* Le Bret, p. 309.

Quoique Victoire n'eût péché que par bonté, & que sa faute fût bien pardonnable à une Mere commune, elle suivit son train ordinaire ; c'est-à-dire, qu'elle s'humilia. Mais une des Religieuses qui s'étoient trouvées présentes à cette correction, fut choquée de voir traiter avec si peu de ménagement une Mere aussi vertueuse, & à qui la maison

ſe devoit toute entiere. C'eſt pourquoi l'ayant rencontrée à l'écart, elle lui dit que la maniere d'agir de la Supérieure n'étoit plus ſupportable; qu'un tel excès devoit être enfin réprimé; & qu'elle étoit réſolue à informer de tout le Vicaire général, en cas qu'elle, Victoire, continuât à garder le ſilence. Mais cette admirable Mere, bien-loin de conſentir à une pareille démarche, la rejetta de la maniere la plus forte, & prenant les armes contr'elle-même, elle vengea hautement ſa Supérieure. *Oui*, dit-elle, *elle a eu bien raiſon, & c'eſt très-juſtement qu'elle ma repriſe. J'ai agi bien imprudemment, & je méritois bien qu'elle me traitât avec plus de ſévérité.*

Ces paroles n'étoient que l'expreſſion des ſentimens du cœur; & comme chez Victoire, le cœur étoit toujours ſemblable à lui-même, la bouche tenoit toujours le même langage. Dès qu'elle entendoit dire un mot contre la Supérieure, elle prenoit ſur le champ ſa défenſe. *Mes cheres Sœurs*, diſoit-elle, *notre Mere ſçait bien ce qu'elle fait; Dieu l'aſſiſte très-certainement; il l'inſpire, nous n'en devons pas douter.* Il eſt sûr que Victoire n'en doutoit pas; & c'eſt pour cela qu'elle la fit continuer dans

la charge de Supérieure. C'étoit pour elle un moyen assuré d'avoir des humiliations ; il lui en falloit, à quelque prix que ce fût ; elle n'en manqua pas. En voici une qui ne fut pas la moindre de toutes.

Le Grand-Vicaire de l'Archevêque, qui étoit Supérieur du Monastere, accorda, de vive-voix une certaine permission à Victoire. Il semble que la Prieure auroit pu & du l'en croire sur sa parole. Elle crut cependant devoir s'en assurer ; & elle écrivit au Grand-Vicaire, pour sçavoir ce qui en étoit. Celui-ci, qui, accablé d'affaires plus importantes, avoit oublié celle-là, répondit qu'il n'en avoit point entendu parler. L'occasion d'humilier la prétendue coupable étoit trop belle ; la Prieure se seroit fait scrupule de n'en pas profiter. Elle attendit, selon sa louable coutume, le moment où toutes les Sœurs devoient se trouver ensemble. Ce fut alors qu'elle déploya tous les nerfs de son éloquence ; & que, sans se souvenir que Victoire étoit sa Mere en Jésus-Christ, que c'étoit-elle qui l'avoit enfantée à la Religion, & qui ne l'avoit nourrie que du lait de la sagesse & de la douceur, elle la traita en criminelle. Victoire, semblable à un agneau qui

Le Bret. p. 311.

eſt muet devant celui qui le tond, n'ouvrit pas la bouche pour ſe juſtifier * Elle n'allégua, ni l'oubli du Grand-Vicaire, ni ſa conduite paſſée, qui ſembloit devoir répondre de ſon innocence; en un mot, elle ſouffrit en paix, & avec beaucoup de reſpect, une accuſation qui la deshonoroit. Elle fit plus; car le Grand-Vicaire étant venu quelques jours après à la maiſon, & pluſieurs Religieuſes, qui ne pouvoient la ſoupçonner de menſonge, l'ayant inſtamment priée de l'aller trouver, & de le faire ſouvenir qu'il lui avoit donné cette permiſſion, elle le refuſa abſolument, parce qu'elle n'auroit pu ſe juſtifier d'une faute imaginaire, ſans cauſer quelque confuſion à celle qui l'en avoit ſi ſévérement punie.

Mais ce n'étoit pas ſeulement à l'égard de cette dure Supérieure, qu'elle étoit ſi reſpectueuſe, elle l'étoit à l'égard de toutes ſes Sœurs; & une ſimple Converſe pouvoit lui dire, & lui diſoit en effet tout ce qu'elle penſoit d'elle, ſans craindre qu'elle en eût le moindre reſſentiment. Au fond, elle en étoit bien éloignée; elle approuvoit, avec

* Sicut agnus coram tondente ſe, ſine voce, ſic non aperuit os ſuum. *Actuum* 8, ℣. 32 *ex Iſaia* 53. ℣. 7.

une ſimplicité de colombe, tout ce qu'on lui diſoit pour la reprendre, & elle finiſſoit toujours l'entretien par ces paroles: *Vous avez bien raiſon, ma chere Sœur, & vous ne faites que ce que vous devez, en me parlant ainſi.* Ce qu'il y a de plus admirable, de plus touchant dans cette conduite, c'eſt que Victoire étoit d'un tempérament fort vif, d'un génie très-capable de ſaiſir & de goûter tout ce qu'il y avoit d'amer dans une parole offenſante; & que n'étant point du tout inſenſible de ſon naturel, elle ne pouvoit recevoir & aimer l'humiliation que par vertu.

Il lui en falloit beaucoup, pour ne pas ſuccomber ſous le poids de celles qui ſe préſentoient. Un jour, c'étoit aux approches de Noël, comme les Religieuſes vouloient, ſelon leur coutume, faire une Crêche avec les différens perſonnages qu'on y repréſente. Quelques-unes d'elles emprunterent du dehors des habits de ſoie, pour revêtir ces figures. Victoire n'approuvoit pas des étoffes ſi riches, parce qu'elle les croyoit défendues par la Régle; les autres, & trois ſur-tout, s'obſtinerent à continuer, & ſoutinrent que la Régle ne parloit que des ornemens de l'Egliſe.

Juſques-là il n'y avoit pas grand mal; il eſt des cas ambigus, où chacun peut abonder en ſon ſens. Mais les choſes allerent bientôt plus loin; & on en vint juſqu'à dire à la pauvre Mere, d'un ton de colere, que ſes ſcrupules la rendoient inſupportable; & qu'il étoit ſurprenant que tandis qu'elle manquoit à des choſes plus importantes, elle voulut leur faire une loi de celles qui n'etoient point ordonnées. Toutes les autres furent du même avis, & la Prieure ne manqua pas de ſe mettre de leur parti, ajoûtant, d'une voix haute & ſévere; qu'il convenoit mal à une perſonne, qui, comme elle, détruiſoit l'obſervance par ſes actions, de vouloir l'établir par ſes paroles. Victoire, bien contente de ſe voir humiliée, imita ſon divin Maître, & ne répondit rien. Sa douceur fit plus que n'auroit fait une longue apologie. Après l'avoir grondée comme ayant tort, on reconnut qu'elle avoit raiſon; & il fut arrêté, conformément à l'avis qu'elle avoit ouvert, que déſormais on ne ſe ſerviroit plus d'habits de ſoie en aucune cérémonie.

Il arriva quelque choſe de ſemblable dans une autre occaſion. On délibéroit

ſi on ajouteroit un certain article aux régles. La Mere Victoire étoit pour la négative. C'en étoit preſqu'aſſez pour qu'on ne penſât pas comme elle. Un autre ſe déclara donc avec beaucoup de chaleur contre ſon ſentiment, & toutes ſes Sœurs firent la même choſe. Victoire fut plus contente dans cette oppoſition univerſelle, qu'une autre ne l'auroit été ſi ſon ſuffrage eût été univerſellement applaudi. Elle avoit ſuivi le mouvement de ſa conſcience, il ne lui en falloit pas davantage. Mais on revint à ſon avis : il avoit été combattu avec un peu d'aigreur, il fut ſuivi avec beaucoup de ſatisfaction.

J'aurois eu peine à m'appeſantir ſur une matiere naturellement odieuſe, comme celle-ci, ſi je ne ſçavois que Dieu en a tiré ſa gloire. Avec le temps les écailles tombent des yeux, & la mauvaiſe humeur ſe diſſipe. Ce ſont les Sœurs de notre ſainte Mere, qui dans les dépoſitions faites ſur ſes vertus, ont atteſté qu'elle prioit Dieu avec beaucoup d'affection pour les perſonnes qui la reprenoient de ſes prétendus défauts ; & que ce n'étoit pas dans la vue de rendre le bien pour le mal ; mais dans le deſſein de payer à celles

qui l'avertiſſoient de ſes fautes, le tribut de reconnoiſſance qui eſt dû à la charité.

C'étoit par ce principe ſi grand, ſi chrétien, que quoiqu'elle fût la plus agée de toutes, elle avoit autant de déférence pour les plus jeunes, que ſi elle leur avoit été inférieure à tous égards. Si quelquefois quand elle parloit au Tour, quelqu'une de ſes Compagnes l'interrompoit par inadvertance, elle ſe taiſoit auſſi-tôt; & ſi on l'avertiſſoit par quelque ſigne, que les réponſes qu'elle faiſoit n'étoient pas bien juſtes, elle diſoit tout bas ſans ſe troubler : *Mon Dieu, ma fille, je ne ſçais pas bien m'expliquer : parlez vous même, je vous en prie, ou bien ſuggérez-moi ce que je dois dire.*

Le Bret. p. 114.

Elle eut long-temps pour Compagne dans cet Office une fille dont l'humeur âpre ne revenoit point du tout à la ſienne; & qui lui parlant chaque jour d'un air dédaigneux, qu'elle coloroit d'une apparence de zele, devoit naturellement laſſer beaucoup ſa patience. Victoire ne s'en plaignit jamais : jamais elle n'agit avec elle que comme on agit avec ſes plus tendres amis; & lorſque les Religieuſes touchées d'une

situation qui devient violente à la longue, y compatissoient, elle leur avouoit franchement, que bien loin d'en ressentir de la peine, elle étoit très contente d'avoir une pareille associée. L'Apôtre dit que la charité souffre tout; * on voit ici qu'elle fait beaucoup plus: elle est charmée de souffrir.

IX. Quelque pénibles que fussent les emplois dont on la chargeoit, elle les rempliſſoit dans toute leur étendue; & quoiqu'à cause de ses fréquentes indispositions, elle eût ordre de la Supérieure de ne s'y livrer qu'autant que sa santé le lui permettroit; elle n'en manqua jamais un point, que lorsqu'elle fut obligée par la maladie de rester dans son lit.

Elle ne vouloit ni priviléges, ni exemptions; & quoique la Supérieure lui donnât quelquefois des permissions générales, quelque mince qu'en fut l'objet, elle recourroit toujours à elle dans les cas particuliers, afin, disoit-elle, de ne se pas priver du mérite de l'obéissance. Quelques raisons qu'elle eut de ne pas obéir, elle n'en alléguoit

* Charitas ... omnia suffert .... omnia sustinet. *I. Corinth.* 13, *v.* 7.

jamais aucune pour s'en dispenser. On l'avoit chargée du soin d'une malade ; elle se trouva elle-même fort mal pendant toute la nuit, & fut hors d'état de se lever le matin. La Prieure qui n'en sçavoit rien lui fit dire de ne pas oublier la malade qu'on lui avoit confiée. A ces mots, elle s'oublie elle-même, se leve avec précipitation & va de son mieux à l'Infirmerie, en disant à celle qui étoit venue l'avertir, & qui ayant connu son indisposition, vouloit qu'elle gardât la chambre, que l'obéissance lui donneroit des forces. Elle lui en donna en effet, & fit plus : car après s'être donné beaucoup de mouvement auprès de la malade, elle se trouva entiérement guérie.

Ce n'étoit pas seulement dans les choses de régle, c'étoit en celles-mêmes qui lui sont étrangeres, que Victoire étoit si obéissante. Etant une fois à table avec ses Sœurs, la Prieure lui dit d'en sortir, de monter dans la chaire de la lecture, & de faire un discours spirituel à la Communauté. Ses Sœurs étonnées d'une proposition aussi extraordinaire, & dont elles n'avoient jamais vu d'exemple, attendoient en suspens à quoi cela se termineroit. Elles

n'attendirent pas long-temps. L'obéissante Victoire sort de sa place sans répliquer, monte en chaire, prend pour textes ces paroles du Sauveur : *Que celui qui veut marcher sur mes pas, renonce à soi-même, qu'il porte sa croix & qu'il me suive* * & fait sur l'obéissance un discours, qui quoiqu'assez court & fort simple eut le plus heureux succès ; parce qu'outre qu'elle y parla d'une maniere très-judicieuse, elle ne dit rien qu'elle ne prouvât, même actuellement, par son exemple.

Il seroit aisé de faire voir qu'elle obéissoit à des ordres, qu'un esprit raisonneur n'auroit peut-être attribué qu'au caprice ; comme lorsque sa Prieure lui ayant dit en récréation de danser, *pour voir comme elle s'y prendroit*, elle se leva sur le champ & fit quelques pas en cadence. Mais ce détail, qui d'ailleurs à quelque chose de bas, quoiqu'il soit toujours très-glorieux à l'humble & docile Victoire, nous meneroit trop loin. Suivons la dans une route, où elle va nous paroître plus grande aux yeux de Dieu, que nous ne venons de la voir humiliée

* Matth. 16, v. 24.

aux yeux de ſes Sœurs. Je réduirai tout pour le préſent à trois articles. Notre ſainte Mere a connu ce qu'il y avoit de plus caché dans les replis du cœur humain : elle a prédit les choſes futures ; elle a découvert celles qui étoient les plus cachées. Je ne m'arrête point à prouver que rien de tout cela ne peut ſe faire ſans une lumiere des plus ſurnaturelles. La choſe parle d'elle-même, c'eſt le dogme du genre humain, c'eſt la foi de la nature. Or ici les exemples ne nous manquent pas plus que les principes. Il n'y a que l'abondance qui cauſe de l'embarras ; & on diroit volontier avec un Ancien : *Inopem me copia fecit.*

Le Bret. p. 318. Il eſt d'uſage chez les Annonciades céleſtes, comme en bien d'autres Communautés, que chaque Religieuſe, pour remercier Dieu du bienfait de ſa vocation, faſſe chaque année au jour où elle a pris l'habit quelque acte de pénitence publique, comme de baiſer les pieds de ſes Sœurs, & de s'accuſer des fautes qu'on a faites contre la régle. Quoique celà coûte fort peu, & d'autant moins que chacune y paſſe à ſon tour, il y eut une Religieuſe qui ſe propoſa de n'en rien faire. Victoire

qui souhaitoit que toutes ses filles fussent aussi reconnoissantes des graces de Dieu, qu'elle l'étoit elle-même, appella celle-ci en particulier, & après lui avoir reproché sa faute d'une maniere générale, elle lui dit, d'un ton animé, & en la regardant fixement : *Vous souvenez-vous, ma Sœur, de la résistance que vous fites au Saint-Esprit, avant que d'être Religieuse, & de ce qui se passa pour lors dans votre intérieur.* Elle lui découvrit alors, & les piéges que le Démon lui avoit dressés, & le danger qu'elle avoit couru, & enfin le peu de réflexion qu'elle avoit fait sur la miséricorde qui l'en avoit délivrée. Tout cela se dit avec tant d'énergie, tant de véhémence de l'esprit de Dieu, que l'autre, toute étonnée, lui demanda si notre Seigneur ne lui avoit point découvert une certaine chose qui s'étoit passée dans cette occasion. La Mere, qui avoit appris du Saint-Esprit à cacher les secrets de Dieu, * ne lui répondit rien de bien précis sur cet article ; mais, après lui avoir fait sentir ce qu'elle devoit à Dieu & à la sainte Vierge, *Ah! ma fille*, ajoûta t elle, *le*

* Sacramentum Regis abscondere bonum est. *Tobiæ* 12, 7.

*Seigneur ſçait ce qu'il m'a ſallu ſouffrir pour vous. Il ſçait ſi vous m'avez donné de l'inquiétude, & ſi j'ai épargné mes prieres & mes pas, pour obtenir de lui votre ſalut.* Elle n'en dit pas davantage, mais c'en fut aſſez. Et pour parler le langage d'un homme qui écrivoit avant la mort de cette fille, *cet entretien eut tant d'effet, qu'encore à préſent elle confeſſe qu'elle ne peut jamais ſe rappeller ce que la Mere lui dit alors, ſans ſe trouver pénétrée d'un nouveau ſentiment de componction.* Elle fit connoître, dès le lendemain, le changement que les paroles de ſa bienheureuſe Mere avoient produit en elle. Proſternée devant toutes ſes Sœurs, elle avoua qu'elle s'étoit rendue indigne du bien qu'elle poſſédoit; & tout le reſte de ſa vie, elle ne laiſſa jamais paſſer cet heureux jour, ſans faire éclater publiquement ſon amour & ſa reconnoiſſance. C'eſt ce que Victoire avoit exigé d'elle à la fin de la petite conférence dont on vient de parler, & c'eſt ce qu'elle fit déſormais, plus par goût que par obéiſſance.

Une autre avoit toujours celé, dans ſes confeſſions, je ne ſçais quelle légéreté qui s'étoit paſſée dans ſa premiere jeuneſſe. D'un côté, elle ſe perſuadoit

que ce n'étoit qu'un enfantillage, qui ne valloit pas la peine d'être porté à confesse; de l'autre, sa conscience troublée la mettoit dans cet état de doute & d'incertitude, qui revient toujours, & qui déchire l'ame. Victoire, à qui Dieu découvrit cette pénible situation, avoit de fréquens entretiens avec cette Religieuse, & lui parloit toujours de la confiance avec laquelle on doit s'ouvrir à son Pere spirituel, & cela dans toutes les choses qui font de la peine, quoiqu'elles puissent être exemptes de péché. La bonne Sœur, qui comme trop d'autres, avoit le talent d'allier un peu d'orgueil avec ses scrupules, répondoit toujours que, graces à Dieu, ces avis ne la regardoient point, & qu'elle n'avoit rien sur le cœur qui lui donnât de l'inquiétude. La sainte Mere, qui vit que ses avis généraux ne servoient de rien, crut enfin devoir employer un reméde plus efficace. Elle appella cette fille dans sa chambre, & après lui avoir répété en gros ce qu'elle lui avoit dit plus d'une fois de la nécessité de découvrir sans réserve à son Confesseur tout ce qui nous fatigue bien ou mal-à-propos, elle lui détailla si bien son état & toutes ses circonstances, que se voyant

pour le moins auſſi-bien connue, qu'elle ſe connoiſſoit elle-même, elle réſolut de ſe procurer, par une confeſſion exacte, la paix, dont une fauſſe honte, ou quelque choſe d'approchant, la privoit depuis tant d'années.

Une troiſieme avoit réſolu, à cauſe de quelque trouble qui s'étoit élevé dans ſon eſprit, de ne pas communier un jour de communion générale ; mais, afin qu'on ne s'en apperçut pas, elle étoit deſcendue avec les autres dans le lieu deſtiné à cette pieuſe action, eſpérant que par ce moyen elle ſe cacheroit plus aiſément. Mais elle ſe trompa ; car Victoire, qui la rencontra, l'ayant priſe à l'écart, lui dit : *Ma fille, n'eſt-il pas vrai que vous avez réſolu ce matin de ne point communier avec vos Sœurs ?* La Religieuſe tâcha de s'échapper par un eſpece d'équivoque. Mais Victoire lui expoſa ſi clairement, & ſon trouble, & ce qui en avoit été l'occaſion, & la réſolution qu'elle avoit priſe en conſéquence, qu'il n'y eut plus moyen de tenir contre la vérité. La ſainte Mere lui fit une douce réprimande ſur cette conduite ambigue ; l'exhorta à en demander pardon à Dieu ; lui fit voir qu'il faut mépriſer une foule d'imagi-

nations qui passent par la tête, ou plutôt qu'il faut en tirer du profit; & enfin la mit en voie de participer, ce jour-là même, à la grace que ses Sœurs devoient recevoir.

Un homme qui devoit au pere d'une des Religieuses de l'argent, que celui-ci lui avoit prêté, affecta un si grand désespoir, lorsqu'après avoir épuisé toutes les voies de la douceur, on le menaça de celles de la justice, que le créancier doutoit s'il pouvoit l'y poursuivre. La sainte Mere fut consultée là-dessus. Elle consulta elle-même celui qui révéle, quand il lui plaît, les choses les plus cachées. * Elle répondit, sans avoir jamais ni vu ni connu le débiteur, que son prétendu désespoir n'étoit qu'un pur artifice, qu'il étoit fort en état de payer, & qu'il payeroit, sans qu'il s'ensuivît aucun inconvénient. L'événement répondit à la prédiction.

Une Religieuse tourmentée de scrupule se recommandoit souvent aux prieres de la sainte Mere; mais elle ne vouloit point du tout lui découvrir le

* Ipse revelat profunda & abscondita... Qui revelat mysteria. *Daniel* 2, ℣. 22, & 18, ℣. 29.

ſujet particulier de ſon inquiétude ; quoique pour remédier à un mal qui ne finiſſoit point, Victoire l'eût priée pluſieurs fois de lui parler avec confiance. Dieu lui découvrit tout le myſtere, & elle le découvrit elle-même ſi bien à la Religieuſe affligée, que celle-ci dit à une de ſes Compagnes : « Il eſt » inutile que je me préſente déſormais » à notre Mere pour me faire connoî- » tre à elle ; puiſqu'elle m'a dit tout » ce qui ſe paſſe au fond de mon » ame avant que je le lui euſſe déclaré. » Ce don de pénétrer l'intérieur étoit ſi familier à cette digne Mere, que Dom Thomas Formaleon a dépoſé, que pendant qu'il fut Confeſſeur du Monaſtere, Victoire pour lui faciliter le moyen de ſoulager les Religieuſes qui ſouffroient, lui avoit développé les différentes peines, dont elles devoient lui parler. *Et cependant*, ajoutoit-il, *j'étois très-ſûr, qu'elles n'en avoient jamais rien dit à perſonne hors du tribunal de la pénitence.*

p. 323. Je ſupprime, dit Charles le Breton, une infinité d'exemples ſemblables, *pour n'être pas ennuyeux.* C'eſt apparamment pour tenir ſa parole, qu'au ſtyle près, il continue ainſi.

Une Religieuſe pour obtenir une grace de la ſainte Vierge, avoit fait vœu de dire mille *Ave, Maria.* Elle doutoit ſi elle avoit accompli ſon vœu, ou ſi elle n'étoit pas obligée de le continuer encore quelque temps. Dans le fort de ce doute, Victoire à qui elle n'avoit jamais parlé de cet engagement, lui dit en termes précis : *Vous avez accompli votre vœu un tel jour avant que d'avoir obtenu la grace que vous demandiez.* A ces mots la fille ſourit, parce qu'il lui parut fort ſurprenant qu'on lui parlât d'un ton ſi ferme ſur une choſe dont elle n'avoit jamais dit un mot à perſonne. Après un nouvel examen, elle reconnut que ſa bonne Mere lui avoit parlé très-juſte ; & elle en conclut qu'elle ne l'avoit fait ni pu faire que par une lumiere ſupérieure.

Une autre jeune fille crut lui apprendre quelque choſe de fort nouveau, en lui diſant que malgré toutes ſes répugnances paſſées, elle avoit enfin réſolu de ſe faire Religieuſe. Mais la Mere lui dit qu'elle le ſçavoit déja. Cette demoiſelle parut fort ſurpriſe qu'une choſe qui étoit en quelque ſorte nouvelle pour elle-même, ne le fût pas pour un autre. Mais Victoire l'éton-

na encore davantage, en ajoutant avec plus de fermeté, qu'elle ne lui apprenoit rien de nouveau : *Car*, lui dit-elle, *la ſainte Vierge m'a promis que vous ſeriez Religieuſe*, & que vous le ſeriez *dans ce Monaſtere.*

Ce fut par les mêmes voies qu'elle connut qu'une Sœur qui n'oſoit l'interrompre, parce qu'elle la voyoit toute abſorbée en Dieu, n'oſoit cependant communier avant que de lui avoir demandé pardon d'une faute qu'elle avoit faite contre l'obéiſſance. La Mere revenue à elle-même, ſe leve de ſa place, va à elle, & lui dit tout doucement : *Ma fille, je vous pardonne, communiez, car notre Seigneur y conſent.*

Une Sœur à qui la violence de ſon mal fit échapper quelques paroles de plainte, donna occaſion à une autre de juger intérieurement qu'elle n'avoit pas aſſez de patience. Victoire juſtifia ſur le champ la malade, & dit qu'au fond elle acceptoit ſon mal avec bien plus de réſignation qu'elle n'en faiſoit paroître. A ces paroles, l'autre qui vit ſa penſée découverte, fut un peu confuſe, & apprit qu'il eſt dangéreux de juger ſur les apparences, &

que le plus sûr est d'interpréter toujours en bonne part les actions de son prochain. Régle bien sage, régle évangélique : puisse-t-elle être toujours suivie dans la pratique !

Pendant sa derniere maladie, & lors même qu'elle tiroit à sa fin, la Prieure qui étoit auprès de son lit, rouloit en elle-même différentes pensées pour la conduite de l'Ordre. Victoire se tourna vers elle, & répondant à chacune des ses idées, elle lui marqua de quelle façon elle devoit agir pour réussir dans son projet. A ce trait la Supérieure jugea que le voile du cœur étoit ouvert à ses yeux. Il eût été difficile de s'y méprendre.

Enfin, & c'est par-là que nous finirons ce premier article, une Religieuse qui souffroit de grandes peines intérieures ; & qui, par malheur pour elle, ne craignoit rien plus que de les découvrir à la Mere Victoire, évitoit avec grand soin toute occasion d'avoir quelque entretien particulier avec elle ; & quoiqu'elles fussent toutes deux dans le même emploi, elle prenoit si bien ses mesures, que, quand la sainte Mere, qui la connoissoit pour le moins aussi-bien qu'elle se connoissoit elle-même,

vouloit entrer en matiere ſur les affaires de ſa conſcience, elle avoit toujours quelqu'affaire de commande pour s'en diſpenſer. Victoire, un peu de temps avant ſa derniere maladie, la regarda fixement, & lui fit entendre en termes à demi enveloppés, que ſi elle n'avoit pas juſqu'ici été aſſez heureuſe pour la ſoulager dans ſa peine, quoiqu'elle le ſouhaitât beaucoup, elle le ſeroit aſſez pour y réuſſir dans un autre temps. Cette prédiction ſe vérifia comme toutes les autres. Victoire, après ſa mort qui ſuivit de près, s'apparut à cette fille pendant ſon ſommeil, lui fit une ſérieuſe réprimande de ſon affectation à la fuir, & de la peine que ſon peu de confiance lui avoit cauſée, après quoi elle lui apprit la maniere dont elle devoit ſe conduire dans cette peine intérieure qui l'exerçoit depuis tant d'années. Il parut bien que ce n'étoit point là un de ces ſonges, qui ne ſont que des délires de l'imagination. La Religieuſe éclairée, & tout à la fois fortifiée contre ſon mal, ſe fit un ſujet de vertu d'une choſe qui juſques-là n'avoit été pour elle qu'un ſujet de trouble & de la plus cuiſante affliction.

Ici le don de connoître l'intérieur ſe joint

joint au don de prédire l'avenir. C'eſt qu'en effet, Victoire eut l'un & l'autre; & on en étoit ſi perſuadé que, comme il eſt marqué dans les informations de ſa vie, on s'adreſſoit à elle, pour ſçavoir à coup sûr ſi une perſonne, dont la maladie étoit ambigue, reviendroit en ſanté, ou non. Et c'eſt un point ſur lequel elle ne s'eſt jamais trompée. En voici à l'ordinaire pluſieurs exemples.

Le Pere Denis, Religieux Minime, qui étoit ſon fils, ayant été attaqué de phthiſie en 1615, fut réduit à un tel état, qu'il ſembloit moins un homme qu'un cadavre qui reſpire encore, & en effet les Médecins déſeſpérerent de ſon rétabliſſement. On le porta, comme on put, à l'Annonciade pour y dire le dernier adieu à ſa mere, qui pour lors étoit chargée du tour. Lorſqu'il ſe fut retiré, le Confeſſeur, pour diſpoſer Victoire à un ſacrifice, qui, ſelon toutes les apparences, ne pouvoit tarder beaucoup, l'exhorta à ſe réſigner humblement à la volonté de Dieu, & à recevoir de ſa main ce coup toujours ſenſible à une mere. Victoire lui répondit: *Je ne veux, mon Pere, que la volonté de Dieu. J'ai recommandé mon fils à la ſainte Vierge, & je vous aſſure bien*

*que non ſeulement il ne mourra pas de cette maladie, mais qu'il ſervira encore ſon Ordre pendant pluſieurs annees.* Cela ſe trouva juſte; le Pere Denis ſe rétablit, & vécut encore plus de vingt-cinq ans avec beaucoup d'édification.

Son autre fils, le P. Jean-Thomas, étant auſſi tombé malade, elle aſſura toujours, contre le ſentiment des Médecins, qu'il mourroit éthique; & cela arriva quelques mois après.

Une de ſes niéces, ayant la petite vérole, il lui ſurvint une fiévre ſi violente, qu'elle fut communiée le ſoir en Viatique, parce que les Médecins jugerent qu'elle n'iroit pas juſqu'au lendemain. Victoire en penſa bien différemment. *Mon Pere*, dit-elle au Confeſſeur, *les Médecins condamnent cette jeune fille à la mort; & moi, je vous aſſure que la ſainte Vierge veut qu'elle vive, & qu'il lui reſte bien d'autres peines à ſouffrir dans ce monde. Je n'y ſerai plus pour le voir; mais vous, mon Pere, qui vivrez encore, vous le verrez.* Ces quatre prédictions ſe trouverent vraies. La tante mourut, la niéce revint en ſanté, & eut beaucoup à ſouffrir, dix ans après, par une révolution de famille; & le Confeſſeur en fut témoin. Heureuſement il

aida à sa pénitente à faire un bon usage de ses croix. On peut juger que la tante n'oublia pas sa niéce.

Au commencement du Carême de l'année 1617, la Mere Marie-Catherine-Justiniane fut brusquement attaquée d'une maladie qui fit juger aux Médecins qu'elle n'avoit plus que peu de jours à vivre. Ils puisoient leur science dans Gallien & dans Hippocrate; Victoire, qui puisoit la sienne dans une source plus pure, assura au contraire le Directeur que la malade acheveroit le temps de sa supériorité, qui étoit encore de dix mois; mais que peu de temps après, elle passeroit au séjour du repos éternel. Il est inutile de répéter sans cesse que tout ceci arriva. Raconter les prédictions de notre sainte Mere, c'est raconter leur accomplissement. La Prieure sortit de charge à la Toussaint, & mourut dans les premiers jours du mois suivant.

Un Pere Capucin, nommé François de Néro, homme qui avoit été longtemps prédicateur du Pape Urbain VIII, & qui étoit aussi estimé des étrangers, qu'il l'étoit dans son Ordre, fut conduit par une maladie des plus sérieuses jusqu'aux portes de la mort. On le recom-

manda aux prieres de Marie-Victoire, qui assura qu'il en reviendroit. Deux rechûtes des plus marquées qui survinrent au malade, firent craindre que la prédiction ne fut cette fois démentie par l'événement. La pieuse Mere continua toujous dans sa premiere assertion, & elle se trouva juste. Le P. de Néro recouvra une santé parfaite ; & il vivoit encore, quand la Vie de notre Sainte fut écrite par le P. Spinola.

Ce pieux Historien, après quelques autres prédictions semblables, que j'omets pour abréger, en rapporte deux ou trois qu'il croit avoir été vérifiées par les prieres de celle qui les avoit faites. Je suis fort tenté de croire qu'elles ont toutes été de cette espéce, & que Victoire n'a point annoncé de graces futures, qu'elle n'ait sollicitées auprès de son divin Maître. Mais, quoiqu'il en soit, en voici quelques-unes qu'on peut sûrement lui attribuer.

En 1613 Hiéronyme-Marie Grimaldi, dont le nom seul annonce la naissance, eut une discussion aussi importante pour elle, que le succès en étoit douteux, parce que l'affaire étoit très-impliquée. Elle la fit recommander à Victoire par une niéce qu'elle avoit au Couvent de

l'Annonciade. Le ſainte Mere, après avoir prié Dieu avec ſa ferveur ordinaire, fit dire à cette Dame qu'elle n'avoit qu'à demeurer en paix, & que la déciſion lui ſeroit favorable. Mais l'affaire prit un ſi mauvais train, que la niéce revint à la charge, & conjura, au nom de ſa tante, la Mere Victoire de redoubler ſes prieres. Celle-ci fit la même réponſe qu'elle avoit fait d'abord, à cela près qu'elle ajoûta, d'un ton ferme, que Madame Grimaldi auroit, avant la Touſſaint qui venoit dans un mois, tout ce qu'elle prétendoit. La niéce, qui ſçavoit l'état des choſes, & combien les ſentimens étoient partagés, n'oſoit écrire d'un ſtyle ſi déciſif, & vouloit ſe contenter de donner quelque rayon d'eſpérance. *Non, ma fille*, reprit Victoire, *ce n'eſt pas là ce que je vous dis ; écrivez, en termes précis, que dans le temps que je vous ai marqué, votre parente aura tout ce qu'elle prétend.* L'effet répondit à la promeſſe ; & la jeune Religieuſe apprit à meſurer les paroles des Saints ſur leur crédit auprès de Dieu, & non ſur les régles de la prudence humaine.

Une Dame qui portoit le même nom que celle dont nous venons de parler, après avoir fait cinq fauſſes couches,

étoit demeurée ſtérile pendant ſept ans entiers, ce qui cauſoit un chagrin mortel au Seigneur Sylveſtre ſon mari. Elle pria Victoire de lui obtenir de Dieu la grace de donner un héritier à ſa maiſon. Victoire l'aſſura pluſieurs fois qu'elle auroit la ſatisfaction de ſe voir mere. Les Médecins & les Sages-femmes n'en crurent rien; & ils étoient d'autant mieux fondés à penſer ainſi, que cette Dame s'étoit bleſſée deux fois dans l'eſpace de neuf mois. Cependant elle crut être exaucée quelque temps après que la ſainte Mere eut commencé à prier pour elle. Elle le lui manda; mais Victoire lui répondit qu'elle ſe trompoit, ce qui ſe trouva vrai. Cette mépriſe, en l'affligeant, redoubla ſa confiance dans les prieres de celle qui, quoiqu'abſente, avoit mieux connu ſon état, qu'elle ne le connoiſſoit elle-même. La pieuſe Mere, peu de temps avant ſa mort, lui confirma la même promeſſe; &, en l'aſſurant qu'elle ſe ſouviendroit d'elle, elle lui dit, en termes précis, de compter ſur ſa parole, & qu'elle s'accompliroit en ſon temps. Elle s'accomplit en effet trois ans après la mort de Victoire, & la Dame Grimaldi eut pluſieurs enfans. Mais, afin qu'elle ne pût

douter que c'étoit au ſouvenir & à l'interceſſion de ſa vertueuſe amie, qu'elle étoit redevable de ſon bonheur, il lui arriva une choſe qu'elle n'a pas omiſe dans ſa dépoſition ; c'eſt qu'étant allée à Lorette pour d'autres affaires, elle oublia abſolument, malgré toutes les réſolutions qu'elle en avoit priſes de demander cette grace à la ſainte Vierge, qui eſt ſi réligieuſement honorée dans ce magnifique Sanctuaire. Il eſt vrai que cet oubli, quand elle ſe le rappella à ſon retour, l'affligea beaucoup ; mais il eſt vrai auſſi qu'elle ſe conſola par l'idée de la promeſſe que Victoire lui avoit réitérée, & qui ne manqua pas de s'accomplir.

C'étoit le ſort de tout ce que cette admirable Religieuſe prédiſoit. Cette Juive, dont j'ai parlé plus d'une fois, & qui étoit Sœur Converſe à l'Annonciade, avoit un frere, que Victoire, par ſes raiſons & par ſes prieres, avoit engagé à embraſſer la Loi de Jéſus-Chriſt. Il avoit reçu le Baptême ; mais il paroiſſoit ſi peu ferme, ſi vacillant dans ſa nouvelle Religion, que ſa Sœur craignoit beaucoup qu'il ne retournât à celle qu'il avoit abjurée. Elle fit part de ſon inquiétude à Victoire, qui, après avoir

recommandé à Dieu cette affaire avec beaucoup d'affection, dit à la Sœur : *Votre Frere mourra dans la vraie foi qu'il a embraſſée ; & il ne mourra point qu'il n'ait reçu tous les Sacremens de l'Egliſe.* Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Celui qu'elle regardoit comme ſe portant bien, fut attaqué à Naples d'une groſſe fievre ; malgré cela, il crut devoir profiter d'une galere qui retournoit à Gênes. Il y arriva dans un triſte état ; & pendant deux jours de vie que le Seigneur lui accorda, il reçut tous ſes Sacremens, & mourut en très-bon Chétien.

Nous venons de voir la Mere Victoire prédire l'avenir ; nous allons la voir connoître des choſes qui naturellement ſont inacceſſibles à l'eſprit humain.

Elle avoit une amie qui lui étoit très-chere, tant à cauſe de ſes qualités perſonnelles, que parce que deux de ſes filles avoient pris l'habit dans le Monaſtere : C'étoit Cornélie Pallavicine, femme du Seigneur Auguſtin Centurion. Cette Dame fut attaquée d'une fievre maligne, où les Médecins n'entendoient rien. Elle en étoit au quatrieme jour, qui fut celui de ſa mort, & Victoire, qui le ſçut par révélation, fut très-affligée d'apprendre par un domeſtique

qu'elle n'avoit pas reçu les derniers Sacremens. Elle s'adreſſa à la ſainte Vierge, & la pria d'y rémédier. La Mere de miſéricorde lui fit plus de grace qu'elle n'en pouvoit attendre; car elle lui répondit d'une voix claire & diſtincte : *Elle mourra, mais ce ne ſera qu'après avoir recu les ſaints Sacremens, & elle ſera ſauvée.* Ces paroles la conſolerent beaucoup; & elle ne le fut pas moins, lorſqu'un commiſſionnaire qu'elle envoya quelques momens après pour s'informer de de la malade, vint lui rapporter que d'elle-même elle avoit demandé un Confeſſeur, & qu'actuellement elle recevoit le ſaint Viatique.

Une autre Dame d'une des plus hautes Maiſons de Gênes, étoit dans un état ſi affreux, qu'on y ſoupçonna du ſortilege, & qu'en conſéquence, des gens même fort éclairés, crurent qu'on devoit recourir aux exorciſmes. On ſe diſpoſoit à commencer cette opération, lorſque la mere de la perſonne affligée pria Victoire de la recommander à Dieu, afin qu'elle réuſſit pour ſa gloire & pour le ſalut de ſa fille. Victoire répondit en peu de mots, que la malade n'avoit point beſoin d'exorciſmes; que ſes douleurs ne venoient pas de ſortilege.

amas d'humeurs mélancholiques ; qu'elle prieroit de tout ſon cœur Dieu pour elle ; mais que, quoique la violence de ſon mal diminuât un peu, elle en ſeroit affligée le reſte de ſes jours. Cette prophétie, l'une des moins conſolantes qu'eût jamais fait notre ſainte Mere, ſe vérifia comme toutes les autres. Mais un penchant preſqu'invincible me porte à croire que les maux que Victoire annonçoit à celle dont il s'agit, furent pour elle une ſource de biens.

Un homme étant un jour allé au Couvent, dit à la ſainte Mere qui pour lors étoit chargée du tour, qu'on l'accuſoit d'en avoir bleſſé mortellement un autre d'un coup de ſtilet hors de la Ville, & de l'avoir jetté dans une carriere ; & qu'il étoit venu pour prier ſa Sœur qui étoit Converſe en la Maiſon, de recommander ſon affaire à Dieu, parce que quoiqu'il fut très-innocent du crime qu'on lui imputoit, il craignoit cependant, ou de ſuccomber ſous le poids de l'accuſation, ou de ne s'en défendre qu'à force d'argent. La Mere dit à la Sœur converſe ce qu'on l'avoit chargée de lui dire. Mais elle l'exhorta en même-temps à prier bien Dieu pour le bleſſé ; car, ajouta-t-elle,

s'il vient à mourir, votre frere eſt perdu; puiſque quoiqu'il ſe diſe innocent de cet aſſaſſinat, c'eſt lui qui l'a commis. La Converſe le fit de ſon côté, Victoire le fit du ſien avec beaucoup de ferveur, & jeûna cinq jours pour obtenir la guériſon de celui qui avoit été bleſſé. Elle l'obtint en effet; & ſi ce ne fut pas par un miracle décidé, ce fut au moins par quelque choſe qui en approchoit beaucoup, puiſque le coup qui avoit percé les inteſtins de part en part, avoit été jugé mortel; & que l'impulſion violente dans une carriere le rendoit plus dangereux encore. Ce fut alors que l'innocent prétendu revint au Monaſtere, avoua de bonne foi qu'il étoit l'aſſaſſin, & remercia ſa bienfaitrice du ſervice qu'elle lui avoit rendu. Mais ce fut auſſi alors qu'on reconnut à n'en pouvoir douter, que les yeux de Victoire s'étendoient beaucoup au de-là des murs de ſa Maiſon. Voici un autre trait qui prouve la même choſe. Mais hélas! qu'il eſt terrible.

En 1617, un homme de condition fut aſſaſſiné à Gênes. Il étoit fort déréglé, mais ceux qui apporterent la nouvelle de ſa mort, dirent qu'avant que d'expirer, il avoit donné des ſignes

de contrition. La Tourriere pria Victoire de le recommander à Dieu, & quelques jours après elle lui demanda ſi elle s'étoit ſouvenue de ce pauvre malheureux. A ces mots, la ſainte Mere changea de couleur, elle pâlit, & faiſant un effort : *Ma Fille*, répondit-elle, *vous m'avez trompée, quand vous m'avez dit que cet homme avoit fait des actes de contrition à la mort.* L'autre ſoutint que cela étoit vrai, & qu'elle le ſçavoit de bonne part, Victoire perſiſta à ſoutenir le contraire; *mais, ma Mere*, lui dit la Religieuſe, *qui peut donc vous l'avoir appris ?* Victoire après avoir quelque temps gardé le ſilence, & forcée enfin de parler : *Ma Sœur*, lui dit-elle, *j'ai prié Dieu pour cette ame; mais je me ſuis apperçue qu'il n'agréoit point ma priere. Je l'ai cependant redoublée ſur ce que vous m'aviez dit de ſon changement à l'heure de la mort. Mais, hélas ! notre Seigneur m'a fait voir cette ame malheureuſe chaſſée de ſa préſence, & condamnée aux flammes éternelles.* Le jour même il vint à la Maiſon un Gentilhomme, qui ne confirma que trop ce funeſte récit, en aſſurant que le coup avoit été directement porté au cœur de cet impie, & qu'il n'avoit

pas eu un seul instant pour penser à lui. D'ailleurs y pense-t-on bien dans un moment aussi précipité, quand on n'y a jamais pensé durant toute sa vie?

Ce qui manqua à Victoire dans cette triste occasion, lui fut rendu dans une autre. Elle s'interressoit beaucoup à la pleine conversion d'une personne, qui en avoit bien besoin. Un jour, lorsqu'elle y pensoit le moins, on vint lui dire que cette personne venoit d'être enlevée par une oppression subite. A cette nouvelle, la digne Mere éleva son cœur à Dieu; & dans un de ces mouvemens qui étoient si dignes d'un cœur comme le sien, elle s'écria: *Mon Seigneur, vous ne pouvez me refuser cette ame, car vous me l'avez promise.* Hors d'elle-même après cette priere, où plutôt cette espéce de sommation, elle étendit les bras, resta quelque temps immobile, & fut environnée d'une clarté céleste pendant l'espace d'un *Miserere.* Lorsque cette lumiere eut disparu, elle dit à la Religieuse qui fut témoin de ce prodige, & qui la dépose comme tel: *Notre Seigneur m'a accordé la grace que je lui demandois: cette ame est sauvée; mais elle sera long-temps en Purgatoire.*

Ce que Dieu lui découvrit touchant la poſition ſi différente de deux perſonnes dont on vient de parler ; il le lui a découvert par rapport à beaucoup d'autres. Ses deux filles, Angele Victoire qui étoit l'aînée, & Barbe la plus jeune, moururent toutes deux en 1615. An Couvent de Notre-Dame des Graces, où elles étoient Religieuſes ; l'aînée, le 18 Février, la cadette le 14 Décembre. La ſainte Mere, quoique dans une autre Maiſon, ſçut & annonça le moment précis de leur trépas ; & dit en parlant de la ſeconde à une Sœur Converſe, qu'elle avoit été fort peu de temps en purgatoire, que Dieu lui avoit donné une belle place dans le Ciel ; mais que ſon bonheur n'égaloit pas celui de ſa Sœur aînée. La Converſe & d'autres à qui elle répéta ces paroles de la Mere en furent ſurpriſes, parce que la jeune Religieuſe avoit beaucoup ſouffert dans une longue & douloureuſe maladie, & que les ſouffrances bien ſupportées ſont une ſemence de gloire pour l'éternité. Mais Victoire répondit qu'il faut auſſi beaucoup de patience pour être inviolablement fidéle à toutes ſes régles, comme Angele l'avoit été ; & que cette fi-

délité, qui revient à tous les momens de la vie eſt une ſource continuelle de mérites.

J'aurois tort de ſupprimer ce qui lui arriva à la mort d'Angele. Elles étoient toutes deux malades en même-temps. La Mere Victoire pria la Supérieure de ne lui pas cacher la mort de ſa fille quand on viendroit en apporter la nouvelle au Couvent. Cependant on ne le fit pas, parce que quand la triſte nouvelle de cette mort arriva, la ſainte Mere étoit ſi mal qu'on craignit de l'achever en la lui annonçant. On différa donc juſqu'au matin du jour ſuivant à lui en parler; & ce fut la Prieure qui ſe chargea de le faire, & qui le fit en effet. *O ma Mere*, lui dit alors Victoire, *que le bon Dieu vous le pardonne; vous avez cru bien faire en me cachant cette mort. Mais vous ne ſçavez pas qu'elle peine ce ſilence m'a cauſé.* C'eſt que, comme elle dit enſuite à ſon Confeſſeur, la mort de ſa fille lui ayant été révélée au moment qu'elle arriva, elle crut, en voyant que la Prieure, malgré ſa promeſſe, ne lui en diſoit rien, que ce n'étoit qu'une illuſion. Et qu'en conſéquence elle tâcha de la combattre pendant toute la nuit. Dès qu'elle en fut

assurée, au lieu de s'en affliger, comme font celles qui n'ont que des sentimens humains, la joie de son cœur se répandit sur son visage : elle mit les bras en croix sur sa poitrine, & répéta plusieur fois avec beaucoup de tendresse ces paroles : *O mon Dieu, que puis-je faire autre chose qu'aimer & donner :* aimer un Dieu comme vous, lui donner ce que j'ai de plus cher. Avec de tels sentimens, bien loin de verser des larmes, on arrête celles des autres. C'est ce qu'elle fit par rapport à ses Sœurs qui pleuroient. *Non mes cheres filles*, leur dit-elle, *il n'y a point ici à pleurer : ce sont les noces* de l'Agneau ; * *& s'il est permis de pleurer, ce n'est que de joie. Car enfin c'est maintenant que ma fille est véritablement Angele Victoire.* Victoire, parce qu'elle a triomphé de l'enfer : Angele, parce qu'elle régne dans le Ciel avec ces esprits bienheureux, qui voient continuellement la face du Pere céleste. ** Ces paroles furent suivies d'un long raviſſement. Pou-

* Gaudeamus, & exultemus, & gloriam demus *Domino Deo ;* quia venerunt nuptiæ Agni, & uxor ejus præparavit se. *Apocal.* 19, ℣. 7.

** Angeli ... in cœlis semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est. *Matth.* 18, ℣. 10.

voit-elle parler du Ciel, ſans y être en quelque ſorte tranſportée ?

Elle eut beaucoup d'autres révélations ſemblables à celles dont nous venons de parler. C'eſt ainſi qu'elle vit s'élever au ſéjour de la gloire l'ame du dernier de ſes fils, * celle de la Mere Marie-Madeleine, celle du Pere Antoine Meneſes, Jéſuite, & un très-grand nombre d'autres, qui en ce jour, où l'Egliſe prie pour les morts, ſortoient du Purgatoire & montoient à l'empirée comme une nuée brillante. Elle auroit bien voulu voir dans cette heureuſe troupe l'ame d'une perſonne pour qui elle s'intéreſſoit beaucoup ; mais elle apprit au contraire qu'elle devoit long-temps ſouffrir dans ce feu où Dieu purifie celles de ces épouſes qui ne lui ont pas été aſſez fidéles. Elle s'offrit à ſatisfaire en ſa place à la juſtice de Dieu ; & on ne doute point qu'elle ne l'ait fait pour bien d'autres. Quelle charité plus grande que celle, où, à l'exemple de S. Paul, on ſe fait anathême

* C'étoit le Frere Jean-Thomas, ce ſaint Relieux Minime dont nous avons déja parlé, & qui mourut le 2 Juin 1613. Le P. Meneſes, que Victoire vit prendre ſon vol vers le ciel, en la compagnie de S. Ignace & de pluſieurs ſaints Confeſſeurs & Martyrs de ſon Ordre, étoit mort dès le 7 Octobre 1610.

pour le ſalut de ſes freres, ou plutôt pour accélérer leur bonheur.

Ces ſentimens de tendreſſe pour le prochain étoient nés avec Marie-Victoire, & la grace n'avoit eu qu'à perfectionner la nature. L'incertitude ſur le ſalut de quelqu'un la mettoit aux abois. Elle fut ſaiſie en apprenant qu'un Gentilhomme de Gênes, que des aſſaſſins immolerent à leur fureur en 1616, étoit mort ſans avoir eu le temps de ſe confeſſer. Mais elle apprit du Ciel, & déclara que la ſainte Vierge qu'il avoit invoquée avec beaucoup de ferveur, étoit venue à ſon ſecours. Heureux donc ceux qui ſe jettent entre les bras de cette Mere de miſéricorde. Mais encore une fois, qu'il eſt à craindre qu'on ne le faſſe bien mal, quand on ne le fait qu'à l'extrémité.

X. Je ne puis me réſoudre, ni à ſupprimer entiérement, ni à circonſtancier toutes les autres graces que Victoire a reçues de ſon divin Maître. *Dans ce ſiécle malheureux*, diſoit un grand Prélat, *il faut preſque rougir d'écrire ce que Dieu ne rougit pas de faire.* Diſons donc, mais en deux mots, que notre ſainte Mere a vu le Seigneur Jeſus, tantôt ſous la forme du plus beau des

enfans des hommes, tel qu'il étoit dans le sein de la Vierge; tantôt comme un époux plein de tendresse, qui changeoit en étincelles de feu les paroles que les Religieuses psalmodioient à sa louange, ou qui distilloit sur leurs lévres cette précieuse liqueur dont il ennivre ses élus; tantôt comme un Pere, qui pour la combler de joie, veut bien l'assurer le jour de Pentecôte, que toutes ses Sœur ont reçu le Saint-Esprit, chacune selon le degré, & en proportion de sa ferveur.

C'étoit ordinairement en extase qu'elle recevoit ces divines faveurs. Il est vrai qu'elle tâchoit souvent d'en dérober la connoissance à ses Sœurs; mais il est vrai aussi que quelquefois elle leur en faisoit part pour les consoler. D'ailleurs il s'y joignit assez fréquemment des circonstances qu'il lui étoit impossible de dissimuler. Une Religieuse, qui pendant ses maladies, couchoit dans sa cellule, a dépose que plusieurs fois elle avoit vû sur le minuit, la chambre toute pleine de lumiere. Une autre vit, au milieu de cette brillante clarté, la sainte Vierge, accompagnée du saint Précurseur de son fils & de S. Jean l'Evangéliste, qui, après s'être

long-temps entretenus avec la Mere ; laiſſerent dans la chambre une odeur ſi douce, que les Religieuſes qui y vinrent quelque temps après chercherent de tous côtés d'où elle pouvoit venir. Comme l'on ſentoit quelquefois cette même odeur dans d'autres endroits où ſe trouvoit Victoire, ſes Sœurs lui demandoient ſi elles ne la ſentoit pas. Elle confeſſoit qu'oui ; mais elle l'attribuoit à la préſence des Anges Gardiens. *C'eſt*, diſoit-elle à peu près, *c'eſt une odeur toute céleſte : elle ne peut venir que des habitans du Ciel.*

Malgré tous ſes efforts, la grace ſe plut quelquefois à trahir ſon humilité. Une Religieuſe qui entra chez elle, pendant qu'elle étoit malade, la trouva élevée de terre, ſuſpendue en l'air, les mains & les yeux tournés vers le Ciel, frappée d'un ſpectacle qu'elle n'avoit jamais vu, elle l'appella quelque temps à haute voix ; mais toujours inutilement. Comme elle ſe diſpoſoit à ſortir pour aller chercher les autres & les rendre témoins de ce prodige, Victoire revint à elle. Que faire alors ? Il n'étoit plus poſſible de diſſimuler, & les bons Anges n'étoient plus de miſe. Il n'y avoit qu'un parti à prendre :

l'humble Mere le prit; elle pria très-instamment celle qui l'avoit vue en cet état, de n'en rien dire à personne. Elle ne le lui fit pas promettre, c'eût été trop exiger.

A tant de dons le Seigneur en ajouta un autre; ce fut celui de rendre le calme & la paix aux personnes que le scrupule ou quelque passion mettoit en désordre, & d'inspirer un trouble salutaire à celles qui s'endormoient dans une fausse sécurité. Nous n'étendrons point ce talent audelà de ses bornes; mais il est sûr qu'il y en a eu des exemples.

Une Religieuse, dont la conscience étoit exposée à ces inquiétudes qu'on ne définit bien que quand on y a passé, a déposé, sous les yeux de Dieu, que quand elle se trouvoit dans ces cruelles agitations, il lui suffisoit, pour en être délivrée, de s'approcher de la sainte Mere, & quelquefois même de s'en faire regarder; de sorte que quand ses peines renaissoient, elle n'avoit qu'à entrer dans la chambre de Victoire, & s'entretenir un peu de temps avec elle, & qu'alors tout étoit fini.

Elle avoit reçu de bonne heure cette grace d'adoucir les esprits, grace si nécessaire dans le commerce du monde,

& qui, malgré cela, y eſt ſi peu connue. Elle étoit encore dans le ſiécle, lorſque ſe trouvant un jour chez une Dame, il y eut une femme nommée Blanche, qui, ſe tournant vers elle, lui dit, dans un accès d'emportement: *Madame, je me ſens toute enragee.* Victoire, plus tranquille que ſi on lui avoit fait un compliment bien étudié, ſe contenta de lui dire, avec ſa douceur ordinaire: *Blanche, qu'eſt-ce que la rage?* Vous euſſiez dit que ces trois mots n'étoient pas des expreſſions ſorties de la bouche d'une mortelle, mais une roſée qui deſcendoit du Ciel pour éteindre le feu dont le cœur de cette femme étoit dévoré; car au moment même elle rougit de ſa paſſion; & pour ſe garantir dans la ſuite des aſſauts de la colere, elle n'eut beſoin que de ſe rappeller les paroles de Victoire, & le ton gracieux dont elles lui avoient été dites.

Le Bret. p. 346.

Mais, & nous l'avons inſinué, ſi elle calmoit certains eſprits, il y en avoit d'autres à qui elle cauſoit un trouble capable de les faire rentrer en eux-mêmes, & de les ramener à Dieu. Un jeune homme de qualité l'éprouva, & c'eſt lui qui l'a raconté pluſieurs fois. Livré à ſes paſſions, il ne penſoit à rien

moins qu'à ſon ſalut. Il alloit aſſez ſouvent à l'Annonciade voir une de ſes parentes. Victoire, en conſéquence de l'office qu'elle avoit alors, l'y accompagnoit. Le jeune homme ſentoit la préſence de la ſainte Mere; il avoit honte de lui-même, & ſe trouvoit tout confus de ſe voir dans un lieu dont l'entrée auroit dû être interdite à un pécheur comme lui. Il fit encore quelques réflexions ſemblables après la mort de Victoire; mais il avouoit qu'elles le touchoient bien moins qu'elles n'avoient fait pendant ſa vie.

# *LIVRE QUATRIEME.*

I. TAnt de graces dont Dieu combloit ſa Servante ſur la terre, ne l'empêchoient pas de ſoupiter après une autre, qui la touchoit infiniment davantage ; c'étoit le bonheur d'être ſéparée de ce corps de mort, pour s'unir, dans l'éternité, au tendre objet de ſon amour. Nuit & jour elle étoit occupée de ce bienheureux moment ; & l'extrême deſir qu'elle en avoit, lui faiſoit dire à toute heure qu'une ame qui a tant ſoit peu d'amour, ne peut ſupporter la privation d'un ſi grand bien, que par le plaiſir qu'elle trouve à ſouffrir dans l'ordre de la Providence. De là ce mot de la ſainte Mere, & qu'elle répéta ſi ſouvent : *Ce cœur voudroit bien n'habiter plus en ce corps ; mais il ne plaît pas encore à Dieu qu'il en ſorte. Que ſon bon plaiſir ſoit fait en moi.* C'eſt ainſi qu'elle vivoit dans un combat perpétuel avec elle-même, regardant la mort comme le plus doux des biens qui lui pût arriver ; & acceptant la vie comme le plus rigoureux ſupplice qu'elle pût endurer.

A cette occaſion, elle eut avec ſes Sœurs un de ces démêlés, où la charité ne perd rien. Elle ſçavoit & elle avoit ſouvent dit qu'elle ne mourroit point qu'il n'y eût quarante Religieuſes dans la Maiſon. Il ſe préſenta une jeune fille qui devoit completter ce nombre. Mais ſa reception fut différée, & par-là le départ de Victoire pour l'autre monde le fut auſſi. *Hélas!* dit-elle alors d'un ton plaintif que mes termes ne peuvent rendre, *elles ſont bien voir qu'elles prennent plaiſir à prolonger encore un peu mon exil.* Mais auſſitôt que la Poſtulante eut été reçue, l'exilée fut au comble de ſa joie; & on l'entendoit dire à Jeſus-Chriſt, avec cette eſpéce de familiarité, qui ne convient qu'à celles qui aiment & qui ſont ſûres d'être aimées. « Mon » Sauveur, le nombre des quarante eſt » accompli. C'eſt à vous à faire le reſte. » Mais, ô mon aimable Jeſus, faites-» le au plutôt ».

Il le fit en effet, & il n'y avoit gueres qu'un mois que cette derniere fille avoit pris l'habit, lorſque Victoire termina ſa courſe & quitta la terre pour aller jouir des douceurs du Ciel. C'eſt cet heureux paſſage & ſon prélude que

nous allons développer. Victoire en ſanté, en maladie, & à la mort eſt toujours modéle.

La vue de cette derniere heure ſi terrible à tant d'autres, ne fit ſur elle qu'une douce impreſſion. Elle l'attendoit, il ſemble même qu'elle la prédiſoit avec une certaine ſatisfaction. Elle avoit dit pluſieurs fois qu'elle mourroit d'une pleuréſie, & le bruit en étoit ſi répandu dans la Maiſon, que perſonne n'en doutoit. Une Dame nommée Anglette, qui venoit de perdre ſon mari, étant allée la voir pour le recommander à ſes prieres, Victoire lui dit qu'elle devoit ſe tranquilliſer, que le défunt étoit bien, & qu'elle le verroit dans peu; ce qui arriva en effet, puiſqu'elle mourut le mois ſuivant. Le Pere Denis ſon fils ayant été dire la Meſſe aux Annonciades, elle lui dit bien clairement qu'ils ne ſe reverroient plus ſur la terre. Vers le même temps elle pria le Seigneur Jean-Baptiſte Fornari ſon neveu de faire dire pour elle par charité un certain nombre de Meſſes après ſa mort. Il le lui promit, en ajoûtant qu'il eſpéroit que ce ne ſeroit pas ſi-tôt. Elle l'aſſûra très-poſitivement du contraire; &, en prenant

congé de lui, elle lui donna ces marques d'effection qui ſont d'uſage quand on ſe quitte pour ne ſe plus revoir. Dans l'élection qui ſe fit pour les charges le 25 d'Octobre, elle fut continuée en celle de Diſcrete. *On auroit mieux fait*, dit-elle, *d'en nommer une autre*, il n'auroit pas fallu revenir ſi-tôt à une nouvelle élection. Elle ſe portoit encore fort bien, lorſqu'elle alla viſiter une Religieuſe qui étoit très-mal. Après l'avoir conſolée de ſon mieux, elle la quitta en lui diſant le dernier adieu. Ses Sœurs ſurpriſes de cet *adieu pour la derniere fois*, lui en demanderent la raiſon. C'eſt, leur répondit-elle, *que je ne la verrai plus en cette vie.* On put en douter dans ce moment, parce qu'elle étoit alors en bonne ſanté. Dès le lendemain elle fut obligée de ſe mettre au lit, & elle n'en releva pas.

II. C'étoit le ſecond jour de Décembre ou l'Egliſe honore la mémoire de l'incomparable S. François Xavier, pour qui la pieuſe Mere avoit une tendre dévotion. Elle avoit très-mal paſſé la nuit précédente. Elle voulut cependant, quelque choſe qu'on lui dit, communier dans le Chœur, parce que, comme elle l'aſſura, c'étoit la derniere fois

qu'elle le devoit faire ainſi. En retournant à ſa chambre, elle fut attaquée d'un violent accès de fiévre avec un grand mal de côté ; & elle dit alors & le répéta pluſieurs fois dans la ſuite, qu'elle mourroit le quatorzieme jour de ſa maladie. Trois jours après elle parut mieux, & le Médecin crut qu'elle pourroit ſe tirer d'affaire; mais elle continua à dire qu'elle n'en reviendroit pas. Le quatrieme jour elle voulut encore recevoir notre Seigneur. Elle ne le perdoit point de vue, & elle s'entretenoit ſans ceſſe avec lui. Après la Communion ſon mal empira beaucoup. On appella d'autres Médecins, qui après l'avoir examinée, ſe retirerent pour délibérer. Sur ce Victoire dit avec un petit ſouris : *Ils vont conſulter pour ma ſanté ; mais l'Arrêt en dernier reſſort eſt prononcé dans le Ciel, & c'eſt que j'en mourrai.*

Elle eut beaucoup à ſouffrir pendant tout ce temps-là, ſoit à cauſe de l'amertume des remédes qu'on lui donnoit en grand nombre, ſoit parce que ſes Sœurs, pour la tirer d'un aſſoupiſſement profond qui revenoit ſans ceſſe, la tenoient dans des attitudes très-gênantes. Mais ſa patience fut plus grande encore que ne l'étoient ſes dou-

leurs. Ce mot, *je veux, ou je ne veux pas*, qu'elle avoit toujours détesté dans une Religieuse ne lui échappa jamais; & quelque dégoût qu'elle eût pour la plupart des choses qu'on lui présentoit, elle les prit toujours avec la plus parfaite soumission, & plus volontiers encore quand sa Supérieure les avoit bénis en l'honneur de quelqu'un des mystères de la passion du Sauveur. C'étoit sur-tout l'obéissance de ce divin modéle qu'elle avoit devant les yeux, & elle ne la perdit point de vue jusqu'au dernier soupir. Elle la faisoit pratiquer aux autres comme elle la pratiquoit elle-même. Au premier son de la cloche qui leur annonçoit quelque exercice : *Allez mes filles*, leur disoit-elle, *voilà que Dieu vous appelle : dépêchez-vous de vous rendre à sa voix.*

A mesure que ses douleurs redoubloient, la sérénité & la paix redoubloient sur son visage, & on y lisoit la joie qu'elle avoit de voir la volonté de Dieu s'accomplir sur elle. Quelques-unes de ses Sœurs souhaitant que ses maux s'adoucissent, & d'autres qu'elles pussent les partager avec elle ; elle répondit aux premieres avec beaucoup de grace : *O non pas cela, mes bonnes*

*filles ; mais laissez Dieu faire de moi tout ce qu'il jugera à propos*, & aux secondes avec plus de grace encore : *Non, non, je n'y consens pas : tout ce que je souffre m'est donné de Dieu, & comme ce n'est qu'à moi qu'il est donné, il ne doit être que pour moi.* Que ces paroles sont belles ! que la sainte jalousie qu'elles expriment est rare, & qu'elle mérite d'éloges !

On a vu des Saints en qui la force du mal sembloit à l'extérieur diminuer tant soit peu la patience. Victoire se montra plus forte de ce côté-là à mesure qu'elle dépérissoit de l'autre. Une Religieuse vivement touchée de la voir tant souffrir, lui dit les larmes aux yeux : *O ma mere que vous souffrez !* La Sainte, toute accablée qu'elle étoit sous le poids de la douleur, lui répondit d'un air riant : *Hé ! ma chere fille, c'est ce qui peut m'arriver de mieux que d'être trouvée digne de souffrir pour l'amour de Jesus-Christ.*

Le douzieme jour de sa maladie elle se trouva si abattue qu'elle fut absolument condamnée par les Médecins. En conséquence de cet arrêt qu'elle attendoit avec impatience, elle reçut les derniers Sacremens avec une ferveur qu'on ne peut exprimer. Elle demanda

enſuite très-humblement pardon aux Religieuſes du mauvais exemple qu'elle leur avoit donné; & après les avoir exhortées à garder exactement toutes leurs régles, & à répondre fidélement au ſignalé bienfait de leur Vocation; elle les conjura de n'oublier jamais ce moment redoutable où le temps diſparoît pour faire place à l'éternité, & où l'on ne ſe reproche que de n'avoir pas aſſez fait pour Dieu.

Elle auroit parlé plus long-temps, ſi la Prieure qui vit que cela la fatiguoit, ne l'eut exhortée à ſe ménager. Elle obéit ſi promptement qu'elle coupa en deux la parole qu'elle avoit commencée.

Ses Sœurs qui ne purent plus douter qu'elles n'euſſent bientôt le malheur de la perdre, s'arrangerent pour traiter l'une après l'autre, avec elle. Les unes lui demanderent des avis dont elles avoient beſoin; les autres la prierent de ſe ſouvenir de leurs beſoins quand elle ſeroit devant le Trône du Dieu vivant. Victoire les reçut toutes avec des entrailles de Mere, & ſoit qu'elle les animât au bien, ſoit qu'elle tâchât d'adoucir leurs peines, elle leur parla d'une maniere ſi bien aſſortie à leur état, qu'il y en eut qui virent clai-

rement qu'elle connoiſſoit leur intérieur. Elle finit par leur promettre qu'elle ne les oublieroit pas dans le Ciel, quand il auroit plu à Dieu de l'y mettre, comme elle l'eſpéroit de ſa miſéricorde.

III. Comme le temps preſſoit, & qu'elle ne vouloit pas en perdre un ſeul inſtant; elle fit mettre à l'un des côtés de ſon lit une image du Sauveur crucifié, & à l'autre une de la ſainte Vierge, afin que de quelque côté qu'elle ſe retournât, elle eût devant les yeux ou les plaies du fils ou le bienheureux ſein de la Mere qui l'a conçu. Une fois entre les autres, après avoir regardé fixement l'image de Jeſus-Chriſt, & s'être tendrement entretenu avec lui, ſon viſage parut ſi gracieux, ſi riant, que la Supérieure qui en fut frappée, la preſſa de dire pour la conſolation de ſes Sœurs, quelque choſe de ce qui venoit de lui arriver. La ſainte Mere, qui ne découvroit qu'avec peine les faveurs qu'elle recevoit du Ciel, dit après quelque réſiſtance, que notre Seigneur Jéſus-Chriſt s'étoit apparu à elle, qu'il s'étoit intimement uni à ſon ame, & qu'il l'avoit aſſûrée, qu'après avoir été ſon protecteur pendant toute ſa vie, il venoit l'aſſiſter à la mort & la rece-

voir entre ſes bras pour la placer dans le ſéjour du ſalut & de la gloire.

Quelque temps après, ſes Sœurs qui la virent rire avec un certain éclat, qu'on ne pouvoit gueres allier avec l'excès de ſes douleurs, lui en demanderent la cauſe : il fallut encore la preſſer, & elle avoua enfin qu'elle avoit ri, parce qu'elle avoit vu le démon, qui voulant entrer dans ſa chambre, avoit auſſi-tôt pris la fuite, parce qu'il l'avoit vue aſſiſtée de ſon divin époux. Ce fut à cette occaſion qu'on ſe rappella qu'elle avoit dit confidemment à quelques-unes de ſes filles, que Notre-Seigneur lui avoit promis, que pour la dédommager des peines que l'eſprit de ténébres lui avoit cauſées au commencement de ſa converſion, elle ſeroit au moment de ſa mort à l'abri des inſultes de ce cruel ennemi. Au reſte, cette expulſion de l'Ange de Satan fut ſenſible, & par un orage impétueux qui troubla tout à coup la ſérénité de l'air, & par une nuée des plus noires, qui après avoir été un peu de temps ſur la cellule de la malade s'évanouit pour toujours. C'eſt ainſi qu'après avoir imité pendant ſa vie les vertus du grand S. Martin, Victoire eut ſon ſort dans

les derniers momens, & brava comme lui l'enfer & toutes ſes puiſſances. *

Cependant la Victime baiſſoit, & elle voyoit avec plaiſir s'avancer le bras qui devoit l'immoler. Le quatorzieme jour de ſa maladie, qui devoit être le dernier de ſes douleurs & de ſa carriere, une Religieuſe lui demanda ſi elle ne vouloit point ſe confeſſer, elle répondit que non. « Cependant, ma » chere fille, *ajoûta-t-elle un moment* » *après*, ſi vous aviez remarqué en moi » quelque choſe qui demandât une nou- » velle abſolution, je vous ſupplie d'a- » voir la charité de m'en avertir libre- » ment & ſans reſpect humain. C'eſt » un ſervice dans tous les temps, & il » eſt encore d'un plus grand prix à » l'heure où je me trouve ». Cette réponſe édifia beaucoup la Sœur : elle y vit une ame, qui quoique très-éclairée, ſe défioit de ſes propres lumieres, & que ſon humilité diſpoſoit à profiter

* On ſçait que S. Martin, prêt de rendre l'eſprit, ayant vu le Démon, lui dit « Que fais-tu ici, bête cruelle! Tu » ne trouveras rien en moi qui t'appartienne: le ſein d'A- » braham va me recevoir ». Ce grand Evêque de Tours mourut en prononçant ces paroles un Dimanche 11 Novembre en 400, ſelon les Bollandiſtes, le P. Pagi, & d'autres qu'ont ſuivi les Auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, pag. 180.

de tous les avis qu'on vouloit bien lui donner.

Sa foibleſſe l'ayant miſe preſque hors d'état de prononcer une ſeule parole, elle ne laiſſoit pas de remuer les lévres. La Prieure qui s'en apperçut, lui ayant demandé ce qu'elle diſoit, elle ne répondit que ces deux mots : *Les Pater de l'Office ;* c'eſt que l'Office du Chœur, qu'elle ne pouvoit plus réciter, lui ayant été commué en un certain nombre de *Pater*, elle vouloit remplir cette obligation juſqu'au dernier ſoupir. Son Confeſſeur qui ſçavoit que le lion, dont parle S. Pierre * redouble ſes attaques dans les dernieres heures de la vie, lui ayant demandé ſi elle n'étoit affligée d'aucune ſorte de tentation ; elle lui répondit par un ſigne de tête qu'elle n'en reſſentoit point. Mais le Pere ayant ajoûté, que s'il lui en ſurvenoit quelqu'une, il falloit qu'elle proteſtât à Dieu au fond de ſon cœur, qu'elle étoit bien éloignée de vouloir jamais l'offenſer griévement ; elle rappella tous ſes eſprits, & lui dit : *O mon Pere, ni griévement, ni même légerement par ſa grace.* Enfin après avoir répété d'une

* I. Petri, cap. 5.

voix éteinte & mourante les noms sacrés de Jesus & de Marie, le cœur embrasé du divin amour, elle poussa trois soupirs, dont les deux premiers furent, par une espéce de miracle, entendus fort loin, & au troisieme elle remit sa belle ame entre les mains de son divin époux. Ce fut justement à la fin du quatorzieme jour de sa maladie, sur les quatre heures d'un Vendredi 15 Décembre de l'année 1617. Elle étoit dans la cinquante-cinquieme année de son âge, & il y en avoit treize & cinq mois, qu'elle avoit pris l'habit de la Religion.

Le Bret. p. 356.

IV. *Elle étoit*, dit son Historien, que j'aime mieux transcrire que de faire un portrait d'idée, sauf à partager avec lui la critique qu'on pourra faire de son style & de son détail; *elle étoit d'une taille médiocre & presque petite, d'une complexion sanguine & joviale, d'un naturel violent, mais que l'exercice de la vertu avoit rendu si doux, qu'elle paroissoit incapable de colere. Elle avoit le front uni, les yeux blancs tirant sur le bleu, la bouche vermeille, la couleur naturellement blanche, mais devenue fort pâle, tant par ses austérités que par ses maladies, qui l'avoient tellement exténuée,*

*qu'au jugement des Médecins, il étoit comme impossible, qu'un corps si abattu pût long-temps subsister sans une force supérieure à celle de la nature.*

Sa plus grande beauté, comme celle de la fille du Roi, venoit de son intérieur.* Elle avoit l'esprit étendu, le cœur noble & généreux, le jugement solide & réfléchi. Son courage, à l'exception d'un évenement, où il est presque glorieux de donner beaucoup à la nature **, fut toujours au-dessus des difficultés. Le respect humain, maladie si dangereuse dans le siécle, ne l'entama jamais. Elle connut le prix du service de Dieu, & le fit connoître à ceux qui le vouloient & qui ne vouloient pas. Elle aima ses enfans pour elle & pour eux; & sous ce double rapport elle ne les aima que pour Dieu. Dans le Cloître elle chérit toutes ses Sœurs, jusqu'à chérir les épreuves qui lui vinrent de leur main; c'est que par-là elle pratiquoit sa Régle, & que sa Régle fut toujours pour elle la manne du Désert,&, après l'Eucharistie, la plus délicieuse des nourritures.

En général elle étoit concise & pré-

* Omnis gloria filiæ Regis ab intùs. *Psalm.* 44, ℣. 14.
** La mort de son mari.

cautionnée dans ſes paroles, ennemie des complimens, où l'on donne plus à une fauſſe politeſſe qu'à la vérité; ſincere dans ſon langage, qui ne connut jamais ni l'adulation, ni la duplicité. Son extérieur, quoique doux, étoit grave, ſérieux & impoſant; ſa contenance ſimple, mais reſpirant la piété; ſon regard ſi touchant, que toute perſonne ſur qui elle jettoit les yeux, croioit avoir une place dans ſon cœur. On ne ſe trompoit pas: l'Univers tout entier étoit trop petit pour un cœur auſſi vaſte que le ſien. Je ne parlerai point de ſon invincible patience: il en coûte trop pour louer une vertu, dont le plus grand exercice eſt venu du côté de ſa propre famille. Heureuſement elle a bien reconnu ſon tort, & ce tort ne fut jamais général.

Dès que la ſainte Mere eut fermé les yeux, toutes ſes filles furent ſi touchées de ſa perte, qu'elles ne pouvoient exprimer leur douleur, que par le ſilence & par les larmes. Cependant elles reconnurent bientôt qu'elle étoit plus près d'elles après ſa mort, qu'elle ne l'avoit été pendant ſa vie. Il n'y en eut pas une qui ne ſe ſentît pleine d'une nouvelle vigueur, animée d'un deſir

ardent de ſa perfection, diſpoſée à pratiquer les plus pénibles vertus, pénétrée de la plus tendre dévotion pour la très-ſainte Vierge. C'eſt ainſi qu'elles reçurent les premiers gages de la protection que la pieuſe Victoire leur avoit promiſe, & des graces ſans nombre qu'elle devoit leur procurer dans la ſuite, & qu'elle leur procure encore tous les jours.

On ne peut douter que la mort d'une perſonne ſi connue & ſi eſtimée de toute la Ville de Gênes, n'y ait fait une très-grande ſenſation. Elle avoit été utile à tous les états, il étoit juſte que tous les Etats pleuraſſent ſa perte. Mais il étoit de l'ordre que ſes filles y fuſſent plus ſenſibles que perſonne; auſſi firent-elles ſes funérailles avec toutes les marques de la plus vive douleur. Elles auroient bien voulu mettre ſon corps dans un lieu ſéparé; mais la crainte d'une certaine affectation les en empêcha. On l'enterra donc avec les autres, en attendant que Dieu manifeſtât ſes volontés à cet égard, & il ſemble qu'il l'a fait, puiſque, quoique ce ſaint corps n'ait point été embaumé, il l'a conſervé ſans corruption au moins pendant pluſieurs années. C'eſt ce que

nous apprend le Pere Ambroiſe Spinola, que je vais ſuivre, & encore plus abréger, autant qu'il me ſera poſſible.

Le Bret. P. 358. Je trouve, dit-il, que depuis l'année 1617, qui fut celle de la mort de Marie-Victoire, juſqu'à cette année 1648 où j'écris, on a ouvert ſept fois la caiſſe où repoſe ce précieux dépôt, & qu'on l'a toujours trouvé *ſans aucun déchet*. On l'ouvrit trois ou quatre jours après qu'il eut été mis en terre pour la ſatisfaction d'une Religieuſe que la maladie avoit empêché d'aſſiſter à ſes funérailles ; & il fut trouvé auſſi frais, auſſi ſain qu'il l'eût jamais été.

On l'ouvrit cinquante jours après ſa mort, pour en prendre les traits du viſage avec du plâtre, afin d'en tirer le portrait, & ſa chair parut auſſi ſouple que le premier jour, & ſans ombre de mauvaiſe odeur. L'ouvrier, qui n'étoit pas des plus habiles en ſon art, en levant le moule de deſſus ſon viſage, lui arracha l'œil gauche. Chacune de ſes Filles en fut auſſi affligée que ſi elle avoit perdu le ſien propre. Mais enfin cet accident ſervit à conſtater l'intégrité d'un organe très-délicat.

On l'ouvrit deux ans & demi après, pour ſatisfaire le deſir qu'avoit ſon Con-

feſſeur de voir encore une fois cet ancien temple du Saint-Eſprit. Il n'avoit point du tout changé, & il réſiſta à tous les efforts que firent trois Religieuſes pour lui arracher une dent, à deſſein d'en faire une Relique. Elles en briſerent pluſieurs, & même l'inſtrument dont elles ſe ſervoient; mais elles n'en purent jamais tirer aucune.

Le motif de cette action paroît louable; l'action en elle-même l'étoit-elle? J'en laiſſe le jugement à d'autres.

Le même cercueil fut encore ouvert le 17 Juin 1622 par quelques Religieuſes. Le corps étoit entier, mais ſes habits étoient en pouſſiere. On lui en donna d'autres; & après l'avoir laiſſé un jour entier ſur une table, on le mit dans une caiſſe neuve, & toujours dans le même endroit.

Enfin le 15 Décembre 1629, qui étoit le jour anniverſaire du décès de la ſainte Mere, le corps fut avec la permiſſion du Seigneur Archevêque, tranſporté du lieu de la ſépulture commune, & dépoſé dans une eſpece de chambre qui étoit proche du Chœur; & on le mit dant une caiſſe de Ciprés.

Les deux viſites ſuivantes furent juridiques, & bien plus ſolemnelles que

celles dont je viens de parler. La premiere se fit le dernier du mois de Juin de l'année 1632, en présence du Cardinal Jean-Dominique Spinola, d'Alexandre Spérelli, Vicaire Général du Diocese, & de plusieurs Médecins, qui devoient examiner l'intégrité du corps, & en porter un jugement authentique. On ne l'eut pas plutôt découvert, qu'un mouvement subit de dévotion fit couler des larmes de tous les yeux. Le Cardinal y fit toucher son chapelet très-respectueusement, & tous les autres l'imiterent. Le corps fut mis sur une table, & après le sérieux examen qui est d'usage dans ces occasions, les Médecins attesterent que son intégrité passoit absolument tous les ressorts de la nature. On pensoit de même de la bonne odeur qu'il exhaloit ; mais comme la démangeaison de contredire auroit pu l'attribuer à la caisse de Ciprés dans laquelle on l'avoit mis, quoiqu'elle fut très-différente de celle que répand cet arbre, il fut statué qu'on le mettroit dans un cercueil de bois ordinaire. Cela fut exécuté sur le champ ; & tout fut scélé en plusieurs endroits du sceau de l'Archevêque, & fermé de deux serrures différentes, de l'une desquelles la

clef fut remiſe au Grand Vicaire, & l'autre reſta entre les mains de la Prieure.

La derniere viſite qu'on en fit, fut encore beaucoup plus célebre que la précédente ; & je puis, dit le P. Ambroiſe Spinola, être reçu à en dépoſer ; puiſque j'y fus admis par une grace particuliere. Elle fut faite le 5 Juillet 1636, en conſéquence d'un Décret du Saint-Siége *. La caiſſe fut ouverte en préſence du même Cardinal Spinola, de Jean-Auguſtin Marliano, qui fut depuis Evêque de Mariana en Corſe, & qui étoit pour lors Vicaire-Général, des Protecteurs du Monaſtere, du Protecteur de la cauſe, de quelques Religieux, & d'un bon nombte de Médecins. Tous examinerent le ſaint corps, & le trouverent ſolide, très-entier, & exhalant une odeur aromatique, d'un genre ſi nouveau pour eux, que, de leur aveu uniforme, ils n'en connoiſſoient aucune à laquelle ils puſſent dire que celle-là reſſembloit. Le Bret. p. 361.

Cette odeur, qui avoit quelque choſe de céleſte, croiſſoit avec les années.

* On peut voir ſur les différentes procédures qui ſe font pour une béatification, ce que j'en ai dit dans le livre IX de la grande Vie de S. Vincent de Paul.

Dès la quatrieme visite, qui se fit environ cinq ans après la mort de la sainte Mere, quelques Religieuses qui étoient descendues dans le caveau pour prendre, par dévotion, de la paille dont le corps avoit été enveloppé, s'apperçurent, après l'avoir touchée, qu'il leur sortoit des mains une odeur si douce & en même temps si adhérente, que quoiqu'elles les lavassent avec bien du soin, elle y restoit toujours. On a par la même voie distingué, entre plusieurs linges qui avoient été lavés & mis au soleil, ceux qui avoient touché ce sacré dépôt. Une Sœur, qui, plusieurs années après la sépulture, lui baisoit un pied, ayant mis par hasard dans sa bouche un peu de chaux qui s'y trouva attachée, & que par respect elle n'osa cracher, eut toute la journée le palais aussi parfumé que si elle eut mangé la chose du monde la plus odoriférente. Mais enfin dans la derniere visite dont nous parlons, cette merveilleuse odeur fut encore plus sensible. Elle dura plusieurs jours, & se répandit tellement dans toute l'Eglise, que ceux qui y entroient, & qui n'y voyoient ni fleurs, ni parfums, alloient demander aux Religieuses d'où elle pouvoit venir. C'est un fait que

garantiſſoient encore pluſieurs perſonnes, quand le P. Spinola écrivit l'Hiſtoire de la bienheureuſe Fondatrice.

Cette derniere ouverture * de ſon cercueil occaſionna un petit démêlé qui ne tourne qu'à ſa gloire. Le bruit de cette ouverture s'étant répandu dans la Ville, il y eut aux Annonciades, malgré une longue & furieuſe pluie, un concours prodigieux de perſonnes qui s'y rendirent, pour honorer, après ſa mort, celle que pluſieurs d'entr'eux avoient honorée pendant ſa vie. Le Grand-Vicaire crut que, pour contenter une curioſité ſi légitime, il falloit ouvrir la grille du Chœur. La Prieure crut au contraire qu'elle ne pouvoit s'y prêter, ſans manquer au ſerment qu'elle avoit fait le jour de ſon élection; attendu que le cas préſent n'étoit pas excepté dans la Régle. Le Grand-Vicaire ſe chargea de tout; il prit les clefs, ouvrit la grille, & ce fut alors que parut dans tout ſon jour la vénération ſinguliere qu'un peu-

* J'apprends par une lettre écrite de Gênes le 20 Janvier de la préſente année 1769, que le tombeau de la B. Mere fut ouvert pour la derniere fois en 1707, & que ſon corps fut trouvé beau & ſans corruption. *Fu la V. Madre trovata bella & incorruta.* Ce ſont les termes de la R. M. Prieure du premier Monaſtere de Gênes, dont j'ai la lettre ſous les yeux.

ple nombreux avoit pour l'humble Victoire. Chapelets, linges, piéces d'étoffes, tout fut mis en uſage, & chacun ſe crut heureux d'avoir quelque choſe qui eût touché ſon corps. Rois, Princes de la terre, vous arrivera-t-il jamais quelque choſe de ſemblable? Plaiſe au Ciel que vous le méritiez un jour, & que la voix du peuple ſoit pour vous, comme pour cette digne Religieuſe, la voix de Dieu.

V. Au reſte, & nous l'avons déja vu, cette juſte eſtime avoit commencé long-temps avant ſa mort. L'Archevêque de Gênes ayant ſçu qu'elle comptoit revenir d'une grande maladie, qui donnoit beaucoup d'inquiétude à ſes Sœurs; *conſolons nous*, leur dit-il, *ce qu'elle a prédit arrivera infailliblement.* Des perſonnes d'un eſprit & d'une vertu ſolide alloient à elle comme au *Voyant* de l'ancienne loi, * pour la conſulter ſur leurs peines intérieures, & ils y trouvoient un reméde aſſuré. Une jeune perſonne qui l'entendit parler au tour, fut ſi touchée, ſi enlevée de l'eſprit de ſageſſe & de Religion qui

* Venite & eamus ad Videntem, *Id eſt ad Propheram*, I. Reg. 9. ℣. 9.

ſortoit de ſa bouche, qu'elle fit vœu de prendre le voile dans ſa Maiſon, afin de l'avoir pour Directrice dans les voies du ſalut. Le Pere Zanon, homme capable d'en bien juger, & qui la connoiſſoit à fond, ne parloit d'elle que comme d'une Sainte. Les autres Confeſſeurs preſcrivoient à leurs pénitentes d'étudier ſa conduite & de s'y conformer. Elles le faiſoient d'elles-mêmes, & elles n'avoient pas beſoin d'exhortations pour cela. Le bruit de ſa vertu ſe répandit dans toute l'Italie, & il paſſa les Monts. De pieuſes filles lui écrivirent avec confiance de trouver bon qu'elles embraſſaſſent ſon Inſtitut, qu'on penſoit à établir à Pontarlier; & comme on lui demanda enſuite de ſes Religieuſes de Gênes, pour commencer différentes Fondations, elle répondit qu'elle s'y trouveroit elle-même après ſa mort. Le reſpect qu'ont pour ſa mémoire tous les états de ces différents pays, & les graces qu'ils ont obtenues par ſon interceſſion, font bien voir qu'elle leur a tenu parole. Son portrait qu'on a enfin obtenu de Gênes à force de prieres, & qui s'eſt répandu partout, a par-tout été une ſource de bénédictions. Les choſes qui avoient été

à ſon uſage, comme ſon manteau, ſon voile & une médaille, ont eu encore des effets plus marqués. Un Chapelet qui lui fut mis à la main, lorſqu'on l'enterroit, & qu'un Confeſſeur de la Maiſon porta à Naples, y a guéri un très grand nombre de malades, dont pluſieurs par reconnoiſſance ont envoyé à *Gênes* des *vœux*, qui, ſelon les décrets du ſaint Siége, ſe gardent dans la chambre où elle eſt morte. Les ſéculiers qui ne peuvent y entrer y font faire des neuvaines, & mettre ſur ſon cercueil des fleurs, dont l'application qu'ils en font enſuite, a eu ſouvent les plus heureux ſuccès. Les filles de ſon ordre qui ſont en France lui ont pluſieurs fois adreſſé des requêtes ſpirituelles en forme de lettres, afin qu'on les mit ſur ſon corps; & elles n'y ſont ſi ſouvent revenues, que parce qu'elles s'en trouvoient très-bien. On doutoit ſi peu de ſa gloire, que dès la premiere année de ſa mort pluſieurs perſonnes en célébrerent la veille par un jour de jeûne; & d'autres, pour reconnoître les graces qu'elle leur avoit obtenues, ont pris la couleur de ſon Ordre. Ces prodiges, joints à ceux dont nous avons déja parlé, & à d'autres que nous parcourrerons dans

dans un moment, engagerent le Roi Très-Chrétien, Louis XIII, Anne d'Autriche, ſon auguſte épouſe, pluſieurs Princes, & ſur-tout la République de Gênes à prier le Siége Apoſtolique d'entamer l'affaire de ſa Béatification : matiere qui ne ſe traite à Rome qu'avec des précautions, dont l'héréſie elle-même a été plus d'une fois étonnée. Nous expoſerons en peu de mots, à la fin de cet ouvrage, l'état où en ſont les choſes. Mais l'ordre de l'hiſtoire nous oblige auparavant de faire connoître quelques-unes de ſes vertus, que nous n'avons point encore aſſez développées ; & les différentes guériſons qu'elle a obtenues à ceux qui l'ont invoquée. Commençons par ce dernier article, qui ſera bien moins étendu qu'il ne le devroit être, parce que les Mémoires qui nous ont été fournis, ne vont pas juſqu'au milieu du ſiécle paſſé. Nous parlerons d'abord du bien qu'elle a fait aux perſonnes du dehors ; nous viendrons enſuite à celui qu'elle a fait à ſes enfans. Il eſt beau, il eſt conſolant de voir Victoire ne diſtinguer pas le citoyen de l'étranger. C'eſt ainſi qu'il n'y avoit pour S. Paul ni Juif, ni Gentil, & qu'à ſes yeux tous les Peuples n'en faiſoient

qu'un en Jéſus-Chriſt. * Chaque année nous fourniroit des traits de la bienfaiſance de notre ſainte Mere, ſi ſes Hiſtoriens en avoient bien marqué la chronologie. Celles qui nous paroîtront vuides, ſeront remplacées par des faits dont l'époque eſt incertaine.

En 1621, un Religieux Théatin, nommé François Ottagio, qui demeuroit avec ſes confreres dans la Maiſon de S. Cyr, ** fut attaqué pendant plus de ſoixante-dix jours d'un dévoiement & d'une laſſitude à laquelle ſe joignirent des hocquets ſi violens, que les Médecins le condamnerent tous à la mort. Dans cette extrêmité, il fit demander à l'Annonciade le Manteau de la Bienheureuſe Mere, il l'invoqua avec beaucoup de ferveur, lorſqu'on le lui appliqua, & au moment même ſes hocquets, dont tout le monde étoit effrayé, ceſſerent abſolument; il commença à repoſer, quoiqu'il ne l'eût pas fait depuis vingt-deux nuits; & ſa fiévre diminua ſi bien, qu'en peu de jours il recouvra une parfaite ſanté. Ce

* Non enim eſt diſtinctio Judæi & Græci. *Rom.* 10, ℣. 12, & *alibi pluriès.*

** Le P. Le Breton écrit *S. Cire*; peut-être en eſt-ce un diſtingué du fils de ſainte Juliette.

prompt rétabliſſement fut jugé ſurnaturel par tous les Maîtres de l'art. Le ſaint Siége eſt moins indulgent : toute guériſon qui n'eſt pas inſtantanée n'y paſſe point pour un miracle déciſif en matiere de béatification : *Non conſtat ad effectum ;* c'eſt le terme, & on le ſuit à la rigueur. Mais les dons de Dieu y paſſent toujours pour ce qu'ils ſont. On les admire, & on l'en remercie. Nous avons ici de quoi faire l'un & l'autre.

En 1626, la nommée Ginette Valdetare fut réduite à l'extrêmité par une fiévre des plus fortes & un mal de côté. Les Médecins l'abandonnerent ; mais quelques bon amis ne l'abandonnerent pas. On lui porta une médaille qui avoit ſervi à la Mere Victoire, & ſon image en taille douce. La malade implora ſon ſecours, & dit cinq *Pater* & cinq *Ave.* Auſſi-tôt elle ſe trouva beaucoup mieux : ſa douleur de côté ſe diſſipa, & en peu de temps elle ſe trouva tout à fait guérie.

Il arriva la même année à Plaiſance, quelque choſe qui fit encore une ſenſation plus vive. Dom François Auguſſola, Chanoine de la Cathédrale, étoit tombé en frénéſie ; & dans ſon

délire redoublé par une fiévre continuelle, il faiſoit & diſoit des extravagances qui faiſoient compaſſion aux perſonnes les plus inſenſibles. Le Pere Michel-Ange, Religieux Somaſque, fut appellé auprès de lui. Mais ayant vu qu'il étoit fort inutile de lui parler, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de prier Dieu pour lui. Il portoit toujours à ſon cou un petit Crucifix d'airain, qui avoit appartenu à notre digne Mere, avec un petit morceau de ſon voile. Il fait avec le Reliquaire trois ſignes de Croix ſur le front, ſur la bouche & ſur la poitrine du malade; & puis il le lui poſe ſur la tête, en récitant tout bas l'*Ave, Maria*. Choſe admirable, à peine cette petite action étoit elle finie, que le Frénétique ceſſa de l'être; & ce qui ne lui étoit point encore arrivé depuis le commencement de ſa maladie, il devint tranquille, & s'endormit paiſiblement, à deux repriſes, pendant trois heures. Revenu à lui-même & à ſon premier bon ſens, le Médecin trouva ſa fiévre ſi diminuée qu'il répondit de ſa vie. Son pronoſtic fut juſte, très-peu de temps après, le Chanoine fut en état d'aller rendre de très-humbles

actions de graces à ſa bonne libératrice.

Ce que la Bienheureuſe Victoire avoit fait ſur le fils, elle voulut bien le faire l'année ſuivante ſur ſa Mere, nommée Caſſandre. Celle-ci abattue de la fiévre, l'étoit encore par un mal de tête ſi exceſſif, qu'il ne lui laiſſoit ni repos ni ſommeil. Ce fut dans cet état que ſe tournant vers une image de la ſainte Mere, elle la pria d'avoir pitié d'elle. A l'inſtant cette fiévre dévorante qui la tuoit, ſe modéra ſi bien, qu'elle repoſa pendant cinq heures, & qu'à ſon réveil elle ſe trouva délivrée de ſon cruel mal de tête, & bientôt après en état de faire ſes exercices ordinaires.

Cette même année 1627, Anne-Marie Goane, qui depuis deux ans étoit entre les mains des Chirurgiens, à cauſe des deux ulceres qu'elle avoit à la bouche & à la gorge, & que tous les remédes n'avoient fait qu'irriter, trouva dans la médaille & dans l'image de la bonne Victoire un ſecours, que beaucoup de dépenſes, & toute la pharmacie d'une grande Ville n'avoient pû lui procurer.

Ce ne fut pas la ſeule grace que

cette femme reçut de notre Sainte; car en 1630, les Médecins qui virent, qu'outre l'étisie & une toux violente, dont elle étoit attaquée, elle crachoit le pus avec le sang; ayant jugé qu'elle tomberoit à la chûte des feuilles en automne, elle crut devoir appeller de leur sentence, & il lui en coûta peu. Elle avoit un petit écrit de la sainte Mere, elle le mit sur sa poitrine, en priant de tout son cœur celle qui lui avoit déja une fois sauvé la vie, de lui rendre encore ce même office de charité. Ses vœux furent exaucés: tout à coup elle se sentit mieux, & contre le sentiment de tous ceux qui la connoissoient, elle recouvra une parfaite santé. Il y eut plus, c'est qu'elle fut en même-temps guérie d'une fistule qu'elle avoit au nez, & d'où il sortoit une si mauvaise odeur, qu'on ne pouvoit s'approcher d'elle qu'avec beaucoup de répugnance.

Ce que Victoire faisoit dans son pays en 1630, elle le fit la même année à Pontarlier, à l'égard d'une fille de qualité, à qui son pere, par respect pour la Sainte, avoit fait donner ses deux noms au Baptême. Ce Seigneur voyant sa fille en danger de mort, fit célébrer

une Meſſe à l'honneur de notre bonne Mere : la jeune perſonne fut parfaitement guérie, & le fut en un inſtant.

Ce n'étoit pas la premiere fois que des perſonnes de ſon âge & de ſon ſexe avoient pu connoître que le crédit & la charité de cette Mere compatiſſante s'étendoient à tous les pays. Une fille de condition, nommée Catherine Maximiliane, qui étoit de Namur, fut à l'âge de ſix ans attaquée d'une teigne ſi affreuſe, qu'elle lui gagna toute la tête. Ce mal, & l'odeur inſupportable qui en ſortoit, fit épuiſer à la Médecine toute ſon induſtrie; mais ce fut en pure perte, & après mille & mille tentatives on le jugea incurable. La mere & la fille également affligées eurent recours à pluſieurs Saints; mais Dieu qui différe quelquefois ſes graces pour en faire ſentir le prix, ne permit pas que leurs prieres fuſſent exaucées. Il y avoit déja huit ans que cela duroit, lorſque les Annonciades vinrent de Nanci à Namur pour s'y établir. Une d'elles étoit ſœur de la jeune Catherine ; elle la vit pluſieurs fois, parce que la fondation ayant d'abord ſouffert quelques difficultés, les Religieuſes ne purent s'enfermer auſſi-

tôt après leur arrivée. La Prieure exhorta, un jour, la malade à invoquer la Mere Marie-Victoire ; mais cette fille qui en avoit invoqué tant d'autres ſans ſuccès, reçut cette propoſition avec aſſez d'indifférence. La Prieure ne laiſſa pas de l'animer, & lui promit d'engager ſes Sœurs à faire une neuvaine pour elle. Deux ou trois jours après, comme cette Demoiſelle dormoit, elle vit une Religieuſe vêtue de l'habit des Annonciades, qui s'étant approchée d'elle, lui délia le bandeau qu'elle avoit à la tête ſur ſon mal, & lui nettoya ſon ulcère avec beaucoup de charité. A cette vue, elle s'éveilla, & bien perſuadée que celle qu'elle avoit apperçue en ſonge, étoit la Mere Victoire ; elle l'invoqua avec la plus tendre dévotion, & une forte eſpérance de guérir. Et afin de reconnoître cette libéralité par une autre, elle fit vœu de ſe faire Religieuſe dans ſon Ordre, ſi Dieu lui rendoit la ſanté. Ce n'étoit qu'après de nouvelles épreuves qu'elle devoit l'obtenir ; mais ces épreuves furent toujours accompagnées de nouvelles faveurs. A cette viſion ſi conſolante ſuccéda une fiévre qui la mit à l'extrémité. Heureuſement pour elle ſa Bien-

faictrice ne lui manqua pas. Comme dans un état auſſi violent qu'étoit le ſien, on ne pouvoit penſer ſes ulcères, elle crut pluſieurs fois pendant ſon ſommeil, voir la même main lui rendre ce bon office. Elle ne ſe trompoit pas abſolument. Sa Mere lui ayant demandé ſi la mauvaiſe odeur de ſa tête, qu'on n'avoit pu panſer depuis pluſieurs jours, ne l'incommodoit pas plus qu'à l'ordinaire, elle répondit que non. Elle ajoûta même qu'elle ſe croyoit entiérement guérie, depuis la derniere fois que la bonne Marie Victoire y étoit venue mettre la main. La Mere étonnée de ce diſcours voulut à l'heure même voir ſa tête, & dès qu'elle eut ôté les bandes, il lui tomba dans les mains *des écailles & des croutes de l'épaiſſeur d'un bon doigt*, & elle trouva la tête auſſi ſaine, auſſi nette qu'elle l'eût jamais été. Toute la famille rendit à Dieu & à la ſainte Mere les juſtes actions de graces qui leur étoient dues pour un miracle ſi viſible. La jeune Catherine n'oublia pas le vœu qu'elle avoit fait : elle prit l'habit de l'Ordre, & pour honorer ſon illuſtre Bienfaitrice, elle demanda & elle obtint le nom de Marie-Victoire.

Le Bret. p. 376.

L'année 1631, ne fut pas moins célébre par les prodiges que la Sainte opéra. En voici trois, ou il ſeroit bien difficile de méconnoître le doigt du Tout-puiſſant.

Le premier regarde une Dame nommée Hieronyme Grimalda, femme d'un Seigneur de Gênes. Elle avoit été très-liée avec la Mere Victoire pendant ſa vie : & elle ſentit les effets de cette heureuſe liaiſon devant & après la mort de cette vénérable Mere.

Hieronyme, après une ſtérilité de dix ans, ſe trouva enceinte, & une indiſpoſition conſidérable qu'elle avoit eue l'année précédente, lui fit beaucoup craindre pour ſa vie. Elle avoit en ſon amie Victoire toute la confiance qu'inſpire la plus haute vertu : elle ſe recommanda donc à ſes prieres avec toute l'affection poſſible. Ce ne fut aſſurément pas en vain ; car elle accoucha d'un garçon avec tant de facilité, que les Sages-femmes qui l'aſſiſtoient, crurent toutes que cela ne s'étoit pu faire ſans miracle. Elle le ſentit elle-même auſſi-bien que perſonne, & juſtement perſuadée que ſa chere amie avoit beaucoup prié pour elle ; dès qu'elle fut en état de ſortir, elle ſe fit porter

à l'Annonciade pour l'en remercier. Ce fut alors qu'elle connut à n'en pouvoir douter, qu'elle lui étoit redevable de ſon heureuſe délivrance. Victoire lui avoua qu'elle s'étoit miſe en Oraiſon pour elle entre ſix & ſept heures du ſoir (c'étoit préciſément le temps où elle étoit en travail) qu'elle avoit repréſenté à Dieu le danger où elle étoit, & qu'elle l'avoit conjuré d'avoir pitié & de la Mere & du fruit qu'elle portoit en ſon ſein.

A cette grace Victoire en ajoûta une autre en 1631. Hieronyme fut tout à la fois tourmentée d'une ſciatique très-douloureuſe, & d'un ſi terrible débordement de cerveau, qu'à la voir on l'auroit priſe pour un ſquelette. Une niéce qu'elle avoit aux Annonciades lui envoya une image de la Mere Marie-Victoire. Elle ſe la mit très-reſpectueuſement ſur la tête, & ſe recommanda de tout ſon cœur à cette ame ſi pure, ſi ſainte, ſi dévouée au ſervice de tous les malheureux. On eût dit que Victoire, qui ſouvent ne communiquoit ſes faveurs que par degrés, étoit plus libérale envers ſa bonne amie. Celle-ci, dans l'eſpace de moins de deux heures, fut délivrée, & le fut pour toujours,

de ſa cruelle ſciatique ; elle repoſa parfaitement toute la nuit ſuivante ; & ce que la Phyſique n'expliquera jamais, ſes bras qui étoient ſi décharnés, qu'on n'y voyoit plus que la peau colée ſur les os, reprirent cette même nuit leur premier embonpoint. Enfin elle fut ſi bien, ſi pleinement rétablie, que le lendemain elle alla de ſon pied à l'Egliſe. C'eſt ce qu'elle a juridiquement atteſté, & ce qu'ont pu atteſter comme elle, non-ſeulement toutes les perſonnes de ſa maiſon, mais toutes celles qui la fréquentoient.

La même année Alexandre Spérelli, Vicaire-Général du Diocèſe de Gênes, qui, depuis deux ans, étoit affligé d'une violente fluxion ſur les yeux, la ſentit tellement redoubler, que, dans la crainte de perdre la vue, il ſe crut obligé de changer d'air *. Une ſeule choſe lui faiſoit de la peine, c'eſt qu'en ſortant de Gênes, il ne pouvoit continuer le procès de la Vie de notre vénérable Mere, qu'il avoit commencé, & il étoit très-faché de le laiſſer imparfait. Après différentes réflexions pour & contre, il

* Il y a apparence que l'air de la mer, ſur les bords de laquelle Gênes eſt bâtie, lui étoit contraire.

en fit une qui le tira d'affaire. Il eut recours à Victoire avec beaucoup de foi, & il la pria de lui obtenir de Dieu la guérison de son mal. Au moment même il se trouva beaucoup mieux ; & quelques jours après, il fut si bien guéri, que depuis ce temps, ses yeux furent toujours dans le meilleur état du monde. Sa reconnoissance répondit au bienfait ; & jusqu'à sa mort, il honora la mémoire de celle dont il l'avoit reçu.

Enfin cette même année encore le P. Adrien Talbot, Jésuite, qui demeuroit à Liége, reçut de Dieu, par le moyen de sa fidelle servante, deux graces dont il a fait sa déposition. La premiere regardoit un de ses Confreres, que les Médecins jugerent attaqué de la peste, & qui, en conséquence du vœu que fit ce même P. Adrien de dire trois Messes dans l'Eglise des Annonciades, fut parfaitement guéri contre toute apparence. La seconde grace étoit plus personnelle. Ce Religieux, menant en France quelques jeunes gens pour y faire leurs études, tomba, avec sa petite compagnie, entre les mains d'une troupe de voleurs. Ils s'en échapperent, mais ce ne fut que pour tomber un moment après en celles d'une brigade de soldats qui ne valoient

guères mieux, & qui les arrêterent. Le Pere fit alors pour lui & pour ceux qui l'accompagnoient, ce qu'il avoit fait pour ſon peſtiféré. Il invoqua la bienheureuſe Mere, & fit vœu de célébrer en ſon honneur trois Meſſes dans l'Egliſe de ſon Monaſtere. Il fut auſſi-tôt relâché avec ſa petite bande; & il s'acquitta de grand cœur de ce qu'il devoit à ſa pieuſe libératrice.

Enfin en 1632 le Marquis de Lerme, Auguſtin Spinola, tourmenté dans le flanc d'une maniere ſi cruelle, que depuis long-temps il n'avoit de repos ni le jour, ni la nuit, ſe ſentit heureuſement pour lui inſpiré de recourir à l'interceſſion de notre ſainte Mere. Il mit ſon voile ſur la partie de ſon corps qui étoit ſi violemment & ſi continuellement affligée. En moins d'une heure tout ſon mal s'évanouit, & il ſe trouva dans une ſanté auſſi parfaite qu'il l'eût jamais eue. Voici d'autres guériſons, qui, ſans avoir de dates certaines, ne ſont ni moins conſtantes, ni moins admirables.

Delie Negrone Catanée, qu'une fievre violente & les plus vives douleurs ſembloient conduire à pas précipités aux portes de la mort, ne trouvoit plus de

reſſources du côté des hommes. On lui conſeilla de ſe diſpoſer à recevoir les derniers ſacremens. Elle s'y préparoit, lorſqu'on lui envoya de l'Annonciade le voile de la bienheureuſe Mere, ſource de tant de prodiges dont il a été l'inſtrument. Elle ſe l'appliqua ſur la partie de ſon corps où elle ſouffroit davantage, & dès-lors elle ſe ſentit, & fut en effet ſi ſoulagée, que le Médecin qui vint le ſoir la viſiter, & qui ne s'attendoit à rien moins, jugea qu'elle étoit hors de danger. Le jugement ſe trouva très-juſte, & Catanée en peu de temps recouvra une parfaite ſanté.

Jean-Philippe Goan, attaqué d'une noire mélancolie, qui le rendoit preſqu'auſſi inſupportable à lui-même qu'il l'étoit à tous les autres, en vint juſqu'à regarder ſon état comme l'effet d'un maléfice; & croyant aller au plus ſûr, il ſe fit exorciſer. Mais comme il n'y avoit rien dans ſon mal que de très-naturel, cette cérémonie ſainte qui a réuſſi à tant d'autres * lui fut inutile. Il eut recours à notre bienheureuſe Mere, il s'appliqua ſon ima-

* Voyez mon traité hiſtorique & dogmatique des exorciſmes.

ge & ſa médaille; & il eut le bonheur d'être guéri ſur le champ, & de l'être pour toujours.

En Savoie, Madame de la Motte fut pendant ſa groſſeſſe attaquée d'une fiévre continue, qui la mina tellement, qu'elle fut univerſellement regardée comme une femme morte. Sa Mere très-affligée d'un mal plus fâcheux encore pour l'enfant, que pour celle qui le portoit dans ſon ſein, pria deux autres de ſes filles qui étoient Religieuſes à l'Annonciade, de recommander leur ſœur à Dieu. Une d'elles lui envoya un petit morceau de l'habit de notre ſainte Mere, & l'exhorta à la choiſir pour protectrice, & à l'invoquer de tout ſon cœur. La malade n'eut pas plutôt reçu cette petite Relique avec la lettre de ſa ſœur, qu'au moment même elle ſe trouva mieux; & le mal continuant toujours à diminuer, elle recouvra en peu de temps une ſanté parfaite.

La Sainte en guériſſant le corps, guériſſoit auſſi l'eſprit. En voici un exemple bien frappé. Les Annonciades établies à S. Claude en Franche-Comté, avoient à leurs gages un homme très-intelligent dans les affaires, mais qui

étoit auſſi très-adonné au vin. Elles ne pouvoient ni ſe paſſer de ſes ſervices, ni ſouffrir ſon intempérance. Elles s'en plagnoient ſouvent à lui-même, mais c'étoit toujours fort inutilement. Une des Tourrieres lui dit un jour qu'elle vouloit faire une neuvaine à la Mere Marie-Victoire pour obtenir qu'il ſe corrigeât. Mais ce brutal ſe moqua d'elle & de ſa neuvaine; & continuant plus que jamais à bien boire, il diſoit à cette Sœur, par une raillerie digne d'un ivrogne fieffé, qu'il voyoit bien qu'elle ne s'entendoit pas encore à prier les Saints. Heureuſement pour lui il eut lieu de ſe détromper. Peu de temps après ſa mauvaiſe plaiſanterie, il fut attaqué d'une maladie ſérieuſe. Dans cette infirmité, dont les ſuites l'effrayoient, il ouvrit les yeux ſur ſa mauvaiſe habitude, elle lui fit horreur; il eut recours à la Mere Victoire, & il la pria de le guérir du double mal dont il étoit atteint. Je ne doute point que les Religieuſes, à qui il étoit très-utile, n'ayent joint leurs prieres aux ſiennes: Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt qu'il recouvra tout à la fois la ſanté du corps & de l'ame; & qu'après ſon rétabliſſement, il eut preſqu'autant d'horreur qu'il avoit eu

de paſſion pour le vin. Au moins alloit-il juſqu'à dire qu'il en avoit perdu le goût. Que de neuvaines à faire dans ce malheureux ſiécle, ſi on en faiſoit pour tous les intempérans!

Enfin, & c'eſt par ce dernier exemple que nous finirons l'hiſtoire des bons offices que Marie-Victoire a rendu aux étrangers, il y avoit à Caſerte près de Naples une femme nommée Marie du Cuſal, qui ſouffroit des douleurs ſi aigues & ſi univerſelles, que ne pouvant reſter ni couchée ni aſſiſe, elle ne faiſoit nuit jour que jetter les plus hauts cris. Elle appella chez elle ſon Confeſſeur Jean Lanciano, de l'Ordre des Somaſques. Ce bon Religieux, touché de ſon état, crut ne pouvoir rien faire de mieux que de lui préſenter un Chapelet, dont Victoire s'étoit autrefois ſervie. Elle ſe l'appliqua ſur l'endroit où ſes douleurs étoient les plus vives, en invoquant la protection de celle à qui il avoit appartenu; & au moment même elle fut entiérement guérie ſous les yeux du Confeſſeur & de tous ceux qui étoient dans ſon appartement. La même choſe arriva à une autre Dame, qui s'étant touchée avec le même Chapelet que ce bon Reli-

gieux lui prêta, fut guérie d'un mal de gorge, que l'on jugeoit mortel, & le fut dans un instant.

VI. Venons présentement aux graces que Victoire a procurées à ses enfans. On peut dire, que si elle a été libérale à l'égard des étrangers, elle a été prodigue à l'égard de ses filles spirituelles; & qu'elle a plus fait pour elles seules, qu'elle n'a fait pour l'Italie, la France & tous les autres Etats. C'est que, quoique la vraie charité ne fasse point acception des personnes, elle sçait cependant garder l'ordre; & que le premier enfant, pour lequel une mere doit s'intéresser, est celui qu'elle a porté dans son sein; & qui d'ailleurs l'invoque avec plus de confiance. En supposant ce principe, je suppose conséquemment que le Lecteur voudra bien se contenter d'un petit nombre de faits. Vouloir les rapporter tous, ce seroit vouloir faire un nouveau Volume. J'avertis de plus qu'on ne parlera point ici des graces intérieures qu'elle a procurées à ses filles. Un de ses Historiens, qui en étoit bien instruit, a cru pour de justes raisons devoir les supprimer. Peut-être, ajoute-t-il, qu'il n'y a pas une seule de ses

Religieuſes, à qui elle n'ait rendu en ce genre des ſervices ſignalés. Laiſſons-en le jugement à celui qui les connoît : bornons-nous à ceux dont les hommes ont été témoins, & que l'incrédulité ne conteſtera, que parce qu'elle ne veut pas être détrompée.

Marie-Françoiſe, une des cinq premieres qui jetterent les fondemens du ſaint Ordre de l'Annonciade, étoit ſi incommodée de cet étourdiſſement de tête qu'on nomme vertige, que non-ſeulement elle croyoit voir tout tourner autour d'elle, comme il arrive dans cette maladie, mais que ſouvent elle tomboit par terre, & y demeuroit privée de tout ſentiment. Comme elle s'entretenoit un jour avec la Mere Victoire de ce pitoyable état de ſa ſanté, elle lui dit qu'il n'étoit gueres poſſible qu'un mal ſi continuel ne la menât bientôt au tombeau. *Je mourrai avant vous*, lui répondit la ſainte Mere ; *& après ma mort, vous ſerez délivrée de votre incommodité.*

Ces deux prédictions s'accomplirent à la lettre. Victoire étant déja à l'agonie, Marie-Françoiſe, qui étoit auprès d'elle, fut tout-à-coup ſurpriſe d'un très-violent accès de ſon mal. La bonne Mere jetta un regard de compaſſion ſur

elle, & lui dit que ſi elle étoit aſſez heureuſe pour aller au Ciel, elle prieroit notre Seigneur de la délivrer de ce long & cruel martyre. Une promeſſe auſſi conſolante ſe vérifia bientôt. La Sœur Marie-Françoiſe, après la mort de ſa chere Mere, ſe trouva ſi bien guérie, qu'elle n'eut jamais la plus légere atteinte de ſon mal.

Une autre Sœur qu'on ne nomme pas, fut en 1620 attaquée d'un mal qui tendoit à l'étiſie, & que les Médecins jugerent incurable. Le pronoſtic étoit d'autant plus fâcheux, que trois Sœurs de cette Religieuſe étoient mortes à ſon âge, de la même infirmité. Elle ſeule ne déſeſpéra point de ſon rétabliſſement. Mais ce ne fut ni en la Médecine, ni en ſes Docteurs qu'elle mit ſa confiance. Elle eut recours à ſa bonne Mere. Elle l'invoqua avec toute la tendreſſe d'une fille qui compte ſur ſa bonté. Bientôt après elle commença à ſe mieux porter; & en peu de temps ſa ſanté fut ſi ferme, qu'on l'auroit priſe pour une autre, ſi on ne l'avoit bien connue.

En 1629 la Mere Gertrude Centurione fut réduite par la fiévre & un grand mal de côté, à un état ſi triſte, qu'elle ne pouvoit ni ſe remuer tant ſoit

peu, ſans augmenter ſes douleurs, ni même reſpirer ſans peine. On fit ce qu'on put pour la ſoulager, mais tout fut inutile. Sa guériſon étoit réſervée à une main qui ſçait des routes inconnues aux foibles mortels. On lui appliqua le voile de la bienheureuſe Mere, & elle l'invoqua le mieux qu'il lui fut poſſible. Après avoir récité quelques *Pater* & *Ave*, elle ſe trouva ſans douleur & preſque ſans fiévre. Il eſt vrai que le Médecin lui défendit d'aller à la Meſſe, malgré le deſir qu'elle en avoit. Mais il ne laiſſa pas de regarder un changement ſi prompt comme miraculeux. Et Gertrude qui alloit & venoit auſſi leſtement qu'elle eût jamais fait, a toujours cru, & a dépoſé qu'elle auroit pu deſcendre à l'Egliſe, ſans aucun inconvénient.

Cette même année 1629 la ville de Lyon fut affligée de la plus horrible contagion qu'on y eût jamais vue. Cette maladie cruelle, qui étend ſes fureurs depuis la houlette des Bergers juſqu'au ſceptre des Rois, parut d'abord reſpecter la maiſon des Annonciades; mais enfin la Sœur Marie-Agnès en fut frappée; & elle le fut ſi vivement, que trois Médecins qui ne négligerent rien pour lui ſauver la vie, déclarerent qu'elle

ne passeroit pas le septieme jour. C'étoit précisément l'anniversaire de la mort de Marie-Victoire. La Supérieure profita de l'occasion. Après avoir recommandé à la malade de recourir à l'intercession de cette Mere de tout l'Ordre, elle enjoignit aux autres Religieuses de solemniser ce jour d'une façon particuliere, d'y faire une communion générale, & de demander à Dieu, par les mérites de sa Servante, qu'il lui plût, 1° de rendre la santé à la pauvre Agnès; 2° de préserver du mal tout le Monastere; 3° d'arrêter le cours de ce fléau terrible qui désoloit cette Ville immense & les campagnes voisines. On auroit pu croire que cette priere n'avoit pas trouvé grace devant le Seigneur, quant à son premier objet; car ce jour-là même Agnès eût un si violent assaut, qu'on la crut à l'agonie, & qu'on fit sur elle les prieres de la recommendation de l'ame. Mais une heure après ou environ, elle revint, se trouva des forces, prit de la nourriture, reposa tranquillement, & causa enfin, par son entier rétablissement, autant de joie à toutes ses Sœurs, qu'elle leur avoit causé d'affliction & d'inquiétude par sa maladie. Elles obtinrent aussi la seconde

grace qu'elles avoient demandée ; car depuis ce même jour, la peſte qui frappoit à droite & à gauche les environs du Monaſtere, le reſpecta ſi bien, qu'il n'y eut pas une ſeule Religieuſe qui en fut atteinte. Pour ce qui eſt de la ceſſation de la peſte, il eſt sûr qu'elle n'arriva pas ſur le champ ; mais il eſt sûr auſſi que dès-lors elle commença à diminuer ſenſiblement, & qu'elle fut bientôt ſur ſon déclin.

L'année 1631 fut auſſi témoin des bontés de notre ſainte Mere, & de la tendreſſe qu'elle eut toujours pour ſon petit troupeau. Marie-Agnès, Sœur Converſe, affligée au côté gauche d'une tumeur que ſa dureté rendoit très-douloureuſe, ne pouvoit plus rendre aucun ſervice à la maiſon. Elle eut recours à la pieuſe Inſtitutrice, & elle en obtint la grace qu'elle ſollicitoit. Ses douleurs s'appaiſerent d'abord ; elle repoſa fort bien pendant la nuit, & trouva le matin que ſon enflure & tous les autres traits de ſon indiſpoſition s'étoient évanouis.

Ce n'étoit pas la premiere grace qu'elle eût reçue de ſa bonne Mere. Elle avoit eu, avant la mort de celle-ci, une inflammation aux pieds, qui lui

lui causoit de très-vives douleurs, que tous les remèdes n'avoient pu adoucir. Un jour qu'elle étoit auprès de la Mere, qui pour lors étoit alitée de sa derniere maladie, elle fit connoître par un soupir qu'elle souffroit plus qu'à l'ordinaire. Victoire lui promit de la soulager, lorsqu'elle seroit passée à une meilleure vie. Elle le fit en effet. Agnès se trouva en pleine santé. Plus d'inflammation, plus de ces cuisantes douleurs qui en étoient la suite. Elle rendit à sa bienfaitrice les actions de graces qui lui étoient dues. Mais dix mois après, comme elle réfléchissoit sur sa guérison, il lui vint en pensée que peut-être Victoire n'y avoit point eu de part, & que ce pouvoit être un pur & simple effet de la nature. Cette idée, qu'elle ne combattit point assez, lui coûta bien cher; car au moment même, ses douleurs la reprirent avec tant de violence, qu'elle ne pouvoit, sans souffrir beaucoup, remuer le bout du pied. Il ne faut pas demander si elle reconnut sa faute. Elle la pleura amerement, pria sa bonne Mere de lui obtenir une nouvelle guérison, & protesta qu'après Dieu, elle lui en feroit hommage tout le reste de sa vie. Une longue vengeance auroit coûté à

Victoire; qui sur la terre ne l'avoit jamais connue. A l'exemple de son divin Maître, elle écouta les gémissemens d'un cœur qui n'avoit été humilié que pour sa gloire. Agnès, dans un instant sentit sa douleur se modérer. Elle reposa fort bien pendant la nuit, & à son réveil, elle se trouva totalement guérie.

La même année Eugénie Donati, qui attribua toujours sa vocation à notre digne Mere, fut par son moyen délivrée d'une infirmité qui la rendoit incapable des exercices de la Communauté. Comme ce sont les mêmes prieres d'un côté, & la même protection de l'autre, il seroit inutile de s'y arrêter plus longtemps.

En 1632, les Annonciades de Turin, de Vesoul en Franche-Comté, & de Lille en Flandre, eurent bien lieu de reconnoître que Victoire étoit par-tout la vraie Mere de ses Filles.

A Turin, deux Religieuses furent, comme bien d'autres dans cette Ville, attaquées de la peste qui y régnoit. Leur état étoit absolument désespéré. Elles conjurerent Dieu, par les mérites de leur sainte Mere, de jetter sur elle un œil de miséricorde. Elles étoient déja entre les bras de la mort; elles en sor-

tirent avec autant de bonheur, que de reconnoiſſance.

A Veſoul, une pauvre Sœur qui ſouffroit depuis long-temps un froid mortel à la tête, en fut délivrée, en y appliquant un morceau du voile de ſa bonne Mere; & de puis ce moment, elle ne s'en eſt jamais reſſentie.

Ce qui ſe paſſa à Lille n'eſt pas moins admirable. Une Sœur Converſe, affligée d'un mal où toute la Médecine n'entendoit rien, ne pouvoit ni ſe remuer, ni ſouffrir que perſonne s'approchât d'elle pour la ſecourir. Déſolée de ne trouver rien ſur la terre qui pût la ſoulager, elle s'adreſſa au Ciel. Victoire qu'elle invoqua, vint à elle. Son mal ſe diſſipa plus vîte qu'une légere vapeur qui eſt le jouet d'un vent impétueux, en moins d'une minute elle n'en reſſentit plus rien.

En 1634, les Suiſſes ayant aſſiégé une place où il y avoit un Couvent d'Annonciades, ſe rendirent en très-peu de temps maîtres du Château. Ces pauvres filles éperdues allerent ſe jetter entre les bras de leur Mere, & la prierent de ne pas ſouffrir qu'elles euſſent le malheur d'être la proie d'un vainqueur inſolent. Leur priere fut pour leur Ville,

mais d'une maniere bien différente, ce qu'avoit été celle de Judith pour Béthulie. L'ennemi se retira du Château deux heures après, sans qu'on pût ni sçavoir, ni deviner le motif d'une fuite si précipitée.

En 1635, une Converse, nommée Marie Paule, qui étoit au Couvent de Liége, fut pendant quinze mois affligée d'un cathare si horrible, que je crois devoir en épargner la description au Lecteur. Cette fille d'obéissance demanda permission de faire une neuvaine à sa bone Mere, & pria qu'on lui mît au cou quelques-unes de ses Reliques. Dieu se plaît quelquefois à éprouver les siens, & il y parut, puisque la nuit suivante le mal fut beaucoup plus violent qu'à l'ordinaire. Marie-Paule ne perdit point courage: elle croyoit entendre au-dedans d'elle-même une voix qui lui disoit que le lendemain après avoir communié, elle seroit très-sûrement guérie. Elle suivit cette inspiration, reçut le corps de son Sauveur, le conjura par les graces qu'il avoit accordées à Victoire, de lui accorder celle de le servir en pratiquant sa Régle. Disons encore qu'elle fut exaucée. La répétition de ce mot ne forme

ici qu'un ſens & un ſon très-agréable.

Finiſſons par deux ou trois événemens, qui quoique plus petits en apparence, n'en ſont pas moins au-deſſus des loix ordinaires de la nature.

Le premier regarde la Mere Jeanne-Baptiſte Grimaldi, qui après avoir été tourmentée pendant pluſieurs jours d'un furieux mal de dents, en fut ſi promptement délivrée par le moyen du voile de la ſainte Mere, qu'entre l'application qu'on lui en fit & la guériſon, il n'y eut qu'un ſeul moment. Le Chirurgien qui trouva ſa dent gâtée, lui conſeilla le lendemain de la faire arracher, en l'aſſurant que ſi elle y manquoit, ſes douleurs lui reviendroient infailliblement. Mais elle n'en voulut rien faire; bien perſuadée, diſoit-elle, qu'une dent que ſa bonne Mere avoit une fois guérie, l'étoit pour toujours. Elle ne ſe trompa pas, & depuis ce temps elle n'y ſentit jamais la moindre douleur.

L'application d'un petit morceau de l'habit de Victoire produiſit ſur Marguerite Doria, Religieuſe de Chœur, & ſur une Converſe nommée Auguſtine, le même effet qu'avoit opéré ſur

Jeanne Grimaldi l'application de ſon voile. Un autre Grimaldi, qui en Religion s'appelloit Marie-Dorothée, a dépoſé qu'elle fut délivrée d'un affreux mal de tête, auſſi-tôt qu'elle ſe fut approchée de ſon tombeau pour lui demander ſa guériſon.

Puiſſent tant de graces, accordées en tous lieux à un ſi grand nombre de perſonnes, animer de jour en jour la confiance que les fidéles doivent avoir en notre ſainte & illuſtre Mere. Mais puiſſent ces mêmes fidéles s'animer encore plus à étudier & à imiter ſes vertus; car ce ſont les vertus & non pas les miracles qui font les Saints, puiſque, comme nous l'avons dit, Jean-Baptiſte n'en fit jamais aucun, & qu'il ſe trouvera un jour des réprouvés qui en auront fait. C'eſt par le tableau de quelques-unes des vertus de la Bienheureuſe Victoire, que nous allons finir cet Ouvrage. Elle en a pratiqué par rapport à Dieu, par rapport au prochain, par rapport à elle-même. Ce plan eſt ſimple & inſtructif; nous allons le ſuivre d'après ſon principal Hiſtorien.

VII. Comme le ſiége des vertus, & ſur-tout de celles qui ſont relatives à Dieu, eſt dans l'ame, & que, comme

le dit S. Paul, * les replis de cette ſubſtance, toute intérieure, ne peuvent par eux-mêmes être connus au dehors ; il faut avouer que ce n'eſt que par haſard que l'on peut découvrir ce qui ſe paſſe dans l'eſprit & le cœur des plus grands Saints, & qu'on n'en connoît jamais bien que la moindre partie. Cependant, comme le Maître qu'ils ſervent, ſe plaît à les glorifier devant les hommes, lorſqu'ils s'étudient le plus à lui être inconnus, ou à n'être qu'avilis devant eux ; & que d'ailleurs il eſt des cas où l'on ne peut être utile au prochain, ſans ſe dévoiler un peu ſoi-même ; on voit par expérience que ceux qui ſont au Seigneur ſe décélent eux-mêmes dans de certaines occaſions, & que leur ame tranſpire en quelque ſorte malgré eux. L'Apôtre après s'être donné pour le dernier des fidéles, ** oſera dire qu'il eſt tout entier à Jéſus-Chriſt, & inviolablement attaché à ſa Croix. Auguſtin, l'humble Auguſtin, ira juſqu'à s'écrier : Oui, mon Dieu,

* Quis enim hominum ſcit quæ ſunt ſpiritûs hominis, niſi ſpiritus hominis, qui in ipſo eſt. *I Corinth.* 2, ℣. 11.

** Ego enim ſum minimus Apoſtolorum, *I Corinth.* 15, ℣. 9. Mihi omnium Sanctorum minimo data eſt gratia hæc, &c. *Epheſ.* 3, ℣. 8.

je vous aime, ma conſcience m'en aſſûre, & je ne puis en douter. Vous avez frappé mon cœur d'un trait de votre parole, & mon cœur vous a aimé : *Non dubiâ, ſed certâ conſcientiâ, Domine, amo te, percuſſiſti cor meum verbo tuo & amavi te.* Auguſt. lib. 10, Confeſſ. cap. 6.

Si le Lecteur veut bien ſe ſouvenir de ces principes, il ſuppoſera aiſément que ce qu'on va lui dire des vertus de la Bienheureuſe Victoire, n'eſt peut-être pas la millieme partie de ce qu'elle en a pratiqué ; & cela eſt d'autant plus vrai par rapport à elle, que ſa principale étude fut toujours de dérober aux yeux les plus attentifs ce qu'il plaiſoit à ſon divin époux d'opérer en elle. Si quelquefois en expoſant avec ſimplicité les dons que Dieu fait aux ames qui lui ſont fidéles, elle s'appercevoit qu'on voulût en conclure qu'elle en parloit par expérience ; elle s'arrêtoit tout d'un coup, de ſorte qu'il n'étoit plus poſſible d'en tirer une ſeule parole. Mais, graces au Ciel, malgré ce ſilence d'humilité, elle nous offre encore de quoi nous édifier & nous confondre. Un peu de détail va nous en fournir la preuve.

Une des plus grandes graces qu'elle ait reçues de Dieu, fut celle de ne le perdre jamais de vue, & de marcher continuellement en sa présence. Elle étoit encore dans le monde, lorsqu'elle sentit l'importance de ce saint exercice qui sanctifie tous les autres. Elle prit les plus justes mesures pour se le rendre aussi familier qu'il est possible à la fragilité humaine. Elle donnoit une partie de son temps à l'Oraison; elle joignoit à son travail les louanges du Dieu des Armées, & parce qu'elle vouloit que cette sainte pratique s'établit dans toute sa Maison, elle fit à ses domestiques une loi de réciter, à chaque son de l'horloge, l'Oraison Dominicale, & de rentrer en eux-mêmes. Ce fut toute autre chose quand elle fut en Religion. Elle ne pouvoit concevoir qu'une personne qui s'occupe de la vie spirituelle pût passer un seul quart d'heure sans se recueillir en Dieu; & elle avouoit avec simplicité qu'il ne lui étoit pas possible de passer ce peu de temps sans s'efforcer de lui donner son cœur, & de s'élever à lui par quelques actes d'amour. Chaque personne, chaque objet qui se présentoit à ses yeux lui rappelloit l'image de la Divi-

nité. Ses filles qui étoient charmées de l'entendre, & à qui il en coûtoit peu pour ſe procurer ce plaiſir, lui portoient quelquefois une fleur dans ſa chambre. Il n'en falloit pas davantage pour lui faire dire les choſes les plus ſenſées & les plus touchantes. La beauté de cette fleur lui annonçoit les beautés de celui qui l'a créée. Son odeur étoit un parfum qui l'invitoit à courir après lui comme l'épouſe du Cantique. * Les nuances de ſes couleurs étoient comme un tableau de ces divins attributs, de peur qu'on ne s'aviſât de lui faire honneur de ces nobles idées, elle en faiſoit hommage au Sauveur, & elle diſoit que c'étoit ſur-tout dans la ſainte Communion qu'il lui imprimoit plus fortement ſa préſence ; qu'il lui préſentoit ſous divers ſymboles, ou ſa grandeur, ou quelque myſtere de ſa ſainte humanité ; que par ce moyen il la tenoit unie à lui juſqu'à la Communion ſuivante, dans laquelle il lui rafraichiſſoit ces premiers ſentimens.

Elle étoit ſi remplie du Verbe Incarné, qu'elle ſembloit le voir à côté

* Poſt te curremus in odorem unguentorum tuorum. *Cant.* 1, ℣. 3.

d'elle & écouter ſes leçons. Il eſt vrai qu'elle s'arrêtoit quelquefois dans ſa marche, & qu'elle rendoit extérieurement à l'Homme-Dieu des reſpects qui ſemblent ſuppoſer une apparition ſenſible.

Mais ſi elle ſçavoit ſi bien s'entretenir avec Dieu dans le temps même qu'elle vacquoit aux emplois dont on l'avoit chargée, que ne faiſoit-elle donc pas dans l'Oraiſon, qui de ſa nature tend à élever l'eſprit au Seigneur, & à le faire entrer dans un doux & ſaint commerce avec lui? Elle s'y étoit appliquée dans le temps qu'elle étoit encore ſéculiere; mais dans la Religion elle en fut inſatiable. Pour y donner plus de temps, elle retranchoit celui de ſon ſommeil; & dans ſes maladies qui furent fréquentes, elle y revenoit auſſi ſouvent qu'il lui étoit poſſible. *C'eſt*, diſoit-elle, *que mes douleurs deviennent plus ſupportables, auſſi-tôt que je penſe à mon bon Sauveur.* C'étoit trop peu dire, puiſqu'après avoir une fois avoué, qu'outre les heures qu'elle y mettoit depuis vingt-cinq ans pendant la nuit, elle n'avoit jamais manqué d'y en mettre deux par jour, malgré ſes occupations & ſes infirmités; elle

ajoûta que dans toutes ſes maladies ; & même dans les accès de la fiévre, & de ſes plus vives douleurs, elle perdoit tout ſentiment de ſon mal auſſi-tôt qu'elle ſe mettoit à traiter avec Dieu.

Dire que dans l'Oraiſon Victoire n'avoit point de diſtractions, c'eſt dire une choſe incompréhenſible à quiconque connoît la foibleſſe volage de l'eſprit humain. On a ſçu cependant qu'à force de prieres & d'auſtérités, elle avoit enfin obtenu cette faveur ſinguliere de celui qui eſt riche envers ceux qui l'invoquent avec perſévérance, & qui ne lui demandent rien qui ne tende à ſa gloire. L'aveu qu'elle en fit une fois ſurprit beaucoup ; & on lui demanda comment il ſe pouvoit faire qu'en ſortant d'un emploi auſſi propre à cauſer des diſtractions qu'eſt celui d'Auſcultatrice, & qui quelquefois la retenoit au parloir pendant une bonne partie de la journée, elle pouvoit tout auſſi-tôt ſe réunir à Dieu, & ne s'occuper plus que de lui. A cette queſtion elle répondit avec ce fonds d'ingénuité qui fit toujours ſon caractere : « mes Sœurs, » rien de tout cela ne me fait de la » peine ; parce que c'eſt Dieu qui fait » tout. Il veut que lorſque je m'appli-

» che de lui, je perde absolument la » mémoire de tout ce que j'ai vu & » entendu. Comme lorsqu'on a fermé » les fenêtres d'une chambre, on n'y » voit plus aucun objet étranger; de » même par la miséricorde de Dieu, » lorsque pour me replier en lui, j'ai » une fois fermé les yeux aux affaires » extérieures, il ne m'en reste plus » rien que celles que je dois lui recom- » mander, & jamais que dans la vue » de sa gloire ». Ce dernier mot a ici un sens plus étendu que celui qu'il présente d'abord. Victoire prioit volontiers pour le prochain; mais ce n'étoit qu'après avoir consulté Dieu, pour sçavoir si elle devoit le faire. Nous avons vu au sujet d'un malheureux, qui fut tué dans le crime, que cela lui avoit été défendu.

Son application à Dieu dans ce temps de méditation étoit si forte, si profonde, que d'ordinaire elle en perdoit l'usage des sens, de sorte qu'elle n'entendoit ni le son des cloches de la Maison, ni le bruit étrange qui se faisoit quelquefois dans la rue voisine. Ce fut en vain qu'une Religieuse, à qui un grand mal de dents ne permettoit pas de rester au Chœur, où se faisoit l'O-

raiſon, tourna & retourna auprès d'elle, & lui demanda par ſes gémiſſemens la permiſſion de ſe retirer. Elle n'entendit rien, & lorſque cette bonne Sœur alla, après l'Oraiſon, lui faire excuſe des diſtractions qu'elle lui avoit cauſées: *Non, ma Fille*, lui dit-elle, *vous ne m'en avez cauſé aucune, car je ne vous ai pas vue. C'eſt à vous à m'excuſer de vous avoir laiſſé ſouffrir ſi long-temps.* Dans la crainte qu'elle avoit qu'un recueillement auſſi extraordinaire ne parut tenir du miracle, elle l'attribuoit à une certaine inſenſibilité qui, dans ce temps-là s'emparoit d'elle, ſans qu'elle pût comprendre comment cela ſe faiſoit. Heureuſe, mais rare inſenſibilité, qui ferme les yeux à tout ce qui n'eſt pas Dieu, pour ne les ouvrir qu'à lui.

Je ne prétends pas expliquer le haut degré d'oraiſon où elle a été élevée. C'eſt une matiere qui paſſe les forces d'un pécheur comme je ſuis. Je dirai ſeulement qu'elle fit fort long-temps ſa méditation ſur les attributs de Dieu, & que la maniere dont elle les approfondit, alluma dans ſon ame un feu dont elle ne pouvoit ſouffrir l'ardeur. Je dirai encore qu'une perſonne, qui peut-être vouloit la ſonder, lui ayant

demandé un jour ce que c'eſt que ce degré d'oraiſon, où ſainte Thérèſe dit que l'ame s'éleve tellement, qu'elle ſe croit ſéparée de toutes les créatures, & qu'elle devient ſupérieure à elle-même. Victoire, qui ſans doute ſe reconnut à ces traits, après avoir pouſſé de grands ſoupirs, réſolut la queſtion dans les propres termes de la Sainte, quoiqu'elle n'eût jamais lu ſes Ouvrages. C'eſt que quand on a étudié à l'école du même Maître, on parle aiſément ſon langage.

Enfin j'ajoûterai qu'un Prédicateur ayant fait devant la Communauté un diſcours ſur les différens degrés d'Oraiſon, la ſainte Inſtitutrice, que ſes Sœurs mirent ſur cette matiere, la développa beaucoup mieux que n'avoit fait l'Orateur. Elle dit ſur-tout de très-belles choſes de l'*état paſſif*, état où l'ame éclairée d'une lumiere que le commun des hommes ne voit point, découvre les ſecrets de Dieu *, & ſe croit capable de tout au nom & par la vertu du Très-haut, & où cependant, parce qu'elle ne jouit pas encore, & qu'elle eſt réduite à de ſimples deſirs, elle

* Nobis . . . revelavit Deus per ſpiritum ſuum; ſpiritus enim omnia ſcrutatur, etiam profunda Dei; *id eſt* pro nutu ſuo ſcrutari facit. 1. *Corinth.* 2, ℣. 10.

ſouffre en quelque ſorte les plus cuiſantes peines du Purgatoire ; mais peines dont elle ne voudroit point du tout être délivrée, parce qu'en la purifiant, elles la rendent toujours plus digne d'arriver à ſon bienheureux terme. Mais, comme de l'aveu de notre Mere, ce ſont-là des routes *où le commun des hommes ne voit rien* ; & que les Ouvrages des Jean-de-la-Croix, des Thérèſes, & d'un grand nombre de Myſtiques, qui en ont traité fort au long, ſont entre les mains de tout le monde, je ne m'y arrêterai pas davantage. Je dirai ſeulement, & on ne peut m'en faire un crime, que pour éviter les excès du fourbe Molinos, & les erreurs du vertueux de Fénélon, il faut lire & étudier la cenſure que le ſaint Siége a faite de leurs livres. Heureux qui pourra dire ſincérement comme le dernier : *O Egliſe Romaine... que ma main droite s'oublie elle-même, que ma langue s'attache à mon palais, & devienne immobile, ſi vous ceſſez jamais d'être l'objet de ma tendreſſe & de mes Cantiques.*

Le Bret. p. 404.

Je finis cet article de l'oraiſon par une remarque qui eſt à la portée de tout le monde, mais dont trop peu de perſonnes profiteront ; c'eſt que Victoire

n'entreprenoit jamais aucune affaire, quelque peu importante qu'elle fût, ſans en avoir traité avec Dieu aſſez long-temps. Comme ſon premier, ou plutôt ſon unique deſir étoit toujours que la volonté de ce grand Maître s'accomplît, elle préféroit toujours le plus parfait à ce qui l'étoit moins. C'eſt pourquoi une perſonne la preſſant un jour de faire à Dieu une ſainte violence pour lui obtenir une grace qu'elle deſiroit ardemment, elle lui répondit en ces termes: « Depuis quelque temps, il ne m'eſt pas » poſſible de faire à Dieu beaucoup » d'inſtances pour les graces que je lui » demande, ſoit en faveur des autres, » ſoit pour moi. Car, comme je vois » que par ſa bonté infinie, il fait tout » pour notre mieux, je ne puis rien » vouloir que ce qu'il veut. C'eſt pour- » quoi je lui propoſe ſimplement mes » deſirs, & j'abandonne après cela tout » le ſuccès à ſa pure volonté ».

Cette diſpoſition ne l'empêchoit point d'avoir en Dieu une parfaite confiance; de ſorte qu'à l'exemple du grand Apôtre, elle croyoit pouvoir tout en celui qui étoit ſa force & ſon appui. La derniere année de ſa vie, elle dit confidemment à une de ſes Sœurs que non

seulement elle espéroit son salut par les mérites de Jésus-Christ, mais qu'elle se promettoit encore d'obtenir après sa mort, par le moyen de la sainte Vierge, toutes les graces qui lui seroient demandées pour la gloire du Fils & de la Mere.

Le Bret. p. 405.

Au fonds, il lui fallut une confiance bien singuliere, pour ne se pas décourager à la vue des obstacles qu'elle eut à surmonter dans la fondation de son Ordre. J'en ai parlé ailleurs, je vais en joindre ici quelques nouveaux.

Avant qu'elle se fût renfermée dans le Monastere avec ses premieres Compagnes, plusieurs Filles de condition lui promirent de prendre l'habit de son Institut; mais quand il en fallut venir à l'exécution, elles lui manquerent toutes de parole. Ce coup qui lui fut si sensible, le fut encore plus à ses Sœurs, qui, dans ces commencemens, avoient grand besoin d'appui, & qui ne trouvoient presque de toute part que des contradictions. Mais Victoire, qui voyoit tout en Dieu, les rassura, & leur promit avec beaucoup de confiance, que celles qui venoient de leur manquer, seroient bientôt remplacées. L'événement, quoiqu'assez peu vraisem-

blable, ſuivit la prédiction ; & il fit ſuccéder des larmes de joie & de reconnoiſſance à des larmes de douleur & d'affliction.

Tandis qu'on travailloit au bâtiment du Monaſtere, elle ſe trouva une fois ſur la fin de la ſemaine, ſans avoir un ſou, ni pour les Ouvriers, ni même pour la nourriture de ſes Filles. Dans cette extrémité doublement fâcheuſe, elle ne ſe tourna point du côté des hommes, elle alla tout droit à Dieu. Proſternée à ſes pieds devant ſon Sanctuaire, elle lui expoſa ſon beſoin, bien perſuadée qu'il ſeroit aſſez bon pour y rémédier. Son eſpérance ne fut pas trompée. A peine avoit-elle fini ſa priere, qu'on l'appelle au Parloir, où elle reçut d'une perſonne inconnue une bonne ſomme de ducats, ſans qu'on ait jamais pu ſçavoir d'où lui venoit cette gratification.

L'Entrepreneur ayant voulu une autre fois faire ceſſer l'ouvrage, parce qu'il ſe trouvoit ſans argent, Victoire, qui regarda cette interruption de l'Edifice comme un outrage fait à la Providence, voulut abſolument que l'on continuât, & dit d'un ton ferme que l'argent ne manqueroit pas, pourvu qu'on ne man-

quât pas à eſpérer. Cette confiance lui réuſſit à l'ordinaire. Les aumônes fondirent chez elle ; & il y en eut aſſez pour fournir à l'entiere conſtruction du bâtiment.

Tant de bienfaits nourriſſoient en elle cette vertu, & la lui faiſoient ſouvent inſpirer à ſes Religieuſes : *Mes filles*, leur diſoit-elle, *confiez-vous en Dieu. Il ne nous donne dans toutes nos afflictions que la meſure du mal que nous pouvons porter. Jamais il ne chargera une ame qui ſe remet tout à lui d'un fardeau qui paſſe ſes forces. Il ne peut abandonner celle qui s'abandonne à lui, & il eſt toujours très-prompt à ſoulager celle qui s'appuie ſur ſa bonté. Et quoi*, dit-elle à une autre, qu'elle reprit aſſez vivement, parce qu'elle manquoit de ce côté là ; *tant de gages que nous avons de l'amour de Jéſus-Chriſt, ne peuvent-ils nous apprendre qu'il ne nous envoie tout ce que nous avons de peines que pour nous porter à une juſte confiance en lui, & à nous en aſſûrer de ſon ſecours. N'en doutez pas, ma ſœur*, ajouta-t-elle, *c'eſt votre peu de confiance qui vous empêche de tendre à la perfection de votre état ; c'eſt ce défaut qui vous rend ſi abattue, ſi languiſſante dans l'exécution de*

*la bonne œuvre que vous avez commencée.*

Quoiqu'elle fut vive & pleine d'action, quand elle parloit de Dieu, & de tout ce qui a raport à lui ; cette action redoubloit tellement, lorſqu'elle parloit de la confiance qu'on doit avoir en ſa bonté, qu'elle en avoit le viſage tout en feu ; & il ſembloit qu'elle eût bien voulu parcourir le monde entier pour crier à tous les miſérables : *O vous qui ſouffrez, ayez recours au Seigneur avec confiance, eſpérez en ſa miſéricorde.* Il eſt vrai qu'elle en avoit ſenſiblement éprouvé les effets, ſoit dans ſes ſéchereſſes ſpirituelles, ſoit dans les aſſauts qu'elle eut à ſoutenir quand elle voulut ſe donner entiérement à Dieu. En voici un exemple que ſon principal Hiſtorien a cru devoir nous tranſmettre.

Un jour qu'elle étoit ſeule dans ſa chambre, il ſe préſenta à ſes yeux, ſous les plus effroyables figures, une foule de démons, qui ſembloient vouloir fondre ſur elle avec toute la cruauté dont ils ſont capables. Elle fit deux choſes dignes de ſa vertu ; la premiere, de s'offrir à Dieu pour ſouffrir de leur part tous les outrages qu'ils pourroient lui faire ; la ſeconde, de ſe jetter entre ſes

bras & d'eſpérer avec une pleine confiance que quelque choſe qu'elle eût à ſouffrir d'eux, ſa bonté ne l'abandonneroit pas. Cette double penſée la fortifia ſi bien, que, comme un autre Daniel, elle demeura intrépide au milieu de ces lions enragés, & ne reçut d'ailleurs aucune atteinte de leur fureur.

Son amour & l'amour le plus pur répondoit à ſa confiance. La ſainte Vierge lui en avoit fait une loi au commencement de ſa viduité; & ce fut pour y obéir, qu'elle foula ſi généreuſement aux pieds le monde & toutes ſes vanités. Depuis ce moment fortuné, le ſeul mot d'amour de Dieu ſuffiſoit pour la remplir de douceur & de conſolation. A ce nom ſacré elle ne refuſa jamais rien de tout ce qu'elle put légitimement accorder; mais auſſi elle ne pouvoit ſouffrir qu'on lui refuſât ce qu'elle demandoit au même titre, c'eſt ce qui lui fit dire à une Religieuſe qui ne s'y rendoit pas de bonne grace: *Ma fille, ne faites pas, je vous prie, que j'aie reclamé en vain le ſaint amour de Dieu. Voudriez-vous que j'euſſe la douleur de dire que vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que cet amour.*

Le feu de ce divin amour faiſoit ſur

ſon cœur une impreſſion ſi marquée, qu'en bien des occaſions il n'y avoit perſonne qui ne s'en apperçut ; & ſouvent, lorſqu'elle croyoit n'être pas entendue, elle s'écrioit tout haut qu'elle avoit la poitrine toute enflammée. Après cela, on n'étoit point ſurpris de lui entendre dire qu'il n'y avoit rien de ſi amer & de ſi difficile, que l'amour de ſon Dieu ne lui rendit très-doux & très-délicieux. Souvent elle entendit une voix intérieure qui lui diſoit : *Aimez-moi comme je vous aime*, c'étoit lui demander beaucoup ; mais elle répondoit ſi bien à cette tendre invitation, qu'elle eût pu en quelque ſorte, dire comme S. Paul : *Je vis, mais ce n'eſt plus moi qui vis, c'eſt mon Dieu qui vit en moi.*

Comme l'amour, quand il eſt ſincere, s'intéreſſe à tout ce qui regarde ſon objet, Victoire charmée que le Seigneur eut de fidéles adorateurs, étoit ſi affligée, quand elle apprenoit qu'il avoit été offenſé, que ſon viſage changeoit de couleur, & qu'elle étoit prête à tomber en défaillance. La douleur qu'elle en reſſentoit, la faiſoit pâlir & tomber en langueur. Une de ſes Religieuſes ayant voulu lui raconter l'indi-

gne maniere dont le Corps de Jéſus-Chriſt avoit été depuis peu outragé dans l'Euchariſtie, elle en fut ſi profondément touchée, qu'elle l'interrompît par ces paroles, qui développent ſi bien ſon cœur & ſon amour : *Ah ma ſœur ! par charité n'en dites pas davantage, car cela me fait mourir, & je n'en puis plus. Quoi mon Dieu qui eſt ſi bon, être tant offenſé ? Mon Dieu qui eſt ſi aimable, être ſi peu aimé ?* Auſſi une des raiſons qui l'engageoit particuliérement à remercier Dieu de la grace qu'il lui avoit faite de la renfermer dans un Monaſtere, c'eſt que ſes murailles l'empêchoient de voir & d'entendre les horreurs, qui ſe commettent tous les jours dans le monde, contre un Dieu qui ne fait que du bien à ſes créatures. *Je connois*, diſoit-elle, *une perſonne, qui très-ſûrement ſeroit morte de douleur, ſi Dieu lui eût découvert les différens crimes, dont il eſt chaque jour deshonoré.* Cette perſonne déſignée en général, ne fut point un problême pour ſes Sœurs ; pas une ne s'y méprit ; Victoire, ſans le vouloir, s'y peignoit trop bien pour être méconnue.

Il n'y a que les Anges qui puiſſent dignement exprimer le tendre amour qu'elle

qu'elle avoit pour Jéſus-Chriſt. Elle avoit preſque continuellement ſon ſaint Nom à la bouche ; & elle le prononçoit avec une douceur raviſſante. C'étoit communément à lui qu'elle adreſſoit ces Oraiſons qu'on nomme *d'aſpiration*, & ſur-tout celle-ci : *O mon bon Jéſus, que peut faire celui qui ne s'applique pas à vous aimer ? Et* encore : *Qui ne ſçait pas vous aimer, que peut-il ſçavoir?* Le ſeul ſouvenir de cet aimable Sauveur adouciſſoit toutes ſes peines. Un de ſes plus grands plaiſirs étoit de le déſigner par les épithetes que l'Ecriture lui approprie. Ainſi elle l'appelloit tantôt *le Déſiré des Nations*, tantôt *le Bien-aimé choiſi entre mille*, tantôt *le Dieu fort*, ou *l'Ange du grand Conſeil*, &c.

Mais quoique la ſainte Mere, comme une abeille qui va de fleur en fleur, parcourut volontiers les différens états de l'Homme-Dieu, il y en eut deux qui l'occuperent plus fréquemment; celui des ſouffrances dans ſa Paſſion, & celui de ſon amour pour nous dans la ſainte Euchariſtie.

L'idée ſeule de la Paſſion faiſoit ſur elle une impreſſion ſi forte, que, quoique de ſon naturel elle ne pleurât pas

aiſément, elle ne pouvoit en entendre parler, ſans fondre en larmes. Quand la lecture de table rouloit ſur quelqu'un de ces Myſteres douloureux, c'en étoit fait d'elle, & il lui étoit abſolument impoſſible de manger. On fut obligé de prendre des meſures pour ne rien lire de pareil, quand elle ſe trouvoit au Réfectoire. Cependant, quoiqu'elle fût ſi touchée, elle croyoit encore ne l'être que foiblement. *Oui*, diſoit-elle, *ſi on ſentoit, comme on le devroit faire, les douleurs de Jéſus-Chriſt, à l'heure même on mourroit de douleur & d'amour.* Faut-il, mon Dieu, que des ſentimens ſi juſtes ſoient ſi peu connus, je ne dis pas ſeulement du commun des Fideles, je dis de ceux mêmes qui ſemblent ne s'être mis à la ſuite du Sauveur, que pour porter ſa Croix.

C'étoit au pied de cette Croix adorable, que Victoire répandoit les amertumes de ſon cœur, & qu'uniquement occupée des peines qu'avoit endurées ſon amour crucifié, elle oublioit les ſiennes. Dès qu'elle appercevoit l'image de la Croix, ne fût-ce qu'au cou d'une de ſes Religieuſes, elle lui rendoit tous les reſpects dont elle étoit capable, en s'inclinant devant elle, & baiſant les marques de ſes plaies.

Mais c'étoit ſur-tout au ſaint Sacrifice de la Meſſe, qui, ſans effuſion de ſang, renouvelle celui du Calvaire, qu'elle redoubloit de zele pour les ſouffrances de ſon Rédempteur. Auſſi entendoit-elle, & toujours à genoux, quelque foible qu'elle pût être, toutes les Meſſes qui ſe diſoient dans ſon Egliſe; & comme cela ne ſuffiſoit pas encore à ſon ardeur, elle tâchoit pluſieurs fois par jour, de ſe dérober aux affairès, pour viſiter dans ſon Arche ſainte le Dieu d'Iſraël, & compatir aux inſultes qu'il recevoit de la part des Philiſtins. C'eſt-là qu'elle puiſoit des lumieres qui éclatoient en partie ſur ſon viſage, où la Religion avoit gravé tous ſes traits; & en partie dans ſes converſations, où elle ne tariſſoit, ni ſur l'amour que Dieu prodigue aux hommes dans cet auguſte Sacrement, ni ſur le bonheur qu'ont les Religieuſes de le poſſéder dans leur Maiſon, & d'être nuit & jour à portée de lui rendre leurs hommages. *Ah!* diſoit-elle à ſes Filles, *que peut-il donc nous manquer à nous qui dans nos Egliſes avons un ſi grand avantage!*

De ce prélude il eſt aiſé de juger avec quels tranſports elle s'approchoit

de la ſainte Communion. Le jour qui la précédoit, elle ne pouvoit parler d'autre choſe ; & tout ſon repos pendant la nuit, étoit de s'en occuper. Cependant malgré cette inclination, que quelqu'un a nommé *une faim inſatiable*, plutôt qu'*un* ſimple *deſir*, elle n'oſoit jamais ſe préſenter à la ſainte Table, ſans avoir demandé, la veille, à ſon Confeſſeur, s'il le jugeoit à propos ; & quoiqu'il lui permît quelquefois de le faire pendant un certain temps, ſans recourir à lui, elle ne pouvoit s'y réſoudre, tant étoit grande ſon humilité & la défiance qu'elle avoit d'elle-même. Quand une fois elle avoit eu ſon agrément, il n'y avoit ni veilles précédentes, ni indiſpoſitions du corps, qui puſſent l'arrêter. Malgré ſes langueurs, elle y alloit d'un pas ferme ; & ce qui n'eſt pas moins frappant, elle demeuroit le reſte de la journée pleine d'activité & de vigueur. C'eſt ce que ſes Filles ont vu ſouvent, & ce qu'elles n'ont jamais vu ſans admiration.

Le Bret. p. 415.

Je n'entreprendrai de décrire ni les ſentimens dont elle étoit remplie dans ce moment ſi cher à ſon cœur, ni les fruits de ſanctification que produiſoit en elle l'objet & le principe de ſon

amour. Son Bien-aimé, qui avoit mis en elle, comme dans l'épouſe du Cantique, les plus beaux degrés de la charité * ſeroit ſeul capable de nous en inſtruire. Tout ce qui en a tranſpiré au dehors, c'eſt que ces jours-là elle étoit comme dans une extaſe continuelle ; que toute autre nourriture que celle qu'elle avoit reçue à la Table du Seigneur, lui étoit plus qu'inſipide ; & qu'elle n'en auroit pris aucune, ſi elle n'avoit craint la ſingularité. Tandis qu'elle étoit Prieure, & qu'à ce titre c'étoit à elle de fermer la petite grille par où on avoit communié ; au lieu de le faire, on l'a vue aſſez ſouvent, malgré ſa foibleſſe, reſter immobile & à genoux pendant un temps très-conſidérable, comme une perſonne qui n'a plus ni ſentiment, ni vie ; ou plutôt comme une perſonne qui eſt pleine de vie, mais qui n'en a plus d'autre que celle de Jéſus-Chriſt, ſon Dieu & ſon tout.

Une choſe qu'on a admiré en elle, & qui mérite de l'être, c'eſt que malgré l'ardeur qu'elle avoit pour cette divine nourriture, ardeur ſi vive, qu'elle ne croyoit pas qu'une perſonne qui aime

* Ordinavit in me charitatem. *Cantic.* 2, ℣. 4.

Dieu, pût vivre ſans la reſſentir, elle étoit très-ſoumiſe à ſon Confeſſeur, lorſque, pour éprouver ſa vertu, il lui défendoit de s'en approcher. C'eſt auſſi ce qu'elle recommandoit à ſes Filles; & elle a été juſqu'à en mettre quelques-unes en pénitence, parce qu'elles n'étoient pas aſſez dociles ſur ce point. C'eſt, diſoit-elle, qu'on réſiſte à Dieu, quand on réſiſte à ceux qui nous dirigent en ſon nom.

D'un autre côté, elle ne trouvoit pas bon que ſes Filles ſe privaſſent d'un auſſi grand bien, de leur propre mouvement, & pour des cauſes légeres, ou plutôt pour de vains ſcrupules. Au contraire elle les animoit alors à s'approcher avec une pleine confiance en celui qui peut ſeul nous rendre la paix. Au fond, ceux qu'il plaît à Dieu d'éprouver par des peines intérieures, n'ont d'autre moyen, pour s'en guérir, que celui d'une humble & parfaite ſoumiſſion.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit dès le commencement, que Victoire, les jours où elle avoit eu le bonheur de communier, célébroit à trois différentes repriſes, par des Cantiques ſacrés, le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit. Mais

je puis ajouter qu'on a cru qu'une odeur céleſte lui découvroit la préſence de ſon divin Epoux, parce que lorſque deux ou trois de ſes Sœurs venoient la viſiter dans ſes maladies, elle diſtinguoit celles qui s'étoient approchées de la ſainte Table, de celles qui n'avoient pas eu le même bonheur. Je crois cependant que dans une maiſon où la ferveur étoit ſi grande, la joie ſainte qui éclattoit ſur le viſage des premieres, ſuffiſoit pour les diſtinguer des autres.

Une perſonne ſi attachée au Fils ne pouvoit manquer de l'être à ſa très-ſainte Mere. Tout ce que nous avons dit dans le cours de cette Hiſtoire, en eſt une preuve complette. Ce fut pour honorer d'un culte ſpécial la ſainte Vierge, que Victoire fonda ſon Ordre, & qu'elle voulut que par ſon Nom, il publiât le premier des Myſteres qui ſe ſont opérés en ſa faveur. Le ſeul nom de Marie, lorſqu'elle l'entendoit prononcer, la combloit de joie. Elle n'en parloit qu'avec tendreſſe, & ne pouvoit ceſſer d'en parler. Elle recouroit à elle avec toute la confiance qu'une Fille peut avoir en ſa Mere, & en la meilleure de toutes les Meres. Auſſi avouoit-elle que jamais elle ne lui avoit demandé aucune

grace, ſans l'avoir obtenue. Chaque jour, outre une couronne de douze *Ave, Maria*, qu'elle lui offroit en l'honneur des douze plus grands priviléges qu'elle ait reçus de Dieu, elle récitoit ſon Roſaire, & tout l'Office que l'Egliſe lui a conſacré. Chaque jour encore elle viſitoit pluſieurs fois ce tableau, devant lequel elle avoit reçu tant de faveurs, & qu'elle nommoit *ſa Vierge bien-aimée.* Quoiqu'elle fût toujours très-recueillie, elle l'étoit encore plus les ſamedis, pour accompagner au Calvaire cette mere de douleurs, qui y ſuivit ſon Fils dans le ſilence & dans l'amertume. Enfin Victoire, dans ſes peines, ou plutôt dans toutes les circonſtances de ſa vie, n'oublia jamais un moment cet excellent conſeil de S. Bernard : *En quelque ſituation que vous vous trouviez, penſez à Marie, invoquez Marie, que ſon nom ſoit toujours dans votre bouche, & que jamais elle ne ſorte de votre cœur.* In periculis, in anguſtiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca ; non recedat ab ore, non recedat à corde. *S. Bernard, Homil.* 2. *ſuper* Miſſus eſt, *num.* 17.

Enfin la piété n'a point d'objet qu'elle n'ait rempli. C'étoit ſon élément, &

on le voit dans toute sa conduite. Elle alloit, ou, pour parler plus juste, elle se traînoit au Chœur, lors même que ses infirmités l'en dispensoient. Quand elle étoit absolument obligée de rester au lit, elle y envoyoit, au premier son de la cloche, celles qu'on avoit chargées de la garder. En entrant à l'Eglise, tout, excepté Dieu, s'évanouissoit de son esprit. Persuadée que les Anges s'uniſſoient à elle & à ses Sœurs, pour chanter les louanges de l'Eternel, elle s'y plongeoit si profondément, qu'elle ne voyoit, ni n'entendoit rien de ce qui se passoit au dehors. Un affreux tremblement de terre ébranla tout le Chœur; les Religieuses en furent effrayées; elle seule ne s'en apperçut point: son ame étoit ailleurs; & où pouvoit-elle être que dans le Ciel?

Il ne faut donc pas s'étonner, si étant aussi remplie de l'esprit de Dieu, elle parloit de lui & de ses grandeurs, non comme une personne qui ne l'auroit connu que par la foi, mais comme si elle avoit eu le bonheur de le voir intuitivement. Ses Sœurs eurent mille raisons de la regretter après sa mort; mais rien ne les toucha plus que la perte qu'elles y firent de ces sublimes en-

tretiens, dans lesquels avec une simplicité charmante, elle sembloit leur ouvrir les trésors des richesses du Seigneur. Toute conversation où Dieu n'entroit pas, lui étoit insipide; elle l'y faisoit revenir, mais avec tant d'adresse, qu'on ne s'en appercevoit pas. Elle assistoit, quoique languissante aux Conférences spirituelles & aux prédications; & quoiqu'elle en entendit quelquefois de bien foibles, elle les entendoit toujours avec plaisir, & les faisoit valoir dans la conversation. Quand ses infirmités ne lui permettoient pas de s'y trouver avec les autres, elle les pressoit si fort de lui en répéter la substance, sous pretexte qu'elle étoit une pauvre ignorante qui avoit besoin d'être instruite, qu'il falloit céder à son importunité. Mais en y cédant, on n'admiroit pas moins son humilité, que l'ardeur qu'elle avoit pour entendre parler de Dieu.

VIII. Une personne qui sçavoit si bien remplir ses devoirs à l'égard du Seigneur, ne pouvoit manquer d'être fidéle à tous ses devoirs envers le prochain, puisque sans un vrai amour du prochain, il ne peut y avoir de véritable amour de Dieu.

A l'exemple de ce Maître bienfai-

ſant, ſa charité s'étendoit à tous les hommes ſans exception. Le ſalut des ames étoit le grand & le premier objet de ſon zele; & elle s'y employa de toutes ſes forces pendant les ſeize années de veuvage qu'elle paſſa dans le monde, & les treize autres qu'elle eut le bonheur de paſſer dans la Religion. Elle pleuroit, comme une autre Théreſe, par des larmes ameres le ſort malheureux de tant d'infidéles, qui vivent dans les ténébres, & dans l'ombre de la mort. Elle étoit ravie quand elle apprenoit leur converſion; elle envioit le ſort de ces hommes Apoſtoliques, qui ſur les traces de Xavier leur portent le flambeau de la foi; & elle ſe fût trouvée heureuſe d'arroſer leurs pas, non-ſeulement de la ſueur de ſon front, mais de tout le ſang qui couloit dans ſes veines. Elle ne ſe contentoit pas de prier pour la converſion des idolâtres, elle vouloit que ſes Sœurs fiſſent continuellement la même choſe. Et qui doute que de tant de milliers d'aveugles qui ont ouvert les yeux à la lumiere, il n'y en ait eu pluſieurs qui doivent leur ſalut éternel aux vœux de cette ſainte & fervente Communauté.

En travaillant pour la converſion des infidéles, Victoire n'oublioit pas celle des mauvais Chrétiens, elle la demandoit à Dieu avec toutes les inſtances, dont un cœur comme le ſien étoit capable. Elle redoubloit & faiſoit redoubler les prieres pour eux dans le temps du Carnaval, où, par un déſordre qui retrace ceux du Paganiſme, Dieu eſt le plus offenſé. Dans quelques Communautés, les Religieuſes pour ſe récréer un peu ces jours-là, repréſentent entr'elles de pieuſes paſtorales, ou quelqu'autre piéce du même goût; l'auſtere Victoire regarda ce plaiſir, d'ailleurs innocent, comme hors de ſaiſon. Elle y ſubſtitua des pénitences, que chacune de ſes Sœurs faiſoit à ſon tour, & dont elle donnoit toujours le premier exemple. Pour étouffer la vapeur du crime, qui s'éleve alors de la terre, comme les fumées de la mer noire; ſes filles qui ſe relevoient pour adorer le ſaint Sacrement expoſé dans leur Egliſe, faiſoient monter au Ciel le doux parfum de leurs gémiſſemens. Elles y en ajoutoient de nouveaux pendant le Carême, afin que les Moiſſonneurs ſpirituels recueilliſſent enfin dans la joie, ce qu'il n'avoient ſemé, que

dans la crainte & dans les larmes.

Elle apprit par hasard qu'une certaine personne avoit commis un péché considérable. Elle s'obligea par vœu à beaucoup de jeûnes & de pénitences, afin de la faire rentrer en grace avec Dieu; & elle fut assez heureuse pour l'obtenir.

Un homme vint lui dire un jour, que réduit au désespoir par la nécessité, il ne pouvoit s'en tirer que par un crime. Elle auroit pu soupçonner, comme firent très-justement ses Sœurs, que ce prétendu désespoir n'étoit qu'un artifice pour la surprendre; mais elle aima mieux, selon la maxime de S. Ambroise, * être trompée par un faux pauvre, que de manquer à un qui seroit dans un vrai besoin: &, quoiqu'elle y fût elle-même au suprême degré, elle lui fit donner trois écus, en lui faisant promettre qu'il n'exécuteroit pas son mauvais dessein.

Dans les conversations qu'elle étoit obligée d'avoir avec les séculiers, dont quelques uns ne vivoient pas bien, elle avoit toujours soin de leur inspi-

* Nè dum hospes *nimiâ cautione* eligitur, hospitalitas minuatur.

rer une juſte horreur de leurs déſordres. Elle dit à l'un d'eux : *Ah, Monſieur, prenez garde à ce que vous faites : vous liez les mains à la miſéricorde de Dieu.* Ce mot le frappa, il entra en lui-même, & ſe convertit entiérement. Quand elle trouvoit de ces hommes pour qui le péché n'eſt qu'un jeu, elle les congédioit par ces paroles : *Je prierai Dieu pour vous* ; mais elle les prononçoit d'une voix ſi touchante, & qui marquoit ſi bien la douleur dont elle étoit pénétrée à la vue de leur inſenſibilité, que pluſieurs ont rougi de leurs excès, & les ont déteſtés devant Dieu & devant les hommes. Mais de quoi n'étoit pas capable une Sainte, qui ſe diſoit prête à ſouffrir toutes les peines de l'enfer, pour empêcher une ſeule offenſe de Dieu, & les miſeres extrêmes où tombent ceux qui ont le malheur de la commettre.

Je ne puis, ni ne prétends détailler ici toutes les preuves de charité qu'elle a données à ſes Sœurs ; *ce ſeroit*, dit un de ſes Hiſtoriens, *vouloir recueillir dans ce ſeul chapitre toute ſa vie religieuſe.* Qu'il nous ſuffiſe donc de dire avec lui, qu'elle étoit continuellement attentive à leur procurer, la nuit & le

Le Bret. P. 426.

jour, en ſanté & en maladie, les ſecours ſpirituels dont elles pouvoient avoir beſoin; qu'elle les conſoloit dans leurs peines; qu'elle calmoit les inquiétudes de leur conſcience; que malgré ſa douceur, elle ne leur ſouffroit aucune imperfection, quelque légere qu'elle pût être; parce que, leur diſoit-elle, *il n'y a point de petites fautes pour les Epouſes de Jéſus, & pour les Filles de Marie.* Ce fut pour cette raiſon, qu'elle ſe réſerva toujours le ſoin d'enſeigner la Doctrine Chrétienne aux Sœurs Converſes; de leur donner les principes d'une vraie & ſolide piété; de leur fournir les ſujets de leur Oraiſon, & ſur-tout ceux qui étoient plus propres à les diſpoſer à une bonne & ſainte Communion. Une choſe qui a beaucoup frappé dans ſa conduite, & qui ſuppoſe une charité conſommée, c'eſt qu'on n'a jamais remarqué en elle aucun ſigne d'antipathie, d'averſion, de froideur, ou de jalouſie, défaut qui eſt la ſource de beaucoup d'autres, & dont il eſt bien difficile de ſe garantir. On ne voyoit au contraire en elle qu'un cœur plein de bonté, un cœur compatiſſant, toujours prêt à obliger, ſans diſtinguer jamais la plus tendre amie de

celle qui ne l'étoit pas. On eût dit que cette inclination trop naturelle que chacun a de préférer ſon bien-aiſe à celui des autres, étoit éteinte en elle, ou qu'elle n'y avoit jamais été. Cette maxime, *charité bien ordonnée commence par ſoi-même*, maxime dont on abuſe tous les jours, lui fut abſolument inconnue. Elle procuroit aux autres ce qu'il y avoit de plus doux, de plus aiſé, & prenoit pour elle ce qu'il y avoit de plus pénible, de plus rebutant. Rien ne lui faiſoit plus de plaiſir, que de ſervir ſes Sœurs dans les maladies les plus dégoûtantes ; & quand, pour ménager ſa foible complexion, ou par égard pour ſa perſonne, on donnoit cet emploi à quelqu'autre, elle en étoit ſenſiblement affligée. *Et pourquoi donc m'épargner, diſoit-elle, moi, qui ne ſuis que la boue & l'ordure de la maiſon, moi, qui ſuis trop honorée de ſervir des Vierges, qui ſont les vraies Epouſes de Jéſus-Chriſt.* Autant qu'il lui étoit poſſible, elle paſſoit le temps de la récréation à l'infirmerie, ſoit pour conſoler les malades, en les portant à unir leurs douleurs à celles d'un Dieu crucifié, ſoit pour ſoulager les Infirmieres, en partageant avec elles la peine & les fati-

gues de leur emploi. Dans le fort de ſes maladies, elle s'oublioit elle-même, pour ne penſer qu'aux beſoins de celles qui étoient malades comme elle, & ſouvent moins qu'elle. Ces inſtances, peut-être trop réitérées, auroient enfin laſſé les Infirmieres, ſi elles n'avoient connu que la charité ſeule, & une charité très-ſincere, en étoit le principe.

Il étoit difficile qu'elle fût également aimée de tout le monde, puiſqu'il s'en faut bien que ni le Fils de Dieu, ni ſon ſaint Précurſeur l'aient été univerſellement. Mais on peut dire que ſa charité fut générale; & quoique nous n'entendions pas volontiers le panégyrique de ceux qui nous ſont contraires, elle n'étoit jamais plus ſatisfaite, que lorſqu'en ſa préſence, on faiſoit l'éloge de ceux qui l'avoient maltraitée. Qu'il faut être maître de ſoi, pour en venir-là! C'eſt un point où l'ami même manque à ſon ami; & la jalouſie fait ſouvent dans ſon cœur ce que l'inimitié fait toujours dans le cœur d'un autre.

Ce qu'on a dit de l'amour qu'elle eut pour les pauvres, pendant qu'elle étoit encore ſéculiere, de la maniere humiliante dont elle ſe traveſtit pour leur procurer des aumônes, des rebuts

qu'elle eſſuya à cette occaſion, fait aſſez connoître la charité qu'elle eut dès-lors pour ces membres ſouffrans de Jéſus-Chriſt. La Religion, qui lui fit renoncer à tout par le vœu de pauvreté, la mit hors d'état de les ſoulager d'un fonds qu'elle n'avoit plus; & c'eſt ce qu'elle trouvoit de rigoureux dans ce vœu qui lui lioit les mains. Mais ſa tendreſſe pour eux ne diminua point. Lorſqu'elle étoit Portiere, elle ne ſe laſſoit point d'aller voir à la cuiſine s'il n'y avoit point quelques petits reſtes pour eux; &, quelque peine qu'elle eût, ſoit à marcher à cauſe de ſa foibleſſe, ſoit à traverſer les cours à cauſe du vent, de la pluie, ou de l'ardeur du ſoleil, elle y alloit ſi vite, qu'elle ne ſembloit pas toucher la terre du bout de ſes pieds. Quand elle trouvoit quelque choſe de paſſable, elle l'accommodoit de ſes mains, le mieux qui lui étoit poſſible; mais elle le faiſoit avec une joie ſi marquée, qu'il étoit aiſé de reconnoître que ce n'étoit pas un pauvre, mais ce Jéſus qui en eſt le Pere, qu'elle alloit ſervir. Tandis qu'elle fut chargée du tour, elle prit aſſez ſouvent ſes repas auprès du parloir, à cauſe de ſon indiſpoſition. Mais alors, dès qu'il ſe

préſentoit un mendiant, il falloit abſolument qu'elle partageât ſa portion avec lui. Sans cela, elle ſeroit morte de faim, parce qu'elle n'auroit pu empêcher un autre d'en mourir. Il y avoit dans le voiſinage de ſon Monaſtere un pauvre qui étoit malade dans le temps qu'elle l'étoit elle-même. Elle fit avec lui un échange d'alimens. Elle ſe fit donner, à force de prieres, ce qui étoit préparé pour lui, & lui fit envoyer ce qui étoit préparé pour elle. Ce pauvre malheureux n'y perdit rien : mais elle crut y gagner beaucoup. Lorſqu'elle ne pouvoit rien donner, ce qui arrive aiſément dans une maiſon qui n'eſt pas riche, elle y ſuppléoit par l'aumône ſpirituelle, en diſant pour chaque pauvre un *Ave*, *Maria*. Cette ſainte pratique, dit le P. Le Breton, a commencé par la Mere Victoire, & elle continue encore dans toutes les maiſons de ſes Filles. P. 425.

J'ai preſque peine à ajoûter avec le même Auteur, qu'elle étoit très-ſenſible aux afflictions qui ſurvenoient à ſes Sœurs, ſoit par la perte de leurs parens, ſoit par quelqu'autre infortune. La choſe parle d'elle-même, & ſi l'humilité lui eût permis de dire ce que S. Paul n'a dit que par inſpiration, elle

auroit pu s'écrier, comme ce grand Apôtre : Qui de vous ſe trouve dans la peine, ſans que je la reſſente moi-même par contre-coup ? Qui de vous fait un faux pas, ſans que j'en aie une douleur cuiſante ? *Quis infirmetur, & ego non infirmor ? Quis ſcandaliſatur, & ego non uror ?* II. Corinth. XI, ℣. 29.

L'amour du prochain ne peut gueres ſubſiſter, ſans patience ; ni la patience, ſans la vertu d'humilité, que les Saints ont toujours regardée comme la baſe de tout l'édifice ſpirituel. Cette humilité ſi pénible à la nature, ſi rare, & cependant ſi néceſſaire, avoit jetté en ſon ame les plus profondes racines. C'étoit en conſéquence de cette vertu, qu'elle ne voyoit en elle qu'une créature qui n'eſt propre qu'à s'éloigner de Dieu ; qu'elle ſe regardoit, en tout temps & en tout lieu, comme la choſe la plus vile qu'il fût au monde, & qu'elle avoit en horreur toutes les louanges, celles même qu'on lui donnoit pour quelques petits ouvrages de ſa main. Elle ne pouvoit ſouffrir qu'on la traitât d'Inſtitutrice de l'Ordre ; *parce que*, diſoit-elle, *je ne mérite que le nom de diſſipatrice de l'obſervance réguliere*. Elle attribuoit toujours à ſes Sœurs tout le bien qui ſe

faisoit dans la maison, & elle leur rendoit mille actions de graces de ce qu'elles avoient bien voulu par pitié l'admettre dans leur Compagnie. Au fond, elle se regardoit comme indigne d'être associée à cet essaim de Vierges, elle, qui, à son jugement, n'étoit que la balayure du Monastere. C'est pourquoi, lorsque ses infirmités ne lui permirent plus d'aller si souvent au Chœur, elle disoit, avec des sentimens capables d'attendrir : *Vous êtes juste, Seigneur, une pécheresse comme moi ne mérite pas de paroître devant vous avec les Anges du Ciel & de la terre.* Ce contraste, en faisant voir l'idée qu'elle avoit d'elle-même, prouvoit, en passant, celle qu'elle avoit de ses Religieuses.

Elle étoit confuse, lorsqu'en qualité de Supérieure, elle étoit obligée de leur imposer quelque pénitence; parce qu'elle se croyoit toujours beaucoup plus coupable qu'elles. Et c'est pour cela, qu'elle étoit ordinairement la premiere à faire les mortifications du corps qu'elle leur avoit enjointes.

Elle exagéroit tellement ses défauts, que les personnes qui ne la connoissoient pas, étoient en danger de s'en faire une assez triste idée. C'étoit par le dé-

tail enflé de ces défauts, moins réels que prétendus, qu'elle jettoit un voile ſur les extaſes & ſur les autres faveurs du Ciel, où elle étoit ſurpriſe. Elle cachoit avec un ſoin infini toutes ces ſortes de graces ; & on a ſçu qu'un de ſes Confeſſeurs l'ayant priée de mettre par écrit ce qu'il plaiſoit à Dieu d'opérer en elle, elle lui répondit : *Mon Pere, la plus grande faveur que je puiſſe recevoir en cette vie, c'eſt, à mon ſentiment d'y être inconnue au monde, & qu'on n'y ſçache rien de la pauvre Victoire.*

Sa conduite extérieure répondoit à ſes ſentimens intérieurs. Elle ne ſouhaitoit rien plus que d'être bien humiliée ; elle s'affligeoit le ſoir, quand cela ne lui étoit pas arrivé, & elle croyoit avoir perdu la journée. Bien-loin de témoigner du reſſentiment pour une parole de mépris, jamais ſon viſage n'étoit plus doux & plus riant, que quand on la lui avoit dite.

Lorſqu'elle étoit Supérieure, elle donnoit à toutes ſes Sœurs un plein pouvoir de lui dire tout ce qu'elles jugeroient à propos ; & ſi elle vouloit alors qu'on reſpectât ſa place, ce n'étoit que parce que cela eſt néceſſaire pour faire reſpecter l'Obſervance commune.

Quand elle étoit obligée de donner quelques avis, elle évitoit toujours d'y mêler jamais rien qui sentît l'humeur ou l'amertume ; & pour l'adoucir encore, elle commençoit par se dire plus coupable que celle qu'elle alloit reprendre. Que si elle craignoit d'avoir un peu excédé, elle en demandoit aussi-tôt pardon, & se mettoit à genoux devant une Novice, ou la derniere des Converses, comme devant la plus ancienne & la plus respectable des Meres. Quand elle s'accusoit de ses fautes au Réfectoire, ce qui lui arrivoit fort souvent, elle le faisoit avec des marques si sensibles de douleur & de confusion, que ses Sœurs ne pouvoient retenir leurs larmes. Elle demandoit, avec des instances qui alloient jusqu'à l'importunité, qu'on l'avertît de ses fautes ; & comme on lui refusoit souvent cette grace, parce qu'il étoit difficile de remarquer des défauts dans sa conduite, elle se vengeoit sur elle-même de cette indulgence, en se couchant tout de son long par terre, afin que ses Filles, en passant par-dessus son corps, la foulassent aux pieds, comme un monstre qui ne mérite que d'être écrasé. On seroit même tenté de croire, si on ne voyoit des

exemples encore plus forts, ſoit dans les Prophètes, ſoit daus les Peres du deſert, qu'elle a quelquefois pouſſé les choſes trop loin de ce côté-là. Dans le temps qu'elle étoit Supérieure, elle entra un jour dans le Réfectoire, la corde au cou, & les mains liées derriere le dos. Elle étoit menée par une Sœur, qui tenoit un Crucifix. Quand elle fut au milieu, elle ſe mit à genoux, & pria ſa Conductrice de lui reprocher publiquement tous ſes écarts. Il paroît que celle-ci n'entra pas mal dans ſes vues. *C'eſt ainſi, ma Mere*, lui diſoit-elle, *que votre orgueil a couronné d'épines notre divin Sauveur ; c'eſt ainſi que vous avez percé ces pieds & ces mains par telle & telle de vos mauvaiſes inclinations, &c.* Pendant que la Religieuſe continuoit cette humiliante litanie, Victoire, baignée de ſes larmes, en arroſoit, l'une après l'autre, toutes les plaies de celui qu'elle croyoit avoir attaché à la Croix. Ses Sœurs, attendries à la vue de ce ſpectacle, tâchoient d'entrer, chacune pour ſoi-même, dans les ſentimens de leur bonne Mere. Ce qu'elles ne pouvoient concevoir, c'eſt qu'il fût poſſible d'allier une vie auſſi innocente que la

ſienne,

sienne, avec un si violent desir d'être méprisée & comme anéantie.

Pour seconder ce penchant comme invincible qu'elle avoit pour les humiliations, & peut-être aussi pour l'éprouver, son Confesseur lui parla une fois d'une maniere où l'amour-propre, s'il y en avoit eu chez elle, n'auroit pas trouvé son compte. « Dieu sçait, lui » dit-il, le bel exemple que vous avez » donné à vos Sœurs, pendant les sept » années que vous avez été en charge, » & depuis que vous n'y êtes plus; ou » si peut-être vous ne les avez point » scandalisées. Mais comme je ne puis » vous en instruire, & que vous pour- » riez bien l'ignorer, il faut que, pour » réparer le mal que vous avez pu faire, » & obtenir de Dieu la grace de vous » mieux connoître, vous disiez au Ré- » fectoire votre coulpe de tout le passé. » Vous prierez en même temps la Mere » Prieure & toutes les autres Religieu- » ses de vous faire la charité de vous » avertir de vos défauts, sans vous épar- » gner, par aucun respect humain ». Victoire, qui se vit en chemin d'une humiliation complette, fut charmée, & elle se hâta d'accomplir sa pénitence; mais quelques heures après, elle re-

tourna au Confeſſeur, toute affligée, & ſe plaignant de ce que ſes Sœurs l'avoient, à l'ordinaire, traitée avec trop de douceur & d'indulgence. Cependant le Directeur avoit appris des Religieuſes mêmes que pour ſatisfaire la paſſion qu'avoit la ſainte Mere d'être dégradée dans tous les eſprits, elles s'étoient efforcées d'exagérer ſes plus petits défauts, & même d'en trouver des réels où à peine pouvoit-on en trouver l'ombre *. C'eſt que la vraie humilité a des yeux qui ne ſont faits que pour elle. Elle voit des taches dans un diamant où tous les autres ne voient que la plus belle eau du monde.

Nous avons dit qu'elle cherchoit avec une ſainte avidité tous les plus bas emplois de la maiſon; nous ajoûterons ici qu'il n'y avoit point de Sœur, quelque mince qu'elle pût être pour les talens, dont elle ne voulût apprendre quelque choſe dans l'occaſion. Elle alla une fois juſqu'à demander à une novice de quelques jours, comment elle devoit prononcer un certain mot, parce que, di-

* On a reproché à l'illuſtre M. de Rancé que cette méthode d'exagérer les défauts, qu'on dit être fort en uſage à la Trape, étoit contraire à la ſincérité chrétienne. On peut lire chez lui la maniere dont il s'eſt juſtifié.

ſoit-elle, je ne ſçais rien du tout, & que je ne puis rien faire que de travers. Elle évitoit avec ſoin de parler aux perſonnes de condition qui venoient au Monaſtere. *Ma Fille*, diſoit-elle ſouvent à celles qui l'accompagnoient au parloir, *dites & faites tout ce qu'il faudra : vous vous en acquitterez mieux que moi.* Enfin ſa maniere d'agir, ſes vêtemens, ſa converſation, ſon attitude, & tout ce qui étoit en elle, ne reſpiroit que la ſainte humilité. Ce qui étonnoit le plus ſes Religieuſes, qui ſçavoient qu'elle étoit d'un naturel très-vif & très-capable de reſſentiment, c'eſt que, quelque ſujet qu'elle eût de ſe plaindre, ſoit d'une parole dure, ſoit de quelqu'autre mauvais procédé, on ne lui en vit jamais faire aucune plainte, ni même hauſſer la voix. Ici la patience ſe joint à l'humilité.

Elle poſſéda cette vertu comme les autres, & c'eſt tout dire. Le monde, l'enfer, les maladies, l'ont exercée tour-à-tour, & ſouvent à la fois ; elle a toujours été charmée de ſouffrir. Tous les matins elle prioit Dieu avec toutes les inſtances poſſibles, de lui ménager pour le cours de la journée quelque croix du premier ordre. Elle ne ſe poſſédoit pas

de joie, quand elle avoit eu le bonheur d'être exaucée. Mais quand le soir, en rentrant dans sa cellule, elle trouvoit qu'elle n'avoit pas eu le bonheur ce jour-là de faire compagnie à son Epoux sur le Calvaire, elle en étoit pénétrée de douleur ; & ainsi elle souffroit de n'avoir point souffert.

Dans le monde, beaucoup de gens lui firent des affronts doublement durs à une femme de condition qui ne les a point mérités. Ses amis, mais qui l'étoient dans le goût du siécle, lui conseillerent d'en tirer raison : elle se contenta toujours de répondre qu'on ne la traitoit pas encore comme elle méritoit de l'être. Dans la Religion, elle fut exercée par des épreuves bien sensibles, comme nous l'avons vu. Jamais elle n'ouvrit la bouche pour se justifier, comme ses Sœurs s'y attendoient. Jamais, quelque mal-à-propos qu'elle fût reprise, elle ne manqua de s'humilier.

Un Confesseur, par un mal-entendu singulier, interpréta à son désavantage une chose qu'on ne lui avoit dit qu'à sa louange. Préoccupé d'une idée aussi défavorable, il se crut obligé à la reprendre fort sévérement d'une faute qu'elle n'avoit pas commise. Elle reçut

cette correction déplacée avec plus d'humilité qu'il n'avoit de zele à la lui faire. Seulement, après l'avoir entendue avec beaucoup de paix, elle lui dit qu'à la vérité elle étoit très-miſérable & toute pleine d'imperfections, mais que cependant elle ne ſe trouvoit point coupable devant Dieu de la faute dont il avoit la charité de la reprendre. Le Confeſſeur, qui comptoit avec beaucoup de raiſons ſur la probité de celle qui lui avoit parlé, mais qui ne penſa pas dans ce moment qu'il avoit pu prendre le change, bien-loin de ſe contenter de la réponſe de Victoire, lui dit d'un ton ſec d'aller ſur le champ s'examiner ſur l'article dont il étoit queſtion; de laiſſer-là toutes les bagatelles dont elle s'étoit accuſée, & de revenir lui rendre un compte exact & ſincere de l'affaire ſur laquelle il l'avoit interrogée. Elle obéit ſans repliquer, c'étoit ſon uſage. Elle ne s'amuſa point à rechercher de qui pouvoit venir une accuſation auſſi mal fondée; elle ſe jetta aux pieds de ſon Sauveur, & ce ne fut pas ſans effet. La Religieuſe qui l'avoit deſſervie, en voulant la ſervir, vint d'elle-même lui expliquer le fait & toutes ſes circonſtances. Le Directeur, qui en fut

informé, gémit de sa bévue ; il en demanda pardon à Victoire, & frappé de sa haute vertu, il l'honora comme une Sainte, & la fit respecter comme telle par tous ceux à qui il eut occasion d'en parler.

Ce fut sur-tout dans ses maladies que sa patience éclatta. On peut dire que ses infirmités durerent presqu'aussi long-temps que sa vie, mais que sa soumission aux ordres les plus rigoureux du Ciel dura plus long-temps que ses jours. De toutes les personnes qui l'ont étudiées, pas une n'a pu appercevoir qu'elle se soit jamais démentie. Dans le monde, elle avoit été sujette à beaucoup d'incommodités ; dans la Religion, elle eut deux maladies, dont les suites furent si fâcheuses, qu'elle n'étoit presque jamais sans mal de tête, d'estomac ou de côté, sans oppression de poitrine, sans fiévres très-fortes, ou sans quelqu'accident semblable, qui auroit fait garder le lit à tout autre qu'elle. Mais dans ces différentes épreuves, au lieu de l'air triste & abattu qu'elles causent ordinairement, son visage étoit aussi serein, que si elle eût joui d'une santé parfaite. Elle employoit ces momens où la douleur absorbe une vertu com-

mune, à s'entretenir avec Dieu, & à faire des actes de soumission à sa très-sainte volonté. Ses levres ne distilloient que le plus parfait amour; & ses Sœurs ont avoué plusieurs fois qu'en sortant d'auprès d'elle, elles se sentoient plus animées à servir Dieu, qu'elles ne l'étoient en sortant de l'oraison. C'étoit dans les plaies du Fils de Dieu, qu'elle cherchoit & qu'elle trouvoit sa force; & chaque jour de ses maladies, elle méditoit quelques-uns des Mysteres de sa Passion. *Heureux*, disoit-elle, *ceux qui sçavent souffrir pour Dieu. Je vous prie, mes cheres Sœurs, de remercier le Pere éternel de la grace qu'il me fait de m'associer aux douleurs de son Fils bien-aimé.*

Quelquefois, dans le plus violent accès de son mal, elle chantoit les miséricordes du Seigneur, & elle le faisoit d'un ton si mélodieux, que sa voix paroissoit plutôt celle d'un Ange, que celle d'une créature mortelle. Enfin, quand elle étoit dans l'ardeur d'une fiévre dévorante, & qu'elle brûloit de soif. Elle refusoit, autant qu'elle le pouvoit sans péché, jusqu'à une goûte d'eau pour se rafraîchir la bouche, parce que son bon Maître n'avoit eu que du fiel sur sa Croix. L'image de celui qui y a

été cloué pour ſon amour, lui tenoit lieu de toutes les douceurs. Mais non, le ciel les lui prodiguoit à meſure qu'elle tâchoit de ſe les retrancher. Viſions, extaſes, rien ne lui manquoit alors, & toutes ces faveurs lui faiſoient ſupporter ſon mal avec tant de joie, qu'elle ſembloit quelquefois en avoir perdu le ſentiment.

IX. Je pourrois, je devrois même peut-être, finir ici l'Hiſtoire de notre ſainte Mere, pour éviter la redite; cependant, comme je me ſuis engagé à marcher ſur les pas de ceux qui m'ont précédé, & que d'ailleurs, dans un modele auſſi riche, il y a toujours quelque choſe de neuf, dont la vertu peut profiter, j'ai réſolu, d'après ſon dernier Hiſtorien, de dire encore un mot de ſa mortification, de ſa pureté de cœur, de ſa délicateſſe de conſcience, de ſon amour pour la pauvreté, & enfin de ſon obéiſſance. Des traits éparts font moins de ſenſation que quand on les réunit ſous un même point.

Pour commencer par ſa mortification, on convient, & elle a été forcée de convenir elle-même, qu'elle l'avoit portée trop loin, & que ſon indiſcrétion en ce point fut la principale cauſe

du dépériſſement de ſa ſanté. Rien ne l'affligeoit plus dans cet état de langueur, que l'impuiſſance où elle étoit de macérer ſon corps par ces auſtérités que tant de Saints ont ſi bien pratiquées. Mais outre que ſes incommodités habituelles n'y ſuppléoient pas mal, elle ſçavoit y en ajoûter d'autres qui les augmentoient. C'eſt ainſi qu'étant alitée, elle ſe tenoit toujours ſur un côté, ce qui la fatiguoit extrêmement; & lorſque l'Infirmiere lui diſoit de changer de ſituation, elle lui répondoit, en ſouriant, que quand on eſt en purgatoire, on n'a pas toutes ſes aiſes.

On peut dire, ſans avancer trop, qu'elle ne ſortoit jamais, ni de l'eſprit, ni de l'exercice de la pénitence. Elle n'accordoit à ſes yeux rien de ce qui auroit pu les ſatisfaire; & elle alla, pendant pluſieurs années, juſqu'à leur interdire le ſimple regard du jardin, parce qu'elle aimoit beaucoup à voir de belles fleurs.

Elle étoit ennemie des nouvelles inutiles & qui n'étoient que curieuſes; en récompenſe, elle étoit affamée de la parole de Dieu, & elle trouvoit toujours les ſermons trop courts, quelque longs qu'ils puſſent être. On lui parloit

toujours trop long-temps du monde ; jamais assez du bien-aimé de son cœur.

Elle se seroit fait un plaisir d'avoir dans sa cellule une rose ou un lis, & d'en respirer l'odeur ; c'en fut assez pour les en bannir absolument, & c'en fut encore trop peu pour sa mortification. A ces fleurs d'une odeur agréable, elle en substitua d'autres qui n'étoient gueres propres qu'à empoisonner.

Le goût n'étoit pas mieux traité que l'odorat & les autres sens. Elle lui faisoit une guerre irréconciliable. Jamais elle ne se servoit ni de sel, ni de rien qui fut capable de piquer l'appétit. C'est trop peu dire, puisqu'elle mêloit de l'absynthe au peu d'alimens dont elle faisoit usage. Pendant les dix dernieres années de sa vie elle ne mangea point de chair ; & du reste, elle mangeoit si peu, qu'on est encore à concevoir comment elle pouvoit vivre.

Si elle travailla à mortifier ses sens extérieurs, elle ne s'appliqua pas moins à mortifier les affections de son cœur, & elle y réussit jusqu'au point que le monde ne lui pardonnera pas. Il est sûr qu'elle aimoit ses enfans ; mais on eût dit, en suivant sa conduite par rapport à eux, qu'elle ne les connoissoit pas. Ils

la quitterent tous pour embraſſer l'état religieux. Cette ſéparation qui coûte tant à d'autres, ne lui fit pas verſer une larme ; elle aſſiſta au contraire à leur ſacrifice, avec un air de joie que la nature ſemble déſavouer. Le monde fut ſurpris de cette eſpece d'inſenſibilité ; on la traita de femme ſans naturel, de mere inhumaine ; & la ſuite de ſa vie ſembla appuyer ce jugement. Elle alloit dans ce temps-là entendre tous les jours la Meſſe dans le Couvent où étoient ſes deux filles, parce que c'étoit l'Egliſe la plus proche de ſa maiſon ; cependant, à l'exception de quelques peu de jours déterminés pour leur rendre viſite, non-ſeulement elle ne les voyoit pas, mais elle ne demandoit pas même de leurs nouvelles. Lorſqu'elle fit ſa profeſſion religieuſe, preſque tous ſes enfans vivoient encore, auſſi-bien que ſes freres & ſes ſœurs ; cependant elle fit vœu, ſans y être obligée, de ne les voir plus jamais *. Ce qui étonne davantage, c'eſt qu'hors le cas de leurs maladies, où elle demandoit quelquefois

* Ce vœu, libre chez les Annonciades, conſiſte à ne parler jamais à grille ouverte à ſes plus proches parens, comme nous l'avons dit plus haut.

& encore assez rarement, comment ils alloient; elle ne s'informoit pas plus de l'état de leur santé, que s'ils n'eussent pas été au monde. Etoit-elle donc devenue insensible? & ce cœur qui avoit presque succombé sous le poids de la perte d'un époux, s'étoit-il pétrifié? Non sans doute. La vertu ne brisa jamais les liens du sang que l'Auteur de la nature a formés; mais elle les rectifie; & pour les réduire à de justes bornes, elle leur refuse un aliment qui pourroit les porter trop loin. Victoire aimoit ses enfans comme elle s'aimoit elle-même. Elle les auroit vus avec autant de plaisir, qu'elle en avoit eu à les cultiver. Mais ce plaisir trop vif, elle vouloit se le retrancher, pour mortifier son inclination. Elle les dédommageoit, par de ferventes prieres, de la consolation qu'elle s'ôtoit à elle-même. Et c'est ainsi que, peut-être sans le sçavoir, elle méritoit qu'on dît d'elle-même, comme de Lévi: *Celui qui a dit à son pere & à sa mere, je ne vous connois point, & à ses freres, je ne sçais qui vous êtes, & qui a oublié ses propres enfans; c'est celui-là même*, ô mon Dieu, *qui a exécuté vos ordres, & gardé votre alliance* *.

* Levi quoque ait: Perfectio tua & doctrina tua viro.

X. Toutes ces vertus la conduisirent à une pureté de cœur si éminente, qu'on ne peut en donner une juste idée. On a toujours cru, & on a eu toutes les raisons de croire qu'on peut avoir en pareil cas, que Dieu l'avoit préservée, pendant la plus grande partie de ses jours, de tout péché véniel qui fût de propos délibéré. La délicatesse de sa conscience s'annonçoit dans ses paroles, ses actions, son maintien, en un mot dans toute sa conduite. Elle étoit ennemie de l'équivoque, la vérité toute nue sortoit de ses levres ; &, comme elle étoit pleine de candeur à l'égard des autres, elle ne s'imaginoit point que les autres pussent en manquer par rapport à elle. Elle se seroit crue bien coupable, si elle avoit soupçonné quelqu'un d'avoir voulu la tromper. En voici un exemple.

Pendant qu'elle étoit Prieure, elle recommanda à un Gentilhomme le frere d'une de ses Religieuses, qui avoit besoin de son crédit pour obtenir un emploi dont il étoit capable. Cet em-

---

sancto tuo... Qui dixit patri suo & matri suæ nescio vos, & fratribus suis, ignoro vos ; & nescierunt filios suos. Hi custodierunt eloquium tuum, & pactum tuum servaverunt. *Deuteron.* 33, ℣. 8 & 9.

ploi ayant été donné à un autre, Victoire, quand on lui en parla, dit tout ſimplement que ce gentilhomme n'avoit peut-être pas agi pour lui. Cette parole, qu'elle ſe rappella quelques momens après, lui peſa ſi fort ſur la conſcience, que quoiqu'elle fût alors malade au lit, elle voulut, malgré toutes les remontrances de l'Infirmiere, qui n'étoit pas ſi ſcrupuleuſe, qu'on la portât ſur le champ au Confeſſionnal, pour y recevoir l'abſolution de ce prétendu péché. Je puis l'appeller ainſi,
p. 447. dit le P. Le Breton; car ce jugement de Victoire n'étoit pas mal fondé, puiſque lorſqu'elle avoit prié ce Seigneur d'agir, il avoit aſſez fait connoître que cette démarche n'étoit pas fort de ſon goût. D'ailleurs elle n'avoit rien aſſuré; & un vieux proverbe dit que *peut-être empêche de mentir.*

Des perſonnes de foi ont dépoſé que dans l'eſpace de dix-neuf ans, on ne l'a jamais entendue que deux fois, pendant ſes maladies continuelles, pouſſer ce ſoupir de plainte qui eſt ſi ordinaire à ceux qui ſouffrent. Cependant elle s'en confeſſa comme d'une faute d'impatience. *Helas*, diſoit-elle, *Jéſus-Chriſt a tant ſouffert, ſans ſe plaindre,*

*& moi, pour un peu de douleur, je me ſuis plainte.*

Tout le temps qu'elle fut dans le monde, & par conſéquent dans cet âge où il en coûte ſi peu à la jeuneſſe pour ſe licentier, jamais on ne l'entendit dire une parole prophane; &, dans la Religion, elle ſe donnoit bien de garde d'en proférer une ſeule qui fût inutile ou oiſeuſe. C'eſt pour cela qu'elle obſervoit, avec la plus inviolable axactitude, la loi du ſilence. Mais elle n'avoit pas moins de ſoin de la faire obſerver aux autres; &, après ſa mort, une Religieuſe déclara que, dans une apparition, elle lui avoit ordonné d'avertir la Supérieure que les démons triomphoient lorſqu'on rompoit le ſilence dans le temps où il eſt commandé.

Elle ne vouloit, dans le commerce qu'on eſt obligé d'avoir avec les ſéculiers, ni affectation dans le langage, ni vaines cérémonies, ni ces fades complimens, où tout eſt de miſe, à l'exception de la vérité. Elle diſoit que rien de tout cela ne convenoit à des Filles de la ſainte Vierge; & ſi par haſard une de ſes Sœurs s'échappoit de ce côté-là au parloir, malgré le reſpect qu'elle avoit pour elles toutes, elle ſe

levoit, & pour les déprendre d'une habitude dont on ne puiſe que trop les principes dans le monde, elle finiſſoit une converſation, où l'amour-propre ne trouvoit guères ſon compte, qu'aux dépens de la ſincérité.

D'une innocence auſſi parfaite, il eſt aiſé de conclure que Victoire fut éminemment chaſte. Depuis qu'elle s'y fut engagée, après la mort de ſon mari, aucun de ces nuages impurs qui ont fatigué juſqu'aux Jérômes, ne troubla ſon imagination. On peut dire qu'elle méritoit cette grace par ſa modeſtie & ſa vigilance ſur elle-même. Sa maxime étoit que plus le don de la pureté eſt grand, plus il faut être attentif à ſa garde. *C'eſt*, diſoit-elle, *une fleur ſi délicate, que la plus petite négligence, ſi elle ne la flétrit pas, peut au moins en ternir l'éclat. Et c'eſt pour cela*, ajoûtoit-elle, *que les Epouſes de Jéſus-Chriſt ne doivent pas moins fuir la vue d'un homme, que celle d'un baſilic.*

Elle avoit pratiqué la pauvreté dans le ſiécle même, où elle s'étoit réduite, auſſi-bien que ſes enfans, au plus ſimple néceſſaire, pour avoir de quoi ſoûlager l'indigence. Dans la Religion, elle ſembla avoir pour cette vertu un amour

de préférence. Ceux que le détail où il faut que j'entre ici, rebuteroit, n'ont qu'à se l'épargner. Je crois que la piété s'en édifiera.

On ne pouvoit gagner sur elle qu'elle portât rien de neuf. Ce qu'il y avoit de plus vil, de plus mauvais, étoit toujours le plus à son gré; & si quelquefois on lui disoit que cela n'étoit pas bon pour elle. *Ah*, répliquoit-elle sur le champ, *ne dites pas cela, je vous en prie, il n'y a rien qui ne soit trop bon pour cette charogne.* On trouva en effet que les mêmes pantoufles lui avoient duré plus d'onze ans, & la même tunique environ treize. Son grand & très-grand plaisir étoit de manquer de quelque chose dont elle avoit besoin, comme sa peine eût été d'avoir quelque chose de particulier. Dans ses dernieres années, la Mere Prieure lui ayant donné un Breviaire dont la lettre étoit plus grosse, parce que sa vue avoit extrêmement baissé, elle fut très-affligée de cette espece de distinction, qui l'empêchoit de mettre ce livre en commun à la fin de l'année, pour le tirer au sort, selon la coutume. Dans ces occasions, il n'y avoit que l'obéissance qui la fit plier.

Elle ſe faiſoit un grand plaiſir de raccommoder les habits de ſes Sœurs, & ſur-tout des Converſes, parce qu'à cauſe de leurs emplois, ils ſont plus déchirés & plus ſales. Elle étoit ſi aſſidue à ce travail, ſi ménagere de ſon temps, que, lorſqu'étant à l'infirmerie, après avoir mangé un morceau, on lui alloit chercher quelqu'autre petite choſe à la cuiſine, elle reprenoit ſon ouvrage pendant le court intervalle du trajet d'un lieu à l'autre. Lorſqu'il ne lui reſtoit plus de vêtemens à rapiécer, elle ſe mettoit, ſelon le pieux uſage de ſon Ordre, à filer pour fournir des corporaux à des pauvres Egliſes qui en manquoient. Elle s'imaginoit alors faire des Suaires où le Corps de Jéſus-Chriſt devoit être dépoſé dans l'auguſte ſacrifice de nos Autels. Cette idée la combloit de joie.

Elle tâchoit de communiquer à toutes ſes Filles ce grand & parfait amour pour la pauvreté; & ſi elle en aimoit quelques-unes plus que les autres, c'étoient celles en qui elle découvroit plus de zele pour la pratique de cette vertu. Elle ne ſouffroit rien de ſuperflu dans les cellules; elle étoit inexorable ſur ce point, parce qu'elle étoit très-per-

ſuadée, & elle avoit bien raiſon de l'être, qu'une légere tranſgreſſion en ce point conduit par degrés, & ſouvent bien vîte à une tranſgreſſion conſidérable. Elle ſouhaitoit que ſes Religieuſes ſe fiſſent un plaiſir de porter des habits uſés. *Nos revenus*, diſoit-elle, (& ils n'étoient pas bien grands) *ſont faits pour nous délivrer de l'inquiétude du temporel, qui empêche ſouvent de vaquer à Dieu; mais nullement pour nous diſpenſer de l'exercice de la pauvreté que nous avons vouée au Seigneur.*

C'étoit par ce même eſprit, qu'elle vouloit que tous les meubles de l'Egliſe fuſſent d'une grande ſimplicité; & c'eſt ce qui lui a ſouvent fait refuſer de beaux ornemens, parce qu'ils étoient d'un trop grand prix, & que peu-à-peu on y fait des dépenſes très-inutiles à la vraie piété, & très-préjudiciables aux pauvres. Ce fut pour cela encore qu'une perſonne bien intentionnée pour ſon monaſtere, l'ayant priée pluſieurs fois de trouver bon qu'elle fît mettre au Chœur des ſiéges d'un bois plus beau & d'une forme plus commode, elle la pria, à ſon tour, de faire un meilleur uſage de ſon argent. Victoire n'étoit née ni pour la commodité, ni pour l'élégance.

XI. Nous finirons par celle de toutes les vertus qu'elle a le plus chérie, je veux dire l'obéiſſance. Pour le faire en deux mots, il ſuffira de dire qu'elle fut toujours auſſi ponctuelle que la plus fervente des Novices. Dès qu'elle eut une fois quitté la ſupériorité, elle ne ſe mêla pas plus du gouvernement, que la derniere des Converſes. Jamais elle ne fit rien, ſans une permiſſion particuliere. Soir & matin elle alloit demander la bénédiction de la Prieure; & elle ne ceſſa de lui parler à genoux, que quand elle s'apperçut que ce grand reſpect lui fuſoit de la peine. Ces mots, *Je veux*, *Je ne veux pas*, lui étoient inſupportables, & elle ne les paſſoit pas à une Religieuſe, même dans la récréation. *Helas!* diſoit-elle, *la propre volonté eſt le plus grand ennemi de notre perfection: pouvons-nous trop y renoncer?* Auſſi quand la Supérieure lui refuſoit quelque choſe, non-ſeulement elle ne répliquoit jamais, ce qui eſt déja beaucoup; mais elle s'en alloit plus contente que ſi elle l'avoit obtenu. Quand au contraire on la chargeoit de quelqu'affaire, il n'y avoit à craindre que l'excès de l'ardeur avec laquelle elle s'y livroit.

Pendant qu'elle étoit en place, il lui arriva une fois de tomber en extase au Réfectoire, tandis qu'on disoit les graces. Comme les Religieuses s'arrêtoient à ce spectacle, avec autant de plaisir que d'admiration, la Souprieure, qui craignit que cela ne duràt long-temps, leur dit de sortir. A ce seul mot, *sortez*, Victoire revint pour quelques minutes à elle, comme pour obéir. C'est qu'au fonds, Supérieure ou non, elle étoit la très-humble servante du Seigneur & de toutes ses Sœurs. Mais elle conserva toute sa vie un respect particulier pour celles de ses Sœurs qui avoient été une fois ses Supérieures. Nous avons cependant vu dans le troisieme Livre, que toutes ne l'ont pas également bien traitée.

Jamais enfant n'a été plus docile à la voix de sa Gouvernante, qu'elle l'étoit aux avis de ses Confesseurs. Il étoit vrai en tout sens qu'ils lui tenoient la place de Jésus-Christ. Elle souhaitoit que chacune s'en rapportât aux décisions du sien, sans recourir, par une certaine inquiétude, à d'autres hors le temps où l'Eglise en accorde d'extraordinaires. Elle s'apparut plusieurs fois après sa mort, à une Religieuse, qui, dans un trouble

de conſcience, vouloit recourir au Grand-Vicaire pour en avoir un autre. Et parce que cette fille, qui regarda trop long-temps ces apparitions comme des ſonges, ne ſe rendoit point, elle alla, dans la derniere, qui ne fut preſque que trop ſenſible, juſqu'à lui arracher la plume des mains, pour l'empêcher de continuer la lettre par laquelle elle demandoit un autre Directeur. Ce dernier coup, qu'elle ne pouvoit plus regarder comme un effet de l'imagination, l'étourdit; mais ce qui la raſſura, c'eſt que la ſainte Mere, qui, dans le Ciel, comme ſur la terre, ne frappoit que pour guérir, l'aſſura qu'elle trouveroit bientôt, dans un Confeſſeur extraordinaire, un remede à ſon mal, comme il lui arriva quelques jours après.

XII. Telles furent les vertus, ou, pour parler plus juſte, telle fut une très-petite partie des vertus de Marie-Victoire Fornari. Il n'y en a pas une qui n'ait été extraite du procès-verbal qui fut dreſſé par les Juges que la Congrégation des Rites avoit chargés de cet examen. Les vrais enfans de l'Egliſe y verront toujours avec plaiſir que cette vénérable Mere a poſſédé, dans un degré très-émi-

nent, toutes les vertus chrétiennes & religieuſes, qu'elle a partagé avec les plus grands Saints ces dons ſignalés, dont l'heureuſe réunion les caractériſe; c'eſt-à-dire, la prophétie, les raviſſemens, la connoiſſance des choſes les plus intérieures & les plus ſecrettes; qu'elle a donné naiſſance à un Ordre, qui par ſon zele pour la gloire de Dieu, ſa tendre dévotion à la ſainte Vierge, ſon amour pour ſa chere & continuelle ſolitude, approche de la vie des Anges, & donneroit de l'émulation aux Pénitens de Sceté & de la Thébaïde, s'ils ſubſiſtoient encore. Plaiſe au Ciel de multiplier ſes enfans ſur la terre, parce que c'eſt un moyen sûr de multiplier les Citoyens du Ciel; & que ſes Filles, en ſe ſanctifiant, obtiennent, par leurs prieres & par leurs larmes, à un grand nombre de pécheurs, la grace de ſe ſanctifier eux-mêmes. Un Philoſophe du temps demandoit à quoi ſont bonnes les Religieuſes. *A tant de choſes*, lui répondit quelqu'un, *que ſans leurs prieres, vous ſeriez peut-être déja dans l'abîme.* Mais y a-t-il un abîme pour les Philoſophes de nos jours! Revenons.

La protection que la ſainte Vierge lui promit de vive-voix, en 1604,

pour elle & pour ſon Ordre, lorſqu'il étoit en danger de périr*, eſt le plus heureux préjugé que nous puiſſions avoir en ſa faveur. Il faut eſpérer que cette *Vierge fidele*, cette *Mere de miſéricorde*, ira plus loin, & qu'elle fera un jour honorer d'un culte public, dans toute l'Egliſe, les vertus de ſon humble & zélée ſervante. Le point eſſentiel eſt déja fait, puiſque notre ſaint Pere le Pape Clément XIII, par ſon Décret du premier Avril 1759, a déclaré que Marie-Victoire Fornari avoit poſſédé dans un degré héroïque les vertus, tant Théologales, que Cardinales**, & que ce ſont les vertus qui font les Saints. Mais il faut des miracles pour la Béatification, & de nouveaux encore pour la Canoniſation; & le ſaint

* On célebre tous les ans, le 16 de Juin, dans le ſaint Ordre des Annonciades céleſtes, la mémoire de la grace que la B. Vierge Marie fit ce jour-là à la Mere Victoire. On y fait une Proceſſion où chaque Religieuſe porte à la main un Crucifix & le Livre de leurs Conſtitutions. On y chante les hymnes de la Vierge; on finit la cérémonie par le *Te Deum*, *laudamus*, & l'oraiſon *Pro collatis donis*. Cela ſe fait avec la permiſſion des Ordinaires. Celles de Paris l'obtinrent, ou la firent renouveller le 16 Juillet 1660.

** Decrevit *Sanctitas ſua* conſtare de virtutibus Theologalibus, fide, ſpe & charitate in Deum & Proximum; necnon de Cardinalibus, prudentiâ, juſtitiâ, fortitudine & temperantiâ, earumque annexis in gradu heroico, venerabilis ſervæ Dei Mariæ Victoriæ de Furnariis.

Siége,

Siége, qui, comme je l'ai fait voir dans un autre ouvrage *, est plus sévere sur ce point, que les Calvinistes mêmes, de cent qu'on propose à son examen, n'en admet quelquefois pas un seul comme suffisant. Il voit sans doute, comme tous les autres, & mieux que personne, la main de Dieu par-tout où elle est; mais, dans certains événemens, il la voit comme à l'ombre d'un nuage, qui l'empêche d'être assez transparente. Rien ne me paroît plus consolant pour la Religion, que cette espece de rigidité de l'Eglise Romaine dans l'examen des miracles. C'est une preuve que Dieu est avec elle; & que, malgré les sollicitations des Rois, des Princes, des Evêques, & de ce qu'il y a de plus grand sur la terre, elle ne hasarde jamais un culte précipité.

C'est pour entrer dans des vues aussi sages, quoiqu'un peu fatiguantes pour des Filles, quand il s'agit de leur Mere, & peut-être plus encore pour l'impatience françoise, que je supprime le miracle opéré à Gênes le 28 Décembre 1748, sur la Sœur Marie Rosolée, Religieuse Annonciade, âgée de trente-deux ans; qui, après

* Voyez l'Histoire du culte de S. Vincent de Paul, dans le ixe livre de sa Vie, tome 2.

avoir souffert, pendant plus de quinze mois, tout ce qu'on peut humainement souffrir, de douleurs, de saignées & de médicamens; après avoir reçu, par ordre des Médecins & du Chirurgien, le saint Viatique & l'Extrême-Onction; après avoir entendu son dernier arrêt dans les prieres des agonisans, fut bientôt délivrée de tous ses maux, par l'application d'un petit morceau du voile de sa bienheureuse Mere. Ces sortes d'événemens consolent, mais il les faut plus frappans pour être décisifs à Rome, où l'on a pour maxime, que les Saints sont contens d'être où ils sont; & que ce qui est bien fait sur la terre, est toujours fait assez tôt. *Sat citò, si sat bene.* Heureusement les premieres graces que Marie-Victoire a si souvent procurées, en font espérer de nouvelles. Plaise à Dieu que ceux qui liront sa vie, jusqu'ici trop inconnue, imitent ses vertus. C'est le moyen d'avoir part à ses faveurs sur la terre, & à son bonheur éternel dans la céleste Jérusalem. *Fiat, fiat.*

*FIN.*

# ABRÉGÉ DE LA VIE
## DE LA VÉNÉRABLE MERE
## *MARIE-MAGDELEINE CENTURION.*

# ABRÉGÉ DE LA VIE

## *DE LA VÉNÉRABLE MERE*

## MARIE-MAGDELEINE CENTURION.

I. LA vénérable Mere Magdeleine Centurion a été ſi intimement liée avec Marie-Victoire Fornari ; elle a eu tant de part à l'établiſſement du ſaint Ordre, des Annonciades ; & quoiqu'elle n'y ait vécu que peu de temps, elle y a laiſſé une ſi grande odeur des plus belles & des plus ſublimes vertus du Chriſtianiſme & de la Religion, que ſa mémoire, comme celle de ſon amie, mérite de paſſer d'âge en âge juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Mon foible pinceau n'eſt pas capable de lui procurer ce genre d'immortalité. Mais comme ceux qui ont écrit avant moi, & dont on ne peut plus ſoutenir la lecture, m'ont fourni des matériaux, je puis en fournir à ceux qui me ſuivront. C'eſt toujours un ſervice, & c'eſt à lui ſeul que je borne toute mon ambition. J'entre en matiere.

Marie-Magdeleine eut pour pere François Lomellini, Seigneur Gênois, & d'une des meilleures maisons d'Italie. Elle naquit en 1552, & on lui donna au Baptême le nom de Vincentine. Elle étoit encore enfant, quand elle perdit son pere. Heureusement elle en trouva un second en la personne du Cardinal Benoît Lomellini son oncle, qui, pour lui procurer une bonne & sainte éducation, la fit mettre dans un Couvent de Gênes, aussi-tôt qu'elle fut capable d'y entrer. Elle y passa un grand nombre d'années; mais, dès les premiers jours, elle s'y annonça sous des traits si beaux & si vifs, qu'elle mérita l'estime & la tendre affection de toutes les Religieuses. Elles la proposoient aux autres pensionnaires, comme un modele accompli, & personne ne douta que Dieu n'eût de grands desseins sur elle.

Il est vrai que ses vertus passoient beaucoup son âge, & qu'elles lui étoient en quelque sorte opposées. Elle n'aimoit ni les jeux, ni les puérilités, dont la jeunesse se fait si volontiers un délassement, & même, quand elle le peut, sa principale occupation. Ses petits entretiens avoient toujours quelque chose de solide. Le jugement & la maturité

s'y réuniſſoient. Elle avoit un goût décidé pour le ſilence, & une extrême averſion pour la vanité, dont les jeunes Filles, ſur-tout quand elles ont de la naiſſance, ſont eſclaves preſqu'au ſortir du berceau. Une de ſes peines étoit d'aller à la grille pour y recevoir les viſites des gens du monde. Leur langage n'étoit point aſſorti au ſien ; ce commerce la fatiguoit ; elle en ſortoit toute épuiſée ; la retraite avoit pour elle un agrément qu'on ne peut exprimer.

Il ſemble que ce portrait préſente à l'œil un caractere dur, ou même un peu ſauvage. Point du tout. Chez Mademoiſelle Lomellini, une vertu ne fut jamais oppoſée à l'autre. L'innocente joie étoit peinte ſur ſon viſage. Ses entretiens, ſans être jamais puériles, étoient pleins de douceur. Prévenante, affable, toujours prête à obliger, elle aimoit & étoit aimée. Mais circonſpecte, dans le temps même où il eſt comme permis d'ignorer ce que c'eſt que la circonſpection, on eût dit qu'elle connoiſſoit déja le danger des liaiſons particulieres. Sa grande regle pour ſe maintenir dans un juſte équilibre, fut d'abord de n'offenſer perſonne, de quelque maniere que ce pût être, & enſuite de

reſpecter ſes Supérieures, d'obéir à ſes Maîtreſſes, & d'avoir de juſtes égards pour chacune de celles avec qui elle devoit vivre.

Ces bonnes diſpoſitions ne firent que croître avec les années. Sans penſer alors à entrer en Religion, elle penſa plus que jamais à s'établir dans cette ſolide piété qui fait les vraies Religieuſes. Elle alla plus loin; car, à l'âge de vingt ans, elle ſe fit une loi de ſuivre exactement tous les exercices du Monaſtere. Ainſi elle s'approchoit des Sacremens avec une ferveur admirable. Elle aſſiſtoit aux Offices du Chœur avec un air de modeſtie & de recueillement dont toute la maiſon étoit touchée. Elle faiſoit chaque jour l'oraiſon mentale avec autant de facilité que de conſolation. Elle liſoit des livres ſpirituels avec un goût toujours nouveau Elle fuyoit ſurtout l'oiſiveté, & elle la fuyoit avec tant de ſoin, qu'il n'y avoit pas chez elle un moment qui ne fût très-utilement & très-ſaintement employé. C'eſt ainſi que, ſans être Religieuſe, elle en rempliſſoit toutes les obligations. Elle devoit l'être un jour; mais il s'en falloit beaucoup que ce jour ne fût arrivé.

II. Comme, malgré toutes ſes vertus, elle ne parloit point d'entrer en Religion, le Cardinal ſon oncle penſa à la marier, il fut prévenu par Etienne Centurion, jeune homme de trente ans, d'une figure aimable, & qui ſembloit devoir faire le bonheur de celle qui s'uniroit à lui. Ce Seigneur entre trop dans l'hiſtoire de Vincentine, pour n'y paroître que comme l'ombre à un tableau. Tâchons donc d'en rendre les principaux traits, quoique toujours en abrégé.

Il étoit né le 6 de Novembre 1547. Son pere, dont on lui avoit donné le nom au Baptême, étoit fils de Dominique Centurion, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques. Ce Dominique eut pluſieurs Freres, dont deux ſe diſtinguerent par leur éminente vertu, l'un dans la Compagnie de Jéſus, où il mourut au ſervice des peſtiférés, pendant l'affreuſe contagion, qui, du temps de S. Charles déſola Milan; l'autre, dans l'Epiſcopat, dont il remplit ſi bien tous les devoirs, qu'il mérita l'eſtime & l'affection du grand Archevêque que je viens de nommer *.

* Il ſe nommoit Jean-Baptiſte. Il fut d'abord Evêque

Il paroît qu'Etienne Centurion étoit assez indécis sur le parti qu'il avoit à prendre. Dans la crainte de faire une fausse démarche, qui, en matiere de vocation, a toujours des suites fâcheuses, il pria quelques bons Religieux de ses amis de demander à Dieu qu'il lui fît connoître sa volonté. Un d'eux, après avoir consulté le Seigneur, lui dit en termes précis qu'il étoit appellé au mariage, & qu'il trouveroit dans la famille des Lomellini une jeune personne à qui il ne manquoit rien de tout ce qui peut faire le bonheur & la consolation d'un Epoux. Il suivit ce conseil, &, pour obtenir la niéce à coup sûr, il s'adressa au Cardinal son oncle, qui la lui accorda très-volontiers. Le mariage se fit le 24 Août 1577.

Mais hélas! cette alliance si flatteuse pour les deux maisons, cette alliance qu'on croyoit devoir être pour les nouveaux mariés une source de paix & de félicité, eut le sort d'une infinité d'autres; & ne fut long-temps pour Vincentine qu'une source d'afflictions & de gémissemens. Etienne ne l'eût pas plutôt épousée, qu'il sembla s'en repentir.

---

de Mariana en l'Isle de Corse, & puis de Savone dans l'Etat de Gênes. Le Jésuite son Frere se nommoit François.

Bien-loin de lui donner des marques de tendreſſe, & d'avoir pour elle aucune de ces complaiſances que la nature & l'éducation inſpirent, il la traita avec une dureté inhumaine. Il affectoit de la contredire dans les choſes les plus indifférentes. Tout ce qu'elle diſoit, tout ce qu'elle pouvoit faire, étoit trouvé mauvais & cenſuré. Il étoit naturellement colere; il ſe dédommagea dans le mariage de la violence qu'il s'étoit faite pour ne le pas paroître, avant que d'être établi.

Il eſt vrai que de temps en temps il rentroit en lui-même, & qu'affligé autant que ſurpris de ſa propre conduite, il ne pouvoit concevoir comment il en uſoit ſi mal avec une femme qui méritoit tous les égards poſſibles. Mais ces réflexions paſſoient; il falloit quelque choſe de plus fort pour le ramener à ſon devoir. Il trouva peu-à-peu le ſecours dont il avoit beſoin, dans les prieres & dans l'humble ſoumiſſion de ſon épouſe. Bien-loin d'imiter celles qui rendent injure pour injure, & qui, par-là ne font qu'aigrir le mal, elle recevoit tout de la part de ſon mari avec une douceur qui ne ſe démentit jamais. En le quittant, lorſqu'il avoit bien dé-

chargé ſa bile, elle ſe retiroit dans ſon oratoire, & humblement proſternée devant l'image du Sauveur attaché à la croix, elle répandoit dans ſon ſein ſes larmes & ſa douleur. « Seigneur, *diſoit-* » *elle*, je renonce à toutes les conſola- » tions humaines. Je ne vous demande » d'autre grace que celle de ſouffrir en- » core davantage, afin d'imiter la pa- » tience dont votre croix me fournit un » ſi beau modele. J'oſe cependant vous » prier d'adoucir le cœur de mon époux; » mais que votre volonté, ô mon Dieu, » ſoit toujours la régle de la mienne ».

Les afflictions, quand on ſçait en faire un ſi bon uſage, attirent les plus précieuſes bénédictions du Ciel. Vincentine ſe détacha de plus en plus de toutes les créatures, & conçut un violent deſir de ſe donner toute à Dieu. Il y parut bien quelque temps après; car une perſonne étant venue lui dire que ſon mari, ſurpris d'un vertige, paroiſſoit en danger de mort; après l'avoir inſtamment recommandé à Dieu pour le corps & pour l'ame, elle fit un ferme propos de quitter le monde & d'entrer en Religion, ſi elle avoit la douleur de le perdre. Dieu le lui rendit pour le bien de tous les deux. Mais,

comme pendant la peſte qui affligea Gênes en 1579, on crut qu'il en étoit attaqué, elle fit vœu, avec ſa permiſſion, de ne porter jamais ni or, ni ſoie, s'il plaiſoit au Seigneur de lui rendre la ſanté.

Si cette derniere allarme lui fut utile, en lui donnant occaſion de renoncer au luxe, qui n'eſt que trop l'idole des jeunes perſonnes de ſon ſexe, elle ne fut pas moins utile à ſon mari. A la vue du danger dont il étoit menacé, il fit une confeſſion générale, & revint à Dieu de tout ſon cœur. Vincentine, pour en remercier ce Maître bienfaiſant, réſolut de le ſervir avec plus de fidélité que jamais, de s'approcher plus ſouvent du Sacrement de Pénitence; de donner plus de temps à l'oraiſon & aux autres exercices ſpirituels; & enfin de mortifier ſon corps plus encore qu'elle n'avoit fait juſques-là.

III. Le Dieu juſte, ce Dieu qui ſe plaît à éprouver ſes amis, ſembla s'unir à elle ſur cet article de la mortification. Son mari ayant été obligé, pour ſes affaires, d'aller en 1586, s'établir dans le Royaume de Naples, elle eut, dans une de ſes couches, une ſi rude atteinte d'épilepſie, qu'elle demeura percluſe du

côté gauche tout le reſte de ſes jours. Cette incommodité qui ne lui permettoit pas de marcher, même à l'aide d'un bâton, & qui eſt toujours plus ſenſible à une perſonne qui n'a que trente-ſix ans, fit en elle ce que font les afflictions dans les Saints; c'eſt-à-dire, que non-ſeulement elle la reçut avec une ſoumiſſion parfaite, & qu'elle ſupporta, avec une patience de Job, les douleurs continuelles qui en étoient la ſuite; mais qu'elle en remercia Dieu, comme d'une grace ſignalée. *Hé, Seigneur*, diſoit-elle, *n'eſt-il pas bien juſte que je ſois privée de l'uſage de mes pieds, moi, qui juſqu'ici ai marché avec tant de lenteur en la voie de votre juſtice.*

Elle y avoit cependant toujours marché avec beaucoup de ferveur, comme nous l'avons vu juſqu'ici; & elle continua d'y marcher à pas de géant. Suivons-la, s'il eſt poſſible, dans ſa courſe. La route qu'elle va nous tracer, ſoit dans ſa maiſon, ſoit hors de chez elle, fournira à tous les états de grands exemples de vertu & de perfection.

Elle donna, comme il eſt juſte, ſes premiers ſoins à l'éducation de ſes enfans. D'onze qui furent le fruit de ſon mariage, la mort lui en enleva quatre

au ſortir du berceau, ou peu de temps après. Il lui reſta cinq filles & deux garçons, qu'elle cultiva avec une attention, dont la grace ſeule eſt capable. Elle les aimoit tous très-tendrement & avec une affection ſi bien ménagée, qu'il n'y eût point de Joſeph qui pût donner de la jalouſie aux autres. Une mere ſe fait un plaiſir de baiſer un enfant, qui ſemble lui demander cette grace par ſes innocentes careſſes : Vincentine, par principe de mortification s'en abſtenoit. Elle leur apprenoit à ſe préſenter dans le monde avec la décence néceſſaire ; mais elle leur apprenoit avec bien plus de plaiſir & d'aſſiduité la maniere de traiter avec Dieu & de travailler à leur ſalut. Dès qu'ils en étoient capables, elle les formoit à l'oraiſon mentale. Vers l'âge de dix ans, elle chargeoit de dignes Miniſtres de les diſpoſer à faire leur premiere communion. Elle entroit pour beaucoup en ce travail, ſoit en les examinant ſur chacun des articles qu'on leur avoit enſeignés, ſoit en leur fourniſſant des pratiques très-propres à leur faire tirer de cette ſainte action tout le fruit qu'elle peut produire, quand elle eſt bien faite. La veille de ce grand jour, elle redou-

bloit ſon attention. Elle les mettoit en retraite, leur faiſoit paſſer beaucoup de temps en oraiſon, & les engageoit à quelque pénitence proportionnée à leur âge & à leurs forces. Sa ſeule crainte étoit qu'ils ne quittaſſent un jour la voie dans laquelle la grace les avoit fait entrer. *Ah! Seigneur*, diſoit-elle à peu près comme Blanche de Caſtille, mere de S. Louis, *ou enlevez-moi mes enfans aujourd'hui qu'ils ſont à vous, ou faites qu'ils ſoient à vous juſqu'à la fin de leurs jours.*

Des ſentimens ſi dignes d'une mere chrétienne trouverent grace devant Dieu. Ses enfans vécurent, & vécurent dans la piété. Un de ſes fils entra chez les Carmes déchauſſés, où, ſous le nom de Jean-François-Marie, il mena une vie très-édifiante, & remplit avec zele les premieres charges de ſon Ordre. L'autre, nommé Auguſtin, après avoir rendu d'importans ſervices à la République de Gênes, & avoir mérité d'être mis à la tête du Sénat, pour ſe conſacrer plus entiérement à Dieu, à l'exemple de ſon Frere & de ſes Sœurs, renonça au monde, prit l'habit de la Société de Jéſus, & mourut dans ſon année de Noviciat, après avoir fait en particulier les vœux de la Religion.

Les cinq filles prirent le même parti en différens Inſtituts. Les deux plus jeunes entrerent, avec leur mere, dans la nouvelle Communauté de Victoire, &, dès que l'âge le leur permît, elles y firent profeſſion, l'une, ſous le nom de Marie-Magdeleine; & l'autre, qui étoit la derniere de toutes, ſous le nom de Marie-Théreſe. La Vie de celle-ci a été écrite en Italien; une Religieuſe du même Ordre, qui entend cette langue, l'a traduite en François. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'elle fût imprimée; mais, en vérité, tous les enfans de Vincentine ont ſi bien copié ſes vertus, qu'ils mériteroient tous le même honneur.

L'aînée de ſes filles ſe fit Religieuſe dans le Monaſtere de Sainte-Marie-de-la-Paſſion, de l'Ordre de S. Auguſtin; & elle y fut ſuivie par Claire-Marie ſa cadette. Le Pere Spinola n'a rien dit de cette derniere, parce qu'elle vivoit encore, quand il écrivit la Vie de Victoire Fornari; & que le S. Eſprit ne veut pas qu'on ſe hâte de louer quelqu'un avant ſa mort *. Mais il fait, quoiqu'en peu de mots, un bel éloge de l'aînée,

* Ante mortem ne laudes hominem quemquam. *Eccli.* 11. ℣. 30.

qui se nommoit Marie-Françoise. Il en parle comme d'une fille qui donna toujours de grands exemples de vertus ; *que Dieu favorisa de diverses graces ;* qu'il éprouva par une longue & pénible maladie, dans le cours de laquelle Vincentine, qui n'étoit plus sur la terre, s'apparut à elle, & lui déclara qu'en deux ans tout au plus, lorsqu'elle auroit été purifiée par ses souffrances, elle entreroit dans ce délicieux séjour, où il n'y a plus ni mort à craindre, ni pleurs à répandre, ni douleurs à souffrir *. Elle mourut en effet au terme qui lui avoit été marqué, le 8 d'Avril 1607, deux ans après sa vertueuse mere.

Le Bret. p. 83.

La troisieme, qui dans le monde se nommoit Victoire, fit profession chez les Carmélites réformées, où on lui donna le nom de Sœur Paule-Marie-de-Jésus. Ce fut une fille d'un vrai mérite ; & c'est pour cela qu'en 1628, elle fut envoyée à Vienne avec une autre Religieuse de son Ordre, pour y faire un établissement. Dieu exerça son corps par de longues & dures maladies ; mais il la dédommagea par les graces & les

* Mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà, quia prima abierunt. *Apocal.* 21. ℣. 4.

consolations dont il inonda son esprit & son cœur. Elle mourut à Vienne le 15 Janvier 1646. On l'avoit regardée comme une Sainte pendant sa vie, on l'invoqua comme telle après sa mort; & on ne tarda pas a sentir le prix & la force de son intercession. Quelle joie pour une mere de compter dans sa maison autant de Saints qu'elle y compte d'enfans! Mais, pour partager avec elle ce bonheur, il faut, comme elle, les former par le bon exemple, par l'instruction & par la priere.

Comme elle étoit persuadée que les maîtres répondront un jour du salut de leurs domestiques; & que celui qui n'en a pas soin, est, selon la terrible expression de S. Paul, pire qu'un infidele *, elle ne négligea rien pour leur inspirer la crainte de Dieu, & les porter à une sainte & digne fréquentation des Sacremens. Elle les avertissoit de leurs défauts; & ses corrections, qui étoient moins d'une maîtresse, que d'une bonne mere, étoient toujours tempérées par la douceur. Quand elle trouvoit de ces caracteres durs qui ne se rendent à

* Si quis... suorum, & maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, & est infideli deterior. I. *Timoth.* 5. ℣. 8.

rien, elle les congédioit. Quand elle trouvoit de ces ames bien nées qui ont du goût pour la vertu, elle les combloit d'amitiés. Outre leurs gages, qu'elle payoit exactement, elle les ſoulageoit dans tous leurs beſoins. Elle veilloit à ce qu'ils fuſſent bien ſoignés dans leurs maladies ; Médecins, Apothicaires, tout étoit mis en mouvement. Cela ne lui ſuffiſoit pas ; elle étoit la premiere de leurs gardes ; elle préparoit les médicamens qu'on leur avoit ordonnés ; & plus d'une fois elle a panſé de ſes propres mains leurs plaies, quoiqu'il s'en ſoit trouvé dont la vue ſeule cauſoit de l'horreur.

Meltio, p. 723.

IV. Sa charité ne ſe renferma pas dans l'enceinte de ſa maiſon; elle s'étendit au dehors, & n'y connut d'autres bornes que celles de l'impuiſſance. En voici des exemples. Il y en a ſans doute qui bleſſeront la délicateſſe ; mais il n'y en a point qui ne puiſſe édifier. Hélas ! y en a-t-il un ſeul qui ne doive nous confondre ?

La terre que ſon mari avoit achetée dans le Royaume de Naples, & qu'on nommoit Criſpan, étoit dans une ſituation fort agréable; mais ce qui la rendoit beaucoup plus gracieuſe aux yeux

de Vincentine, c'eſt qu'elle étoit très-ſolitaire, & qu'en conſéquence elle n'aſſujettiſſoit point à ce flux & reflux de viſites, où, à force d'être, malgré qu'on en ait, occupé du monde, on ne peut preſque s'occuper ni de Dieu, ni de ſoi.

Le premier objet que la Paroiſſe préſenta à ſes yeux, & dont elle fut vivement touchée, fut une affreuſe corruption de mœurs, & une ſi profonde ignorance de la Religion, qu'il n'y avoit ni enfans, ni homme, ni femme, qui ſçuſſent le *Pater* & l'*Ave*. L'injuſtice, l'uſure, l'impudicité, & toutes les horreurs qui marchent à ſa ſuite, y régnoient à la fois; ſoit que les Paſteurs fuſſent de ces *chiens muets qui ne ſçavent pas aboyer* *; ſoit qu'excédés de la malice d'un peuple qui ſe moquoit d'eux & de leurs cris, ils diſſent avec un Prophete : Nous avons voulu guérir Babylone; mais puiſque tous nos efforts n'ont ſervi qu'à la rendre plus criminelle; abandonnons-là à ſa malheureuſe deſtinée **; ſoit peut-être que les Sei- Meltio, p. 723.

* Speculatores ejus cœci omnes . . . canes muti non valentes latrare. *Iſai.* 56. ℣. 10.

** Curavimus Babylonem, & non eſt ſanata: derelinquamus eam. *Jerem.* 51. ℣. 9.

gneurs de Criſpan, au lieu de ſeconder les travaux du Recteur, ne fiſſent que les traverſer. Si le mal venoit de ce côté-là, comme il n'arrive que trop ſouvent, la nouvelle Dame de Paroiſſe ſuivit une route bien différente. Elle dit au Curé, avec de juſtes égards, mais d'un ton ferme, que dès le Dimanche ſuivant, il falloit, au ſon de la cloche, aſſembler le peuple, pour lui enſeigner la Religion & les devoirs qu'elle impoſe. Elle l'aſſura en même temps que ſon mari & elle ſe prêteroient de toutes leurs forces à cette ſainte entrepriſe. Elle y contribua en effet par ſon exemple, par cet air d'autorité que donne la naiſſance, quand elle eſt jointe à la douceur & aux autres vertus, & par ſes immenſes libéralités. Chaque jour de Dimanche & de Fête, auſſi-tôt après le diné, elle ſortoit du château, avec toute ſa famille, pour ſe rendre à l'Egliſe. Elle invitoit tous ceux qu'elle rencontroit dans le chemin à la ſuivre; & les forçoit, mais plutôt par la perſuaſion qu'autrement, à entrer avec elle dans la maiſon du Seigneur. Son zele la rendoit Catéchiſte; & tandis que le Prêtre inſtruiſoit de ſon côté ceux qui avoient l'eſprit plus ouvert, elle inſ-

truiſoit du ſien les enfans les plus groſſiers & les plus ſtupides. Elle ſe mettoit ſi bien à leur portée, & elle leur répétoit ſi ſouvent les mêmes articles, qu'elle eut enfin la conſolation de les voir tous ſolidement inſtruits. C'en fut une bien ſenſible à un cœur fait comme le ſien, d'entendre ces mêmes enfans & leurs peres chanter pendant leur travail les Cantiques ſacrés qu'on leur avoit appris au Catéchiſme. Que de biens ne fait pas une femme qui eſt profondément à Dieu, & qui ne penſe qu'à procurer ſa gloire?

A meſure que le peuple fut inſtruit des vérités du ſalut, des récompenſes qui ſont préparées à la vertu, des peines éternelles dont le péché & ceux qui s'y livrent, ſeront un jour tourmentés, les écailles tomberent de ſes yeux. Chacun eut honte de ſon état. L'injuſtice fut réparée, les haines s'éteignirent, le concubinage ne fut plus qu'un objet d'horreur. La nouvelle Ninive rougit de ſes égaremens, & Vincentine fit, par la ſeule impreſſion de la grace, ce qu'un Prophete n'avoit entrepris que par des ordres réitérés. Ses aumônes y contribuerent beaucoup. Ses bons exemples y contribuerent encore plus. Elle en a

donné de toute eſpece. En voici un d'un genre ſingulier.

Il y avoit ſur ſa terre une Egliſe qui menaçoit ruine. Le pauvre Prêtre qui la déſervoit, auroit bien voulu la rétablir; mais juſques-là il n'avoit trouvé perſonne qui voulût bien ſe prêter à cette bonne œuvre. Vincentine fournit les premieres aumônes, & les fournit largement; mais afin que le peuple & les pauvres mêmes euſſent part au mérite de cette action, elle s'aviſa d'un expédient que tout autre qu'elle n'auroit pas imaginé. Elle fit prendre une pierre à chacun de ſes enfans, garçons & filles; &, s'étant mis ſur un ſiége, parce qu'elle ne pouvoit marcher, elle s'en fit mettre une ſur les genoux. Dans cet état, la petite troupe s'avança vers l'Egliſe. Jamais ſpectacle n'a mieux réuſſi. Les habitans, confus de voir leurs maîtres ſe charger d'une peine qu'ils auroient dû leur épargner, ſe mirent tous à l'ouvrage, & en peu de temps on eut tous les matériaux néceſſaires pour la réparation de l'édifice.

Elle n'avoit pas moins de zele pour parer les Egliſes, que pour les rétablir. Un Prédicateur en ayant recommandé à la charité de ſes auditeurs une qui étoit

étoit si pauvre, qu'il n'y avoit pas même d'ornemens pour célébrer les divins mysteres ; Vincentine ne fut pas plutôt de retour à la maison, qu'elle y envoya tous ceux qui servoient à sa Chapelle, croyant qu'il étoit juste que les Autels du public fussent préférés à ceux des particuliers. Comme son attention, lorsqu'elle faisoit du bien, étoit de cacher aux hommes la main qui le répandoit, elle fit tous ses efforts pour empêcher que cette libéralité ne lui fût attribuée. Mais on la connoissoit trop pour s'y méprendre ; & sa charité sans bornes lui méritoit chaque jour de nouvelles bénédictions.

V. Ce fut principalement à l'égard des pauvres qu'elle la fit éclater. Ce n'étoit pas son superflu, c'étoit son nécessaire qu'elle leur prodiguoit. Elle n'étoit contente que lorsqu'elle souffroit pour les empêcher de souffrir. Chaque année elle en revêtoit un bon nombre ; & si quelquefois il ne se trouvoit point d'habits prêts chez elle, quoique l'une de ses premieres occupations fût d'en tailler & d'en coudre, pour n'en manquer pas ; elle en donnoit des siens ou de ceux de ses filles à de pauvres femmes dont le besoin étoit plus pressant.

Elle les invitoit ſouvent à manger avec elle ; & par un échange des plus extraordinaires, en leur fourniſſant le pain de ſa table, elle mangeoit celui qu'on leur avoit donné par aumône. Lorſqu'elle travailloit pour ſa maiſon, elle appliquoit à l'indigence le prix qu'auroit coûté ſon travail, s'il avoit été fait hors de chez elle. Son mari entroit dans ſes vues, & ce fut de ſon conſentement qu'elle vendit tout ce qu'elle avoit en or pour ſe parer, & qu'elle en diſtribua le produit à ceux qui en avoient beſoin.

Mais, j'oſe le dire, ce ne ſont-là que de foibles étincelles de la charité de Vincentine. Pour connoître juſqu'où elle a porté cette vertu, il faut la ſuivre chez les malades, ſauf peut-être à y tomber en défaillance.

Quoiqu'elle fût d'une complexion très-délicate, & qu'elle eût une averſion naturelle pour la mal-propreté & les mauvaiſes odeurs, il n'y avoit point de maladie, quelque dégoûtante, quelque fétide qu'elle pût être, qui l'empêcha de viſiter ceux qui en étoient atteints. Il y avoit ſur ſa terre un pauvre payſan, qui, enſéveli dans une miſérable chaumière, infectoit, & le lieu, & ceux qui s'en approchoient. La pieuſe

Mere s'y faiſoit apporter tous les jours, &, ſans ſe rebuter jamais, quoique cela durât long-temps, elle lui rendoit tous les devoirs de la plus parfaite charité. Elle le ſervoit de ſes mains, lui préſentoit à manger, comme une tendre mere fait à ſon fils, & arrangeoit ſon lit. A ces premiers ſervices, qui ne regardoient que le corps, elle en joignit d'autres qui regardoient l'ame & ſon ſalut. Elle conſoloit ce pauvre homme, l'animoit à la patience, & lui apprenoit à unir ſes douleurs à celles de ſon divin maître. Quand elle le vit en danger, elle lui fit recevoir les derniers Sacremens, le diſpoſa à bien mourir, & ne le quitta point qu'il n'eût rendu les derniers ſoupirs. Cela eſt grand aux yeux de la foi. Voici quelque choſe de plus. Meltio, p. 734.

Pendant qu'elle étoit à Gênes, il y eut une pauvre femme, qui, depuis les pieds juſqu'à la tête, fut couverte d'un ulcere ſi affreux, que tout ſon corps n'étoit qu'une maſſe de pourriture. Chacun la fuyoit comme un objet d'horreur, & elle étoit abandonnée. Vincentine ne l'eût pas plutôt appris, qu'elle ſe rendit chez elle. Elle entra dans ce réduit infecté, *comme dans un paradis* Le Bret. p. 89.

*de délices*, &, après avoir tendrement consolé la malade, elle se mit à genoux auprès de son lit, parce que sa paralysie ne lui permettoit pas de rester debout. Dans cette situation pénible, elle commença à nétoyer les immondices dont elle étoit toute couverte, fit son lit, & y mit des draps blancs qu'elle avoit apportés, lui donna une de ses meilleures chemises, & après l'avoir entretenue long-temps & embrassée plusieurs fois, elle ne la quitta, qu'après lui avoir fait une aumône considérable.

Dois-je supprimer le reste, pour ne pas révolter la délicatesse du Lecteur? Je serois tenté de le faire. Mais non. Qu'importe, après tout, que le cœur se souleve un peu, pourvu que la piété s'édifie, que la tiédeur se confonde, & que Dieu soit glorifié dans ses Saints? Disons donc que Vincentine fit dans cette occasion-là même, quelque chose de bien plus capable de révolter la nature, que ce qu'on vient d'entendre. C'est qu'en s'approchant des différentes plaies de cette femme, comme pour les penser plus commodément, elle en respira l'odeur tout à son aise, & les essuya de sa langue, mieux qu'elle n'eût fait des gouttes de nectar. Ce fut alors

que la malade ſurpriſe, ou plutôt effrayée de cette action, s'écria: *Ha! que faites-vous, Madame? hé, bon Dieu, que faites-vous? Taiſez-vous, ma bonne amie*, répondit Vincentine, *je ſçais bien ce que je fais.* Elle continua en effet, & cette pauvre femme aſſura depuis que pendant toute cette action, elle s'étoit ſentie auſſi ſoulagée dans tous ſes ulceres, que ſi on y avoit appliqué un baume miraculeux. Le Bret. p. 90.

En entendant ce récit, on eſt tenté de croire que la mortification ne peut pas aller plus loin. On ſe trompe, & Vincentine s'étant fait découvrir l'horrible plaie qu'une autre femme avoit à la poitrine, en ſuça le pus avec plus de courage, que nous n'en avons à le rapporter. Il eſt vrai que S. François Xavier, pour vaincre la répugnance qu'il avoit à ſervir les malades dans les Hôpitaux, avoit fait la même choſe d'après Sainte Catherine de Sienne; mais la gloire qu'on ne partage qu'avec les plus grands Saints, tire de cela même un nouveau prix. A cette victoire qui ſubjuguoit la nature, Vincentine en joignit une autre, qui triomphoit de l'amour propre. Un de ſes fils étoit préſent à l'action, dont je

viens de parler. Il ne la vit qu'avec un certain frémiſſement, mais il ne put la voir ſans admiration. Sa pieuſe mere, qui dans tout le bien qu'elle pouvoit faire, ne vouloit être connue que de Dieu, lui défendit très-ſévérement de dire jamais un mot de ce qu'il avoit vu. C'eſt en conſéquence de cette attention infinie qu'elle eut toujours à ſe dérober aux yeux du monde, qu'on n'a ſçu qu'après coup & d'une maniere trop générale les ſervices importans qu'elle a rendus, pendant pluſieurs années, aux pauvres dans les Hôpitaux. Ce que nous pouvons en dire, & ce peu dit beaucoup, c'eſt qu'elle n'étoit preſque plus maîtreſſe du penchant qui la portoit à ſacrifier aux malades ſon temps, ſes biens & ſa ſanté. *Ah*, diſoit-elle, & cette réflexion la touchoit beaucoup, *Dieu ne m'abandonne point, quoique je le mérite tant par mes ingratitudes; pourrois-je donc abandonner des malheureux qui ſont dans le beſoin, & qui cependant valent beaucoup mieux que moi.*

VI. Tant de vertus, & des vertus ſi rares, tendoient comme naturellement au ſommet de la perfection évangélique. Notre digne Mere s'y ſentoit entraînée par une voix intérieure, mais

dont le bruit encore un peu confus ne lui ſpécifioit point aſſez la volonté de Dieu. Elle crut ſeulement qu'elle la découvriroit à Gênes, & elle propoſa à ſon mari d'y retourner. Ce deſſein lui déplut d'abord; mais le trouble & l'inquiétude, qui preſqu'auſſi-tôt s'éleverent dans ſon eſprit, lui firent craindre qu'il n'eût tort de réſiſter à ſon épouſe. Pour n'avoir rien à ſe reprocher, il réſolut de conſulter ſon Directeur, & il fit vœu de s'en rapporter abſolument à ſa déciſion. C'étoit un Pere Capucin, nommé le Pere Léon de Naples, homme éclairé & grand ſerviteur de Dieu. Le Religieux qui ſçavoit que Centurion s'aimoit beaucoup à Criſpan, & qu'il y faiſoit très-bien les affaires de ſa Maiſon, fut ſurpris & du vœu & de l'inquiétude qui avoit porté à le faire, il y ſoupçonna du myſtere. Pour conſulter Dieu, il demanda deux mois à ſon pénitent, & le remit à la Fête de S. Etienne, qui étoit le Patron de ce Seigneur.

Il pria pendant tout ce temps avec beaucoup de ferveur; &, ſans rien ſpécifier, il fit prier tous ſes Religieux, dont il étoit Supérieur. Au bout de ce terme, & le jour qu'il avoit marqué,

Centurion se rendit au Couvent. Le premier homme qui se présenta à ses yeux, fut le Pere Léon, qui sans autre préambule, & moins comme un homme, que comme un interprète du Ciel, lui dit d'un ton décidé : *A Gênes, Seigneur, c'est-là où Dieu vous veut pour sa gloire : n'en doutez pas ; il a eu la bonté de me le faire connoître.* A ces mots, Centurion se jetta aux pieds du Gardien, les baisa humblement, & ne pensa plus qu'à mettre ordre à ses affaires pour partir. Le Pere Léon, qui entrevit les desseins de Dieu sur une ame qui lui étoit très-chere, fut si transporté de joie, qu'au lieu de bénir la table au Réfectoire avant le repas, il entonna le *Te Deum*, que ses Religieux, quoique surpris de cette nouveauté, continuerent avec beaucoup de consolation.

[Le Bret. p. 94.

Quelque temps après, c'est-à-dire, vers le commencement de l'année 1599, les deux époux se rendirent à Gênes avec toute leur famille. Le Seigneur Etienne fut bientôt obligé d'en sortir pour des affaires qui intéressoient la République ; mais une maladie qui lui survint, l'ayant obligé d'y revenir quelque temps après, il ne pensa plus, aussi-

bien que Vincentine, qu'à connoître les deſſeins de Dieu, & à les exécuter. Dans cette vue, chacun d'eux redoubla ſes prieres, & elles furent exaucées. Le jour de S. François, Vincentine qui communia dans une Egliſe, tandis que ſon mari communioit dans une autre, ſe ſentit vivement inſpirée de renoncer au monde, & d'embraſſer l'état Religieux, pourvu que Centurion y conſentit : celui-ci eut de ſon côté la même inſpiration. De retour au logis, ils ſe dirent de part & d'autre ce qui s'étoit paſſé en eux. Quelle ſurpriſe des deux côtés ! mais quelle joie, quelle conſolation. Dès ce moment ils ne penſerent plus qu'à exécuter un deſſein, dont Dieu étoit viſiblement l'Auteur.

La choſe n'étoit pas aiſée. Ils avoient ſix enfans, dont deux étoient encore fort jeunes. Toutes les loix les obligeoient à en prendre ſoin ; & ce ſoin qui les demandoit tout entiers dans le monde, ne leur permettoit pas d'y renoncer. Pour obtenir de Dieu les nouvelles lumieres dont-ils avoient beſoin, ils ſe mirent tous deux en retraite & y paſſerent un mois entier avec ce recueillement, cette ferveur, dont il n'y a que les Saints qui ſoient ca-

pables. Ils firent vœu de vivre déſormais comme frere & ſœur ; & ils s'affermirent plus que jamais dans leur premiere réſolution. Mais leurs enfans qu'ils ne pouvoient abandonner y formoient toujours le même obſtacle. Le Pere Zanon, leur Directeur, homme éclairé, mais qui n'étoit pas de ces génies tranchants que rien n'arrête, ne voulut pas ſe charger de la déciſion. Il pria les deux époux de conſulter ſon Provincial, homme judicieux & très-expérimenté dans la conduite des ames. Ce ſage Religieux, qui ſe nommoit Bernardin Roſſignol, répondit en peu de mots, que le parti de la Religion n'étoit que de conſeil ; qu'au contraire, l'éducation des enfans étoit d'un précepte rigoureux ; qu'il falloit donc attendre que ceux-ci fuſſent en état de ſe paſſer du ſoin de leurs parens, & qu'alors ces derniers pourroient ſuivre l'attrait de Dieu ; mais que juſques-là ils ne le pouvoient pas.

Cette déciſion les affligea beaucoup, parce que le ſéjour du monde leur étoit plus dur, plus onéreux, que celui de l'Egypte ne l'avoit été aux enfans d'Iſraël : mais ils s'y ſoumirent humblement ; bien perſuadés, que ſi leur

réſolution venoit de Dieu, comme ils avoient tout lieu de le croire, il leur fourniroit un jour les moyens de l'exécuter.

Pour s'y préparer, Vincentine ſe propoſa de mener dans le monde, autant qu'il lui ſeroit poſſible, la vie que menent dans leur Cloître les filles de Sainte Théreſe; car c'eſt l'Inſtitut qu'elle vouloit embraſſer, comme ſon mari vouloit embraſſer celui des Carmes de la Réforme. Suivons-là dans ce nouveau plan de vie, & nous verrons avec autant d'admiration pour elle, que de confuſion pour nous, que ſi elle y pécha quelquefois, ce ne fut gueres que par excès.

VII. Non-ſeulement elle ſe propoſa de ſuivre pas à pas Jéſus-Chriſt ſon Sauveur, mais encore de le ſuivre par la voie la plus étroite & la plus rigoureuſe. Elle commença par renoncer à toutes ſortes de plaiſirs. Elle avoit toujours donné à l'Oraiſon beaucoup de temps, le jour & la nuit; elle y en ajouta une heure vers le temps de midi, & prit ſi bien ſes meſures, qu'elle n'y manquoit jamais. Pour ſanctifier toutes ſes actions, elle n'en commençoit aucune ſans ſe mettre à genoux, afin

d'implorer le ſecours de Dieu. L'idée ſeule de Jéſus-Chriſt ſouffrant faiſoit à ſon cœur une plaie ſi profonde, qu'ayant un jour apperçu, avant que de ſe mettre à table, un portrait où il étoit répréſenté tout couvert de ſang & de bleſſures, elle ſe jetta à ſes pieds, & verſa tant de larmes, que ſes enfans & ſes domeſtiques, effrayés d'abord, & puis attendris à la vue de ce ſpectacle, ne purent s'empêcher de mêler les leurs avec les ſiennes.

Quoique ſa Maiſon fût déja très-bien réglée, elle y mit un ſi bel ordre, qu'elle en fit un vrai Monaſtere. Le temps du lever & du coucher, de l'Oraiſon, du travail, du ſilence même, tout y étoit fixé. Il y avoit des heures pour la priere vocale, d'autres pour les conférences ſpirituelles, où tous ceux de la Maiſon ſe réuniſſoient. Son mari y parloit en homme de Dieu : elle ſuppléoit à ſon défaut, quand il ne pouvoit s'y trouver.

A table on ne ſervoit rien que de groſſier, rien qui n'eût été de miſe dans les Communautés les plus pénitentes. On faiſoit la lecture pendant tout le repas ; on la faiſoit même pendant une partie du temps deſtiné au travail com-

mun ; après quoi on gardoit le ſilence, pour ſe nourrir dans le recuillement des bonnes choſes qu'on avoit entendues.

Un de ſes principaux ſoins étoit d'entretenir tous ceux de ſa famille dans une parfaite union, & dans ces ſentimens de ſupport & de reſpect, qui font qu'on ſe pardonne bien des petites choſes, & qu'on eſt toujours prêt à s'aider les uns les autres dans l'occaſion. Elle leur donnoit de ce côté-là les plus beaux exemples. Elle étoit toujours prête à les ſervir, & pour le moins autant, à ſe paſſer de leurs ſervices.

Elle continua à Gênes tous les autres biens qu'elle avoit ſi heureuſement commencés dans le Royaume de Naples, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe chargea d'apprendre les élémens de la foi aux jeunes filles de la plus baſſe condition ; qu'elle retira du crime les femmes qui s'y étoient engagées ; qu'elle ne négligea rien pour en préſerver de pauvres orphélines, que l'indigence & la ſéduction y auroient précipitées ; & que devenue, en quelque ſorte, leur tutrice générale, elle maria celles qui trouvoient un parti, & fournit un honnête

entretien à celles qui n'en trouvoient point. Quel exemple pour les femmes de sa condition ! Sur mille en trouvera-t-on deux qui se proposent de l'imiter ? Mais qu'est-ce que tout cela, en comparaison de ce qui nous reste à dire.

VIII. Il y avoit cinq ans que Vincentine attendoit avec impatience le moment de Dieu pour se consacrer à lui en Religion, lorsqu'elle crut qu'il étoit enfin arrivé. Elle alla aux Carmélites avec son mari ; elle leur présenta sa fille aînée, & se présenta avec elle pour prendre le voile de leur sainte Religion ; & comme elle sçut que le nombre de Religieuses fixé par leurs Constitutions étoit rempli dans leur Maison ; elle s'engagea à fonder un second Monastere à Gênes, où elle entreroit avec ses deux jeunes filles pour les former sous ses yeux. Ces conditions furent acceptées. Victoire, fille aînée de Vincentine, prit le voile au Couvent de *Jesus-Maria*, où elle devoit rester comme surnuméraire, jusqu'à ce qu'elle passât au second avec sa Mere aussi-tôt qu'il seroit bâti. Dieu avoit arrangé les choses bien différemment, comme on le verra plus bas.

Le Bret. p. 102. Etienne Centurion ayant été obligé

de partir pour Naples, ſon abſence ſuſpendit la conſtruction du ſecond Monaſtere où Vincentine devoit entrer. Comme elle étoit déja toute Carmélite dans l'ame, elle voulut en quelque ſorte l'être auſſi pour le corps. Malgré ſes infirmités continuelles & l'extrême délicateſſe de ſa ſanté, elle redoubla ſa pénitence; &, pour commencer une eſpéce de Noviciat chez elle, elle ſe traita avec la plus étonnante rigueur.

Elle reſtoit fort peu de temps au lit; elle y reſta déſormais ſi peu, qu'à peine ſembloit-elle repoſer. Son lit, qui n'avoit ni rideaux, ni rien d'approchant, conſiſtoit dans une paillaſſe de deux ou trois doigts de hauteur, & ſi dure, qu'on l'auroit priſe pour une table. Une ſimple couverture de laine en faiſoit tout l'ornement. Elle ſe levoit à minuit, pluſieurs fois la ſemaine, pour faire la diſcipline; & quoique, pour n'être pas entendue, elle eût ſoin de choiſir un lieu très-écarté, elle ſe ménageoit ſi peu, qu'elle réveilloit ſes filles qui en étoient très-éloignées. Un Cilice, & le plus rude qu'elle pût trouver, ne lui ſuffiſoit pas: elle y joignit ſur la chair une ceinture de fer

Meltio, p. 744.

armée de pointes. Eté & hyver, ſaine ou malade, elle ne porta plus que des chemiſes de ſerge. Tous ſes repas ſe réduiſirent à un ſeul ; & à ce repas unique, elle ne mangeoit que ce qu'il y avoit de plus groſſier : encore avoit-elle ſoin de le rendre inſipide. Elle jeûnoit ſouvent, & le plus ſouvent au pain & à l'eau. Si par complaiſance, ou par beſoin, elle y ajoutoit quelque choſe de plus, ce plus ne conſiſtoit qu'en un mauvais potage de légumes. Je ne ſçais ſi elle ne ſe reprochoit point cette ſenſualité : ce que je ſçais, c'eſt qu'elle avoit preſque toujours de l'abſinthe dans la bouche pour n'y ſentir que de l'amertume. S'il m'en coûte pour ajouter, que pour ſe mortifier dans toutes les parties de ſon corps, elle ſe piquoit juſqu'au ſang ; & qu'elle faiſoit fondre ſur ſes bras & ſur ſes jambes de la cire goutte à goutte ; que devoit-il donc lui en couter pour le faire?

Il étoit difficile que tant d'auſtérités reſtaſſent abſolument inconnues. On s'en apperçut peu à peu ; & par celles qu'on découvrit, on jugea de celles qui ne paroiſſoient pas. On en fit des reproches à l'innocente coupable. Mais elle

ſe contenta de répondre en général, que moins elle ſe ménageoit, plus elle ſe trouvoit de forces ; que le corps n'étoit jamais plus vigoureux, plus en état de ſouffrir, que quand on ne l'épargnoit pas ; & que quant à elle, ſa ſanté étoit toujours meilleure, à meſure qu'elle craignoit moins de s'incommoder. Elle ajoutoit que la crainte de ſouffrir du mal, ne vient que d'un amour exceſſif qu'on a pour ſoi-même ; & que cet amour eſt le plus dangéreux ennemi que puiſſe avoir cette haine ſainte, dont Jéſus-Chriſt fait une leçon ſi préciſe à ceux qui veulent marcher à ſa ſuite. *

Il eſt vrai cependant que dans ſes infirmités Dieu venoit quelquefois à ſon ſecours, d'une maniere qui tenoit bien du miracle. Pendant qu'elle étoit dans le Territoire de Naples, elle fut affligée d'une douleur très-violente d'eſtomach, qui cependant ne lui fit rien relâcher de ſes pénitences ordinaires, & ne l'empêcha pas d'aller à Caſerte pour y conférer avec le Pere Mathias de

* Si quis vult venire poſt me, abneget ſemetipſum. *Matth.* 16, ℣. 24. Si quis venit ad me, & non odit patrem ſuum... adhuc autem & animam ſuam, non poteſt meus eſſe diſcipulus. *Luc.* 14, ℣. 26.

Conques, Religieux Capucin, homme d'une éminente vertu, & d'une ſainteté univerſellement reconnue. Pendant l'entretien, elle eut un accès ſi vif de ſa douleur, qu'elle fut prête à jetter les plus hauts cris. Elle fit mieux : bien perſuadée qu'elle étoit avec un Saint, elle prit avec beaucoup de foi un fil de l'habit de ce grand ſerviteur de Dieu, l'avala, & fut ſi parfaitement guérie de ce mal, non-ſeulement pour l'heure même, mais pour le reſte de ſes jours; que jamais elle n'en eut plus aucune atteinte. Il lui en reſtoit aſſez d'autres; & d'ailleurs, comme nous venons de le voir, elle ſçavoit bien y ſuppléer.

IX. Pendant qu'elle le faiſoit avec tant de rigueur, pour ſe façonner à la vie qu'elle comptoit embraſſer; elle travailloit de toutes ſes forces à lever les obſtacles qui différoient ſon bonheur, en différant le jour de ſon ſacrifice. Elle prioit & faiſoit prier ſans ceſſe les plus grands ſerviteurs de Dieu pour en obtenir le prompt accompliſſement de ſes vœux. Ce fut dans ce deſſein qu'elle s'adreſſa à un bon Prêtre Eſpagnol, nommé Jean d'Alarcon, qui pour lors ſe trouvoit à Gênes, & qu'on y regardoit, à juſte titre, comme un

véritable Saint. * Celui-ci l'assûra qu'il ne l'oublieroit pas à l'Autel. Il tint parole, & après la Messe, à laquelle il étoit très long, & qu'il célébroit avec une ferveur, dont tout le monde étoit frappé, il dit à Vincentine, qu'ayant recommandé son affaire à notre Seigneur, avec beaucoup d'affection, il n'en avoit eu d'autre réponse que celle-ci : *Quod ego facio, tu nescis modò, scies autem postea.* C'est-à-dire ; *Vous ne sçavez pas présentement ce que je veux faire ; mais vous le sçaurez dans la suite.* Sur cela, ce digne Ministre de Jésus-Christ l'exhorta à prendre courage, & l'assura qu'elle & toute sa famille serviroient notre Seigneur. *Mais*, ajoûta-t-il, *ce sera peut-être dans un genre de vie différent de celui que vous avez en vue.* Le sens de cet énigme va se développer dans un moment, & on y trouvera un air de Prophétie. Suivons le fil de notre Histoire, & nous la verrons s'accomplir.

Victoire, fille de notre vertueuse mere, laquelle, en Religion, se nommoit Sœur Paule, ayant fini son novi-

* Ce fut lui qui, dans la suite, fonda à Madrid les Religieuses déchaussées de la Mercy.

ciat, fut admiſe à la profeſſion en qualité de ſurnuméraire. Il ſembloit donc que tout étoit applani par rapport à Vincentine, & que la mere alloit enfin ſe réunir à ſa fille, en attendant la conſtruction du nouveau Monaſtere, dont on étoit convenu de part & d'autre. Mais *l'homme projete, & Dieu diſpoſe.*

Avant que de prendre un dernier parti ſur la réception de Vincentine, les Carmélites, qui ſans doute avoient eu le loiſir de s'inſtruire de la foibleſſe de ſa ſanté, tinrent un conſeil. La Prieure & la Mere Magdeleine de Jéſus, fondatrice du Monaſtere de Gênes, Religieuſe très-ſage & très-éclairée de Dieu, y firent remarquer qu'il s'agiſſoit non-ſeulement de donner l'habit de l'Ordre à une Dame âgée de plus de cinquante ans, très-infirme, demi percluſe, incapable par conſéquent d'obſerver la Régle; mais encore de recevoir avec elle ſes deux jeunes filles, pour être élevées dans la maiſon; ce qui ne pouvoit ſe faire, ſans porter une atteinte mortelle aux régles & à l'uſage de l'Inſtitut.

Pour ne s'en pas rapporter à ſon propre jugement, la Prieure expoſa dans une lettre ces raiſons au R. P. Pierre

de la Mere de Dieu, Général de tout l'Ordre, & qui pour lors fondoit à Naples une maiſon, à laquelle le Seigneur Etienne, qui, comme nous l'avons dit, étoit ſur les lieux, contribuoit, & de ſes biens, & de tous ſes ſoins. La délibération de ſes Filles de Gênes lui parut juſte; &, quoiqu'il ſentît bien que Centurion ne pourroit l'apprendre qu'avec beaucoup de peine, il crut devoir l'en informer au plutôt. Il eſt vrai que ce Seigneur, qui vit tout le plan qu'il avoit fait à Gênes renverſé par cette nouvelle réſolution, en fut très-affligé; mais, comme il étoit plein de vertu & de ſoumiſſion à la volonté de Dieu, il écrivit à ſa femme pour la faire entrer dans ſes mêmes ſentimens. Une nouvelle ſi imprévue, ſi contraire à ſes deſirs, fut un coup de foudre pour elle, & peu s'en fallut qu'elle n'expirât de douleur. Revenue à elle-même quelques momens après, ſon humilité lui fit croire que Dieu n'avoit permis cette diſgrace, que pour la punir de ſes péchés. Elle ſe proſterna au pied de ſon Crucifix; & les yeux baignés de larmes, elle s'écria, dans l'excès de ſa douleur « Il eſt vrai, mon adorable Jé- » ſus, que je ſuis indigne du bienfait

Le Bret. p. 107.

» que je desirois si passionément, & que
» je ne méritois pas de porter les livrées
» de votre sainte Mere, après vous avoir
» si souvent outragé par mes ingratitu-
» des. Mais quelque criminelle que je
» sois, j'ose me jetter entre les bras de
» votre miséricorde. Parlez, Seigneur,
» je ne vous demande d'autre grace
» que celle d'obéir à vos ordres avec
» la plus parfaite docilité ».

Elle avoit trop de confiance dans le P. Zanon, pour ne lui pas découvrir l'état de ses affaires. Elle alla sur le champ le trouver, & d'une voix entrecoupée de sanglots, elle lui fit part de ce qu'elle venoit d'apprendre. Le Pere, au lieu de s'en affliger, se mit à rire, & parut fort content. Ce début étonna beaucoup Vincentine; mais son Directeur ne tarda pas à la rassurer. Il lui dit en substance que ce qu'elle regardoit comme une punition de Dieu, étoit un trait de sa miséricorde; qu'au lieu de fonder un second Couvent pour un Institut déja établi, il s'agissoit de fonder un nouvel Ordre, dont Dieu tireroit sa gloire, & le prochain beaucoup d'utilité; que Victoire Fornari étoit toute occupée de ce beau dessein; qu'en s'associant à cette vertueuse Dame,

elle pouvoit, en peu de jours contenter la ſainte paſſion qu'elle avoit d'être Religieuſe ; & qu'enfin il étoit perſuadé que Dieu n'avoit permis qu'elle fût refuſée dans un lieu, que pour la placer dans un autre où elle feroit plus de bien qu'elle n'en auroit pu faire ailleurs.

X. Ces paroles, qui rappellerent à Vincentine la réponſe que lui avoit faite quelques mois auparavant le vertueux Jean d'Alarcon, firent ſur ſon cœur ce que fait la roſée du Ciel, quand elle tombe ſur une terre dévorée par les ardeurs du ſoleil. Elle vit les deſſeins de Dieu, & elle y entra toute entiere. Victoire, que le P. Zanon informa de cette heureuſe conquête, en fut tranſportée de joie. Elle courut à la maiſon de Vincentine, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. Cette entrevue de deux Dames, *qui n'étoient nées ni de la chair, ni du ſang** , fut des plus gracieuſes. Victoire y développa ſon projet ; Vincentine le goûta autant qu'il méritoit de l'être. Dès ce moment les deux nouvelles amies furent liées de cette tendre & ſainte charité

* Joan. 1, ℣. 13.

qui continue juſqu'au-delà du tombeau, parce que Jéſus-Chriſt qui la forme, eſt aujourd'hui, comme il étoit hier, & qu'il vit dans tous les ſiécles *.

Comme nous avons rapporté dans la Vie de Marie-Victoire Fornari, la maniere dont ſe fit l'établiſſement de ſa premiere maiſon, le courage avec lequel elle ſurmonta les difficultés qui s'y oppoſoient; la grande & très-grande part qu'eurent le Seigneur Centurion & Vincentine à cette fondation; & qu'enfin la même Vincentine fut une des quatre premieres qui ſe joignirent à Victoire pour embraſſer ſon Inſtitut; il nous ſuffira de donner ici, je ne dis pas une juſte idée, ce ſeroit vouloir l'impoſſible, mais une teinture de la maniere dont elle ſe conduiſit, lorſque, ſous le nom de Sœur Marie-Magdeleine, elle eut pris le voile de la Religion. Nous l'avons dit plus d'une fois, s'il y eut quelque choſe à reprendre en elle, ce ne fut que l'excès de ſa vertu; mais la bonne foi & la pureté de l'intention excuſent bien des choſes.

Meltio, p. 764. & ſuiv.

Un mois avant que d'entrer dans ſa chere retraite, elle avoit craché le ſang:

* Chriſtus heri, & hodie, & ipſe in ſæcula. *Hebr.* 13, ℣. 8.

elle

elle eut grand ſoin de le cacher à ſa famille, de peur qu'elle ne l'empêchât d'exécuter ſon deſſein. Il y avoit long-temps que ſes infirmités l'obligeoient d'avoir un cautere au bras; dès qu'elle fut dans le Cloître, elle le fit fermer, dans la crainte que l'attention qu'il exige, ne l'empêchât quelquefois de voler, au premier ſon de la cloche, à un exercice de la Communauté, ou ne lui fit rompre le ſilence. Elle étoit ſi charmée du bonheur de ſa vocation, qui l'uniſſoit à un troupeau naiſſant de fidéles ſervantes de la ſainte Vierge, qu'elle baiſoit preſque ſans ceſſe ſon habit avec la plus reſpectueuſe affection. Elle invitoit ſes Sœurs à remercier tendrement le Seigneur de la grace qu'il leur avoit faite, en les tirant du ſiécle corrompu, pour les attacher à ſon ſervice. Elle ne laiſſoit paſſer aucune occaſion de les animer au bien. La mortification & l'exactitude à toutes les obſervances de la Régle, étoient deux points ſur leſquels elle inſiſtoit plus volontiers. Bien-loin de déprimer les autres Inſtituts, comme l'envie & l'amour-propre ne le font que trop ſouvent, elle faiſoit valoir les ſaintes pratiques

Le Bret, p. 212.

qu'on y obſervoit, afin de porter ſes Compagnes à les ſuivre.

La naiſſance, un beau nom, de grands biens, dont on a fait le ſacrifice, enflent quelquefois le cœur, juſques ſous l'humble livrée de la Religion; & un geſte, un coup d'œil, un ton de voix, ne font que trop ſentir qu'on n'a pas oublié ce qu'on eſt venu fouler aux pieds dans la maiſon de Dieu. On ne vit jamais ni la trace, ni l'ombre de ces maudits ſentimens dans notre ſainte Mere. Bien perſuadée qu'à la ſuite du Verbe-incarné, on ne monte qu'en deſcendant, elle ſe regarda toujours comme la derniere & la plus mépriſable de toutes ſes Sœurs. Quelque beſoin qu'elle eût d'être ſervie, à cauſe de ſes incommodités, elle ne pouvoit ſouffrir que d'autres la ſerviſſent; & ſi quelquefois il falloit en venir-là, n'eût-il été queſtion que d'une pauvre Converſe, elle diſoit, avec un air de confuſion : *O bon Dieu! quand eſt-ce que cette ingrate créature a jamais mérité que les Epouſes de Jéſus-Chriſt la ſervent de la ſorte;* & ces paroles étoient ſuivies de tant de remerciemens, que celles qui lui avoient rendu ce bon office, en étoient confuſes à leur tour. Mais en

Meltio, p. 768.

même temps qu'elle avoit tant de peine à ſouffrir qu'on s'en donnât pour elle, elle en prenoit volontiers pour en épargner aux autres ; & les plus bas emplois de la maiſon, comme ceux d'éplucher les herbes, de laver la vaiſſelle, étoient ceux à qui elle donnoit la préférence.

Un jour qu'elle s'entretenoit avec une de ſes Sœurs des moyens d'acquérir l'humilité, elle dit qu'un des meilleurs, à ſon ſens, ſeroit de ne s'excuſer jamais, autant que cela ſe pourroit faire, lors même qu'on eſt accuſé d'une faute qu'on n'a pas commiſe ; mais de ſe mettre humblement à genoux, & de recevoir la correction, comme ſi on l'avoit méritée. La Mere Victoire ſurvint en ce moment, & coupant l'entretien, elle demanda à cette autre Religieuſe, pourquoi elle n'avoit pas fait une choſe dont on l'avoit chargée. Celle-ci profita admirablement bien de la leçon qu'elle venoit d'entendre. Le Bret. P. 213.

Elle ſe proſterna devant ſa Supérieure, colla ſes lévres contre la terre, & ne dit pas un mot pour ſa juſtification. Marie-Magdeleine fut ſi charmée de cette action d'humilité, qu'ayant tendrement embraſſé cette bonne Sœur,

elle la remercia du bel exemple qu'elle venoit de lui donner. Toutes les autres en profiterent : & c'eſt par cet acte d'humilité qu'on commençoit à l'Annonciade, quand on y recevoit un avis, ou une réprimande.

Il ſeroit difficile de pouſſer l'obéiſſance & la régularité plus loin que le fit cette vertueuſe Mere. Jamais Novice ne fut plus ſoumiſe qu'elle à ſa Supérieure. Quand elle avoit quelque choſe à dire à Victoire, malgré ſon incommodité elle avoit plutôt le genou en terre que la bouche ouverte. Elle écoutoit ſes avis avec beaucoup de reſpect, & les ſuivoit avec la plus exacte fidélité. Elle n'étoit fâchée de ſon indiſpoſition, que parce qu'elle la mettoit hors d'état d'y obéir auſſi promptement qu'elle l'auroit deſiré.

Elle ſe reprochoit une faute de pure inadvertance, beaucoup plus que bien d'autres ne s'en reprochent de très-volontaires. En voici un exemple, qui fait voir qu'elle prêchoit la régularité par ſa conduite, autant pour le moins que par ſes paroles. Etant Tourriere, il lui arriva un jour d'ouvrir, ſans y penſer, une lettre qui lui étoit adreſſée, au lieu de la porter à la Supérieure,

comme il eſt d'uſage. Elle ne ſe fut pas plutôt apperçue de cette infraction de la Règle, qu'elle s'en alla trouver Victoire, ſe jetta à ſes pieds, & s'accuſa de cette faute avec beaucoup de larmes; & après avoir dit qu'elle étoit bien indigne de porter l'habit de la Religion, puiſqu'elle en oublioit ſi aiſément les régles les plus importantes : « Ah! Seigneur, *pourſuivit-elle*, eſt-ce » là être Compagne de la Fondatrice de » ce ſaint Ordre, dont vous voulez que » toutes les Religieuſes faſſent une pro» feſſion particuliere de la plus exacte » régularité. Non, mon Dieu, je ne » ſuis point telle, & je ne mérite pas » d'en porter le nom. » La Mere connoiſſoit trop bien ſa fille en Jéſus-Chriſt, pour ne pas voir que ſa prétendue tranſgreſſion ne venoit que d'un pur oubli. Cependant comme il eſt des fautes, dont il faut punir l'ombre, pour en prévenir la réalité; qu'un exemple bien frappé ne s'efface pas aiſément de la mémoire; & qu'enfin c'étoit ſervir la Mere Magdeleine à ſon goût, que de lui fournir l'occaſion de s'humilier; elle lui donna pour pénitence de porter, le long du Réfectoire, cette lettre attachée à ſon cou. Elle le fit

Le Bret. p. 214.

avec autant de plaiſir, que l'auroit fait en pareil cas celle qui le lui ordonnoit. Elle confeſſa ſa faute & ſa très-grande faute devant toute la Communauté, & baiſa avec bien de l'humilité les pieds de toutes ſes Sœurs.

Ce zéle pour les obſervances régulieres l'affermit contre le reſpect humain; & quoiqu'elle connût, auſſi-bien que perſonne, les loix de la bienſéance, elle leur préféra toujours celles de ſon Inſtitut. Pendant qu'elle étoit dans le même office de Tourriere, on lui vint dire pluſieurs fois, qu'un très-grand Seigneur, dont elle étoit fort connue, ſouhaitoit fort de lui faire une viſite, pour traiter avec elle d'une affaire très-importante. Sa réponſe fut celle d'une perſonne morte au monde. Elle ſe termina à cette courte période, que ſi l'affaire dont il étoit queſtion, concernoit le Monaſtere, il ſeroit le bien venu; mais que s'il ne s'agiſſoit que des intérêts du ſiécle, elle le prioit de s'épargner la peine du voyage, parce que de pareils entretiens lui étoient défendus par ſa Régle.

Son amour pour la pauvreté répondoit à toutes ſes autres vertus. Ce qu'il y avoit de moins bon, de moins pro-

pre dans le Monaſtere, étoit ſon lot privilégié. Juſques dans ſes maladies, elle rejetta toujours, autant qu'il lui fut poſſible, tout aliment qui ne lui étoit pas commun avec la derniere de ſes Sœurs. C'eſt peu de choſe que quelques grains de coriandre, l'Infirmiere lui en ayant préſenté pour adoucir un peu ſon mal, elle n'en voulut point, ſous prétexte que de pareilles douceurs n'étoient faites, ni pour elle, ni pour les perſonnes de ſa profeſſion. Elle ménageoit pour les pauvres ce qui ne pouvoit ſervir qu'à eux; & je croirois volontiers, que, comme cet Abbé dont parle Caſſien, elle auroit mis en pénitence quelqu'un qui auroit laiſſé perdre trois grains de lentilles. Dans la perſuaſion où elle étoit que la pauvreté Religieuſe eſt un des fondemens de la perfection évangélique, elle ſouhaitoit de pouvoir manquer du néceſſaire. *Ah!* diſoit-elle un jour, avec ce feu d'expreſſion qui rend ſi bien les ſentimens du cœur, *ah! mes cheres Sœurs, quelle grace nous feroit notre Seigneur, ſi, pour nous rendre ſemblables aux pauvres qui ſont ſes membres, il permettoit ſouvent que nous n'euſſions pas de quoi manger.* Je n'oſe ajouter qu'elle

Meltio, P. 766. Le Bret. p. 216.

s'humilia une fois publiquement d'avoir gardé une épingle de plus qu'il ne lui en falloit. Ce détail qui rappelle une des maximes de Jésus-Christ * édifioit autrefois : *dans le siécle de lumiere où nous vivons*, ** il fait compassion. Mais enfin je puis bien ajouter qu'on est bien éloigné de violer la pauvreté en matiere grave, quand on craint de l'avoir violée pour si peu de chose.

XI. Elle avoit tant d'attrait pour la priere, que rien n'étoit capable de l'y faire manquer. Elle eut à la gorge un ulcere qui l'incommodoit beaucoup : Malgré cela elle fut toujours assidue à tous les Offices du jour & de la nuit. Pour se trouver au Chœur à point nommé, elle se levoit toujours avant les autres ; & comme cela lui étoit plus difficile qu'à personne, à cause de ses incommodités, elle prenoit si peu de repos, qu'une personne vigoureuse auroit eu peine à n'y pas succomber.

---

* Celui qui est fidéle dans les plus petites choses, le sera dans les plus grandes. *Luc*, 16. ℣. 10.

** C'est le nom que donnent à notre siécle ces grands Philosophes de nos jours, qui voient tout dans la nature, excepté son Auteur. Heureusement il est permis de ne pas toujours penser comme eux ; & je connois de vrais sçavans qui ont loué la délicatesse de conscience de la Mere Marie-Magdeleine, dans le fait dont il s'agit.

Les mortifications, dont le nom ſeul effraie la nature, lui plaiſoient infiniment. Il ne ſe paſſoit gueres de jours qu'elle ne demandât la permiſſion d'en faire quelqu'une; & elle s'y livroit avec un plaiſir toujours nouveau. Elle s'accuſoit publiquement de ſes fautes en des termes ſi forts, qu'il étoit aiſé de voir qu'elle ne cherchoit que le mépris & la confuſion. Un de ſes plus doux momens étoit celui où elle baiſoit les pieds de ſes Sœurs, quoiqu'elle ne le pût faire qu'en ſouffrant beaucoup, pour ſe traîner de l'une à l'autre. Quand elle croyoit en avoir affligé quelqu'une, ſoit par une parole moins précautionnée, ſoit autrement, elle lui demandoit pardon avec tant de larmes, que toutes celles qui en étoient témoins en demeuroient auſſi confuſes qu'édifiées.

La tendreſſe maternelle eſt pour le cœur humain, ſur-tout quand il eſt fait comme celui de Marie-Magdeleine, celle de toutes les affections qu'il eſt plus difficile de ſurmonter. Notre fervente Novice ſçut mortifier la ſienne. Elle aimoit ſes enfans, & ils méritoient de l'être; cependant, quoiqu'il n'y eût point encore de clôture dans

la premiere Maiſon, où elle ſe retira d'abord avec la Mere Victoire, elle ne voulut jamais que ſon fils y entrât pour la voir; & quand quelqu'affaire l'y appelloit, elle ne lui parloit jamais qu'à grille fermée. Ses deux filles l'avoient ſuivie dans cette Maiſon, comme nous l'avons dit; pour ſe retrancher l'innocent plaiſir que cauſe la vue de deux enfans bien nés, elle pria Victoire de ſe charger d'elles; & lorſque la plus jeune recouroit à elle pour lui dire ſes petits beſoins. *Ma fille*, lui répondoit-elle, *allez à la Mere Prieure, je vous ai remiſe entre ſes mains, demandez-lui ce qu'il vous faut: elle vous le donnera, ſi elle le juge à propos.* Un pareil ſacrifice ne va pas juſqu'à celui d'Abraham; mais toute vraie Mere ſentira qu'il n'eſt pas aiſé à faire.

XII. Tant de vertus la diſpoſoient au voyage de l'éternité. Elle ſentit bientôt que ſa carriere ne tarderoit pas à finir: elle avoit toujours eu une très-grande crainte de la mort, parce qu'elle ſçavoit, d'après l'Ecriture, que ce dernier paſſage eſt ſuivi d'un jugement terrible *. Cette

* Poſt hoc autem judicium. *Hebr.* 9. ℣. 17.
Si juſtus vix ſalvabitur, &c. *I. Petri*, *cap.* 4. ℣. 18.

frayeur se dissipa tout d'un coup ; & Magdeleine, pleine de confiance dans les miséricordes infinies du Seigneur, ne soupira plus qu'après l'heureux moment où elle devoit se réunir à lui. *Hélas!* s'écria-t-elle à peu près comme Tobie, *quel plaisir puis-je goûter sur la terre, moi, qui y suis plongée dans les ténébres, & qui ne vois point la lumiere du Ciel**. Elle vit enfin d'une maniere plus distincte, que son terme s'approchoit. Ce fut en ce sens qu'elle en parla plus d'une fois à la Mere Victoire & à ses Compagnes. Elle déclara la même chose au Seigneur Augustin son fils, qui étoit venu prendre congé d'elle, avant que de partir pour Naples. *Je vous fais le dernier adieu*, lui dit-elle ; *c'en est fait, nous ne nous reverrons plus en ce monde.*

Comme elle n'en doutoit point, quoique d'autres pussent encore en douter, elle résolut de passer le peu de temps qu'elle avoit à vivre, dans le plus parfait recueillement. Quoiqu'elle fût encore Toutriere, non-seulement elle renonça, avec l'agrément de la Mere Prieure, à toutes les visites de ses pa-

* Quale gaudium mihi erit, qui in tenebris sedeo, & lumen cœli non video. *Tob.* 5.

rens, & des perſonnes de la plus haute condition ; mais elle alla juſqu'à prier ſon mari de ne lui plus parler ; & elle fut ſi fidéle à cette loi rigoureuſe, qu'elle n'y manqua jamais, pas même dans les occaſions où le bien du Monaſtere que ce Seigneur faiſoit bâtir à ſes frais, auroit paru exiger qu'elle en conférât avec lui. Ses entretiens avec Dieu la dédomageoient de ceux qu'elle s'interdiſoit avec les créatures. Par une grace particuliere, on lui permit de communier tous les jours ; & elle le fit avec tant d'ardeur, qu'elle trouva dans ce pain des Anges, dont celui qui ſoutint Elie pendant quarante jours & quarante nuits, n'étoient que la figure, tout ce qu'il lui falloit de forces pour arriver au ſommet de la montagne de Dieu *.

Elle en avoit bien beſoin. L'ulcere qu'elle avoit au goſier, la tourmenta plus que jamais. Pour comble de bonheur ; car il faut ici parler le langage de notre Sainte, un Médecin, qui n'étoit pas celui de la maiſon, lui preſcrivit d'appliquer à ſon mal de l'huile de ſoufre & d'autres remedes ſembla-

* III. Regum, *cap.* 19. ℣. 8.

bles, qui ne firent que l'aigrir davantage. Cette mépriſe la combla de joie, tant parce qu'elle y trouvoit une ſource de nouveaux mérites, que parce que ſon dépériſſement ſur la terre lui annonçoit la proximité de ſon bonheur dans le Ciel. Auſſi, bien-loin de vouloir du mal à ce Médecin qui l'avoit tant fait ſouffrir, elle fit prier ſon mari de lui témoigner beaucoup de reconnoiſſance, & de le payer mieux que s'il l'avoit guérie.

Ce qui ſurprit plus en cette aimable ſouffrante, c'eſt que ſa joie & la paix de ſon cœur parurent redoubler, à meſure que ſes douleurs redoubloient, on eût dit, on le crut même, & il y a toute apparence qu'on ne ſe trompoit pas, que ſon ame étoit obſorbée dans quelque délicieuſe méditation de Dieu & de ſes grandeurs. Au moins quelques heures avant ſa mort, une de ſes Sœurs, qui la vit avec un viſage où tout exprimoit à la fois, & ſon recueillement, & la joie de ſon cœur, lui ayant demandé de quel objet elle étoit alors ſi doucement & ſi agréablement occupée, elle lui répondit, avec un ſouris plein de piété: *O, ſi vous le ſçaviez, & ſi je pouvois vous le dire...* Elle s'arrêta-là tout

court : mais ce peu de paroles firent présumer que Dieu lui découvroit, comme à son Apôtre, des mysteres de grace, qu'il ne lui étoit pas permis de révéler.

Elle étoit si pleine de Dieu, qu'elle ne pouvoit souffrir qu'on lui parlât d'autre chose : & Victoire lui ayant rappellé une fois, de la part de son mari, le souvenir de je ne sçais quelle affaire temporelle : *Hélas ! ma bonne Mere*, lui dit-elle avec une respectueuse confiance, *je vous prie qu'on me tienne la parole qui m'a été donnée de ne me plus parler que de Dieu & de mon salut.*

XIII. Quoique son mal & ses douleurs crussent d'un moment à l'autre, elle étoit si ennemie du repos & de l'oisiveté, qu'elle travailloit toujours dans son lit. Elle commença à faire un ornement d'Autel pour les morts, en disant que ce seroit pour elle qu'il serviroit la premiere fois. Ce qui arriva en effet, puisque ce fut justement deux jours avant sa mort que cet ouvrage fut fini.

Inviolablement fidéle à ses Régles, & sur-tout à celle du silence, elle n'y manquoit jamais dans le temps où il est défendu de parler. Pour avoir ses besoins, elle s'expliquoit par signe, ou au moyen d'une baguette, dont elle tou-

choit légérement celle qui avoit le bonheur de la ſervir.

Elle auroit été bien charmée de ne mourir qu'après avoir fait ſa profeſſion. Mais ſi elle vit avec une ſorte de peine, elle ne vit qu'avec la plus humble déférence, que Dieu lui refuſoit cette conſolation. Pour s'en procurer une partie, elle demanda, quinze jours avant ſa mort, qu'il lui fût permis de faire les vœux ſimples de la Religion; puiſque le temps de ſon Noviciat n'étant pas expiré, elle ne pouvoit en faire les vœux ſolemnels. L'Archevêque de Naples, à qui la Mere Victoire fit part de ce pieux deſſein, y conſentit bien volontiers. Il loua le zele de Marie-Magdeleine. Mais qu'auroit-il donc penſé, s'il avoit été témoin de cette ſainte cérémonie. La malade, après une communion des plus ferventes, prononça ſes vœux avec des ſentimens ſi vifs de piété, & un deſir ſi violent de s'unir inſéparablement à ſon divin Epoux, que ſes yeux en verſerent un déluge de larmes. C'eſt ainſi que la mort qui ſubjugue tout, ſe trouve ſubjuguée par l'amour. *Fortis eſt ut mors dilectio* *. Non ce n'eſt

* Cant. 8, ℣. 6.

pas la mort, c'eſt le parfait amour qui immole à Dieu ſes vrais adorateurs: & quand on le porte au tombeau, on peut encore s'écrier avec l'Apôtre : *Ubi eſt, mors, victoria tua**.

Depuis cet heureux moment où la vertueuſe Mere s'étoit engagée à Jéſus-Chriſt, ſon mal, ſes douleurs & ſa joie ne firent que s'augmenter; & elle continua d'être dans cette ſituation juſqu'à la Semaine Sainte, parce que le Pere Eternel vouloit la couronner, le jour même où il a couronné ſon fils. Le Jeudi Saint elle communia en Viatique ; mais avec une conſolation ſi marquée, qu'elle ſe peignit plus que jamais ſur ſon viſage. Le même jour, Marie-Victoire, qui ſe diſpoſoit à faire à l'égard de ſes Sœurs ce que fit Jéſus-Chriſt à l'égard de ſes Apôtres, avant que de manger l'Agneau Paſchal avec eux, alla trouver ſa chere malade, & lui dit : « Ma Mere Marie-Magdeleine, » je vais laver les pieds à nos Sœurs : » Demandez à Dieu que cette action » ne ſoit pas une ſimple cérémonie » extérieure ; mais que nous la faſſions » avec une piété ſincere ; & qu'aujour-

* I. Corinth. 15, ℣. 55.

» d'hui & chaque année, elle ſoit pour » nous une leçon d'humilité, & de la » charité que nous devons avoir les unes » pour les autres ». Après ce peu de poroles, elle commença par elle, & lui lava les pieds. Mais à cette vue la malade, quoique preſque ſans vie, trouvant dans ſon humilité des forces que la nature ne lui donnoit pas, ſe leva ſur ſon lit, & les yeux baignés de larmes qui marquoient ſa confuſion : *Ha! ma Mere*, s'écria-t-elle, *que faites vous? Me baiſer les pieds, à moi qui ne mérite pas d'être ſous les vôtres.* Elle éleva enſuite ſon eſprit à Dieu, & pour entrer dans les vues de ſa digne Supérieure, elle le pria long-temps & avec beaucoup de ferveur, de répandre ſur elle & ſur toutes ſes Sœurs l'eſprit de la vraie & conſtante humilité.

XIV. Comme elle ſe ſentit très-affoiblie, elle demanda l'Extrême-Onction; & elle la reçut avec toutes les marques d'une ſincere & profonde douleur de ſes péchés. Mais, Seigneur, qu'étoient-ils en comparaiſon des nôtres? Pour ne rien perdre de ces derniers momens, elle fit venir ſes deux filles, qui par conſidération pour elle,

avoient été reçues en habit séculier dans la Maison. Elle se rappella ses fils, qui ne pouvoient y entrer; & comme Jacob, en les nommant tous les uns après les autres, elle donna à chacun des membres de ce petit troupeau sa bénédiction particuliere. Elle revint ensuite à ses deux filles, & après les avoir exhortées à honorer de toutes leurs forces le Sauveur & sa sainte Mere, elle souhaita que toutes les deux eussent un jour le bonheur d'être les colonnes du nouvel Institut, qui appartient spécialement au Fils de Dieu & à sa Mere. Ce souhait qu'on eût pu regarder comme une prédiction s'accomplit, & Thérese Centurion, la plus jeune de toutes, vécut avec tant d'éclat dans le saint Ordre de l'Annonciade, que si à l'âge de près de quatre-vingt ans il étoit permis de faire des projets, je ferois volontiers celui de joindre l'histoire de la Fille à celle de la Mere. Mais revenons à celle-ci: elle va bientôt nous échapper.

Après avoir béni ses enfans, elle dit le dernier adieu à ses Sœurs. Elle assûra Victoire, que quand elle seroit dans le Ciel, où elle espéroit entrer par les mérites de Jésus-Christ, elle serviroit

plus utilement ſon Ordre, qu'elle ne l'avoit pu faire ſur la terre. *Au ſurplus*, ajoûta-t-elle, comme pour la conſoler, *ne craignez rien, ma chere Mere, cet Inſtitut aura un ſuccès que vous n'oſeriez ſouhaiter.* Victoire n'oublia jamais ces dernieres paroles; & dans la ſuite elle a déclaré plus d'une fois que c'étoit aux mérites de la Mere Magdeleine que l'Ordre étoit redevable des bénédictions dont Dieu l'avoit comblé, & de la maniere dont il ſe multiplioit tous les jours. Elle avoua même qu'elle l'avoit ſouvent vue dans le ſéjour de la béatitude où elle étoit environnée d'une ſplendeur céleſte qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer.

Les approches de la mort ne firent point ſur notre bonne Mere la déſolante impreſſion qu'elles font ſur ceux qui n'ont ſervi Dieu qu'avec tiédeur. Elle paſſa le reſte du Jeudi Saint, la nuit, & une grande partie du jour ſuivant dans une douce & coutinuelle Oraiſon. Pour s'y entretenir, elle prioit ſes Sœurs, tantôt de lui lire des choſes convenables à l'état d'une perſonne qui eſt à l'agonie; tantôt de réciter les prieres de la recommandation de l'ame. Quoique toujours très-ſoumiſe

à la volonté de Dieu, elle ſouhaitoit beaucoup de mourir à la même heure, où Jéſus-Chriſt eſt mort ſur la Croix. C'eſt pourquoi voyant qu'il étoit bientôt trois heures après midi, elle dit, en levant un peu la tête : *mon Dieu il ſe fait tard, & je* ... comme voulant dire : *& je ne vais pas encore à vous.* Cette grace lui fut bientôt accordée ; car un redoublement qui ſurvint lui porta le dernier coup. Cependant, à la voix de la Mere Victoire, elle prononça trois fois & très-diſtinctement le Nom de Jéſus, au moment elle rendit ſa belle ame à Dieu ; & cela préciſément, lorſque ſes Sœurs qui récitoient le Pſeaume 141. *Voce meâ ad Dominum clamavi*, en étoient à ce verſet : *Me expectant juſti, donec retribuas mihi :* Les Juſtes m'attendent, afin que je reçoive comme eux la récompenſe que vous m'avez préparée. On ſçait que ce fut pendant que ſes Freres récitoient ce même verſet que S. François d'Aſſiſe expira.

Ce fut le Vendredi Saint, 8 d'Avril de l'année 1605, ſur les trois heures & demie du ſoir que mourut cette vraie & parfaite Religieuſe à l'âge de 54 ans, dont elle n'avoit paſſé que neuf mois & dix jours dans le Monaſtere. Tout Iſraël

la pleura, & ſes Sœurs en J. C. la pleurerent plus que perſonne, parce qu'ils la connoiſſoient mieux. Mais leur larmes furent adoucies par la joie d'avoir une Sainte dans le Ciel ; & chacune d'elles ſouhaita avec ardeur, & demanda avec inſtance une fin ſemblable à la ſienne.

La mort, bien loin de graver ſur ſon viſage ces traits hideux, dont on a peine à ſoutenir la vue, y répandit tant de grace, tant de douceur, qu'on ne ſe laſſoit point de le regarder ; & qu'en donnant de l'admiration, il inſpiroit de la piété. Son corps ſe conſerva quelques années dans le tombeau ſans corruption & ſans mauvaiſe odeur. Fut-ce un miracle ou non, c'eſt ce qu'il ne m'appartient pas de décider : ce qui eſt ſûr, & ſes deux Hiſtoriens en conviennent, c'eſt que ce même corps ayant été tranſporté dans un lieu fort humide, il s'eſt peu à peu conſumé comme les autres. Mais l'intégrité ou la corruption d'un corps ne prouvent, ni pour, ni contre la ſainteté de l'ame qui y a réſidé. La Capitale du monde Chrétien n'a plus que quelques oſſemens de S. Pierre & de S. Paul. Ces deux grands Apôtres n'en ſeront pas

moins juſqu'à la fin des ſiécles l'objet du culte & de la vénération de tous les fidéles.

*Forſitan & Stephani fuerint quæ fata requiras.*

# ABRÉGÉ DE LA VIE

## *D'ÉTIENNE CENTURION.*

ABRÉGÉ

# ABRÉGÉ DE LA VIE

## *D'ÉTIENNE CENTURION,*

*Décédé Prêtre Religieux de la Congrégation des Clers Réguliers, dits* Barnabites.

L'HISTOIRE de ce reſpectable Seigneur eſt ſi liée à l'établiſſement du ſaint Ordre de l'Annonciade, que j'ai cru devoir donner ici une courte notice de ſa vie. Je le fais d'autant plus volontiers, qu'il nous en reſte des monumens ſur leſquels on peut compter. Car à Dieu ne plaiſe que pour faire jamais valoir qui que ce ſoit, j'emprunte le coloris de l'artifice & du menſonge.

I. Etienne Ceuturion, né le premier Novembre 1547, étoit d'une Maiſon très-conſidérable à Gênes, comme nous l'avons dit dans les Hiſtoires précédentes. On ne nous dit rien de ſes premieres années; mais il eſt ſûr que lorſqu'il eut atteint cet âge, où un jeune homme commence à être indépendant, il aima les compagnies,

les amuſemens du monde, & ſur tout le jeu avec beaucoup de paſſion. Ce qui l'arrêta ſur un penchant qui de lui-même conduit au précipice, c'eſt que dans ce temps là même il ne négligea point la lecture des bons livres, & qu'il eut toujours beaucoup de goût pour celle de l'Ecriture ſainte. Auſſi quoiqu'il n'eût pas la réputation de ce qu'on appelle un Saint, il eut toujours celle d'un homme de bien.

Ce fut par cette raiſon qu'on ne devroit jamais perdre de vue dans les alliances, qu'il obtint aiſément Mademoiſelle Lomellini, quand il la demanda en mariage. Nous ne répéterons pas ici que l'affection qu'il avoit d'abord eu pour elle, ſe changea bientôt en froideur, & que la nouvelle épouſe eut beaucoup à ſouffrir de ſes manieres dures & déſobligeantes. Paſſons à un point de vue plus gracieux. La Providence ne tardera pas à nous le préſenter.

Le Bret.

Ce fut la crainte de l'enfer & des tourmens qu'on y endure pendant toute une éternité, qui fut pour Centurion le commencement de la vraie ſageſſe *. L'idée de cette multitude infinie de malheureux qui ſont la proie d'un feu qui ne

* Initium ſapientiæ timor Domini. *Pſalm.* 11. ℣. 10.

s'éteint jamais, s'imprima si fortement dans son esprit, qu'elle le suivoit par-tout. Il y pensoit le jour & la nuit; & il crut plusieurs fois avoir vu, pendant son sommeil, ce gouffre épouvantable où les impies sont précipités tous vivans *. Cette premiere frayeur en produisit une seconde, je veux dire celle de la mort. Cette derniere redoubla pendant la peste dont la ville de Gênes fut affligée. Un des domestiques de Centurion, qui l'avoit approché quelques heures auparavant, ayant été frappé de ce mal, & enlevé peu de temps après, il s'en crut attaqué lui-même. A la vue d'une vie, qui sans avoir été licencieuse, n'avoit été que très-foiblement chrétienne, il tomba dans un état qui ressembloit assez à une agonie. Dieu, qui avoit sur lui des desseins de miséricorde, se servit de son mal pour l'en guérir. La crainte qui lui serroit le cœur, lui ouvrit les pores, & en fit sortir une sueur si abondante, que le mal sortit avec elle. Cette révolution, qui fut si heureuse pour lui à tous égards, se fit la nuit d'après la Fête de sainte Luce. Il ne l'oublia jamais; & il disoit assez

* Vivi missi sunt . . . in stagnum ignis ardentis sulphure. *Act.* 19, ℣. 20.

souvent que cette Sainte, qui obtient aux autres la guérison des yeux du corps, lui avoit obtenu la guérison des yeux de l'ame.

II. Depuis ce temps, Étienne fut un homme tout différent de ce qu'il avoit été. Il ne connut plus ni le jeu, ni les compagnies. Il évita même celles dont la bienséance fait une loi aux personnes de sa qualité; & ce fut pour cela que ses affaires l'ayant appellé dans le Royaume de Naples, il s'y rendit très-volontiers, parce qu'y étant moins connu, il pouvoit y vivre plus isolé. Ce que nous avons dit dans le livre précédent de la vie sainte qu'y mena son épouse, est & l'histoire, & l'éloge de la sienne.

Le Bret. p. 234. Le jour même que cette vertueuse Dame, de retour à Gênes, y prit l'habit de la Religion, il prit l'habit ecclésiastique; & quoique libre, par sa mort, il ne balança point à s'engager dans les Ordres sacrés, & célébra à l'âge de 58 ans, le jour de la Toussaint, sa premiere Messe dans la petite Chapelle de l'Annonciade, où jusqu'à ce qu'il se fit Religieux, il continua de la dire tous les jours, avec deux autres Prêtres qu'il entretenoit à ses dépens. Il s'acquittoit de cette im-

en 1605.

portante fonction avec une ferveur, que l'abondance de ſes larmes découvroit à tous les aſſiſtans ; & qui l'obligeoit ſouvent à des poſes aſſez longues, pour donner de l'eſſort aux ſaintes flammes dont il étoit conſumé.

III. Depuis le jour où il fut honoré du ſacerdoce, il paſſa huit ans dans le ſiécle, en attendant que la plus jeune de ſes Filles, qui étoit dans le Monaſtère, fut en état de prendre un parti. Pendant tout ce temps, il ſuivoit, avec la plus exacte rigueur, la maniere de vivre des Carmes déchauſſés, dont il avoit réſolu d'embraſſer l'Inſtitut. Aux mortifications du corps il joignit toutes les pratiques de la plus parfaite charité. Sa porte fut du matin au ſoir ouverte à tous les pauvres. Il prévint, avec autant de joie que de profuſion, les beſoins des jeunes perſonnes, dont l'indigence mettoit l'honneur & le ſalut en danger. Ses parties de plaiſir étoient d'aller avec quelques bons Religieux, viſiter les Paroiſſes qui ſont ſur les montagnes des environs de Gênes ; de donner des ornemens aux Egliſes qui n'en avoient pas, & d'inſtruire le peuple de ſes campagnes. Il alloit ſouvent dans les hôpitaux ſervir les malades. Il aſſiſtoit

à la mort les criminels qui y avoient été condamnés ; pacifioit les diſſenſions, & réconcilioit les ennemis avec tant de grace, que perſonne ne ſçavoit mieux que lui éteindre le flambeau de la diſcorde. En un mot, de tout les biens qui ſont relatifs au prochain, il n'y en eut pas un ſeul qu'il n'embraſsât très-volontiers.

Quand ſa fille eut fait profeſſion dans le Monaſtere de l'Annonciade *, notre digne Prêtre ſe crut enfin à la veille de jouir, ſous la livrée des enfans de ſainte Théreſe, du bonheur après lequel il ſoupiroit depuis tant d'années. Mais Dieu qui le vouloit ailleurs, mit, par une paralyſie qui lui ſurvint, un nouvel obſtacle à l'exécution de ſon deſſein **. Cependant, comme à force de remédes, il ſe crut un peu mieux, quoiqu'il ne

* J'ai dit, dans le Livre précédent, que cette jeune perſonne, qui, dans le monde, ſe nommoit *Benoîte*, fut appellée *Marie Théreſe* en Religion. Elle mourut en 1650, dans le ſecond Monaſtere de l'Annonciade, à Gênes, où elle fut envoyée dès le commencement de la fondation. Sa vie a été écrite, & peut-être la donnerons-nous un jour.

** L'Auteur de la Vie de la M. Victoire dit, p. 235, qu'on attribua cette maladie à de mauvais Champignons que Centurion avoit mangés en 1650, & que ce mal, que les remédes ne firent que pallier, fut augmenté, & par l'âge, & par les peines que le Seigneur Etienne ſe donna pour la conſtruction du Monaſtere de l'Annonciade.

pût, ni marcher que très-difficilement, ni s'habiller, ſans le ſecours d'un domeſtique, il alla ſe préſenter aux Carmes, malgré les remontrances de ſes amis, qui jugeoient tous qu'un Inſtitut ſi auſtere ne convenoit, ni à ſon âge, ni à ſes infirmités. Les Supérieurs de l'Ordre en jugerent de même, &, en admirant ſa ferveur, ils lui ôterent toute eſpérance d'être reçu parmi eux. Ce refus ne l'empêcha pas de croire que Dieu le vouloit en Religion. Exclus d'un côté, il ſe tourna d'un autre, & il le fit avec tant d'activité, que les PP. Barnabites le reçurent dans leur Congrégation. Ce fut le 3 Juin 1612, qu'il en prit l'habit: il étoit âgé de ſoixante-cinq ans.

IV. Ce fut alors qu'entiérement ſéparé du monde & des embarras qui en ſont inſéparables, il ſe crut au port de la paix & du ſalut. Charmé de renaître pour ainſi-dire, & de ſe voir comme enfant avec de jeunes Novices, il leur donna l'exemple de la plus parfaite exactitude; comme il le donna, après ſa profeſſion, à tous les Religieux, de la plus parfaite régularité, pendant treize ans que Dieu lui conſerva la vie malgré toutes ſes infirmités. Il refuſa conſtamment & les charges & les exemptions

qu'on voulut lui donner, tant à cauſe de ſon âge, que par de juſtes égards pour ſa perſonne. Son principal exercice fut de ſe tenir ſans ceſſe aux pieds de Jéſus-Chriſt dans l'Oraiſon, & il le fit avec d'autant plus de mérite, que ſon ame étant dans la plus triſte aridité, il n'y ſentoit preſque ni goût ni conſolation. Il exhortoit ſes Freres à y perſévérer conſtamment; & il leur diſoit avec beaucoup de larmes, « que » puiſque Jéſus-Chriſt avoit ſi abondamment payé notre rançon, il n'eſt » point de pécheur bien contrit, qui ne » puiſſe ſe préſenter avec confiance devant le Pere Eternel, pour arrêter le » compte de ſes offences paſſées, en lui » offrant les mérites de ce Fils; & en » vertu de ce paiement, qui eſt d'une » valeur infinie, ſe déclarer créancier » du Royaume des Cieux ». Qu'il y a de foi, qu'il y a de ſens dans ces paroles : mais elles ſuppoſent un pécheur *bien contrit*. Cette vraie contrition eſt-elle auſſi commune qu'on ſe l'imagine ?

A cette ſéchereſſe ſpirituelle il ſe joignit bientôt après une ſi grande foibleſſe du corps, que le Pere Centurion fût hors d'état de dire la Meſſe, ſeule conſolation qui lui reſtât. Il réparoit

cette perte par la communion de tous les jours. On le portoit à l'Egliſe ; il y entendoit autant de Meſſes que ſa foibleſſe lui permettoit d'en entendre, & il paſſoit ainſi une bonne partie de la matinée dans de ſaintes & pieuſes affections. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût donner au Lecteur Chrétien une juſte idée des tendres mouvemens dont étoit rempli ce vertueux & reſpectable veillard. Tout ce qu'on peut en dire, c'eſt qu'il étoit alors ſi abſorbé en Dieu, qu'il ne voyoit rien excepté Dieu. En voici une preuve, dont ſon fils, le Pere Jean Marie, Carme Déchauſſé fut frappé plus que perſonne. Ses Supérieurs ayant jugé à propos de l'envoyer en Pologne, il ne voulut pas partir ſans prendre congé du meilleur de tous les Peres. Mais comme les derniers adieux ſont toujours triſtes, & qu'ils font aſſez ſouvent une ſenſation plus vive ſur le cœur d'un homme avancé en âge ; il jugea que le temps le plus propre pour lui annoncer ſon départ ſeroit celui où il entendroit la Meſſe ; bien perſuadé que ſon attention à cet auguſte Myſtere le rendroit comme inſenſible à tout autre objet, & oteroit à la tendreſſe paternelle la plus grande par-

tie de ſon activité. Il ne ſe trompa point ; car s'étant approché de ſon pere, & lui ayant demandé ſa bénédiction pour un ſi long voyage ; ce vrai Religieux, ſans jetter les yeux ſur lui, ni même lui dire un ſeul mot, leva la main du mieux qu'il lui fut poſſible, pour le bénir, & continua d'entendre la Meſſe avec autant de paix & d'attention qu'il avoit coutume de le faire.

V. Quoique, comme nous l'avons dit, Dieu ſemblât aſſez ſouvent n'avoir, dans ſes dernieres années, ni pluie ni roſée pour lui, il ne laiſſoit pas de le conſoler de temps en temps. Au moins le fortifia-t-il par le don des larmes, de ces larmes ſi douces, quand c'eſt le divin amour qui les fait répandre. Il en verſoit avec tant d'abondance, que de jour en jour ſa vue s'affoibliſſoit. Mais la perte de ſes yeux ne le touchoit pas, & il aimoit mieux en courrir le riſque que de tarir la ſource d'une eau, qui devoit, diſoit-il, laver ſes ingratitudes & ſes péchés. En effet, il fut bientôt hors d'état de pouvoir lire ; & ſa paralyſie s'étant beaucoup augmentée, il ne put plus parler que d'une maniere très-confuſe. Mais ce ne

fut là que le commencement de ſes épreuves : il fut enfin peu à peu privé de l'uſage de ſes membres, & il devint ſi immobile, qu'il n'eut plus d'autre reſſource qu'un pauvre lit, & un lit de douleurs.

Dans cette poſition ſi accablante, il fit moins de pitié que d'envie à ceux qui regardoient les choſes avec les yeux de la foi. On étoit touché, tranſporté de voir un ſaint veillard, qui par un héroiſme chrétien, au lieu de gémir ſous le poids de ſes maux, les recevoit de la main de Dieu comme des graces ſignalées, qui pendant tout ce temps d'affliction ne ſe plaignit jamais que de la peine qu'il donnoit à ceux qui avoient la bonté de le ſervir ; & qui chaque jour, ou plutôt chaque moment, ſe faiſoit un tréſor de mérites pour l'éternité.

Elle s'avançoit à grands pas, & on eut lieu de croire que le malade en étoit inſtruit. Car le Seigneur Auguſtin ſon fils l'étant venu voir avant que de partir pour Savonne, qui n'eſt qu'à dix lieues de Gênes, & où il ne devoit demeurer que peu de jours ; ce Pere, qui l'avoit vu d'autres fois partir pour l'Allemagne & pour l'Eſpagne, ſans lui avoir jamais rien dit de ſes dernieres

volontés, le pria de faire en ſorte, qu'avec la permiſſion de ſes Supérieurs, ſon corps fût, après ſa mort, porté dans l'Egliſe de l'Annonciade & enterré dans un lieu qu'il lui déſigna. Et comme ce fils lui eut répondu que rien ne preſſoit encore, & qu'après ſon retour, qui ne tarderoit pas, il auroit le loiſir de conférer enſemble ſur cette matiere : *Ne dites pas cela, mon fils*, lui répliqua-t-il, *car il pourra bien arriver que je ne puiſſe plus vous en entretenir, comme je fais à préſent.* En effet, quoique ce Seigneur fût très-vîte revenu de Savone, il trouva ſon pere ſi mourant, qu'il n'étoit plus capable d'aucune diſcuſſion. Cependant comme la tendreſſe paternelle a un empire qui réveille, Auguſtin en obtint une bénédiction pour lui, pour ſes freres & pour ſes ſœurs. Quelques heures après, le ſaint homme, muni des Sacremens de l'Egliſe, s'endormit paiſiblement dans le Seigneur ; en laiſſant à tous ceux dont il avoit été connu une très-douce odeur de toutes ſes vertus. Il étoit âgé de ſoixante-dix-ſept ans & demi. Il mourut le 3 de Juin 1625, qui étoit préciſément le jour, où treize ans auparavant, il avoit pris l'habit de la Religion.

La douleur que sa mort causa aux Annonciades fut adoucie, & par l'espérance qu'elles eurent d'avoir pour protecteur dans le Ciel un homme qui avoit été leur principal appui sur la terre ; & par le bonheur de posséder son corps & ses livres, dans lesquels il avoit écrit de sa main beaucoup de pieux sentimens, dont Dieu l'avoit rempli, depuis qu'il s'étoit entiérement consacré à son service.

Plusieurs personnes reçurent, assez peu de temps après sa mort, des témoignages de son crédit auprès de Dieu & du pouvoir de son intercession dans la gloire. Hiéronime Lomellini, qui avoit épousé le Seigneur Augustin, fut une des premieres à en faire l'expérience. Huit jours après la mort de son beau-pere, étant au terme d'accoucher, elle se trouva dans une position si étrange, qu'on craignoit beaucoup pour sa vie. Comme elle avoit toujours eu pour le Pere Centurion beaucoup d'estime & de tendresse pendant sa vie, elle crut qu'il voudroit bien se souvenir d'elle. Elle l'invoqua avec confiance, & elle fut au moment même délivrée ; mais avec tant de facilité, que la nature seule n'en offre point de pareille. D'où

vient donc, ô mon Dieu, que ces sortes de merveilles deviennent moins communes? C'est que la foi diminue de jour en jour. Cependant, s'il en faut pour opérer des miracles, il en faut, dans l'ordre commun de la providence pour en obtenir.* Donnez-nous là donc, Seigneur, cette foi si précieuse, joignez-y l'espérance. Soutenez ces deux vertus par la charité qui est la plus excellente de toutes. Et afin que nous puissions mériter la couronne que vous nous avez promise, faites-nous marcher sur les traces de vos Elus, puisqu'ils ne sont arrivés à la montagne de Sion, qu'en marchant sur les vôtres. *Da nobis fidei, spei & charitatis augmentum; & ut mereamur assequi quod promitis, fac nos amare quod præcipis. Amen, Domine Jesu.*

---

* Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti. *Marci, 9, ℣. 22.*

*FIN.*

## *APPROBATION.*

J'AI LU, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit qui a pour titre, *La Vie de la vénérable Mere Marie-Victoire Fornari.* Les femmes chrétiennes engagées par état dans le monde, trouveront, dans cet Ouvrage, de quoi s'exciter à la piété; & les Filles de cette vénérable Fondatrice de l'Annonciade céleſte ne pourront le lire, ſans s'affermir dans l'amour de leur ſaint Inſtitut, & ſur-tout dans cet eſprit de recueillement en Dieu & de ſéparation totale du monde, qui les diſtingue des autres Epouſes de Jéſus-Chriſt, & qui les rend également cheres à l'Egliſe & reſpectables aux yeux des vrais Fidéles. A Paris ce 5 Juin 1769.

*Signé*, DE MONTIS, Docteur en Théologie.

## *PERMISSION.*

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT : Nos amées les *Dames Supérieure & Religieuſes des Annonciades céleſtes de Paris*, Nous ont fait expoſer qu'elles deſireroient faire imprimer & donner au Public *La Vie de la vénérable Mere Marie-Victoire Fornari, Inſtitutrice des Annonciades céleſtes, par M. Collet, Docteur en Théologie :* S'il nous plaiſoit leur accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Expoſantes, Nous leur avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon leur ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Régiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que les Impétrantes ſe conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine

de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes. DU CONTENU deſquelles VOUS MANDONS & enjoignons de faire jouir leſdites Expoſantes & leurs ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion ; & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le dix-neuvieme jour du mois de Novembre l'an mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre Régne le cinquante-ſixieme. *Par le Roi, en ſon Conſeil.*

*Signé*, LE BEGUE.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N° 666, *fol.* 278, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenſes, art.* 41, *à toutes perſonnnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſusdite Chambre neuf exemplaires preſcrits par l'article* 108 *du même Réglement : A Paris ce* 4 *Décembre* 1770.

*Signé*, BROCAS, Adjoint.

---

## CESSION.

*JE SOUSSIGNÉE, Supérieure des Annonciades céleſtes de Paris, céde & tranſporte pour toujours au ſieur Auguſtin-Martin Lottin, Libraire-Imprimeur ordinaire de Monſeigneur le Dauphin & de la Ville, à Paris, la Permiſſion ſimple accordée par Sa Majeſté aux Dames Supérieure & Religieuſes des Annonciades céleſtes de Paris, pour l'impreſſion de la Vie de la vénérable Mere Marie-Victoire Fornari, Inſtitutrice des Annonciades céleſtes ; par M. Collet, Docteur en Théologie : A Paris ce 6 Mars* 1771.

Sœur MARIE-HÉLENE DE LA CROIX, Prieure.

MO
35

6743951
25 AG 17